Institut National des Langues et Civilisations Orientales
(INALCO)

Département :

Section : Lao

Mémoire de M2

# L’histoire politique du Laos au sein de la Péninsule indochinoise de 1828 à 1887.

## De la destruction de Vientiane au départ d’Auguste Pavie pour Luang Phrabang

Marc Mouscadet

Sous la direction du Professeur Marie-Sybille de Vienne

Juin 2017

# AVERTISSEMENT

Le texte contient un nombre important de noms propres et de toponymes en Lao, Thaï, Chinois, Lü et Vietnamien. Nous avons adopté une translitération en français de type phonétique simple ou bien celle que l'on rencontre habituellement dans les textes les plus courants: u et ou se proncent par exemple à la française, les grandes villes laotiennes sont Vientiane et Luang Phrabang. Pour cette dernière ville, lorsque la source orthographiait « Prabang », nous avons respecté la source. En revanche lorsque nous le pouvions, nous avons orthographié ces noms dans leur alphabet vernaculaire. Il est dans notre intention de rédiger un index avec les orthographes latine et vernaculaire (siamois et lao), cette dernière étant bien sûr la seule authentique, mais c'est là un travail de longue haleine. En ce qui concerne les termes vietnamiens et chinois, nous avons, dans la mesure du possible utilisé les graphies en quốc ngữ et pinyin.

Certaines orthographes pourraient être contestées : nous avons ainsi choisi pour la culture dominante de la région la graphie « tay » plutôt que « tai ».

# SOMMAIRE

Introduction

Première partie : Aperçu des structures politiques et spatiales du monde Tay

1. Les cosmogonies et la légitimation des souverains dans les univers Tay, austro-asiatique et tibéto-birman
2. Les cosmologies, centralité des capitales, conceptions de l'espace, marqueurs sacrés et marqueurs profanes
3. Les modèles politiques dans l'univers Tay : mandalas, emboîtements ; la question des frontières
4. L'univers sino-vietnamien
5. Essai de cartographie des Etats de la région vers 1828
6. Conclusion de la première partie

Deuxième partie : La confrontation des acteurs régionaux

1. Les relations siamo-vietnamiennes et la guerre de 1834-1847
2. La politique siamoise vis-à-vis des entités laotiennes : subordination et dépeuplement
3. L'Isan, de la situation fragmentaire à l'intégration dans le royaume du Siam. La fin des mandalas
4. Les évènements de Chine et leurs répercussions sur le Laos
5. Conclusion de la deuxième partie

Troisième partie : L'irruption des puissances impérialistes

1. Anglais et Français à la périphérie du Laos durant le premier XIXe siècle
2. Le déploiement des ambitions françaises
3. Conclusion de la troisième partie

Conclusion générale

Sources et bibliographie

Annexes

Cartes

# REMERCIEMENTS

Ce mémoire est né du défi que m'a lancé Vanina Bouté lorque nous dégustions un phở dans un petit restaurant de Vientiane. Nous discutions du programme des conférences que donne à Paris à l'INALCO le Comité de Coopération avec le Laos. Je lui disais l'intérêt qu'il y aurait à présenter l'histoire du Laos entre la destruction de Vientiane et l'arrivée des Français, évènements largement connus de tous. Vanina me répliqua immédiatement que c'était à moi que cette tâche incombait. Mes remerciements lui sont dus en priorité.

Le professeur Marie-Sybille de Vienne a bien voulu diriger mon jury et je lui suis reconnaissant pour sa grande patience. Les professeurs de l'INALCO et de Paris VII sont tous à remercier. Jean-François Klein tout d'abord qui m'a transmis sa passion et initié aux bonnes pratiques de l'historien, j'aimerais avoir retenu ses leçons. Sarah Mohamed-Gaillard l'a accompagné dans cet exercice. Les encouragements et bons conseils n'ont pas manqué : ceux de Christian Taillard, de Grégory Mikaélian, de Michel Lorrillard, de Nguyễn Thế Anh qui ont bien voulu répondre aux questions de l'apprenti que je suis.

J'exprime une gratitude toute particulière envers le professeur Kennon Breazeale qui, sans me connaître, m'a envoyé spontanément le texte de sa thèse sans lequel des pans entiers de l'histoire régionale me seraient restés inconnus.

Un dernier et très grand remerciement s'adresse à mon ami Jean-Claude de Forceville, rencontré au Laos en 1971 à l'époque heureuse où nous étions coopérants, devenu par la suite professeur à l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs. C'est grâce à son talent en Photoshop que nous avons pu amender les cartes glanées ici et là et souvent obtenues à l'Institut Géographique National à Saint-Mandé. Enfin je garde une pensée sympathique pour Gérard Batisse, président du CCL et organisateur de ces conférences qui ont fait naître le projet.

# INTRODUCTION

Le Professeur Mikaélian disait en introduction à son cours de l'INALCO sur l'histoire du Cambodge à l'époque moderne qu'il était regrettable que pour le grand public l'histoire de ce pays se résumât à la période angkorienne et aux Khmers Rouges, comme s'il ne s'était rien passé durant les cinq siècles qui séparent les deux époques. Une réflexion analogue nous anime ici. Deux évènements assez bien connus marquent l'histoire du Laos : la destruction de Vientiane par les Siamois en 1828 et l'instauration du protectorat français en 1893. Pour beaucoup d'entre nous le Laos serait resté un royaume assoupi et sans histoire durant les six décennies qui précédèrent le sac de Luang Phrabang par les « Pavillons Noirs ». Nous verrons qu'il n'en fut rien. La seconde raison de notre choix est que nous pensons faire œuvre utile en nous inscrivant dans le vaste courant d'étude de l'histoire pré-coloniale. Les Etats dans lesquels les puissances occidentales ont fait irruption à la fin du XIXe siècle étaient déjà entraînés dans un double mouvement d'histoire régionale immémoriale et de mondialisation naissante. Leurs dirigeants avaient conscience que le monde changeait et ils apportaient des réposes différentes aux questions nouvelles qui se posaient à eux. Cette période reste insuffisamment décrite, notamment pour le Laos  Elle mérite pourtant de l'être systématiquement pour chacun des pays concernés. La question est d'autant plus intéressante pour le pays qui est au centre de nos préoccupations que sa constitution en tant qu'Etat-Nation est sur le point de s'achever seulement aujourd'hui et que les questions identitaires en Thaïlande ne sont pas totalement résolues.

Nous avons choisi de relater une période précise : de 1828 à 1887. Le point de départ est la destruction de Vientiane à la suite de la guerre désastreuse engagée par le roi de Vientiane, Tiao Anouvong (ເຈົ້າ ອານຸວົງ) plus connu sous le nom de Tiao (ou Chao suivant les graphies) Anou. Cette disparition d'une métropole de la vallée du Moyen Mékong s'est accompagnée de la déportation de la quasi-totalité de sa population. Elle a été bien décrite par nombre d'historiens tant laotiens que Thaïlandais, vietnamiens et occidentaux, voire par d'autres encore. La deuxième borne de notre étude n'est pas 1893 comme il aurait été plus naturel de le faire puisque c'est en octobre de cette année-là que la France place la rive gauche du Mékong sous sa tutelle. Nous avons choisi 1887 qui est la date de l'arrivée d'Auguste Pavie à Luang Phrabang en tant que consul de France. Notre raisonnement fut que la période 1887-1893 est à elle seule suffisamment complexe pour mériter une thèse. Le face à face franco-siamois sur fond de diplomatie franco-britannique dura de longues années. L'action s'est déroulée en Europe, à Bangkok, en Indochine française et sur le terrrain. Le travail considérable réalisé par Jean-François Klein sur le seul colonel Pennequin vient renforcer notre conviction à ce sujet.  Il ne servait à rien de répéter, en moins bien, ce qui est extraordinairement raconté dans « A la conquête des cœurs » et dans d'autres ouvrages et surtout de se laisser, faute de temps,  emprisonner entre le récit

hagiographique français  et les relations opposées. Il faut signaler à cet égard que les extraordinaires mémoires d'un fonctionnaire laotien contemporain de ces évènements sont en cours de traduction et vont un jour nous éclairer sur la perspective qui faisait cruellement défaut : celle des Laotiens.

Une fois choisi le sujet, la question des sources se pose immédiatement. Les sources primaires sont d'abord en langues vernaculaires. Elles seules couvrent adéquatement, avec leurs défauts, la période qui nous intéresse. Elles sont en plusieurs langues : Lao, Lü, Siamois, Vietnamien, Chinois, voire Shan et Birman. Nous ne maîtrisons aucune d'entre elles et nous ne pourrons y accéder qu'indirectement grâce au travail d'éminents chercheurs occidentaux. Le second fonds est constitué de sources occidentales : elles sont pauvres dans la première moitié du siècle. Le Laos était largement inconnu à l'époque et ne suscitait que très peu d'intérêt. Les Etats côtiers, Siam, Cambodge et Viêt Nam suffisaient à satisfaire la curiosité. En revanche à partir de 1860 des archives sont disponibles en français et en anglais. Leur volume augmente au fur et à mesure que la fin du siècle se rapproche.

Les sources secondaires, c'est-à-dire les articles, ouvrages, travaux savants, sont très abondantes en thaï, en français, en anglais et dans une moindre mesure en allemand. Les Lao n'ont pas démérité mais leurs travaux sont comparativement peu nombreux. Au regard de notre sujet  pratiquement aucun texte ne traite notre sujet dans son intégralité. L'éparpillement des informations est considérable et il nous fallu piocher dans une masse de documents, chacun apportant une précision négligée par les autres. S'il fallait donc qualifier notre travail, nous écririons sans hésiter qu'il est avant tout une œuvre de compilation et accessoirement une recherche sur des sources primaires.

Cette question des sources mérite donc d'être détaillée puisque nous ne nous sommes appuyé sur aucun « terrain ».

L'origine de tous les travaux historiques sur la région se trouve ans les chroniques et annales. Certaines d'entre elles, celles des capitales notamment, ont été traduites et interprétées. Des chroniques mineures existent, elles ont inspiré certaines études régionales mais n'ont pas été, à notre connaissance, traduites.  C'est donc à travers les travaux savants et les ouvrages que nous y avons accès.  Parmi les sources primaires non consultées figurent en premier lieu les archives siamoises et vietnamiennes.

En Thaïlande elles sont conservées dans deux institutions, les archives nationales TNA (Thai National Archives) et la bibliothèque nationale TNL (Thai National Library), nous ne les citerons que rarement directement. Elles sont en revanche abondamment mentionnées chez les auteurs thaï et chez les chercheurs thaïsants tels que Kennon Brezeale, Charles Keyes, Volker Grabowsky.

Au Viêt Nam il s'agit du centre d'archive numéro 1 à Hà Nội ou numéro 2 à Sai Gon. C'est grâce à des chercheurs tels Nguyễn Thế Anh que nous y avons indirectement accès.

Nous n'avons pas non plus consulté à ce jour aux archives britanniques conservées au ministère des affaires étrangères, le Foreign Office noté FO. Elles figurent régulièrement dans les ouvrages anglo-saxons. Nous espérons pouvoir y avoir accès un jour.

En revanche nous avons pu travailler aux Archives Nationales d'Outre-Mer à Aix-en-Provence, notées ANOM, où les questions qui nous intéressent sont réparties dans les fonds GGI (Gouvernement Général de l'Indochine et Amiraux) et RSL (Résidence Supérieure du Laos). Nous avons également consulté les archives du Ministère des Affaires Etrangères à La Courneuve, notées MAE, les archives des Missions Etrangères de Paris, notées MEP. Il est dans notre intention de consulter les archives de l'Assemblée Nationale, notées AN ainsi que celles du Service Historique de la Marine noté SHM. Pour approfondir notre étude du Syndicat Français du Laos, nous tenterons d'identifier des sources à la Chambre de Commerce de Paris.

Dans des sujets aussi politiques que ceux que nous abordons, la presse peut être considérée comme une source primaire. Les journaux de l'époque ont reflété tant l'opinion des acteurs que les sentiments de l'opinion publique. Nous n'y avons eu accès à ce stade que par le hasard des découvertes aux Archives Nationales d'Outre-Mer et indirectement à travers certains travaux.

L'essentiel de nos réflexions est finalement fondé sur des articles de revues et des ouvrages. Nous avons lu ou parcouru un très grand nombre de ceux, en langues occidentales, qui sont cités dans la bibliogaphie. Notre sujet n'est traité dans son intégralité et avec suffisamment de détails que par un seul auteur, Martin Stuart-Fox qui y consacre un long chapitre dans son « *The Lao Kingdom of Lane Xang : Rise and Decline* ». Paul Le Boulanger, Saveng Phinith et Maha Sila Voravong décrivent cette période importante mais de façon trop sommaire. Certains articles et ouvrages nous auront servi de base plus que d'autres et cela apparaîtra clairement dans les notes de bas de page. Enfin nous avons utilisé quelques thèses, spécialement celle du Professeur Kennon Breazeale qui décrit avec talent l'intégration des Etats laotiens dans le Royaume de Siam. Nous devons enfin reconnaître que nous avons souvent paraphrasé les bons auteurs dont les remarques nous semblaient tout-à-fait appropriées.

On ne pourrait terminer cette présentation des sources sans mentioner les cartes. Elles sont bien entendu essentielles à la compréhension des événements et nous avons mis notre point d'honneur à ce que le lecteur puisse situer aussi souvent que possible les lieux mentionnés dans le corps du texte. Les cartes proviennent d'ouvrages d'exploration (Mission Pavie, Mission Aymonier, Mission Harmand etc.), d'ouvrages anciens, d'atlas et d'archives. L'Institut Géographique National à Saint-Mandé conserve une excellente carte de la région établie en 1902.

Face à cette documentation certes très éparse mais finalement abondante, il fallait nous détacher de l'image que nous avons du Laos aujourd'hui. Le pays que nous connaissons est certes l'héritier de celui que nous étudions mais il reste une création récente, à telle enseigne qu'un auteur récent a pu intituler son travail sur le XXe siècle laotien « *Creating Laos, the Making of*

*Lao Space between Siam and Indochina* [1] ». Une première problématique fut donc de se représenter ce que pouvaient être les principautés laotiennes au premier quart du XIXe siècle, ce qui nous a amené très naturellement à nous poser des questions sur la représentation du monde, la notion de frontière et la conception des systèmes politiques à cette époque. Le Laos partageait une origine Tay avec plusieurs de ses voisins et appartenait certes au monde du bouddhisme theravada, mais cela mettait-il toutes ces principautés et royaumes sur le même pied ? Il était indispensable d'imaginer ce qui les unissait et ce qui les séparait, ce que les chroniques, toujours laconiques, étaient loin de mettre en évidence. Pour arriver à aborder ces questions le recours aux travaux anthropologiques était inévitable. A partir des rites et des croyances observées par les chercheurs occidentaux durant les cinquante dernières années on pouvait leur imaginer une certaine permanence à travers les siècles et se projeter en arrière avec prudence. En ce qui concerne les principautés laotiennes de la rive gauche, les travaux de Charles Archaimbault se révèlent extrêmement précieux. Ils sont riches d'enseignement sur la légitimation des souverains. Hélas des travaux équivalents font défaut à propos des principautés laotiennes de la rive droite et faut-il en conclure que cette absence indique que la légitimité des chefferies de l'Isan était plus fragile ? La compréhension de la conception du monde et de la légitimation du pouvoir nous a semblé une question importante car il est un pays où elle a évolué plus rapidement qu'ailleurs : le Siam. Nous nous sommes beaucoup appuyé sur les analyses de Thongchai Winichakul pour tenter de comprendre les mutations intellectuelles et sociales de ce pays ainsi que le développement de l'impérialisme siamois.

Une autre question essentielle était de tenter de restituer l'histoire des principautés lao dans leur globalité, c'est-à-dire sans se cantonner aux entités de la rive gauche du Mékong. Il existe un mythe du « Grand Laos »; il est largement le produit d'une construction intellectuelle qui pêche par anachronisme. La recherche historique récente d'auteurs lao comme Pheuyphanh Ngaosyvathn ne cache pas les forces centrifuges qui furent à l'œuvre pendant deux siècles et les historiens thaï contemporains se détachent eux-aussi de leur côté du biais panthaï. Comprendre les complexités des rapports entre le grand nombre de princes lao était un objectif dont nous devons reconnaître que nous sommes loin de l'avoir atteint, faute d'avoir accès aux sources en siamois. Il n'en reste pas moins que la question de la réalité de l'existence d'un « Laos » à l'époque doit être posée en s'appuyant autant que possible sur des faits.

En l'absence des Européens, ou tout du moins sans que leur intervention fût trop déterminante, l'histoire régionale fut très mouvementée et le Laos subit le malheur de se trouver dans l'œil du cyclone. Nous avons donc tenté de situer ce pays dans son environnement régional et de relier les évènements d'un pays à l'autre. Cela nous a bien sûr entraîné aussi en Chine et au Viêt Nam. Certains enchaînements apparaîtront avec évidence mais nous sommes conscient d'en avoir négligé bien d'autres. La complexité des rapports entre les acteurs d'une part et à l'intérieur des entités politiques d'autre part ne se laisse pas saisir facilement.

[1] Soren Ivarsson, *Creating Laos, the making of Lao Space between Siam and Indochina*, op. cit.

Face à cette opacité que les sources n'aident pas beaucoup à dissiper, le comportement des Européens pouvait apparaître limpide. Pourtant notre objectif était surtout d'éviter de décrire une histoire linéaire allant de l'explorateur intrépide au chef de bataillon de l'infanterie de marine ou dans le cas qui nous intéresse, au conquérant des coeurs. L'idée coloniale ne s'est imposée que peu à peu. La conquête n'était pas la seule option. Les explorateurs avaient des ordres de mission variés ; il nous semble intéressant de décrire des interrogations, des perceptions de la rivalité franco-anglaise et des évolutions de comportements plutôt que des épopées.

Nous devons exprimer aussi le regret d'avoir négligé l'économie dont le rôle est pourtant esentiel. Il est en effet trop important pour être traité sommairement comme nous aurions seulement été en mesure de le faire. On peut imaginer qu'au XVe siècle des conditions économiques très comparables prévalaient dans les pays de la région. L'Âge du Commerce, comme l'intitulait Anthony Reid, a généré des mutations majeures dont les pays riverains de la mer ont bénéficié à tous points de vue, dans la mesure où ils pratiquaient une politique d'ouverture : enrichissement, accès à la technologie, compréhension du monde. A cet égard le Siam apparaît comme exemplaire. Le Laos, enclavé entre une Chine en proie à de multiples problèmes et un Siam prédateur[2], a vu sa situation comparative se dégrader fortement. Au début du XIXe siècle Bangkok, fort de ses ressources en teck, abritait les plus gros chantiers navals de la région, animés par des Chinois. Ce qui nous amènerait aussi à évaluer l'impact de l'immigration chinoise, importante en cette première moitié du XIXe, sur la politique extérieure siamoise. De même l'importance de Korat (Nakhon Tatchasima) et son rôle clef dans la politique siamoise vis-à-vis du Laos sont à relier à la forte présence des négociants chinois qui avaient tout intérêt à drainer les richesses laotiennes vers Bangkok. En revanche il est probable que le commerce caravanier à longue distance à partir du Yunnan dans lequel le Laos était bien positionné ait beaucoup souffert de la conjoncture politique. Un autre élément qui mériterait à lui seul de longues analyses est le commerce des armes. Les auteurs ont bien mis en évidence l'écrasante supériorité siamoise sur les Laotiens dans ce domaine. L'inégalité des accès à la technologie était flagrante. Dans tous les conflits que nous aurons à évoquer dans ce mémoire la question de l'armement et des finances qu'elle requiert apparaît en philigrane.

Notre dernière ambition est d'ordre cartographique ; le projet est loin d'être achevé, on n'en trouvera ici que l'ébauche. Cette région mérite un bon atlas historique. Nous avons tenté de faire un instantané, aussi imparfait soit-il, du contour des entités politiques au sortir du conflit lao-siamois de 1827-1828. Chaque décennie mérite sa carte. La comparaison avec les cartes établies à l'époque par les Européens fera sourire : nous ne résisterons pas au plaisir d'en montrer certaines : elles témoignent d'une méconnaissance évidente du terrain et elles expriment les rêves impériaux qui démythifient les protestations d'innocence ou d'indépendance scientifique. Le travail de reconstitution de la carte régionale a été partiellement fait par Kennon Breazeale, Volker Grabowsky, Andrew Walker et d'autres chercheurs. Nous utilisons avec gratitude ces travaux mais nous pensons que la région mérite davantage. Nous retravaillons des cartes

[2] L'auteur est de l'avis que cette attitude ne s'est estompée que près de deux siècles plus tard avec le gouvernement de Chatichai Choonavan. Cela n'est qu'une modeste opinion personnelle.

contemporaines au 1/250 000, donc topographiquement exactes, à l'aide des textes des voyageurs et des historiens. Les récits comme ceux d'Etienne Aymonier, et des membres de la Mission Pavie permettent de progresser dans la précision au risque de l'anachronisme. Il faut également tirer parti des trésors cartographiques, souvent dessinés à main levée, que l'on trouve au détour des dossiers de l'ANOM. Enfin nous aimerions qu'aucun toponyme ne soit cité sans que le lecteur puisse le situer immédiatement sur une carte et nous proposons un index en annexe pour faciliter la consultation. Nous devons avouer que ce but ne sera atteint que de façon très imparfaite : la toponymie de la région, mal identifiée par les oreilles européennes et changeante pose des problèmes considérables.

Cette série de problématiques nous a inspiré un plan en trois parties.

Dans une première partie, intitulée «Aperçu des structures politiques et spatiales du monde Tay» nous nous posons trois questions : comment est légitimé le pouvoir dans chacune des entités politiques et quel rôle central est joué par les capitales ? Comment sont organisés les territoires et quel est le sens des frontières ? En quoi les conceptions ont-elles divergé au cours du siècle ? Pour donner un début de réponse à ces questions nous partirons des mythes cosmogoniques des différentes entités et tenterons de conclure avec un tableau de la région en 1828.

Dans une seconde partie, « La confrontation des acteurs régionaux », nous examinerons la séquence des évènements pris dans leur acception strictement régionale, en faisant abstraction des interventions éventuelles des puissances occidentales. Nous procédons de cette sorte par souci de clarté car il nous semble que cette histoire régionale, surtout avant 1860, constitue un ensemble homogène et présente des séquences événementielles intelligibles sans qu'il soit utile de les brouiller par des influences extérieures. Certes nous mentionnerons celles-ci occasionnellement lorsque c'est utile. Trois grandes tendances de fond ont affecté le Laos durant cette période et nous les traitons séparément. La première est la rivalité siamo-vietnamienne ; la seconde est la stratégie siamoise à l'égard des royaumes et principauté lao de part et d'autre du Mékong ; la troisième est l'impact des évènements de Chine sur le Laos.

La troisième partie, intitulée « L'irruption des puissances impérialistes européennes », sera consacrée aux interventions occidentales et notamment à l'action des Français. Le plan de cette partie sera chronologique mais distinguera Anglais et Français. Nous débuterons donc par une brève présentation de l'avancée britannique en Birmanie qui sera suivie par une évocation, brève également, de l'arrivée des Français en Cochinchine et au Cambodge. La deuxième sous-partie sera naturellement consacrée à la l'approche du Laos dans le dernier quart de siècle. Nous nous sommes attachés dans chacune de ces sous-parties à décrire le contexte historique à ses différentes échelles, métropolitaine et régionale en tentant, notamment dans la deuxième, de mettre en évidence le parallélisme des progressions britannique et française et l'importance des réseaux. Il nous a semblé très important d'essayer de comprendre ce que pensaient à différents

moments les décideurs. Nous avons aussi traité séparément les explorations et les développements politiques, car les premières ressortaient souvent d'une curiosité scientifique.

# PREMIERE PARTIE

## Aperçu des structures politiques et spatiales du monde Tay

Comment appréhender les jeux politiques de la péninsule indochinoise en ce début de XIXème siècle sans tenter de restituer les conditions dans lesquelles les pouvoirs étaient légitimés et les empires pouvaient se constituer ou se défaire, de restituer la conception de l'espace et des frontières ? Paul Mus et Charles Archaimbault nous invitent, pour le monde indianisé, à remonter à la cosmogonie puisque c'est d'elle que les souverains des pays Tai tenaient le plus souvent leur autorité. Comme l'écrit Ian Mabbett[3] « *pour Mus l'enjeu tenait en partie dans le caractère cyclique de la recréation cosmique : la cosmogonie n'est pas un événement unique, au contraire, elle a besoin de se répéter continuellement* ». Les souverains des pays Tay en étaient les grands ordonnateurs. Toutefois si le substrat Tay ancien était largement partagé dans l'aire géographique englobant le Siam, le Lanna, le Laos, les Sipsong Panna et les Sipsong Châu Tay, des divergences importantes ont émergé au cours des siècles, notamment sous l'influence du bouddhisme et des vestiges du brahmanisme et il nous semble essentiel de décrire, même sommairement, les divers mythes fondateurs avant successivement de souligner l'importance de la centralité du pouvoir autour du palais royal et de la personne du roi, d'analyser ce que pouvait être la perception de l'espace à une époque où sa dimension sacrée était essentielle, de reprendre les modèles politiques galactiques ou à emboîtement avec leurs limites et ainsi de servir de longue introduction à l'histoire événementielle. Cela nous semble d'autant plus important que, comme, en particulier, l'a mis en évidence Thongchai Winichakul[4] le pays le plus puissant de la région, le Siam, remit largement en cause à partir du milieu du XIXème siècle ces conceptions anciennes.

Cosmogonie, cosmologie, légitimation et organisation des pouvoirs sont imbriquées et les unes renvoient aux autres en permanence. « *La cosmologie n'équivaut pas à la religion bien qu'elle soit mêlée intimement avec elle. Elle est la croyance à la structure et au sens de l'univers ; une telle croyance, formulée de façon aussi vague qu'elle soit, est essentielle à l'identité personnelle que possède chaque individu afin de trouver un sens dans le fait même d'exister…Elle varie subtilement dans la compréhension de tous ceux qui la partagent, elle s'adapte aux circonstances nouvelles et elle est toujours susceptible de muter en variantes ou renouveaux fondamentalistes ou de provoquer des rébellions…La religion n'est pas la cosmologie, mais les enseignements religieux ont besoin d'adopter une cosmologie…La cosmologie peut être codifiée dans un livre mais, bien souvent, elle est implicite dans ce que font les hommes, dans l'utilisation de l'espace sacré, dans la pratique des rites, la reproduction des mythes et la lecture des textes…L'histoire de la cosmologie n'est pas facile à tracer et l'historien*

[3] Ian Mabbett, « L'indologie de Mus : sociologie ou cosmologie ? », dans *Paul Mus (1902-1969), l'espace d'un regard,* op. cit, p. 119 et seq.
[4] Thongchai Winichakul*, Siam mapped, geobody of a nation*, op. cit.

*est un détective mesurant la façon dont les gens appréhendent le monde à travers leurs gestes, leurs rites, leurs visualisations du sacré. Les résultats de l'étude dépendent beaucoup de preuves circonstancielles qui ne sont pas forcément toujours claires*. » écrit également Ian Mabbett à propos des travaux de Paul Mus[5]. Celui-ci, ajoute-t-il, « *insistait sur le fait que les croyances cosmologiques étaient d'une importance tout-à-fait pratique et réagissaient puissamment sur la vie sociale concrète…Elles définissaient les sphères juridique, sociale, politique et économique* ». Face à l'obscurité des textes nous sommes souvent contraints de reconstruire des visions du monde des années 1800 à partir d'observations qui furent entreprises dans la seconde moitié du XXe siècle. On pourra ainsi faire l'hypothèse que les analyses des rites qu'effectue Charles Archaimbault dans les années cinquante sont pertinentes pour une période antérieure d'un siècle et demi.

Une autre dimension impose d'affiner l'analyse et de souligner des différences régionales : c'est celle de la diversité ethnique de la région, particulièrement accentuée dans ses parties nord et nord-est, c'est-à-dire au nord d'une ligne Lampang-Stung Treng, tandis que prévalait une relative étanchéité culturelle dans le bassin de la Chao Phraya[6]. Au nord de cette ligne l'autorité de dynasties Tay sur des populations austro-asiatiques et sino-tibétaines de culture radicalement différente et revendiquant parfois une antériorité de résidence imposaient ce qu'on a appelé « une double légitimation du pouvoir »[7]. Il est pertinent toutefois de se poser la question de l'existence des ethnicités aux époques pré-coloniales. Pour couper court à ce débat qui nous dépasse, nous nous alignerons sur l'opinion de Frank Proschan qui postule que, dès une époque ancienne, les divers peuples de la région avaient développé des « *ethnicités imaginées* »[8]

1/ Les cosmogonies et la légitimation des souverains dans les univers tay, austro-asiatique et tibéto-birman

Charles Archaimbault[9] et Bernard Formoso[10] reprennent ce que l'on peut sans doute considérer comme une mythologie commune aux peuples Tay à une période pré-bouddhique selon laquelle, postérieurement à un âge d'or et au déluge qui y mit fin, un monde nouveau émergea où ciel et terre étaient séparés. Héros divins, ancêtres ou génies protecteurs des fondateurs des chefferies firent reculer les eaux tandis qu'un démiurge universel, souvent appelé *Phi Then Luang*, envoyait sur terre les courges primordiales d'où sortirent les hommes. Ces derniers apparurent dans des circonstances différentes : les Austro-asiatiques sortirent les premiers d'une courge ouverte au fer rouge et furent donc les premiers occupants du sol, la chaleur provoquée expliquant la couleur sombre de leur épiderme, les Tay purent sortir plus

[5] Ian Mabbett, « L'indologie de Mus : sociologie ou cosmologie ? », dans *Paul Mus (1902-1969), l'espace d'un regard,* op. cit. p.123-125
[6] Constance Wilson, *The Middle Mekong river basin, studies in Tai history and culture*, op. cit. p.
[7] Nous ferons à ce sujet souvent référence au dernier numéro de la revue Péninsule
[8] Frank Proschan, « Peoples of the Gourd : Imagined Ethnicities in Highland Southeast Asia », dans *The Journal of Asian Studies*, volume 60, n°4, novembre 2001, op. cit. p. 1000.
[9] Charles Archaimbault, « La naissance du monde selon les traditions lao », dans Collectif, *La naissance du monde*, op cit. p.385 et seq
[10] Bernard Formoso, « La cosmologie des T'ai et l'empreinte du Bouddhisme », dans *Diogène* n°174, Paris, Gallimard 1996, p. 53 et seq.

naturellement ce qui explique leur teint clair. La mésentente régnant parmi les hommes, le *Phi Then Luang* envoya un de ses fils pour régenter l'humanité. La cause était dès lors entendue : le chef était d'essence divine et pouvait transmettre son pouvoir à sa descendance dotée des mêmes qualités surnaturelles.

La seconde dimension est de l'ordre de l'organisation de l'espace : les héros civilisateurs ont choisi l'emplacement où devait résider le chef, le *muong*, ils y ont désigné un arbre symbolique ou planté un pilier fondateur (le *lak muong*) et en sont devenus après leur mort les génies tutélaires. John Hartmann[11] soutient que la localisation originelle du génie protecteur *phi muong* ou *phi ban* se situe dans un arbre (dipterocarpus le plus souvent) à côté duquel sera construit ultérieurement le pilier symbolique de la ville, le *lak muong*. A ce sujet les exemples abondent. A Xieng Hung (ou Chieng Rung, le Jin Hong d'aujourd'hui), le cœur des Sipsong Panna, le *phi muong* appelé « Ton Yang Pan Phom » réside dans un arbre situé dans le village de Ban Cian Lang[12]. Henri Deydier fait une constatation analogue à Boun Neua, frange sud-est des Sipsong Phanna, dans la province de Phongsaly[13]. James Placzek[14] le constate chez les Tay Dam….Charles Archaimbault, citant le Nithan Khoun Boulom signale l'importance d'un flamboyant situé à l'embouchure de la Nam Khan à Luang Prabang[15] et de même que le chef règne sur une hiérarchie de nobles et de roturiers, les *phi muong* contrôlent les génies chtoniens des villages, eux-mêmes exerçant leur autorités sur ceux des maisonnées. Les seconds génies hérités du substrat Tay sont les *ngeuak*, génies ophidiens vivant au fond de l'eau ou dans des cavernes, à qui on attribue la régulation de la pluie et le succès des récoltes. Le bouddhisme les assimilera et les nagas, protecteurs de toutes les cités du Mékong, fontle lien entre la tradition tay antique et la cosmologie bouddhiste. Bouddha lui-même n'a-t-il pas été protégé du déluge par le serpent Mucalinda ?[16] Lors de leurs migrations les Tai se sont fixés dans des lieux désignés par les génies chtoniens, dieux du sol, et génies des eaux, les ophidiens ngeuak à tel point qu'Henri Deydier pouvait écrire en 1954 « *Si j'arrive à faire un recensement complet de toutes les prières adressées aux différents phi muong des grands centres du Laos, j'ai l'impression qu'une nouvelle carte politique va se dessiner devant moi* »[17]. Ainsi se justifient deux concepts fondamentaux des systèmes politiques Tay : un pouvoir d'origine divine s'exerçant à partir d'un point central de caractère sacré.

Bien entendu ces mythes à qui nous prêtons une nature originelle commune vont subir des mutations et marquer des identités politiques dans tout le monde Tay notamment sous l'influence (ou l'absence d'influence) de l'indianisation et du bouddhisme theravada. Paul Mus

[11] John Hartmann, « The Middle Mekong Basin as a Cultural Corridor : Illustration from comparative Tai Linguistics and Literature », dans Constance Wilson (éd) *The Middle Mekong River Basin. Studies in Tai History and Culture*, op. cit. pp. 75-76.

[12] D'après Kiyoshi Hasegawa, cité par John Hartmann, , « The Middle Mekong Basin as a Cultural Corridor : Illustration from comparative Tai Linguistics and Literature », dans Constance Wilson (éd) *The Middle Mekong River Basin. Studies in Tai History and Culture*, op. cit. p. 75

[13] Henri Deydier, *Lokapâla*, op. cit. p. 36.

[14] James Placzek, «  ttt », dans Proceedings of the 4th International Conference on Thai Studies, vol 3, op. cit . p.

[15] Charles Archaimbault, *Structures Religieuses Lao*, op. cit. p. 107.

[16] Martin Stuart-Fox, *Naga Cities of the Mekong*, op. cit. pp. 5-7

[17] Henri Deydier, *Lokapâla*, op. cit. p. 109

a théorisé ce mouvement en trois étapes ainsi que l'a rappelé Vanina Bouté[18] : la religion originelle locale subit *« une intégration et un cadastrage rituel et politique par un pouvoir extérieur* » et ressurgit à un niveau très local. Henri Deydier a illustré le phénomène non sans un certain humour : « *Le génie qui réside dans l'arbre du village s'appelle phi muong. A plusieurs reprises le nai ban (ນາຍບ້ານ), au lieu d'utiliser ce nom, emploie le mot pâli, devata. Ce terme n'a pu être donné que par les bonzes. Le processus devient alors très simple. Le phi muong génie du village est nommé devata, qui signifie divinité. Peu à peu les gens prennent l'habitude de le désigner sous ce vocable en opposition au nom phi que l'on garde pour les génies secondaires. Lorsque l'usage s'est emparé de ce nom, le bonze raconte les vies antérieures du Bouddha, les jâtaka. Il insiste sur le fait que dans une de ses vies le Bouddha était devata d'un arbre. A partir de ce moment le tour est joué, le phi muong est un devata. Mais chacun sait que le Bouddha a été devata, aussi lorsqu'on honore le devata d'un arbre on honore le Bouddha. C.Q.F.D.. Le rite alors se modifie.* »

Notre propos est de les passer en revue et de tenter d'identifier leur impact politique en soulignant les différences implicites entre les différents systèmes. Dans cet exercice nous aurons tendance à mettre l'accent sur la force des traditions pré-bouddhiques chez les peuples du bassin du Mékong et au contraire de les minimiser chez les Siamois du bassin de la Chao Phraya. Nous regrettons aussi d'avoir négligé la spécificité du Lan Na qui aurait mérité à elle seule de longs développements.

a) Les cosmogonies lao

a. La cosmogonie luang prabanaise : le mythe de Khoun Boulom

La cosmogonie lao dans la tradition luang prabanaise est exposée dans les chroniques intitulées « Nithan Khun Bulom » et dans les annales du Royaume de Luang Phrabang. Il s'y superpose une tradition orale et des œuvres littéraires telles le Thao Khath thanam[19]. Ces versions diffèrent sur de nombreux points qu'il n'est pas dans notre propos de mettre en évidence. Bien au contraire nous ne voulons en retenir que quelques points communs, tels que le mythe des courges d'où sortent les différentes ethnies et l'envoi sur terre pour régner sur les hommes de son propre fils, le vertueux Khun Bulom par Thên F'a Kheun le roi des *Thên*, roi des divinités. Khun Bulom épousa Nang Nyommaphala, la fille de Thên Teng s'installa à Na Noi Oi Nu dans le Muong Then (Điện Biên Phủ). Il engendra une lignée de sept fils qui étaient donc d'essence divine. L'aîné, Khun Lo, se vit attribuer le Royaume de Luang Phrabang, qui s'appelait alors Muong Sua en référence au chef Kha qui l'avait gouverné, il descendit la Nam Ou, renversa l'aborigène et fonda une chefferie qui régnera sans discontinuer.

[18] Vanina Bouté, « Une double légitimation du pouvoir aux marches du Royaume de Luang Prabang », dans *Péninsule n°71*, 2015 (2), p. 80 et 97

[19] Charles Archaimbault, « La naissance du monde selon les traditions lao », dans Collectif, *La naissance du monde*, op cit. pp.383-416 et seq

Annales et *nithan* attribuent des responsabilités différentes à la dynastie dans la fondation du Luang Phrabang actuel. Il n'en reste pas moins que le site fut reconnu dans sa sacralité par deux ermites qui le délimitèrent et convoquèrent les quinze génies ophidiens du territoire en leur demandant de protéger le territoire, tandis que Pou Nyeu et Nya Nyeu, les êtres d'apparence grotesque qui s'étaient établis les premiers sur terre sur ordre des Thên et qui s'étaient sacrifiés en coupant la liane céleste Khao Kat devenaient les *devata luang*, c'est-à-dire les grandes divinités tutélaires, du site. A l'emplacement de leur rizière[20] on érigera une pagode, Vat Vixun et un That, le That Mak Mo, lesquels sont situés au pied de la colline sacrée, le Phou Si, repaire des Nyak, serviteurs de Pou Nyeu et Nya Nyeu.

Le cadre de la sacralisation de la dynastie était en place : « *la hiérarchie des génies de Luang Phrabang fait place aux monarques descendants de Khun Lo[21]. Leur illustre origine les rend aptes à passer au rang de devata protecteurs. C'est ce qui explique l'existence de génies tels que Souvanna Khampong , vingt-troisième descendant de Khun Lo et grand père de Fa Ngum et tels que Sam Sène Tai, auxquels sont consacrés des autels* »[22]. A côté de ces monarques thên liés à la chefferie d'origine divine une place est réservée à des génies qui appartiennent au substrat pré-tay et que les ermites qui délimitèrent la ville trouvèrent à leur arrivée sur le terrain. . Néanmoins chaque rituel marque in fine explicitement la prééminence du bouddhisme[23]. Ainsi la cérémonie du douzième mois culmine autour du Sridhammasoka stupa, dont le nom évoque évidemment le roi indien promoteur du bouddhisme[24]. Finalement, le cycle des festivités met en scène une hiérarchie idéale : au sommet se trouvent les trois joyaux du bouddhisme (Bouddha, Dharma, Sangha) qui expriment la norme ultime et régulent la société ; au niveau suivant apparaissent les devata luang, les anciens rois divinisés et le roi actuel lui-même porteur de divinité potentielle ; en-dessous se situent d'un côté les génies mineurs qui ont été amadoués et placés au service du bouddhisme, de l'autre la hiérarchie nobiliaire au service du roi et du dharma. Plus bas figurent les gens du commun qui sont organisés dans les unités socio-territoriales mises en place par les ancêtres et à qui est confiée la responsabilité de suivre le dharma ; enfin au bas de l'échelle on trouve les Austro-asiatiques à qui on reconnaît néanmoins une place[25].

Le second élément d'importance en effet, précisément dans le royaume de Luang Prabang, est que cette cosmogonie reconnaît l'hétérogénéité du peuplement et assigne à chaque ethnie un positionnement politique sous la haute autorité du monarque. L'antériorité des Austro-

[20] Pou Nyeu et Nya Nyeu sont aussi associés au mythe de Nang Kosop « l'âme du riz » et sont considérées comme des divinités agraires dans le Moyen Laos. Charles Archaimbault « La naissance du Monde selon les traditions lao » dans Collectif, *La Naissance du Monde*, op.cit. note 43, p.413

[21] Frank Reynolds, « Ritual and Social Hierarchy : an Aspect of Traditional Religion in Buddhist Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of Power in Thailand, Laos, and Burma*, op. cit. p. 168

[22] Charles Archaimbault, « La naissance du monde selon les traditions lao », dans Collectif, *La naissance du monde*, op. cit. p. 404.

[23] Frank Reynolds, « Ritual and Social Hierarchy : an Aspect of Traditional Religion in Buddhist Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of Power in Thailand, Laos, and Burma*, op. cit. p. 169.

[24] Frank Reynolds, « Ritual and Social Hierarchy : an Aspect of Traditional Religion in Buddhist Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of Power in Thailand, Laos, and Burma*, op. cit. p. 170.

[25] Frank Reynolds, « Ritual and Social Hierarchy : an Aspect of Traditional Religion in Buddhist Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of Power in Thailand, Laos, and Burma*, op. cit. p. 170-171.

asiatiques sur le territoire est reconnue et c'est pour cela que Khun Lo donna à son fils le nom du chef Kha vaincu. Des jeux rituels de hockey (le *Thi Khi*) remettent en scène ce combat primordial[26]. Mythe, histoire et rituels s'imbriquent pour légitimer l'hégémonie Tay, l'institution monarchique et la hiérarchie sociale [27] dans le respect mutuel et créer ce que nous appellerions aujourd'hui un consensus réactualisé symboliquement chaque année dans le rituel des grandes fêtes, Nouvel An, fête des pirogues et fête du That.

b. La cosmogonie de Luang Namtha[28]

La légitimation des princes de Luang Nam Tha semble rattacher la lignée au roi de Xieng Sène. Les génies tutélaires du muong sont en effet sont en effet des ophidiens, réincarnations des deux filles du roi, Nang Suthamma et Nang Khau Kham, qui se sacrifièrent pour couper la liane Khao Kat. Mais les circonstances de leur mort fut différente de celle de Pou Nyeu Nya Nyeu de la tradition luang prabanaise : La liane obstruait le cours de la Nam Tha et provoquait des inondations : les princesses la coupèrent mais dans l'opération leur pirogue chavira et elles se noyèrent. Nous ignorons hélas tout de cette chefferie.

c. La cosmogonie de Xieng Khouang

Elle s'intègre dans la cosmogonie de Luang Phrabang et reprend le *nithan* Khun Boulom, accordant sans doute une place éminente aux Pou Nyeu Gna Nyeu[29]. Néanmoins la dynastie princière, si elle est elle-aussi d'origine divine, se distingue de celle de Luang Prabang. Le pays Phouan se reconnaît comme roi fondateur Chet Chuang[30], second ou septième fils de Khun Boulom et donc un fils cadet dont le destin ne pouvait être que de respecter le frère aîné luang prabanais. Mais curieusement ce Chet Chuang partage une ascendance commune avec les Tay Noirs en la personne de Lo Kham, lui-même d'origine divine. Deux explications à cette double ascendance : Chet Chuang venu de Muong Then serait passé à travers le pays Tay et les Houa Phanh ; Khun Lo aurait offert à Chet Chuang un *muong* qui aurait appartenu à Lo Kham et les Houa Phanh intégrèrent le mandala[31] Phouan.

La destinée violente du pays Phouan, comme nous le verrons, a affecté la mémoire collective, modifié les rituels et le jeu de *Thi Khi* exprime une compétition entre clans et non

[26] Charles Archaimbault, « Religious Structures in Laos », dans *The Journal of the Siam Society*, volume LII, 1ère partie, Bangkok, avril 1964, p. 58.
[27] Frank Reynolds, « Ritual and Social Hierarchy : an Aspect of Traditional Religion in Buddhist Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of Power in Thailand, Laos, and Burma*, op. cit. p. 168
[28] Charles Archaimbault, « La naissance du monde selon les traditions lao », dans Collectif, *La naissance du monde*, op. cit. p. 413.
[29] Charles Archaimbault, « Religious Structures in Laos », dans *The Journal of the Siam Society*, volume LII, 1ère partie, Bangkok, avril 1964, p. 60
[30] Charles Archaimbault, « La naissance du monde selon les traditions lao », dans Collectif *La naissance du monde*, op. cit. p. 392.
[31] Charles Archaimbault, « Chefferie lao, cosmogonies, structures religieuses et rituel », dans Jacques Lemoine et Bernard Formoso, *Bouddhas, nagas et lieux de mémoire en RDP Lao, essais à la mémoire de Charles Archaimbault*, op. cit., p. 244. Nous reviendrons plus bas sur le concept de mandala.

pas, comme à Luang Phrabang, l'intégration de la communauté aborigène dans le royaume[32]. Ce d'autant plus qu'aux aborigènes se sont mêlés au XIXe siècle des peuples étrangers au concept de double légitimation comme les Hmong.

d. La cosmogonie de Vientiane

Si historiquement la principauté de Vientiane faisait partie intégrante du Lane Xang et si la ville fut aussi choisie pour être sa capitale, la cosmogonie n'a pas repris à son compte le *nithan* Khun Boulom dans sa version originale[33], des nuances importantes subsistent qui ont pu justifier le particularisme face à Luang Prabang. Les Pou Nyeu Gna Nyeu, vainqueurs des ogres (Yaksa) sont devenus des divinités agraires ; seul le roi Setthathirath est divinisé. Le jeu de *Thi Khi* perd en signification. Le texte mythologique prééminent du royaume semble être l'Urangkhathat et la fondation de la ville est attribuée au roi des ophidiens Souvannanaga[34] qui intronisa Bouri l'obèse sur la recommandation de Soukhantanaga ; le génie métamorphosa le roturier en prince radieux ce qui lui permit d'épouser la fille du roi de Souvannaphoum. Au terme d'un cheminement dynastique inconnu, la tradition religieuse oblitéra le *nithan* Khoun Bourom mais rejoignit l'histoire du choix de Vientiane comme capitale du Lane Xang et intégra en tant que génies protecteurs Chantabourom (contraction de Chantabouri et de Khoun Bourom), Tiao Ho Nia, le seigneur de l'autel du grenier, Fa Ngoum, Tiao Phasai (divinisation de Setthathirat) et Tiao Anou lui-même. Tous ces monarques étaient apparentés ou alliés à des génies ophidiens, Tiao Thong Kouang, génie de la Nam Khan, Tiao Nak, génie originaire de Ban Keun[35]. En érigeant le That Luang à l'endroit ou Bouri l'obèse honorait les Nagas, Setthathirat opéra la synthèse entre les cultes chtoniens ou aquatiques et le bouddhisme.

e. La cosmogonie de Champassak

On sait que la « laocisation » des provinces situées entre la Sé Bang Hien et la Sé Kong est beaucoup plus tardive que celle du reste du pays. Les premiers princes de Bassac, le Champassak d'aujourd'hui, furent intronisés au début du XVIIIe siècle. Les mythes de fondation en portent la marque sous un double aspect. L'origine du monde des hommes est attribuée à l'aventure d'une fille du roi des Thên volage qui s'enfuit sur terre avec son amant, simple serviteur du palais de Panya Vethsouvanh le roi des Nyak. Les êtres chargés de ramener le couple illégitime laissent tomber des courges d'où va sortir une humanité bientôt tiraillée par mille rivalités. Dans le mythe sudiste de la courge, les humains ne se classent pas en catégories sous

[32] Charles Archaimbautl, « Religious Structures in Laos », dans *The Journal of the Siam Society*, volume LII, 1ère partie, Bangkok, avril 1964, p. 60 et « La fête du T'at à S'ieng Khwang », dans *Artibus Asiae*, volume XXIV ¾, Ascona, pp. 187-199.

[33] Charles Archaimbault, « Religious Structures in Laos », dans *The Journal of the Siam Society*, volume LII, 1ère partie, Bangkok, avril 1964, p. 61.

[34] Charles Archaimbault, « Chefferie lao, cosmogonies, structures religieuses et rituel », dans Jacques Lemoine et Bernard Formoso, *Bouddhas, nagas et lieux de mémoire en RDP Lao, essais à la mémoire de Charles Archaimbault*, op. cit., p. 265

[35] Charles Archaimbault, « Chefferie lao, cosmogonies, structures religieuses et rituel », dans Jacques Lemoine et Bernard Formoso, *Bouddhas, nagas et lieux de mémoire en RDP Lao, essais à la mémoire de Charles Archaimbault*, op. cit., pp.269-270.

l'égide d'un dieu comme dans le nord mais ils se mélangent indistinctement et se disputent sans cesse[36] . Panya Vethsouvanh envoya alors sur terre des Thên pour répartir les hommes en cent un royaumes dont celui de Champassak[37]. Cette cosmogonie est donc entachée d'une sorte de péché originel que renforce la légende de Nang Malong coupable d'avoir enfreint un tabou en épousant un Kha[38]. D'autre part les rois de Champassak ne sont pas les descendants des divinités, ils ne sont que des êtres issus des courges comme les autres mêmes s'ils ont été choisis par les Thên. Ils doivent donc se montrer constamment dignes de ce choix. Selon la tradition de Bassac, les premiers rois seraient venus de l'Inde ou du Champa[39] et on pouvait leur attribuer la création de Vat Phou. La réalisation qu'une grande civilisation les avait précédés mais était tombée en décadence influença grandement la mythologie. Les princes régnants vont tenter d'assimiler à leur généalogie tous les monarques défunts qui acquirent mérites et titres de gloire mais ceux-ci, alourdis par leur karma, ne purent jamais accéder au statut de devata comme ceux du Nord Laos. Une césure existe entre les divinités chargées d'observer la conduite des humains et les rois défunts[40]. Les monarques ancêtres se voient assigner une place moins prestigieuse dans l'étage céleste et ils en redescendant annuellement lors des grandes cérémonies organisées en l'honneur des Thên par les princes régnants qui manifestent ainsi leur ferveur. Un seul terme Pu Ta (ancêtres paternels et maternels) désigne tous les génies protecteurs, Thên et monarques défunts [41] Enfin la légitimité des familles princières Tay vis-à-vis des populations austro-asiatiques et austronésiennes est entachée par des liaisons coupables, celle légendaire de la princesse Nang Malong avec le roi Kha Thao Bakieng et celle plus historique de la princesse Nang Pao avec un prince chasseur d'éléphant. Fille-mère, elle mit au monde une bâtarde. Le respect mutuel entre populations différentes s'en ressent : le Sud-Laos n'est pas le lieu de la symbiose entre gens des plaines et montagnards. Bien au contraire il fut le terrain privilégié de la chasse aux esclaves avec comme centres principaux Attopeu et Stung Treng.

f. Quelles cosmogonies pour les principautés lao de la rive droite du Mékong ?

La question à laquelle nous ne sommes pas en mesure de répondre de manière tranchée est celle de la cosmogonie et donc de la légitimation du pouvoir dans les principautés de la rive droite du Mékong. Les changements radicaux de gouvernance que la cour de Bangkok y initia à la fin du XIXe siècle[42] ont oblitéré une partie de l'ancienne conscience collective. Les temps

[36] Charles Archaimbault, « Religious Structures in Laos », dans *The Journal of the Siam Society*, volume LII, 1ère partie, Bangkok, avril 1964, p. 62.
[37] Charles Archaimbault, « La naissance du monde selon les traditions lao », dans La Naissance du monde, op. cit. p. 407.
[38] Charles Archaimbault, « Nang Malong », dans *Structures religieuses lao*, op. cit.
[39] Charles Archaimbault, « La naissance du monde selon les traditions lao » dans Collectif, *la Naissance du Monde*, op. cit. note 47, p. 414.
[40] Charles Archaimbault, « Religious Structures in Laos », dans *The Journal of the Siam Society*, volume LII, 1ère partie, Bangkok, avril 1964, p. 62.
[41] Charles Archaimbault, « La naissance du monde selon les traditions lao », dans Collectif, *la Naissance du monde*, op. cit. p. 408.
[42] Kennon Brezeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. et Tej Bunnag, *The Provincial Administration of Siam from 1892 to 1915*, op. cit. et Thongchai Winichakul, *Siam mapped, Geobody of a Nation,* op. cit.

forts des rituels villageois de l'Isan diffèrent de ceux de leurs voisins du nord et de l'ouest et certains auteurs notent une relative étanchéité culturelle entre le bassin de la Chao Phraya et le Nord-Est[43]. Si l'on peut sans risque inclure dans la mythologie lao les provinces riveraines du Mékong, notamment en raison de l'importance symbolique ancienne de certains sites et lieux sacrés comme le That Phanom et de l'importance d'un texte comme l'*Urangkathat*, il est beaucoup plus difficile de se prononcer sur les *muong* de l'intérieur tels que ceux de Roy Et, de Kalasin etc.. Certains de ces *muong* furent créés par des Lao à une époque ancienne mais les grandes vagues de peuplement sont issues des déportations organisées par les Siamois à partir de 1775. Des dynasties nouvelles émergèrent à la fin du XVIIIe siècle et au XIXe ; nous ne trouvons pas dans leurs *muong* de référence au *nitthan* Khun Boulom : mais peut-être ce là le résultat de la domination siamoise. D'autre part dans la partie sud de l'Isan l'influence de la culture et de la langue khmères sont restés longtemps prépondérantes.

Les rituels observés à notre époque par Stanley Tambiah[44] dans des villages proches d'Udon Thani mettent en évidence la responsabilité des esprits *Tapuban* dans la fondation du village. Le syncrétisme postule que Bouddha et le riz sont nés en même temps, Bernard Formoso note aussi près de Khon Kaen que les Tapuban sont les ancêtres communs à tous les villageois[45]. Les *devata* de la rive gauche sont absents au profit des nagas et l'ordre cosmique des « Trois Mondes » n'est qu'indirectement évoqué. L'iconographie de la région telle qu'elle se manifeste sur les représentations artistiques ne fait pas ou peu référence à la mythologie de la rive gauche ni même aux rites siamois. Les fêtes importantes sont le Boun Bang Faï dédié aux esprits des divers territoires et surtout le Boun Phavet (le Vessantara Jataka) à l'issue du mythe duquel Bouddha recouvre son statut de prince, après avoir fait la preuve du détachement suprême. L'ensemble des évocations a une résonnance tragique et de façon symptomatique la grande récitation qu'on retrouve dans tout l'Isan est celle de la légende de *Phra Malai*, le sage qui invite Maitreya à exécuter son oeuvre salvatrice. Cet ensemble de rituels dans lesquels on ne trouve guère de parallèlisme entre la hiérarchie sacrée et la hiérarchie séculière crée l'impression d'une société moins polarisée par son souverain, de caractère égalitaire et sensible aux sirènes de ce millénarisme que la référence à Maitreya inspire.

g. Conclusion sur les cosmogonies lao

Deux conclusions importantes nous semblent devoir être tirées. La première tient aux nuances importantes entre les traditions du nord, du centre et du sud Laos. Leur impact politique n'est pas négligeable, qu'il s'agisse de l'acceptation de l'autorité royale et du rapport entre l'ethnie lao dominante et les populations allogènes. Les différences de mythes cosmogoniques pouvaient constituer un obstacle à la création d'un imaginaire commun le long de cette grande

[43] Constance Wilson, *The Middle Mekong River Basin, Studies in Tai History and Culture*, op. cit.
[44] Stanley Tambiah, *Buddhism and the Spirit Cults in North-east Thailand*, op. cit. pp. 263-311
[45] Bernard Formoso, *Ban Amphawan et Ban Han, le devenir de deux villages rizicoles du Nord-Est thaïlandais*, op. cit., p. 193

vallée du Mékong. Sous ces deux aspects, l'autorité royale nous semble mieux affirmée au nord du pays qu'au sud. Cette fragmentation aura, à notre avis, joué un rôle historique[46].

En second lieu, nous appuyant sur les travaux de Charles Archaimbault, nous avons ici mis l'accent sur les mythes cosmogoniques propres aux croyances les plus anciennes. La réalité est plus complexe car les principautés laotiennes ont toutes adopté le bouddhisme et intégré ses explications du monde. S'il est probable que les Lao dans leur habitat originel au sud de la Chine avaient déjà été en contact avec le bouddhisme [47]et que la tradition veut que le roi Fa Ngum soit venu du Cambodge accompagné de moines, la dissémination de l'écriture, et donc des textes religieux vers le monde lao s'est effectuée par deux canaux à partir de Sukhothai dès l'époque de Ram Khamhaeng puis de Luthay [48]. D'un côté Luang Phrabang aurait adopté un alphabet provenant du Lan Na et porteur d'une explication du monde fondée sur la théorie des « Trois Mondes » qui offre le fondement théorique de la monarchie et de l'organisation de la société, comme nous le verrons à propos des Siamois, qui se serait fondue dans les mythes anciens. D'autre part l'alphabet Tay Noï se diffusait à l'est sur la rive droite du Mékong. Il aurait été moins porteur de la conception très intellectuelle élaborée à Sukhothai, ce qui pourrait expliquer en partie la spécificité culturelle de l'Isan.

b) La cosmogonie des Sipsong Châu Tay

La création du monde chez les groupes Tay qui peuplent le nord-ouest du Viêt Nam, le nord-est du Laos et la frontière vietnamo-chinoise s'inscrit dans la tradition globale du monde Tay et du mythe de la courge d'où sort le commun des mortels[49]. Cette vaste zone montagneuse structurée autour de la Rivière Noire, du Sông Ma et du Song Ca abrite des groupes similaires : les Tay Dam, Tay Deng, Tay Khao, Tay Don, Tay Vat. Le chiffre de douze châu a été figé à l'époque coloniale, historiquement on retrouve un dénombrement qui varie de dix à seize[50] Le premier homme, Thao Lo Kham, a été créé par une incarnation du génie suprême le Thên Luang[51]. Ce premier homme divisa ses enfants en neuf groupes qui furent dotés de patronymes (Hà-Công, Câm, Bac, Lo, Xa, Dinh, Quang, Dèo..[52]) attribua ensuite à certaines familles des prérogatives qui légitimaient leurs pouvoirs respectifs [53]. Deux hiérarchies existaient en parallèle : celle des esprits et celle des hommes. Au sommet de la première trônait donc le Thên

[46] Michel Lorrillard, « Historiographie laotienne », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient n°86*, op. cit.
[47] Henri Deydier, *Lokapâla*, op. cit. p. 214
[48] John Hartmann, « The Middle Mekong as a Cultural Corridor », dans *The Middle Mekong River Basin, Studies in Tai History and Culture*, op. cit. pp. 62-65 et Michel Lorrillard « Sceaux et autres symboles de l'autorité dans l'espace lao ancien » dans *Péninsule n° spécial 71 sur la double légitimation des pouvoirs en Asie du Sud-Est*, 2015, p. 19.
[49] Charles Archaimbault, « Religious Structures in Laos », dans *The Journal of the Siam Society*, Volume 62 1ère partie, Bangkok, avril 1964, p. 57
[50] Philippe Le Failler, *La Rivière Noire, intégration d'une marche frontière au Vietnam*, op.cit. p.45
[51] Charles Archaimbault, « Religious Structures in Laos », dans *The Journal of the Siam Society*, Volume 62 1ère partie, Bangkok, avril 1964, p. 57
[52] Philippe Le Failler, *La Rivière Noire, intégration d'une marche frontière au Vietnam*, op.cit. p.43
[53] Pierre-Bernard Lafont, « Religion et pouvoir dans les principautés Tay du Nord-Indochine », dans Alain Forest (éd), *Cultes populaires et sociétés asiatiques*, op. cit. p. 150.

Luang[54] au-dessous duquel figuraient successivement les *Fi muong*, les *Fi ban* et les *Fi huan*. Cette dernière répliquait la première et la famille Gam, dotée de six *khuan*[55] immortels était l'intercesseur privilégié du Thên Luang, présidait aux cérémonies les plus importantes et pouvait faire valoir sa prééminence sur les autres groupes. Cette mythologie se rattache au rameau luang prabanais dans la mesure où, vu du côté lao, le premier roi des Sip Song Chau Tay n'est autre qu'un fils de Khun Boulom. Vu du côté Tay Dam et Tay Deng, entre autres minorités Tay, la filiation divine du prince est établie mais la parenté avec les Lao oubliée.

La cosmogonie Tay fait sortir les principaux clans patronymiques de la courge ainsi que les autres hommes libres et les esclaves. Dans cette hiérarchie « naturelle », les classes patronymiques inférieures étaient sans doute des Austro-asiatiques asservis dans un système social de type féodal[56]. Pour renforcer cette justification mythologique de la prééminence des Tay, l'ancêtre du clan, par une manipulation généalogique, est doté d'une origine similaire à celle des primo-arrivants et ces derniers, dont l'antériorité devient vide de sens, se voient dépossédés de leur légitimité rituelle[57]. Le territoire est structuré de façon sacralisée par les *phi* ; la religion Tay associe culte des génies chtoniens et culte des ancêtres.

c) La cosmogonie des Sipsong Panna

Coincées entre le nord-est de la Birmanie, le nord-ouest du Royaume de Luang Prabang, le muong Nan et le Yunnan, des principautés Tay Lü ont longtemps subsisté comme entités autonomes dénommées Sipsong Panna et principauté de Chiang Khaeng (Xieng Kheng). La région, située de part et d'autre du Haut-Mékong, est fragmentée en trente bassins hydrographiques, chaque panna comprenant d'un à sept bassins[58]. La population est composée en majorité de Tay Lü mais on trouvait outre des Chinois Han, des Akha (Hani), des Yi, des Lahu et quelques autres groupes.

Nous n'avons pas trouvé de mythe cosmogonique explicite dans la tradition lüe. Une légende évoque le fait que dans la région d'Aravi (Xieng Hung) des hommes étaient tombés victimes d'ogres Yaksa, mais une renaissance miraculeuse fit renaître l'humanité de tiges plantes. Les animaux eux-mêmes mirent bas des humains, tandis qu'à leur mort les Yaksa et les animaux sauvages se transformaient en rocs. Les hommes étaient alors répartis selon l'origine de leur naissance sous une référence totémique. Il en revanche certain qu'à l'instar des Tay bouddhisés, les Tay des Sipsong Panna opérèrent une fusion des croyances dans les génies chtoniens et le

[54] Antoine Bourlet identifie « *un Pho Thên, le père de l'empyrée au-dessous duquel se tiennent les Thên : Thên Bún, Thên Kum et Thên Kom, dont le chef est Thên Luong. Les morts vont cultiver ses rizières du ciel et défricher ses montagnes, tout comme ils faisaient des leurs de leur vivant sur cette terre. Il a pour épouse Mè Báu.* », dans Antoine Bourlet, « Les Thay », op. cit. p. 619

[55] Âme

[56] Olivier Evrard, *Chronique des Cendres*, op. cit. , p. 56, Georges Condominas, *L'espace social à propos de l'Asie du Sud-Est,* op. cit. p. 296 et Auguste Bonifacy, *Cours d'ethnographie*, op. cit. p. 73

[57] Vanina Bouté, « Une double légitimation des pouvoirs aux marches du royaume de Luang Prabang », dans *Péninsule*, n°71 op. cit. p. 82, citant Charles Archaimbault, *Le sacrifice du buffle à S'ieng Khwang*, op. cit. p. 72-73

[58] Foon Ming Liew-Herres, Volker Grabowsky et Renoo Wichasin, *Chronicle of Sipsong Panna*, op. cit. p. 20.

bouddhisme[59]. Or celui-ci, comme nous le verrons plus bas s'intéresse peu à la genèse du monde mais conçoit des cycles de création et de destruction engendrés par le karma. La désignation du roi combinait la volonté des génies et l'accumulation de mérites dans une vie antérieure. Le titre du roi, Tiao Fa (prince du ciel) et Tiao Phèn Din (maître de la terre), exprimait bien cette notion. Le roi était un personnage sacré intercesseur avec les puissances surnaturelles et pouvait seul procéder à certains rites pré-bouddhiques tandis que sa conduite générale devait se conformer aux dix préceptes de la tradition bouddhiste. Les chroniques des Sipsong Panna attribuent ainsi la fondation d'un royaume à Phaya Coeng.

Les légendes mentionnent bien évidemment l'antériorité de populations austro-asiatiques et ne font pas mystère des frictions et conflits entre Tay et les allogènes, appelés par le terme générique de Thamila[60]. Néanmoins la bravoure de certains chefs austro-asiatiques était reconnue et la chronique fusionne deux chefs rivaux Cao Coeng (Cüang) Han, le Thamila doué de pouvoirs surnaturels, fondateur de Chiang Coen, et Phaya Coeng, fondateur du Muong Lü, en une seule personne. Toutefois cette reconnaissance put exclure certains groupes : les Plang, une population austro-asiatique intégrée au royaume, virent leurs ancêtres transformés en figures de démons pacifiés par les conquérants Lü[61]

d) La cosmogonie de Xieng Kheng[62]

La principauté de Xieng Kheng, située entre la principauté de Nan et les Sipsong Panna, englobant Muong Sing, ne fit jamais partie intégrante de ces derniers ; la parenté culturelle est néanmoins très forte. Nous ne connaissons pas de mythes cosmogoniques spécifiques, il est possible qu'ils sont inspirés de ceux des Sipsong Panna. Suivant les différentes légendes, la principauté aurait été fondée par Tiao In Pan, fils exilé du roi de Xieng Hung qui fut connu dans les annales sous le nom de Tiao Fa Dek Noï. Le prince Lü aurait choisi de s'établir dans un lieu que lui signala Indra en plaçant sur son passage un porc et un cerf albinois. Arrivant, accompagné de cinq Tay et de sept Kha, dans un pays peuplé d'Austro-asiatiques, il aurait choisi une épouse parmi ceux-ci et donc assuré avec ces premiers arrivants une cohabitation heureuse.

En accord avec la tradition syncrétiste Tay Lüe, nous pouvons faire l'hypothèse que la légitimité des princes est issue d'une généalogie légendaire et que les souverains combinent le double parrainage d'un rapport privilégié avec les génies du sol et d'un cycle karmique favorable. La désignation du roi, validée par le conseil nobiliaire, était en fait surtout le résultat de la volonté des génies et de l'accumulation de mérites, ce qui était rituellement célébré dans deux fêtes et

[59] Pierre-Bernard Lafont, *Le royaume de Xieng Kheng*, op. cit. p. XXIII
[60] Foon Ming Liew-Herres, Volker Grabowsky et Renoo Wichasin, *Chronicle of Sipsong Panna*, op. cit. p. 15-16
[61] Vanina Bouté, « Une double légitimation du pouvoir aux marches du royaume de Luang Prabang » dans Péninsule n)71, op. cit. , p.83, citant Anne Spangemächer, *Les anciens maîtres du Bulangshan. Etude des rapports entre doctrine bouddhique , rituels et pouvoirs chez les Plang des Sipsong Panna*, op. cit.
[62] Volker Grabowsky et Renoo Wichasin, *Chronicles of Chiang Khaeng*, op. cit. et Pierre-Bernard Lafont, *Le Royaume de Jyn Khen*, op. cit ;

souligné sur le plan bouddhique par la mention dans les chroniques que le roi respectait les dix préceptes et les quatre règles de conduite[63]

e) La cosmogonie siamoise

Si nous tentons de nous replacer au début du XIXe siècle, la cosmogonie siamoise est celle d'un monde entièrement bouddhisé dans lequel le principe de la légitimité d'un roi est reconnu par le bienheureux et justifiée comme on le verra par un ordre cosmique que la cosmologie des « Trois Mondes » décrira avec précision.

Nous référant de nouveau à Charles Archaimbault[64], nous pouvons souligner la forte imprégnation bouddhiste du Siam aux dépens des cultes chtoniens et l'impact de la conception khmère de la royauté d'essence divine guidée par le principe impersonnel du brahmanisme. Nous verrons aussi, en suivant Richard O'Connor, que le rapport de l'individu au pouvoir d'Etat est différent au Siam de ce qu'il est dans la vallée du Mékong et au Lan Na.

Dans la vision bouddhique de l'univers, la cosmogonie n'est pas un sujet en soi : le temps originel n'existe pas il n'est donc pas nécessaire de le recréer sous une quelconque autorité rituelle, l'univers vit au rythme des ères, les kalpas, qui se succèdent, marquées par l'accumulation et la destruction de mérites. En revanche dans un univers où le déterminisme des mérites et démérites accumulés justifient et expliquent la structuration de l'univers, le karma tient un rôle explicatif et il convient de combiner cosmogonie et cosmologie. L'Aganna Sutta avait décrit la genèse et établi une synthèse entre des origines du monde, de l'organisation de la société et de la place du souverain[65]. La société est régie par Bouddha et le roi Cakkavati et Dhammaraja, que symbolisent les deux roues du Dharma. La stratification sociale entre les quatre *vannas* (kattiya, brahmana, vessa et sudda[66]) est acceptée ainsi que la propriété privée dont il est aussi dit qu'elle est à l'origine des cycles d'expansion et de dégénérescence. Au niveau cosmogonique l'univers est soumis à des cycles de destruction et de recréation périodiques. Le monde subit deux grands mouvements : le premier de différentiation du monde sensible et des caractéristiques des humains. Cette dernière est soumise au développement de la cupidité et de l'attachement sous l'effet de l'énergie karmique. Le second mouvement est celui de l'organisation de la société pour prévenir sa désagrégation[67] Le monde peut être détruit par le feu, par l'eau et par le vent pour renaître ensuite. Les âges se succèdent qui expliquent entre autres l'apparition du riz et l'organisation de la société. Une dimension eschatologique s'ajoute à celle-ci, au cours des cycles le bouddhisme lui-même est entraîné dans une phase de déclin et sa régénération à la fin des temps est opérée par le boddhisatva Maïtreya. Dans le royaume de Sukhotai au XIVe siècle le roi Lü Tai (ou Luthay) approfondit cette conception, en énonçant la théorie des Trois Mondes,

[63] Pierre-Bernard Lafont, *Le Royaume de Jyn Khen*, op. cit. P. XXIII-XXIV.
[64] Charles Archaimbault, « La naissance du monde selon le bouddhisme siamois », dans Collectif, *La naissance du monde*, op. cit. pp. 369-379.
[65] Stanley Tambiah, *World Conqueror and World Renouncer*, op. cit. p.9
[66] Stanley Tambiah, *World Conqueror and World Renouncer*, op. cit. p. 10-15
[67] Stanley Tambiah, *World Conqueror and World Renouncer*, op. cit. p. 22

le Traiphum Phra Ruang[68] (ou *traibhumikatha*[69]) qui décrit à la fois les cycles de transmigration des âmes selon leur hiérarchie naturelle et l'ordonnancement physique de l'univers. Les êtres évoluent en fonction de leur karma et donc de leurs places respectives. L'univers est composé de trois mondes : le *kamabhumi*, monde du désir sensuel, le *rupabhumi*, monde des formes sensibles subtiles[70], l'*arupabhumi*, le monde sans qualités matérielles. Nous en reparlerons plus bas à propos de la cosmologie.

L'ordre social répond à des classifications précises. Les hommes relèvent de quatre types d'humanité : les hommes semblables aux créatures infernales, les hommes semblables aux fantômes souffrants, les hommes bestiaux et les hommes pleinement humains. A sa naissance l'homme est soumis à un certain déterminisme : il est d'une naissance supérieure, égale ou inférieure, ce qui le destine à vivre une existence meilleure ou non que celle de ses parents. Au milieu de tous se distingue celui qui est le roi universel, le cakkavati (ou chakraphat) qui vit en accord avec le dhamma. Dans la tradition siamoise inspirée également des Khmers le roi était étroitement associé à Indra, le dieu qui régissait le royaume céleste.

Le roi n'est pas un dieu vivant en dépit de la permanence du concept de devaraja et des rites brahmaniques. Son statut éminent est justifié par les mérites qu'il a pu accumuler dans les existences antérieures et de son vivant. Son essence est reconnue par le peuple, il est considéré comme le « grand élu », le *mahasammata*[71] Cette accumulation est ressentie comme telle si bien qu'elle fait de lui un *boddhisatva*, c'est-à-dire un bouddha en devenir ou un esprit parfait qui a temporairement renoncé au nirvana pour se consacrer au bonheur et au salut de ses semblables. Il s'appuie sur la communauté des moines, la *sangha*, pour assurer la stabilité de l'univers. Le *dharma* dicte un code de conduite du roi vertueux et juste qui s'apparente à une loi cosmique : « *le dharma de la royauté entretient la société en tant que système politique* »[72]. Le roi pratique les dix vertus royales, les *dasarajadhamma*, « *Le monarque idéal adhère fermement aux dix vertus royales, soutenant en permanence les cinq préceptes communs et, lors des jours sacré, l'ensemble des huit préceptes, vivant en compassion et bénévolence envers tous les êtres. Il prend la peine d'étudier le thammasat et d'observer les quatre principes de justice : évaluer le bien et le mal dans tous ses actes et exercices d'autorité, faire respecter et maintenir la rectitude morale et la vérité en utilisant des méthodes justes, faire régner la prospérité dans ses Etats à l'aide des seul moyens justes*[73] *»*. La légitimité d'un monarque est innée et s'exprime dans son charisme. A l'inverse un roi, par ses mauvaises actions, peut dilapider son capital de mérites et perdre son aura, ouvrant la voie à des changements dynastiques[74]. Ceux-ci peuvent être violents : le modèle

[68] Frank and Mani Reynolds, *Three Worlds according to King Ruang, a Thai Buddhist Cosmology*, op. cit.
[69] Barbara Andaya, « Statecraft in the Reign of Lü Tai of Sukhodaya (1347-1374) » dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of Power in Thailand, Laos, and Burma*, op. cit. p. 4.
[70] Marcel Zago, *Rites et cérémonies en milieu bouddhiste lao*, op.cit., p.
[71] Somboon Suksamran, « Buddhism, Political Authority, and Legitimacy in Thailand and Cambodia », dans Trevor Ling (ed), *Buddhist Trends in Southeast Asia*, op. cit. p. 104-105.
[72] Stanley Tambiah, *World Conqueror and World Renouncer*, op. cit. p. 62.
[73] Barbara Andaya, « Statecraft in the Reign of Lü Tai of Sukhodaya (1347-1374) » dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of Power in Thailand, Laos, and Burma*, op. cit. p.5.
[74] Lorraine Gesick, « The Rise and Fall of King Thaksin, a Drama of Buddhist Kingship », dans Lorraine Gesick (ed), *Centers, Symbols and Hierarchies. Essays on the Classical States of Southeast Asia,* op. cit. p. 89.

d'Asoka, le roi indien dont le règne fut partagé entre conquêtes violentes et prosélytisme bouddhique légitime les actions brutales pour autant qu'elles soient suivies de périodes de rédemption. Enfin la vision cyclique du temps porte en elle l'angoisse d'un déclin du bouddhisme et de la nécessaire arrivée d'un bouddha régénérateur, conception eschatologique qui autorise les révoltes conduites par des prophètes auto-proclamés. Le charisme de ceux-ci et leur victoire éventuelle sont alors le signe de leur légitimité.

Le roi est habilité à conquérir le monde et faire rouler la roue de la loi dans les quatre directions cardinales mais il maintient dans leurs positions les princes soumis qui se rallient à l'observance du Dharma ainsi que le stipule le Cakkavatti Sihanada Sutta[75]. La mythologie du roi indien Açoka offre un idéal-type du monarque universel. Le code de conduite absolutiste de ce roi exemplaire infuse à la royauté une force positive de régulation de la société. Toutefois son action est en partie symbolique[76]. Elle est l'expression des mérites qu'il a acquis dans une existence antérieure. Le sens commun exprime la conviction que cette personnalité de statut supérieur est plus efficace que le commun des mortels pour obtenir du monde surnaturel protection et bienfaits et que le roi est la personne la mieux placée pour assurer une redistribution juste. Cette redistribution faisait partie intégrante du système économique et se traduisait par des relations patron-client via une organisation cellulaire et hiérarchisée[77]. Elle se manifestait également entre le pouvoir séculier et le pouvoir régulier. Le premier dotait le second de lieux de culte prestigieux et richement dotés, le second, la sangha, diffusait en retour l'attribution de mérites. L'attente d'une prospérité dans ce monde ou dans le prochain ainsi que la confiance dans la sangha justifiaient l'adhésion au dirigeant. D'autre part sa « centralité », renforcée par les rituels et la méditation, lui donnait le pouvoir de soumettre les forces chaotiques de la périphérie. L'espace civilisé était le produit de ces mérites et de leur renouvellement par les bonnes pratiques[78].

Pour proche de la divinité qu'il fût, le souverain n'était pas un dieu, mais seulement un humain doté d'un capital de mérites exceptionnel et capable de médiation avec le monde surnaturel pour le compte de sujets qui vivaient dans un monde sacralisé et recherchaient en eux-mêmes la part de divin. Bien que dans le bouddhisme Theravada chacun fût responsable de son salut, le partage du mérite était un concept essentiel du lien social s'articulant autour de la réciprocité et de la redistribution[79]. Le roi tenait en ses mains le salut de son peuple et détenait les moyens de d'augmenter le capital de mérite accumulé par ses sujets. Le roi était à la fois un *dhammaraja* grâce à son influence morale, un *cakkavatti* grâce à sa capacité d'assurer la grandeur

[75] Stanley Tambiah, *World conqueror and world renouncer*, op. cit. p. 46

[76] Lorraine Gesick, *Centers, Symbols and Hierarchies. Essays on the Classical States of Southeast Asia*, op.cit., p. 1

[77] Michael Aung-Thwin, « Divinity, Spirit and Human : Conceptions of Classical Burmese Kingship », dans Lorraine Gesick (ed), *Centers, Symbols and Hierarchies. Essays on the Classical States of Southeast Asia*, op.cit., p. 46.

[78] Lorraine Gesick, *Centers, Symbols and Hierarchies. Essays on the Classical States of Southeast Asia*, op.cit., p. 2

[79] Michael Aung-Thwin, « Divinity, Spirit and Human : Conceptions of Classical Burmese Kingship », dans Lorraine Gesick (ed), *Centers, Symbols and Hierarchies. Essays on the Classical States of Southeast Asia*, op.cit., p. 50.

politique et économique du royaume et un *boddhisatva* en menant son peuple sur le chemin d'une mobilité spirituelle ascendante[80] .

f) La cosmogonie austro-asiatique, l'exemple khmou et lamet

Les Khmou et Lamet font partie des populations de parler môn-khmer des sous-groupes palaungique et kamouique[81]. Ils sont présents dans tout le Nord-Laos avec comme limite méridionale le sud du plateau de Xieng Khouang. Ils sont également présents au nord de la Thaïlande et au nord-ouest du Viet Nam. Au Laos les Khmou sont souvent majoritaires dans les vallées de la Nam Tha et de la Nam Beng au nord du Mékong et à l'ouest de la Nam Ou. Les Lamet sont implantés dans le bassin de la Nam Tha.

Les mythes d'origine Khmou varient d'une région à l'autre mais ils ont tous en commun de débuter par l'annonce faite par un animal à un frère et une sœur de l'imminence d'un déluge[82]. Ainsi prévenus ils se réfugient dans un tambour ou un tronc d'arbre. A leur sortie, se retrouvant seuls, ils sont contraints de s'unir et la jeune femme donne naissance à une courge d'où vont sortir les principales ethnies, la plus « blanche » étant celle des Lao, tandis que les Khmou, sortis grâce à un trou foré au fer rouge ont la peau plus sombre. Les relations entre Khmou et Lao ressortent aussi de la légende : la hiérarchie au bénéfice des seconds, qui sont pourtant leurs cadets, trouve son origine dans une ruse de ceux-ci et non pas dans une action violente ; le partage des richesses du monde se fait au détriment des Khmous pourtant sortis les premiers de la courge. Les Khmou se décrètent ainsi moins intelligents que leurs cadets et attribuent cette faiblesse en partie à la perte de l'écriture, selon une mythologie de la « chute »[83]. Aussi furent-ils contraints d'abandonner les vallées et de s'installer à mi-hauteur. Les autres groupes austro-asiatiques e la région, Lamet, Samtao, ont adopté la cosmogonie de la courge et s'y représentent face au Lao de la même manière. Dans les mythes khmou et assimilés la différenciation sociale résulte d'une spoliation selon un processus historique, tandis que dans la cosmogonie lao elle était inscrite dès l'origine comme une décision des divinités[84] . Toutefois cette cosmogonie sert aussi aux Khmou à se positionner (favorablement) par rapport aux autres groupes Môn-Khmer[85]

La cosmogonie khmou n'établit pas de hiérarchie interne à l'ethnie. Le mythe ne désigne pas de chef et le modèle social se révèle donc égalitaire. Néanmoins l'homogénéité culturelle des Khmou sur un vaste territoire suggère une certaine coordination entre villages et le récit lao de Khun Lo fait référence à un chef Kha[86] et une légende attribue la perte de l'écriture au fait que

[80] Michael Aung-Thwin, « Divinity, Spirit and Human : Conceptions of Classical Burmese Kingship », dans Lorraine Gesick (ed), *Centers, Symbols and Hierarchies. Essays on the Classical States of Southeast Asia*, op.cit., p. 52.
[81] Olivier Evrard*, Chronique des Cendres, anthropologie des sociétés khmou et des dynamiques interethniques du Nord-Laos*, op. cit. p.36.
[82] Olivier Evrard, *Chronique des cendres*, op. cit. p. 53-54.
[83] Olivier Evrard, *Chronique des cendres*, op. cit. p. 54.
[84] Olivier Evrard, Chronique des cendres, op. cit. p.57.
[85] Frank Proschan, « Peoples of the Gourd : Imagined Ethnicities in Highland Southeast Asia », dans The Journal of Asian Studies, volume 60 n°4, novembre 2001, op. cit. , pp. 1008-1011
[86] Michel Ferlus, « La cosmogonie selon la tradition khmou », dans Jacqueline Thomas et Lucien Bernot, *Langues et Techniques, Nature et Société, tome 1 Approche linguistique*, op. cit. , pp 277-282

les Khmou auraient assassiné leur roi, seul lettré de la communauté[87]. Organisés en villages autonomes tolérant la perméabilité ethnique, les Khmou se reconnaissent des généalogies mais ils ne vouent pas un culte au frère et à la sœur originels, ils adoptent une organisation au niveau du village et se reconnaissent entre eux une parenté culturelle au sein d'ethnonymes très variés[88]. Autonomes, mais pétris de culture lao pré-bouddhique[89], les Khmou s'insèrent dans la légitimation du pouvoir luang prabanaise, ce qui, nous le verrons, n'exclura pas les révoltes.

g) La cosmogonie tibéto-birmane, l'exemple Phounoy

Il est utile de mentionner les Phounoy en raison du rôle qui leur fut assigné dans le Royaume de Luang Phrabang. Pourtant leur arrivée, en groupes dispersés, dans la province de Phongsaly ne précède que de quelques décennies la période qui nous intéresse ici. La particularité du peuplement Phounoy est qu'il se situait à l'articulation de trois ensembles politiques, le royaume de Luang prabang, les Sipsong Châu Tay et les Sipsong Panna[90]. Les Pounoy étaient structurés en clans (Phoumeut, Siman..) dirigés par des chefs fondateurs des premiers villages ou leur descendants et pouvant avoir autorité sur un « domaine » comprenant plusieurs villages (dénommés « aînés » et « cadets » dans le cas de la rive droite de la Nam Ou). Si les chefs détenaient à la fois un pouvoir politique et un pouvoir spirituel dans la relation avec les génies du domaine et du village, esprits masculins et féminins, l'un d'eux étant l'esprit d'une vieille fille qui se travestit en homme pour guerroyer[91], on ne recense plus de mythe de la création du monde et de justification divine du pouvoir. Bien au contraire les chefs Phounoy ne conservent leur position qu'à certaines conditions : Si elles n'étaient pas réunies, les anciens se réunissaient pour choisir un successeur[92].

2/ Les cosmologies, centralité des capitales, conceptions de l'espace, marqueurs sacrés et marqueurs profanes

La centralité de l'espace politique au sein d'une capitale, le *muong luang* ou le *nakhon luang*, constitue le corollaire de la légitimation sacrée des souverains et des chefferies. Nous avons vu que du monde Tay pré-bouddhique au monde siamois le *Phi Muong* et le *Lak muong* symbolisaient cette centralité. L'héritage indien et le bouddhisme allaient renforcer cette conception et lui donner une expression architecturale avec les stupas (*that*) et les palais royaux. Là encore le *Traiphoum* offre une conception de l'espace qu'il importe de décrire. Nous allons

[87] James McCarthy, *Surveying and Exploring in Siam*, op. cit. p. 92-93
[88] Frank Proschan, « We are Kmhmu, just the same : ethnonyms, ethnic identities, and ethnic groups » dans *American Ethnologist*, volume 24 n°1, op. cit. pp. 91-113
[89] Michel Ferlus, « La cosmogonie selon la tradition khmou », dans Jacqueline Thomas et Lucien Bernot, *Langues et Techniques, Nature et Société, tome 1 Approche linguistique*, op. cit. , p. 277
[90] Vanina Bouté, « Une double légitimation des pouvoirs aux marches du royaume de Luang Prabang », dans *Péninsule* n°71, op. cit. p. 88
[91] Vanina Bouté, « Une double légitimation des pouvoirs aux marches du royaume de Luang Prabang », dans *Péninsule* n°71, op. cit. p. 91
[92] Vanina Bouté, « Une double légitimation des pouvoirs aux marches du royaume de Luang Prabang », dans *Péninsule* n°71, op. cit. p. 86.

consacrer à cette œuvre majeure qui a imprimé toute sa force à la conception siamoise du monde et tenter d'estimer à quel point elle a été partagée par les peuples du Laos.

L'univers est composé de trois mondes : le *kamabhumi*, monde du désir sensuel, le *rupabhumi*, monde des formes sensibles subtiles[93], l'*arupabhumi*, le monde sans qualités matérielles. Le premier qui inclut le monde des hommes comprend onze univers, le second seize et le dernier quatre. Nous nous attacherons essentiellement au premier.

Les onze royaumes du *kamabhumi* regroupent l'essentiel de la vie des hommes et de leurs réincarnations. Un premier ensemble est l'univers de la souffrance, on y trouve les royaumes des enfers, des fantômes souffrants, des animaux, des asura ; au milieu se trouve l'univers des hommes , au-dessus trônent royaumes des êtres célestes encore sujets aux plaisirs des sens, au nombre de six : le royaume des quatre grands rois, celui des trente-trois devatas, le royaume de Yama, le monde plein de joie, le monde de ceux qui se délectent de leurs propres créations et celui de ceux qui se délectent des créations des autres.

L'ordre social répond à des classifications précises. Les hommes relèvent de quatre types d'humanité : les hommes semblables aux créatures infernales, les hommes semblables aux fantômes souffrants, les hommes bestiaux et les hommes pleinement humains. A sa naissance l'homme est soumis à un certain déterminisme : il est d'une naissance supérieure, égale ou inférieure, ce qu'il aura un destin meilleur ou non que celui de ses parents. Au milieu de tous se distingue celui qui est le roi universel, le *cakkavati* qui vit en accord avec le dhamma.

La terre des hommes est plate. En son centre se dresse le mont *Sumeru* (Mont Méru) dont nous verrons qu'il constitue le lien avec les royaumes célestes. Cet axe du monde est entouré de quatre continents ceinturés par des chaînes de montagne et des océans. Le plus important pour le Tai de ce début du XIXe siècle est le continent *Jambu* de forme circulaire, il y vit et le roi Cakkavati y est né. Au nord s'étend le continent *Uttarakuru*, à l'est le *Pubbavideha*, à l'ouest l'*Aparagoyama*. Le commun des mortels reste dans le *Jambu* mais « *celui qui est le roi, qui est le seigneur a maintenant obtenu le titre de grand Cakkavatti et peut conquérir les quatre continents* »[94] . Le *Cakkavatti*, capable de voyager dans les airs, se rend à l'est et les rois de l'est se rapprochent de lui avec respect et hommage, le couvrent de cadeaux.

Le *Traibhumikatha* décrit précisément le continent de Jambu[95] , ses montagnes, ses forêts, ses océans et sa ceinture *Cakkavala*. Il se décompose fondamentalement en terre du milieu et terre de la périphérie. Il est protégé par des génies chtoniens, nagas et esprits des lieux mais le Bouddha l'a parcouru ; il y a imposé sa prééminence et laissé sa marque : on y trouve stupas contenant ses reliques et empreintes de son pied. Cet univers est sacralisé. Dans le pays du milieu il y a seize grandes provinces. Les *brahma* et les *devata* à l'issue de leur cycle de vie y renaissent ;

[93] Marcel Zago, *Rites et cérémonies en milieu bouddhiste lao*, op.cit., p.
[94] Frank & Mani Reynolds, *Three worlds according to King Ruang*, p.143.
[95] Frank & Mani Reynolds, *Three worlds according to King Ruang*, p. 289 & sq.

le Bouddha y a son origine, ainsi que les seigneurs qui sont des saints parfaits, les rois Cakkavatti, les ermites, les hommes méritoires et les riches[96].

Au centre le mont Sumeru donne accès à l'univers céleste qui s'étage en six royaumes : le royaume des quatre rois[97], gardiens du monde désignés par Indra, le royaume des trente-trois *devata*, le royaume de Yama situé au-dessus du soleil, qui abrite des *devata* régis par le roi Suyamadevaraja, plus haut encore le royaume plein de joie où résident les *devata* fidèles au *dhamma*, régis par le roi Santusitadevaraja et où réside aussi le *boddhisatva*, au cinquième niveau le royaume de ceux qui se délectent de leurs propres création car ils sont accompagnés des *devata* féminines ; au sommet enfin on trouve le monde du bonheur parfait de deux qui se délectent de la création des autres.

L'esprit fondamental de cette cosmologie est multiple : d'un côté la terre des hommes est un univers de cercles concentriques où alternent terrain plat, montagnes, forêts et océans. Des continents de peuplement divers existent aux quatre points cardinaux sans que les frontières soient délimitées de façon précise. Au centre, lieu de résidence du roi doté de toutes les vertus, se trouve l'axe du monde relié au monde pur des divinités et du *dhamma*. Enfin le roi, par son seul mérite, établit avec les peuples périphériques des liens spécifiques et obtient leur reconnaissance.

Ce cosmos sacré se transpose sur la terre telle que les humains peuvent la percevoir. Le royaume est avant tout caractérisé par son centre, sa capitale, choisie par le Bouddha lui-même et ordonnancée autour d'une symbolisation de mont Sumeru : la colline sur laquelle est érigée le That Luang de Vientiane par exemple.

a) Le Traiphoum au Siam

Le Traiphoum a trouvé sa pleine expression au Siam comme l'ont analysé Thongchai Winichakul[98] et Stanley Tambiah[99]. Ce dernier insiste sur une donnée fondamentale de l'eschatologie bouddhiste : la théorie d'une dégénérescence cyclique de la pratique religieuse et de la communauté des moines contre laquelle le souverain universel est tenu de réagir. Ainsi, si d'un certain côté la sangha est en temps normal supérieure hiérarchiquement au monarque, dans cette phase du cycle la relation s'inverse et le monarque prend l'initiative de purifier la sangha et de régénérer la pratique religieuse.
En 1345 le futur roi Luthai a fait rédiger le Traiphum comme nous l'avons vu. Aussi n'est-il pas étonnant que la dynastie Chakkri ait désiré asseoir son autorité par une revitalisation de ce texte. Rama 1er s'est rapidement engagé dans une réforme de la communauté des moines, la mise en œuvre de nouvelles lois religieuses, la réécriture du canon bouddhique et la rédaction d'une

[96] Frank & Mani Reynolds, *Three worlds according to King Ruang*, op.cit., p. 302-303.
[97] Dhatarattha, siégeant sur la face est du mont Sumeru est le roi de tous les devata de l'est jusqu'à la muraille Cakkavala ; Virupakkha, à l'ouest règne sur Garouda et les nagas ; Sur la face sud, Virulhaka règne sur les yakkha appelés kumbhanda ; sur la face nord trône Vessavana le Grand au-dessus des devata et des yakkha jusqu'aux confins du Cakkavala. Ibid. p. 219.
[98] Thongchai Winichakul, *Siam mapped, geobody of a nation*,
[99] Stanley Tambiah, *World conqueror world renouncer*, op.cit., p.

nouvelle version du Traiphum[100] vers 1788. Ce travail doctrinal offrait une représentation et une topographie de l'univers. Il permettait aussi d'affirmer l'idée que la monarchie était nécessaire pour le maintien et la transmission du *dhamma* et qu'un monarque universel placé au sommet du monde des hommes garantissait un ordre social hiérarchisé propice à l'acquisition de mérites. Cet ordre social trouvait naturellement sa place dans le cosmos des Trois Mondes[101]. L'innovation de cette dynastie résidera dans l'assertion qu'un roi fort est en mesure de promouvoir, par la relecture des textes anciens, des interprétations nouvelles adaptées aux standards de la connaissance et à la pertinence des concepts de la période contemporaine[102]. Elle innovera aussi en introduisant la notion moderne de personne.

b) Le Traiphoum chez les Tay Lao

Il n'occupe pas une position de premier plan chez les Tay Lao mais son influence transparaît dans de nombreuses circonstances et dans plusieurs formes : picturale, littéraire, rituelle. La dissémination de l'écriture vers le monde lao s'est effectuée par deux canaux à partir de Sukhothai dès l'époque de Ram Khamhaeng ou de Luthay comme l'a analysé John Hartmann[103]. Il n'est donc pas surprenant qu'un certain nombre de copies du *Traiphoum* puissent figurer dans les inventaires des manuscrits du Laos[104].

Le *Traiphoum* apparaît sous des formes moins affirmées dans le monde Tay Lao que dans le monde siamois. Les références sont certes fréquentes mais plus occasionnelles. La vision cosmologique lao était proche de celle des Siamois mais moins intellectualisée. Dans les rituels la référence au mont Meru est régulière, celle au pays de Jambu plus occasionnelle. Les exemples sont connus : au Nouvel An lao, à tour de rôle les sept filles du brahman Kabin, concubines d'Indra, seigneur du Nouvel An, portent la tête de leur père en faisant trois fois le tour du Mont Meru[105]. A Xieng Khouang lors de la fête du That les *devata* des multiples étages des palais divins sont appelés à descendre sur l'autel terrestre qui leur est assigné [106]. John Hartmann[107] identifie la tradition funéraire du *Nok Hatsadiling*, réservée aux personnalités éminentes et particulière aux Tay Lao, lors de laquelle un énorme éléphant-oiseau mythique est construit et un cercueil surmonté d'un mont Meru doré installé.

Un certain nombre de peintures murales en pays Isan offrent des représentations de la théorie des Trois Mondes[108]. Une des sources les plus importantes d'inspiration des décorations

[100] Stanley Tambiah, *World conqueror and world renouncer*, op. cit. p. 183.
[101] Stanley Tambiah, *World conqueror and world renouncer*, op. cit. p. 186.
[102] Stanley Tambiah, World conqueror and world renouncer, op. cit., p. 187.
[103] John Hartmann, « The Middle Mekong as a Cultural Corridor », dans *The Middle Mekong River Basin, Studies in Tai History and Culture*, op.cit., pp.62-65
[104] Conversation avec Michel Lorrillard en juillet 2016 et Pierre-Bernard Lafont « Inventaire des manuscrits du Laos » dans *BEFEO*, op. cit..
[105] Charles Archaimbault, *Structures religieuses lao*, op.cit., p. 44N.
[106] Charles Archaimbault, « La fête du t'at à s'ieng khouaang », dans *Structures religieuses lao*, op. cit., p. 66.
[107] John Hartmann, « The Middle Mekong River Basin as a Cultural Corridor », dans Constance Wilson, *The Middle Mekong river Basin, studies in Tai history and culture,* op.cit. pp. 80-83.
[108] Nous n'avons pas, faute de sources à cette date, d'exemple au Laos même. Nous nous contenterons des travaux de Bonnie Brereton et d'Ivan Polson sur le pays Isan.

de pagodes au Nord-Est du Siam[109] est la légende de Phra Malai, rédigée en caractères lao[110], légende répandue également sur la rive gauche du Mékong[111]. L'action se déroule au milieu du peuple de *Jambudipa* et le révérend Malai use de ses pouvoirs surnaturels pour s'envoler vers le ciel *Tavatimsa*, séjour des trente-trois *devata*, pour y vénérer le *cetiya* Culamani et entrer en communication avec Indra, ainsi que pour descendre dans les enfers. Les textes pali *Maleyyavatthudipani-tika* et *Maleyyadevatthera-vatthu* incorporent des emprunts nombreux au *Thraiphum Phra Ruang*[112]. Réciproquement les chercheurs thaï[113] insinuent que pour la rédaction du Thraiphum Phra Ruang lui-même Luethai s'est inspiré d'un texte appelé *Maleyyaka* qui serait également une source du *Maleyyadevatthera-vatthu*[114]. Cette légende était récitée dans les pagodes du Laos en introduction au Vessantara Jataka à l'occasion du Boun Pawet, lequel joue un rôle dans la diffusion du concept de roi cakkavatin puisque dans sa vie précédant celle de Pawet (Vessantara), Gautama avait été un grand roi[115], ainsi que le décrit le Mahapadanna Sutta[116] . Toutefois comme nous l'avons évoqué plus haut, en soulignant le concept de détachement suprême, et de recours à Maïtreya, le Phra Malai est aussi porteur de notions égalitaristes et millénaristes. La récitation du couple Phra Malai et Phawetsandon (Vessantara Jataka) à l'issue du carême bouddhique avait le triple but d'acquérir des mérites aux récitants, de préserver le *dhamma* et d'assurer la stabilité du royaume. Les représentations picturales sur les murs des pagodes des muongs de Khon Kaen, de Mahasarakham, de Nakhon Phanom ne pouvaient que conforter la perception des populations d'une terre plate, centrée sur le mont Meru et reflet du sacré. Néanmoins Bonnnie Brereton note que les thèmes picturaux donnent l'image d'une culture populaire Isan moins structurée hiérarchiquement que la conception thaï de la vallée centrale. On a affaire vraisemblablement à une perception simplifiée et moins codée des Trois Mondes que dans l'univers proprement siamois.

La littérature lao fournit des indices dans le même sens. Le Syvsvat évoque les enseignements de Bouddha dont la lumière illumine les « trois mondes »[117] et l'accumulation de mérites qui permet la réincarnation en cakkavati[118] entouré des gardiens du monde, garuda, naga, Phi seua et Phi sang[119]. Le Phralak Phralam offre également une illustration d'autant plus intéressante de cette perception de l'univers que l'action se déroule véritablement dans la vallée du Mékong entre Vientiane, cité de Rama et le Cambodge, siège de Ravana. L'épopée donne l'occasion de refonder la capitale, de nommer les affluents du Mékong, de créer les îles[120]. Dans

[109] Bonnie Brereton, *Buddhist murals of Northeast Thailand, Reflections of Isan Heartland*
[110] Bonnie Brereton, *Thai tellings of Phra Malai*, p. 17.
[111] Au Laos la légende apparaît sous divers titres : Malai Muen Malai Saen, Malai Niemphet, Malai Phot Lok, Malai Photisat Malai Thamphet, et Phra Malai Liep Lok d'aprèsEugène Denis et Louis Finot, dans Bonnie Brereton, *Thai Tellings of Phra Malai*, p. 5N.
[112] Bonnie Brereton, *Thai Tellings of Phra Malai*, op. cit., p. 18
[113] Suphaphan na Bangchang citée par Bonnie Brereton, *Thai Tellings of Phra Malai*, op. cit. p. 40-41.
[114] Toutefois cette réciproque serait contestable, ibid.
[115] Bonnie Brereton, *Thai Tellings of Phra Malai*, p. 73.
[116] Stanley Tambiah, *World conqueror and world renouncer*, op. cit. p ; 43
[117] Anatole Peltier, *Le Syvsvat*, p. 11 cité par Constance Wilson p. 113.
[118] Constance Wilson, « The Jataka in Laos 1 : Le Syvsvat (Sieo Savat) », dans Constance Wilson, *The Middle Mekong river Basin, studies in Tai history and culture* ,op. cit. p. 122 et 124.
[119] Constance Wilson, *The Middle Mekong river Basin, studies in Tai history and culture*, p. 126.
[120] Constance Wilson, « The Jataka in Laos II : The Phra Lak Phra Lam », dans Constance Wilson, *The Middle Mekong river Basin, studies in Tai history and culture* , op. cit., p.151-152.

les versions rédigées vers le milieu du XIXe siècle selon Sachchidanand Sahai[121], la dimension nationaliste lao n'est pas absente et l'analyste croit y dénoter la vision utopique d'une société égalitaire qui se démarque de la conception siamoise.

Au-delà des rites et de la littérature, la cosmologie est présente quotidiennement aux yeux du peuple grâce à l'architecture. La centralité de la capitale trouve son expression symbolique dans trois monuments : le stupa (*that*), le pilier fondateur (*lak muong*) et le palais royal. Palais royal et temple principal sont généralement adjacents, abritent le palladium et constituent l'expression architecturale du centre du cosmos[122]. Le palais royal est identifié au palais d'Indra au sommet du mont Méru[123]. Le *that* est clairement défini comme monument emblématique de l'ère d'Açoka[124], comme le réservoir du *dhamma* universel érigé par un roi fondateur pour l'exercice de son autorité politique[125] et la représentation des trois mondes.

> *« Le That est la manifestation d'un symbolisme multiple : comme lieu sacré, microcosme, centre et axe du monde reliant ciel terre et enfers, réservoir de pouvoir, reliquaire et symbole du Bouddha, demeure des divinités »*[126].

La fête du *that* qui a lieu au douzième mois du calendrier aura partout au Laos une profonde signification politique car elle permet de renouveler le caractère sacré et l'autorité du souverain. Elle est un élément essentiel des quatorze traditions (*hit sipsong kong sipsi*). Les descriptions qu'en ont faites les auteurs sont nombreuses. Elles concernent surtout les grands *muong* de la rive gauche : Luang Prabang, Xieng Khouang, Vientiane, Champassak. La sacralité de l'espace est une donnée essentielle de la légitimité de la capitale et le marqueur du territoire.

Prenons l'exemple de la fondation de Luang Prabang. Lors de la fondation de la ville les deux ermites, après avoir jeté des rochers à l'embouchure de la Nam Khan pour délimiter la cité, *« convoquèrent les quinze génies ophidiens du territoire. Les naga émergèrentet se métamorphosèrent en dignitaires. Les deux ermites leur indiquèrent alors qu'un palais s'élèverait par la suite en ce lieu et qu'en conséquence ils devraient surveiller le royaume, le fleuve, les ruisseaux, au nord et au sud.* [127]» L'espace est structuré autour de cette centralité du génie principal. A la périphérie, des rochers, des grottes abritent d'autres génies gardiens du territoire, les Lokapâla. Henri Deydier regrette de ne pouvoir se rendre dans celles de la Nam Ngoua et de la Nam Bac[128] où résident des génies protecteurs de Luang Prabang. On a donc affaire à l'origine à des univers enchantés structurés autour de muong protégés par des génies hiérarchiquement supérieurs entourés de génies secondaires bornant des territoires.

De nouveaux mythes fondateurs se superposeront aux anciens. Cette fois c'est le Bouddha qui choisira l'emplacement d'une capitale ou à défaut le roi protecteur du bouddhisme par

[121] Constance Wilson, ibid. p.176.
[122] Stanley Tambiah, *World conqueror and world renouncer*, op. cit. p. 87
[123] Stanley Tambiah, *World conqueror and world renouncer*, op. cit., p. 97
[124] Stanley Tambiah, *World Conqueror and world Renouncer*, op. cit. p. 67
[125] Charles Archaimbault, *Structures religieuses lao*, op. cit. , p. 8 et 37.
[126] Marcel Zago, *Rites et cérémonies en milieu bouddhique lao*, op.cit., p.
[127] Charles Archaimbault, *Structures religieuses lao*, op. cit. , p. 30
[128] Voir carte en annexe, p. 206 (en préparation)

excellence, le roi Açoka lui-même. L'Urangkhathat[129] fait des nagas les gardiens des empreintes des pieds de Bouddha[130]. Charles Archaimbault note également que les origines bouddhiques de Luang Prabang sont situées au sud de la ville et marquées par le that Sitthamaçoka, *« Le Bouddha aurait en effet laissé l'empreinte de son pas près du confluent du ruisseau Hop qui marque la limite sud de la cité et que garde un des quinze nagas protecteurs du royaume. C'est près de ce ruisseau que, selon les textes, les deux ermites auraient planté un des piliers de fondation[131]*. »

Nous citerons encore une fois Charles Archaimbault : « *A Luang Prabang le that Sithammaçoka, construit en 1813 par le roi Mantha autour d'un that antérieur que la tradition locale met en rapport avec les missionnaires d'Açoka ou avec Açoka lui-même. Ce that aurait été construit sur ce qui aurait été l'emplacement d'une forêt de citronniers hantée par un ogre ou la yaksini Nang Kang Hi. Lors de l'érection du sanctuaire, s'offrant en sacrifice, un bonze, dit-on, purifia ce lieu insalubre. Torche vivante, il accomplit autour du that une triple circumambulation affermissant ainsi les fondations. C'est de ce centre parfait du royaume que le rituel, chaque année au douzième mois, à l'entrée de la saison sèche, fait rayonner la vertu souveraine. [132]»… « La cérémonie du 12e mois a pour fonction, au changement saisonnier, de régler à nouveau le royaume sur cet univers allégorique qu'est le stupa. Méditant près de ce Dharma architectural, le souverain du Laos s'identifie chaque année, par delà les premiers mandataires du Dharma, à Açoka. Il maîtrise les orients et laisse fluer en lui l'ordre cosmique et moral qu'il répandra sur le royaume. Mais cette instauration abstraite se double d'une instauration concrète (fondation de la chefferie et de ses cadres administratifs) qui ne peut être actualisée qu'après la recréation du cosmos et du territoire. Derrière « l'histoire » se profile ainsi le mythe d'origine, derrière Khun Lo et la chefferie de Luong P'rabang, les devata luong qui donnent à la cérémonie tout son sens.[133] »*

L'illustration peut être pursuivie avec l'exemple de Vientiane. Phouvong Phimmasone attribue de son côté la construction du That Luang de Vientiane à l'empereur Açoka lui-même : « *Le bouddha Gautama qui parcourait le muong de Si Sattanaganhuta Uttamapuri Lane Xang, s'arrêta un jour à Phon Pha Nao[134]. Arrivé à l'endroit où se trouve aujourd'hui le That Luang, le Bouddha sourit. Ananda lui en ayant demandé le motif, l'Omniscient répondit : « Plus tard, après ma mort, l'empereur Açoka élèvera ici un édifice commémoratif afin d'y abriter mes restes mortels ; le monument sera vénéré et le bouddhisme rayonnera à partir de ce centre ». La reine Purichanda, femme du roi Sumittadhamma de Si Sattanaganhuta, accompagnée de cinq brahmanes, marqua d'une pierre l'emplacement désigné par le Bouddha et fit élever une chapelle. Après le Nirvana, l'empereur Açoka apporta une relique de Bouddha qu'il enferma*

[129] La chronique du That Phanom de Nakhon Phanom.
[130] Charles Archaimbault, *Structures religieuses lao*, op.cit., p. 7N
[131] Charles Archaimbault, *Structures religieuses lao*, p. 43N.
[132] Charles Archaimbault, « La fête du t'at à Luong P'rabang », dans *Structures religieuses lao*, op.cit. p. 20 et 43N.
[133] Charles Archaimbault, « La fête du t'at à Luong P'rabang », dans *Structures religieuses lao*, op.cit. p. 37.
[134] Au nord-est du That Luang sur la route de Tha Ngone.

*dans un stupa de pierre édifié sur ce lieu*[135]*.* » En évocation des « Trois Mondes », le That Luang est formellement appelé « Pha Chedi Lokaculamani », ce qui signifie « auguste reliquaire, sommet précieux du monde »[136]Le territoire sera aussi marqué à divers endroits par l'empreinte du pied de Bouddha.

A Xieng Khouang la fête du That est aussi l'affirmation du pouvoir royal et le prince du lieu est désigné dans la cérémonie comme « le premier de tous les souverains ». Les devatas, seigneurs des douze autels des maîtres sont invités à s'assembler et à s'asseoir sur le trône de l'autel de la cour royale. Charles Archaimbault remarque au milieu du XXe siècle encore que : « *On notera le début de cette invocation qui rappelle et souligne l'importance de l'ex-chefferie p'uon. N'oublions pas qu'annales et formules rituelles révèlent, derrière l'unité factice du Laos, un puzzle de royaumes en marge, clos sur eux-mêmes, coupés du reste du monde.*[137] »

Si les concepts de centralité des capitales se vérifient sans peine pour les centres historiques que sont Bangkok, Chiengmaï, Luang Phrabang, Vientiane etc.., la question se pose pour les principautés laotiennes de la rive droite du Mékong. L'historiographie thaï à propos de l'Isan insiste sur la création de *that* sur la rive droite du Mékong[138] mais nous ignorons hélas la date de leur construction, les reliques qu'ils abritent et lanature des rites qui prévalaient au XIXe siècle. Comme nous le verrons plus bas, les grandes villes de l'Isan sont de création récente. La plus significative d'entre elles, Khorat fut créée au XVIIe siècle par le roi Narai. Nous regrettons d'autant plus notre ignorance que nous sommes convaincus de la valeur politique de ce monument symbolique.

Un dernier signe important de la légitimité d'une dynastie est sa détention d'un palladium, image du Bouddha protectrice du royaume. Pour le royaume de Luang Phrabang il s'agira bien évidemment du Phrabang, rapporté de l'empire khmer à l'époque de Fa Ngum. Vientiane s'enorgueillissait de détenir le Phra Kèo, le bouddha d'émeraude, originaire du Lan Na, qui fut emporté par les Siamois à Bangkok en 1778. Quant à Champassak, le royaume hérita du Bouddha de Cristal, découvert par un Austro-asiatique dans la région de Saravane et qui lui fut également dérobé.

Ces images sont censées être dotées de pouvoirs surnaturels, leur possession renforce la légitimité de l'Etat[139] . Si l'on considère la seule légende du bouddha d'émeraude, la pierre elle-même est un matériau sacré, une hiérophanie, associé dès l'origine à un phi[140]. La statue aurait

---

[135] Phouvong Phimmasone, « Le That Luang de Vientiane » in *France-Asie, n°82*, Saïgon, 1953. Cité par Francis Engelmann dans *Le That Luang de Vientiane, symbole de la nation lao*, op. cit., p.8.

[136] Mark Askew, « Urbanism and the Lao Culture Region : an Interpretation of the Significance of the Pre-Modern Lao Urban Landscape », dans Constance Wilson (ed), *The Middle Mekong River Basin, Studies in Tai History and Culture*, op. cit. p. 242

[137] Charles Archaimbault, « La fête du t'at à S'ieng Khouang », dans *Structures religieuses lao*, op. cit. p. 66 et 73N

[138] *Krom Kansatsana ngan chalong 25 phutsatawat*.

[139] Frank Reynolds, « The Holy Emerald Jewel : some Aspects of Buddhist Symbolism and Political Legitimation in Thailand and Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of power in Thailand, Laos* and *Burma*, op. cit. pp. 175-193

[140] Robert Lingat, « Le culte du Bouddha d'émeraude », dans *The Journal of the Siam Society*, volume 27 n°1, 1934, pp. 9-38.

été sculptée en Inde par Vissukama, architecte divin incarné en artisan, et serait arrivée au Laos via Sri Lanka, et Angkor et le Lanna. Seul un cakkavatti a le droit de posséder. Lorsque ce bouddha est arrivé à Chiengmai, il supplanta le Phi muong en tant que gardien du territoire, autorisant ainsi un passage harmonieux du culte des esprits au bouddhisme.

En cohérence avec la cosmologie, le bouddha d'émeraude est associé à Indra, dont Vissukama était l'assistant. Le joyau originel est célébré dans le Traiphoum[141]. A Chiengmai, la statue dans laquelle furent insérée neuf reliques du Bouddha était parée de tous les regalia pour renforcer l'identification du Cakkavati et du bienheureux. La méditation du roi devant ce palladium lui conférait l'autorité et la capacité de pacifier et de faire prospérer son royaume. De surcroît c'est devant cette image que les princes tributaires pouvaient prouver leur fidélité au monarque qui la détenait[142].

Au fil des siècles, un lien important fut établi entre le palladium et le Mahavessantara, jataka dont nous avons vu l'importance idéologique au Laos et dans le pays Isan aussi bien qu'au Siam. On changeait les parures du bouddha au début et à la fin de la saison des pluies et montrait ainsi que le vrai roi bouddhiste incarnait l'alternance saisonnière entre carême et vies séculière. D'autre part le vessanatara, chanté à ces occasions exprimait de façon dramatique la double nature du roi renonçant et du roi restitué dans sa grandeur Au Siam enfin, la dynastie Chakri, détentrice à son tour de ce palladium enlevé aux Lao en 1778, l'associa au Ramakien et insinua que Rama serait un futur Bouddha[143].

En second lieu, du point de vue de la théologie, les premiers rois détenteurs successifs (Tailok au Lanna, Setthathirat au Lane Xang, Rama 1$^{er}$ au Siam) ont symboliquement rapproché le reliquaire (forme corporelle, rupakaya) des écritures (forme écrite, dhammakaya) et pu procéder à l'action mythique de purification (i.e. retardement du déclin) de la religion et par là même renforcé leur légitimité[144]. Pour réagir à la perte du Phra Kèo, Chao Anou fit d'abord sculpter un nouveau bouddha d'émeraude, le Phra Nak Savatsadi Huan Kèo. Lui et ses alliés construisirent des Ho ou Wat Phra Kèo à Srichiengmaï, à Xieng Khouang, à Champassak, et sans doute dans d'autres muongs[145].

Enfin le bouddha d'émeraude est associé tout au long de son odyssée à une montagne sacrée ou à un stupa. Sa place d'origine est le mont Vibul. Dans son passage angkorien, il est

[141] Frank Reynolds, « The Holy Emerald Jewel : some Aspects of Buddhist Symbolism and Political Legitimation in Thailand and Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of power in Thailand, Laos* and *Burma*, op. cit. p. 183 et *The Three Worlds according to King Ruang*, op. cit.

[142] Frank Reynolds, « The Holy Emerald Jewel : some Aspects of Buddhist Symbolism and Political Legitimation in Thailand and Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of power in Thailand, Laos* and *Burma*, op. cit. p. 184

[143] Frank Reynolds, « The Holy Emerald Jewel : some Aspects of Buddhist Symbolism and Political Legitimation in Thailand and Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of power in Thailand, Laos* and *Burma*, op. cit. p. 184-185

[144] Frank Reynolds, « The Holy Emerald Jewel : some Aspects of Buddhist Symbolism and Political Legitimation in Thailand and Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of power in Thailand, Laos* and *Burma*, op. cit. p. 185-186

[145] Mayoury & Pheuyphanh Ngaosyvathn, Paths to Conflagration, op. cit. p. 56

associé au Mont Mahendra où les rois khmers étaient consacrés en tant que chakravartin. Puis au Lanna les reliques contenues dans la statue étaient associées à celles du Chedi Luang de Chiengmaï, puis au Lane Xang à celles contenues dans le That Luang de Vientiane. A Bangkok ce fut la montagne d'or du Wat Saket. Dans une autre perspective historique du syncrétisme entre le culte des esprits chtoniens et le bouddhisme, le bouddha d'émeraude symbolisait le génie ancestral et incluait la notion brahmanique khmère de devaraja, tandis que le stupa illustrait la métamorphose du génie du sol que complétaient les écritures sacrées gardées par la sangha[146].

3/ Les modèles politiques dans l'univers Tay: mandalas, emboîtements. La question des frontières.

a) Le concept de mandala

Si les royaumes se définissaient par la centralité de leur capitale et son rayonnement, à quelle logique s'accordait leur organisation ? Les auteurs depuis les temps anciens[147] s'accordent sur un modèle dit « du mandala », modèle galactique ou « à emboîtement » ou « en auréole »[148].

Le mandala est composé d'un cœur (manda) et d'un élément englobant (la). Il trouve sa représentation graphique dans de nombreuses images du monde indo-tibétain. C'est un cercle inscrit dans un carré, mais c'est aussi une totalité et une association[149]

> *Un mandala…est divisé en cinq sections, un symbole est disposé sur les quatre côtés d'une image ou d'un symbole central ; sur les quatre points cardinaux sont disposés d'autres images ou symboles*[150].

Le mandala reproduit la cosmologie précédemment évoquée et divise le monde entre son centre et ses quatre orients. On en retrouve la topographie dans la disposition des temples et palais royaux. Ce modèle fut apparemment rapidement transposé d'Inde en Asie du Sud-Est parce qu'il exprimait une formalisation d'images préexistantes dans les sociétés tai et donc était aisément compréhensible pour les populations[151]. Il exprime une harmonie cosmique entre une représentation topographique incluant l'axe du monde, Indra, les 4 lokapâla et les devata d'une part et une conception sociale et politique des relations entre les hommes de l'autre[152] : le roi est entouré de ses 4 ministres et d'un nombre de chefs régionaux s'étageant entre quatre et vingt-huit.

[146] Frank Reynolds, « The Holy Emerald Jewel : some Aspects of Buddhist Symbolism and Political Legitimation in Thailand and Laos », dans Bardwell Smith (ed), *Religion and Legitimation of power in Thailand, Laos* and *Burma*, op. cit. p. 186-187.
[147] Kautilya, *Arthashastra* et plus récemment Paul Mus, Oliver William Wolters, Giuseppe Tucci, Harry Leonard Shorto, Stanley Tambiah, Georges Condominas..
[148] Voir schéma p.207
[149] Adrian Snodgrass, *The Symbolism of the Stupa*, op. cit. pp. 104-105
[150] Giuseppe Tucci, *Théorie et pratique du mandala*, op. cit., p.49.
[151] Stanley Tambiah, *World Conqueror and World Renouncer*, op. cit. , p. 103
[152] Stanley Tambiah, *World Conqueror and world Renouncer*, op. cit., p. 110

Les chefs régionaux sont à la tête de *muong* reproduisant à un niveau inférieur l'organisation du centre et disposés en cercles concentriques. Au centre se trouvent le roi et le territoire placé sous son contrôle direct ; la capitale est ordonnancée comme un mandala avec le palais à son centre entouré de trois remparts et quatre portes aux points cardinaux. Ce mandala central est à son tour entouré de cercles provinciaux régis par des princes ou chao muong tributaires du roi et disposant généralement d'une autonomie croissante au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre[153] mais le mandala central symbolise la totalité et incarne l'unité de l'ensemble. Au niveau des muong tributaires ou satellites du royaume les rituels ordonnancés par les princes à l'occasion de certaines fêtes du cycle des douze mois répliquent ceux auquel le roi cakkavatti officie ainsi que l'a montré, à une époque bien ultérieure Charles Archaimbault à propos des principautés tributaires de Xieng Khouang et de Champassak[154]. Le rituel tributaire des *tiao muong* était bien évidemment codifié et se répétait annuellement par le grand serment, l'absorption de l'eau d'allégeance et l'offrande de l'arbre d'or et autres objets symboliques.

La théorie du *mandala* se décline selon cinq principes[155] dont nous verrons que certains principes peuvent être exprimés différemment[156] ou contestés[157]. Les constellations politiques sont généralement représentées en trois cercles concentriques autour du toi et de son domaine propre. Les entités politiques, quoique de tailles différentes, répliquent des structures identiques. Le principe de réplication à une échelle moindre génère une bipartition ou une duplication d'entités similaires dans les systèmes administratifs gérés par des systèmes clientélistes qui peuvent s'opposer en factions. L'organisation galactique tient comme un système cosmologique centré sur le roi. Il s'agit davantage de relations tributaires que d'autorité centralisatrice exerçant un contrôle effectif. Les alliances sont donc fragiles : le royaume, tel un organe, s'étend ou se rétrécit au gré de « pulsations », d'où l'image de pouvoir radial dont les rayons s'estompent au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre, mais qui peuvent aussi émettre une lumière d'intensité variable en pulsations. La capitale, *nakhon luang*, est entourée de pôles régionaux, les *huamuong*, exerçant la tutelle de *muong* ceinturés à leur tour de satellites, les *muong khun*, qui pouvaient simplement être un groupe de villages. Une relation aîné-cadet ou père-fils se reproduit à chaque échelon. Pour un *huamuong*, présider sur un grand nombre de *muong* était sans conteste prestigieux. C'était aussi une occasion de décerner des titres. On comprendra donc aisément que *muong* et *muong khun* se multiplieront au cours du siècle sans que la démographie le justifie toujours. Lorsque le roi voulait récompenser un tiao muong ou s'assurer de sa fidélité il

[153] Voir graphiques en annexe issus de l'ouvrage de Christian Taillard, *Le Laos stratégie d'un Etat-tampon*, op. cit. p. 208

[154] Charles Archaimbault, *Structures religieuses lao*, op. cit. On peut raisonnablement accepter l'idée que ces rites analysés dans les années 1950 existaient peu ou prou au XIXe siècle. Mais nous sommes conscient de cet anachronisme.

[155] Stanley Tambiah, « Sangha and Polity in Modern Thailand ; an Overview », dans Bardwell Smith, Religion and Political Legitimation of Power in Thailand, Laos, and Burma, op. cit. pp. 113-114.

[156] Georges Condominas, « Essai sur l'évolution des systèmes politiques thais », dans *L'espace social à propos de l'Asie du Sud-Est*, op.cit. p. 267

[157] Richard O'Connor, « Siamese Tai in Tai Context : the Impact of a Ruling Center » dans *Crossroads, Special Thai Issue*, part 2, Volume 5, n°1, 1990, op. cit. pp. 1-21. Deborah Tooker, « Putting the Mandala in its Place : a Practice-based Approach to the Specialization of Power on the Southeast Asian Periphery : the Case of the Akha », dans *Journal of Asian Studies*, volume 55(2), mai 1996, op. cit., pp. 323-358

l'autorisait à élever au statut de *muong* tel ou tel village. En conséquence de quoi certains *muong* pouvaient être des villages insignifiants

Parallèlement au concept de mandala, le monde des Sipsong Châu Tai a inspiré le concept d'emboîtement[158] qui évoque un ensemble de poupées russes partant cette fois de l'unité de base pour remonter vers le sommet : la maisonnée s'insère dans le village, qui s'insère à son tour dans un *muong*, lequel peut s'inscrire à son tour dans un royaume ou répondre à l'autorité d'un chef unique. Effectivement une telle hiérarchie existe dans le domaine sacré des *phi* et dans le domaine politique et l'analogie proclamée à chaque niveau avec une famille sous l'autorité de son patriarche évoque une parfaite similarité.

Mais si la similarité était parfaite les poupées intermédiaires seraient inutiles car l'emboîtement se ferait directement de la maisonnée au *muong*, comme l'a théorisé Richard O'Connor. Il convient donc d'analyser en quoi chaque étage, notamment l'échelon le plus bas, possède une identité irréductible et mène sa propre existence. Richard O'Connor suggère que chaque étage doit s'analyser comme la combinaison d'une enveloppe et d'un coeur[159] ; Christian Taillard suggère qu'on doit reconnaître l'existence de modes d'organisation concurrentiels entre la hiérarchie des emboîtements et la coopération autonome entre villages[160]. Ces analyses sont intéressantes car, menées chez les différentes familles Tay, elles montrent à quel point des sociétés d'apparence semblables peuvent être finalement politiquement différentes notamment la siamoise et la laotienne. Elles complètent donc notre revue des différences cosmogoniques.

L'analyse qui différencie radicalement les Siamois s'appuie sur le point de départ de l'emboîtement[161]. Chez les Tay une personne est un corps qui contient une ou plusieurs âmes (*khouane*) et les diverses cérémonies de rappel de ces âmes pour la guérison et autres circonstances (*Tham Khouane*, *Sou Khouane*…) l'attestent bien. Une certaine homothétie entre l'enveloppe et le contenu existe bien aux différents étages, le *phi* se substituant au *khouane* dans la maisonnée, le village et le *muong*. Néanmoins une différence fondamentale existe : le *khouane* est éphémère, le *phi* traverse les générations avec une conséquence sur les notions d'hégémonie et de pouvoir au profit du *phi*. Le *khouane* est impuissant, autonome et volatile, le *phi* est stable dispose de pouvoir. L'individu a besoin du groupe pour conserver son *khouane*, notamment chez les Tay non-bouddhistes et Lao ; le *khouane* est indifférent à la notion de chef[162]. L'autorité est dévolue par une entité extérieure telle un *phi*. Par comparaison les Siamois considéraient avoir un seul *khouane* concentré dans une seule entité, la tête, qui prend toute son importance en ce qui concerne la force et la volonté et génère une analogie avec la tête du *muong*. Une hiérarchie tête-pied se met en place. A une opposition cœur/enveloppe se substitue chez les Siamois la seule

[158] Georges Condominas : « Essai sur l'évolution des systèmes politiques thais », dans *L'espace social à propos de l'Asie du Sud-Est*, op.cit. p. 267

[159] Richard O'Connor, « Siamese Tai in Tai Context : the Impact of a Ruling Center », dans *Crossroads*, special Thai issue part 2, Volume 5 number 1, 1990, pp. 1-21.

[160] Christian Taillard, Le Laos, stratégies d'un Etat-tampon, op. cit. pp. 36-37.

[161] Richard O'Connor, « Siamese Tai in Tai Context : the Impact of a Ruling Center », dans *Crossroads*, special Thai issue part 2, Volume 5 number 1, 1990, pp. 5-7.

[162] Thomas Kirsch, *Phu Thai Religious Syncretism : a Case Study of Thai Religion and Society*,, op. cit.

enveloppe, laquelle est contrôlable par le chef et l'individu manifeste son adhésion aux principes qui régissent la société. Dans la société siamoise l'autorité est exécutoire et applicable (ce qui ne veut pas nécessairement dire qu'elle est appliquée), dans un village des Sipsong Châu Tay, comme le *khouane* est incontrôlable l'autorité s'exerce de façon plus aléatoire[163]. Le bouddhisme, notamment siamois, introduit les notions de cœur et de *boun* (mérite). Ce dernier peut être accru par des actes visibles qui renforcent le pouvoir externe de l'individu. L'emboîtement, pour être signifiant et valide, doit mettre l'accent sur le pouvoir interne ou externe, sur l'enveloppe ou le contenu, sinon il se désagrège[164]. Les Siamois donnent la prééminence à l'enveloppe, laquelle est davantage renforcée par les actes que par l'hérédité.

L'intérêt de cette analyse, ici maladroitement résumée, est qu'elle permet d'établir une distinction entre les différents systèmes galactiques de la région : siamois, lao, Isan, yuan. Elle complète notre description de systèmes voisins mais finalement différents qui contribuent à expliquer la fragmentation de la région.

Les Siamois progressivement privilégièrent trois strates, la personne, le temple et la capitale. Ainsi en fut-il de la révision du Traiphoum et de la purification religieuse entreprises par Rama 1er. Le village siamois est comparativement faible et dissout l'échelon de la maisonnée (le mot ban s'applique aux deux échelons), il est essentiellement défini par sa pagode. Les seuls esprits honorés sont les esprits territoriaux à l'échelon le plus bas et non les esprits ancestraux ; le *muong* de son côté fait l'objet d'un contrôle central grandissant.

Chez les Yuan du Lan Na, la notion de *khouane* est pertinente et l'accent est mis sur la maisonnée qui est liée aux esprits des ancêtres d'un côté et au muong de l'autre. Au niveau du village, la pagode, qui abrite en majorité des novices, perd en prestige ; en revanche les limites du territoire villageois acquièrent de l'importance, et l'identification se fait davantage au profit du muong (Chiengmaï) que du souverain.

Chez les Lao, les rites du khouane sont centraux, la personne est attachée à ses aînés et voisins. Les Lao mettent l'accent sur la maisonnée et le village avec sa pagode. Le bouddhisme ouvre le village vers l'extérieur mais les rites offerts aux génies l'en séparent. Le muong joue un rôle modeste : la solidarité donne au village un pouvoir qui peut s'opposer à l'autorité du muong. L'identité et la valeur culturelles paraît aux villageois émaner de la pagode et non de la cour.

Les Lao de l'Isan se distinguent de leur frères de l'autre rive par l'émiettement démographique et l'apparition d'un niveau intermédiaire du hameau où se concentrent identité et solidarité.

Enfin, il n'est pas inutile enfin d'évoquer une limitation au concept de mandala. Celui-ci s'applique en effet sans difficulté à des populations homogènes mais il faut tenir compte de la

[163] Richard O'Connor, « Siamese Tai in Tai Context : the Impact of a Ruling Center », dans *Crossroads*, special Thai issue part 2, Volume 5 number 1, 1990, pp. 8-9.
[164] Richard O'Connor, « Siamese Tai in Tai Context : the Impact of a Ruling Center », dans *Crossroads*, special Thai issue part 2, Volume 5 number 1, 1990, p. 12.

grande diversité ethnique des *muong* situés à la grande périphérie de la vallée de la Chao Phraya. Le mandala, à son tour, est un concept construit rétroactivement autour des Etats-nations d'aujourd'hui : il convient donc de le nuancer[165] notamment lorsqu'il s'agit de minorités ethniques et notamment des populations tibéto-birmanes. Celles-ci, bien que marginales, dans la zone qui nous préoccupe sont néanmoins présentes dans les massifs qui forment la bordure nord-ouest du royaume de Luang Prabang, la principauté de Xieng Kheng et le nord du Lanna.

En particulier, la société Akha est organisée en lignages non-hiérarchisés. Ses villages établissent des relations égalitaires. Les migrations rendues nécessaires par l'essartage sont décidées au niveau de la maisonnée. Le *muong* n'est pas identifié comme tel ; bien au contraire il est considéré avec suspicion et se pose comme antagoniste à l'identité Akha même si des relations pacifiques existent avec lui[166]. Pour les Akha le pouvoir est l'expression d'un esprit qui unit les récoltes, les familles et le bétail. Les Akha cherchent l'alignement spatial en accord avec le cosmos et propice à tous les échelons de l'individu au village. Cet accord global géomantique est rendu perceptible au « chef-fondateur », *dzöma*, du village au rôle chamanique. Les mythes d'origine Akha décrivent un monde privé de *dzöma* et misérable. Néanmoins la relation entre la maisonnée et le *dzöma* n'est pas exemple de tensions et la hiérarchie peut être mise en cause. Au gré des migrations, les villages peuvent compter plusieurs dzöma et des accommodements souples sont trouvés. Le *dzöma* a essentiellement une fonction interne et spirituelle et les villageois peuvent se désigner un chef séculier pour régler les relations externes. Les rites peuvent varier d'un village à l'autre et chaque village constitue ainsi son microcosme entouré de cercles concentriques symbolisés par des portes[167] : les plaines sont considérées comme des espaces maléfiques, en sens inverse de la vision Tay. Paradoxalement, les hiérarchies des peuples Tay et de cette ethnie tibéto-birmane sont comparables mais inversées avec cette spécificité que pour cette dernière, le centre est mobile[168] et d'autre part la situation est d'autant plus complexe qu'il existe une perméabilité, comme chez les Khmou, entre les visions des peuples des basses terres et des hautes terres. Il n'en reste pas moins que les visions cosmologiques peuvent exprimer des tensions à l'intérieur des sociétés autant que de adhésions et que ces modèles peuvent aussi

[165] Deborah Tooker, « Putting the Mandala in its Place. A Practice-based Approach to the Spatialization of power on the Southeast Asian Periphery. Tha Case of the Akha », dans *The Journal of Asian Studies*, volume 55(2), mai 1996, op. cit. p. 324 et Craig Reynolds, « A New Look at Old Southeast Asia », *The Journal of Asian Studies*, volume 54(2), 1995, pp. 419-446

[166] Deborah Tooker, « Putting the Mandala in its Place. A Practice-based Approach to the Spatialization of power on the Southeast Asian Periphery. Tha Case of the Akha », dans *The Journal of Asian Studies*, volume 55(2), mai 1996, op. cit. p. 328-329

[167] Deborah Tooker, « Putting the Mandala in its Place. A Practice-based Approach to the Spatialization of power on the Southeast Asian Periphery. Tha Case of the Akha », dans *The Journal of Asian Studies*, volume 55(2), mai 1996, pp. 333-334.

[168] Deborah Tooker, « Putting the Mandala in its Place. A Practice-based Approach to the Spatialization of power on the Southeast Asian Periphery. Tha Case of the Akha », dans *The Journal of Asian Studies*, volume 55(2), mai 1996, p. 343-345.

déboucher sur des sociétés sans Etat voire les rejetant[169]et que toute analyse recherchant une inclusion est peut-être biaisée sur le plan théorique[170].

b) La relation centre-périphérie et l'agencement territorial de la galaxie, les frontières

Le rôle du roi au début de la période, du fait de sa position d'intermédiaire entre le monde des hommes et le monde divin pouvait être considéré comme très hiératique et relativement peu proactif. Il s'agissait le plus souvent, à travers les rites, de maintenir l'ordre du monde et la cohésion du mandala. En contrepartie de cette contribution limitée, la fiscalité imposée aux muongs composant ce dernier était légère. Les rois s'arrogeaient des monopoles en matière de commerce extérieur et voulaient s'assurer la sécurité des communications à l'intérieur du mandala et la mise à disposition de moyens logistiques, essentiellement hommes, animaux de trait (éléphants et buffles), pirogues. En revanche l'engagement des muongs était principalement d'être fidèle aux alliances et de fourni des hommes et des vivres en cas de conflit avec une puissance voisine.

Cette fidélité était bien entendu toute relative et changeante. Plus les muongs étaient excentrés plus la tentation de retournements d'alliance était grande. Puisque l'ensemble de la péninsule indochinoise était polarisé autour de grandes capitales : Ava-Mandalay, Bangkok, Luang Prabang. Les *muong* périphériques pouvaient facilement basculer d'une allégeance à l'autre. Les exemples de *muong* périphériques désirant se choisir un nouveau centre ne manquent pas et les disputes étaient fréquentes. Lorsque le Siam eut procédé aux larges transferts de population vers la rive droite du Mékong dans ce qui allait devenir l'Isan, le pays s'organisa en mandalas. Les changements d'allégeance furent alors nombreux : dès qu'un satellite se sentait mal traité par un *huamuong*, il tentait de se raccrocher à un autre. Ainsi Sahatsakhan passa de la tutelle de Kalasin à celle de Kamalasai[171]. Kène Thao trouvant la tutelle de Phetchaboun pesante demanda vers la fin du siècle à payer tribut à Bangkok[172]. Khong Chiam au sud profita de la rivalité entre les *huamuong* de Khemmarath et d'Oubone pour passer sous l'autorité du second aux dépens du premier.

Pour parer à ce type de conflit ou pour en atténuer les conséquences, fort habilement les grandes capitales toléraient souvent les phénomènes de double allégeance. Tout d'abord, Bangkok, Luang Prabang et Hué étaient tous tributaires de l'empire chinois ; l'envoi à Pékin d'ambassades porteuses de tributs durera jusqu'au dernier quart du XIXe siècle.

L'originalité de la situation dans la péninsule indochinoise provenait du fait qu'une principauté pouvait faire simultanément allégeance à plusieurs monarques. Généralement à deux et on appelait cela « ສອງໃຜ່ໆ» (*song faïfa*) mais aussi parfois à trois, la configuration se

[169] James Scott, *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*, op. cit.
[170] Deborah Tooker, « Putting the Mandala in its Place. A Practice-based Approach to the Spatialization of power on the Southeast Asian Periphery. Tha Case of the Akha », dans *The Journal of Asian Studies*, volume 55(2), mai 1996, p. 351-352.
[171] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Khingdom*, op. cit. p.55
[172] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 106

dénommait alors «ສາມໄຟຟ້າ» (*sam faïfa*). Les principautés laotiennes étaient au XIXe siècle généralement dans cette situation. Le pays Phouan de Xieng Khouang ou les Houa Phan pouvaient ainsi faire allégeance simultanément au Viet Nam, au Siam et au Royaume de Luang Prabang. Ce dernier entretenait des relations tributaires avec le Siam et la Chine, parfois avec le Viet Nam. Dans le bassin moyen du Mékong les doubles allégeances étaient fréquentes : Mahaxay était tributaire de Vientiane et de Huế[173]. Dans la période qui suivit la guerre siamo-vietnamienne de 1834-1847, les villes des moyennes vallées de la Sé Bang Fai et de la Sé Bang Hien qui avaient survécu aux dépopulations tentèrent en vain de faire accepter au Viet Nam et au Siam un système de « *song faïfa* »[174].

Ces doubles allégeances à des entités d'essence jugée supérieure pouvaient trouver leur expression et leur justification dans un mythe. Ainsi la double allégeance des Sipsong Panna à la Birmanie et à la Chine était illustrée de la façon suivante :

« Le roi d'Araviratha (Xieng hung) était doué de pouvoirs surnaturels car il pouvait marcher dans les airs comme le roi de Birmanie (Tiao Fa Man) et l'empereur de Chine (Tiao Fa Wong). Un jour les trois dirigeants décidèrent de s'envoler pour rendre visite au dieu Indra (Phaya In). Lorsqu'ils arrivèrent au ciel de Tavatimsa Indra décela l'odeur de viande fraîche. Aussi demanda-t-il à ses visiteurs lequel d'entre eux en avait mangé. Sachant que ce type de nourriture était exclusivement réservé aux devata et autres créatures célestes, les trois souverains démentirent formellement avoir goûté à ce mets : ils ouvrirent la bouche et vomirent pour convaincre Indra de leur innocence. Toutefois lorsque le Tiao Fa de Xieng Hung vomit, un morceau de viande apparut. Ce souverain avait en effet consommé de la viande, parce que sur la route il avait croisé une grosse et belle vache et s'était demandé si sa chair serait délicieuse. Ayant perdu la face au regard d'Indra, le roi de Xieng Hung s'enfuit du ciel Tavatimsa et retourna sur la terre, tandis que l'empereur de Chine et le roi de Birmanie poursuivaient leur entrevue avec Indra. Depuis, les rois de Xieng Hung sont appelés *Tiao Sènewi Fa*[175] *ou Tiao Sanwi Fa*, le souverain qui s'enfuit du ciel, et furent tributaire des des deux autres[176]. »

Cette structure de multiples allégeance était bien évidemment volatile : rebellions et retournements d'alliance étaient récurrents. Périodes de paix et de conflit alternaient régulièrement. Cette volatilité pouvait être exacerbée par deux facteurs : en premier lieu l'absence de règles immuables de succession qui pouvait déchaîner de profondes rivalités familiales car les enjeux étaient évidemment considérables, comme les chao muong étaient souvent issus des familles royales, les dissensions pouvaient aboutir à des sécessions. En second lieu l'eschatologie bouddhiste mettant en évidence les cycles de progrès et de déclin et valorisant les ascètes détenteurs de pouvoirs spéciaux favorisait un certain type de rebellions qui se manifestera aussi durant la période sous revue et surtout au début du XXe siècle.

[173] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Khingdom*, op. cit. p.19
[174] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Khingdom*, op. cit. p.
[175] Pour le sens de ce terme voir ci-dessous p.
[176] Foon Ming Liew-Herres, Volker Grabowsky et Renou Wichasin, The Chronicle of Sipsong Panna, op. cit. p. 45

Au Laos les exemples de multiples allégeances ne manquaient pas. Les Houa Phan relevèrent sporadiquement à la fois de Luang Prabang et de Huế, notamment avant 1828 et de 1834 à 1847. Les Sipsong Châu Tay, traditionnellement sous le contrôle vietnamien, firent allégeance à Luang Prabang jusqu'à 1850, bien que cette dernière suzeraineté fût purement nominale[177] . Au mileu du XIXe siècle à l'issue de la guerre siamo-vietnamienne, le pays Phou Eun était censé payer tribut à Bangkok via Luang Prabang et à Huế[178]. Plus au sud la rivalité entre les grands Etats d'une part comme celle qui pouvait régner entre les principautés de plus petite taille entrainait des allégeaces multiples : les muongs riverains de la Sé Bang Hian étaient soumis à Champassak et à Huế ; originellement, le *tiao muong* de Tchépone était nommé par Champassak et payait tribut au Viêt Nam et, lorsque les Siamois s'installèrent solidement à Nakhon Phanom vers 1831, ils s'imposèrent dans le *muong* de Mahaxay qui avait gardé des liens avec l'autre versant de la cordillère annamitique[179]. La dernière question que suscite le modèle galactique est celle des territoires respectifs et de la notion de frontière.

La première remarque qui découle du mécanisme tributaire est celle de la discontinuité possible des territoires. Puisque nous avions affaire à des relations bilatérales, un muong « disjoint » pouvait bien faire allégeance à la capitale. Les exemples ne manquent pas : au Siam les mandalas de Phitsanoulok et de Phetchaboun s'interpénétraient, encerclant celui de Lomsak. En pays Isan, certains *muong* qui auraient dû relever de Souvannaphoum étaient tributaires de Khorat, Nongkhai débordait sur ce qui aurait pu être le territoire de Nong Han. Un autre fait mérite d'autre part d'être noté car il jouera un rôle important dans l'histoire des pays de la rive droite du Mékong et dans une moindre mesure dans ceux de la rive gauche : c'est la capacité pour le roi d'élever à la dignité de *muong* un village de son choix ou de redistribuer les relations entre cités. Il faut se souvenir aussi qu'un *muong* n'est pas nécessairement très peuplé : Souvannaphoum comptait par exemple seulement sept-cent cinquante habitants au début du XIXe siècle[180]. Donc la hiérarchie du *mandala* pouvait être manipulée par le souverain. Le roi de Siam n'hésita pas à user de son pouvoir en la matière.

Enfin et surtout le concept de frontière linéaire, telle que la concevait les Occidentaux, n'avait pas cours. Le mot *pathet* (*prathet* en Siamois) signifiait un morceau de la surface de la terre sans qualification spécifique de taille, de population ou de régime[181]. L'unité de base, le village, disposait certes d'un territoire mais celui-ci était de facto borné par la nature : relief et forêts. Celles-ci pouvaient changer de taille et de position au rythme des défrichements et des mises en jachère. Cela était d'autant plus pertinent qu'à cette échelle l'espace était structuré économiquement et spirituellement. Différents concepts de l'espace pouvaient co-exister sans que les peuples y vissent une incohérence : au Siam la « *carte du Tamnan* » liée au Traiphum était complétée à la « carte stratégique du roi Rama 1er »[182]. Du point de vue économique il y

[177] Kennon Breazeale, The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom, op. cit. pp. 10-11.
[178] Kennon Breazeale, The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom, op. cit. pp. 13-14.
[179] Kennon Breazeale, The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom, op. cit. pp. 18-19
[180] Mayoury et Pheuyphanh Ngaosyvathn, Paths to Conflagration, op. cit. p.
[181] Thongchai Winichakul, *Siam Mapped. A History of the Geo-body of a Nation*, op. cit. p. 49
[182] Thongchai Winichakul, *Siam Mapped. A History of the Geo-body of a Nation*, op. cit. pp. 30-34

avait bien évidemment l'espace cultivable, lequel pouvait varier en fonction de l'essartage, et le premier cercle forestier, celui où l'on pouvait procéder à la cueillette et chasser. Le reste était considéré comme un univers dangereux. Une autre conception économique de l'espace concernait les itinéraires commerciaux et les axes de déplacement qui étaient bien entendu identifiés[183]. Du point de vue spirituel enfin, on a vu l'importance des génies chtoniens et aquatiques, favorables ou hostiles, dont la localisation bornait l'espace colonisable. Le bouddhisme à son tour a pu, dans un certain nombre de cas, imposer sa marque avec notamment l'empreinte du pied de Bouddha, les *phrabat* : là où le vénérable est passé, l'homme est sur son territoire. Et bien entendu les sanctuaires contenant des reliques de Bouddha. Les itinéraires et la topographie des pèlerinages s'inscrivent dans cette perception de l'espace[184] . A cet égard, il est frappant de constater que, signe d'affirmation de la stabilité et de la permanence du *muong*, les *phrabat* ne sont pas très nombreux en pays Isan[185]. Le royaume, *anachak*, signifie au sens propre la sphère autour de laquelle le *chak* du roi (un disque de forme solaire représentant la souveraineté) pouvait se mettre en orbite[186] .

A l'échelon supérieur, un *muong* définissait au Siam un *khetdaen* (limite territoriale), qui était la zone défendable sur le plan militaire. La terminologie (khet, khopkhet…) signifiait une aire géographique et non un périmètre délimité de façon linéaire et continue. En revanche les voies de passage dans des reliefs morcelés faisaient bien partie du khetdaen[187]. Dans les périodes de paix où régnait une liberté de transit et d'installation, ces voies étaient appelées « chemins d'or et d'argent ouverts aux négociants » et les villages des frontières relevaient souvent d'un système de « song fayfa »[188]. En fait une distinction existait entre frontière d'autorité et frontière physique, laissant entre deux muongs une zone franche sans que les autorités politiques soient physiquement mitoyennes. Les sphères de souveraineté étaient définies par l'allégeance du Tiao muong à la capitale royale ; elles étaient cartographiables par des relations de pouvoir et non par une intégrité territoriale[189].

Néanmoins il convient de nuancer cette perception de zones frontières larges et floues. Les rois avaient des visions stratégiques de leur *mandala*, notamment à la périphérie et pouvaient attribuer à certains *muong* des territoires précis à défendre dont les caractéristiques géographiques pouvaient être bien définies : une ligne de crête, une rivière. C'était notamment le cas du roi de Luang Prabang qui accorda à des groupes sociaux ou ethniques des documents, les *kongdin*, ordonnances royales décrivant les limites du territoire qu'ils devaient garder[190]. Les Lao auraient été enclins à noter et enregistrer les démarcations territoriales. Le mot *kong din*

[183] Thongchai Winichakul, *Siam Mapped. A History of the Geo-body of a Nation*, op. cit. p. 55
[184] Charles Keyes, « Buddhist Pilgrinage Centers and the twelve Year Cycle : Northern Thai Moral Orders in Space and Time », dans *History of Religion 15*, 1975 , pp. 71-89. Cité par Thongchai Winichakul, *Siam Mapped. A History of the Geo-body of a Nation*, op. cit. p.23.
[185] Voir carte p. 209
[186] Thongchai Winichakul, *Siam Mapped. A History of the Geo-body of a Nation*, op. cit. p. 24
[187] Thongchai Winichakul, *Siam Mapped. A History of the Geo-body of a Nation*, op. cit. p. 75-76
[188] Thongchai Winichakul, *Siam Mapped. A History of the Geo-body of a Nation*, op. cit. p. 73 et 76.
[189] Thongchai Winichakul, *Siam Mapped. A History of the Geo-body of a Nation*, op. cit. p.79.
[190] Vanina Bouté, « Une double légitimation des pouvoirs aux marches du royaume de Luang Prabang », dans Péninsule n°71, op.cit. p. 89.

signifie « roue territoriale »[191], certains concernant le *muong* de Phongsaly et retrouvés presque par hasard ont été récemment exploités[192] tandis que la majorité de ces documents avaient été emportés par les Siamois. George Coédès avait décelé leur existence à Bangkok mais ce n'est que très récemment qu'une publication leur a été consacrée.

Le dernier élément à prendre en considération dans cette question des zones frontières est celui des visions économiques et stratégiques. De ce premier point de vue, dans une Asie du Sud-Est encore sous-peuplée où la riziculture inondée exigeait une main d'œuvre nombreuse, il importait moins d'agrandir un territoire qui serait difficile à exploiter que de ramener des captifs sur les terres qu'on avait déjà en exploitation. Les guerres se conluaient donc par des déportatios massives. Celles-ci furent le fait de tous les belligérents. Chao Anou lui-même, non content de récupérer les Lao de Sarabouri, dépeupla autant qu'il pu le plateau de Khorat. L'issue de la guerre mit en échec cette tentative, les poulations mises sur les routes vers le nord durent refluer vers le sud, au prix sans doute d'un grand nombre de vies humaines[193]. Sur le plan stratégique d'autre part, il convenait de créer des zones vides entre les grands royaumes afin de décourager les invasions : une armée agressive ne pourrait ainsi ni trouver des subsistances ni lever des troupes supplémentaires sur le chemin de sa conquête[194]. On peut interpréter ainsi les déplacements de populations de la moyenne vallée du Mékong, tant vers la rive droite du fleuve que vers la cordillère annamitique à partir de 1831, dont nous parlerons abondamment plus bas.

4/ L'univers sino-vietnamien

Les deux autres grands voisins des principautés laotiennes étaient bien entendu la Chine et le Đại Việt[195]. Il n'est pas dans notre propos de décrire la cosmogonie et la cosmologie de ces deux grandes entités. En revanche il nous semble important de mentionner brièvement leur organisation territoriale, les relations tributaires et leur notion de frontière.

a) La Chine

La Chine partagait-elle une frontière avec le Royaume de Luang Prabang au XIXe siècle? La réponse dépend de celle concernant l'inclusion des Sipsong Panna dans l'Empire du Milieu. Ces derniers étaient clairement tributaires de Pékin et le Royaume de Luang Prabang payait aussi tribut à l'empereur. La vision chinoise depuis les Ming était assez claire : le Lan Na (Babai Dadian) et le Lane Xang (Laowo) étaient des Etats vassaux[196], voire même des entités chinoises régies par le système du *tusi* à partir du Yunnan[197]. En réalité si Lan Na et Laos étaient bien

[191] Mayoury & Pheuyphanh Ngasyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p. 145.
[192] Vanina Bouté, *En miroir du pouvoir*, op. cit.
[193] Mayoury & Pheuyphanh Ngasyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p.
[194] Volker Grabowsky,
[195] L'appellation est apparemment valable jusqu'à 1802 seulement. Nous utiliserons désormais pour plus de commodité le nom « Viêt Nam ». Lorsque nous évoquerons la conquête française, nous resterons fidèle à la terminologie de l'époque qui parlait « d'Empire d'Annam ».
[196] Foon Ming Liew-Herres, Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicle of the Sipsong Panna*, op. cit. p. 38
[197] Foon Ming Liew-Herres, Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicle of the Sipsong Panna*, op. cit. p.43

indépendants, la situatio des Sipsong Panna, aussi connus sous le nom de Cheli, était plus complexe.

Nous parlerions aujourd'hui à propos du sud du Yunnan, Guizhou et du Guangxi d'administration indirecte de la part du pouvoir impérial chinois. Les concepts de l'administration Han méritent néanmoins d'être explicités. Le système imaginé par les Ming et repris par les Qing s'appelait le « *tusi* ». Les barbares, *manyi*, étaient composés au sud de l'empire de « peuples aborigènes », les turen, dont les chefs, *tuguan*, étaient reconnus par la capitale impériale. La politique chinoise était celle d'une assimilation progressive au terme de laquelle les territoires étaient transformés en comtés (*xian*) ou préfectures (*fu*). La politique d'assimilation s'appelait *gaitu guiliu* (remplacement de bureaux indigènes en représentations de la fonction publique) : aux *tuguan* succédaient des *liuguan*[198]. Les questions de sécurité étaient évidemment primordiales et l'empereur implantait des garnisons (*weisuo*) à la périphérie des zones tribales. Quatre types de *tusi* étaient conçus sous le terme évocateur de « comité de pacification ». Le plus élevé de ces tusi était le *xuanwei si* ; il devait correspondre à un domaine relativement étendu sous le contrôle d'une chefferie puissante dont le souverain était confirmé par Pékin en tant que *commissaire de la pacification* Le muong lüe répondait à ces critères et la taïsation du terme donnait *saenwi fa*, nom qu'on retrouve en plusieurs occasions : le muong lüe est parfois appelé *moeng saenwi* et son souverain le *Tiao saenwi fa*, ce qui permettait aux Tai d'affirmer leur identité en respectant l'origine chinoise de la terminologie . Le *xuanfu si* était le comité de pacification de second rang, l'*anfu si* celui de troisième rang et le *zhangguan si* se situait en bas de l'échelle[199].

Le système des *tusi* autorisait les intrusions militaires des troupes impériales.

b) Le Viet Nam

La monarchie vietnamienne du XIXe siècle s'est inspirée de deux traditions ou courants de pensée, l'un chinois, l'autre plus autochtone[200]. L'empereur est le fils du ciel, *thiên tử*, sa bureaucratie doit prendre modèle sur lui, selon un modèle hiérarchisé. La première tradition de nature socio-politique était très directement inspirée de la Chine. L'autorité politique était une extension de l'autorité parentale, qui s'exprimait dans le concept de piété filiale. La seconde, de nature mythique et religieuse était purement locale. Dans une connexion entre les mondes matériel et spirituel, les héros politiques anciens du pays continuaient de vivre dans un monde surnaturel et d'inspirer les vivants. L'empereur idéal devait perpétuer la résistance à l'impérialisme chinois, domestiquer la culture chinoise, préserver la prospérité du peuple, et intercéder pour la fertilité agricole[201]. Par ailleurs, les Vietnamiens, dans leur expansion vers le sud, avaient dû assimiler divers peuples allogènes avec leurs pratiques et croyances. Enfin sur les marches de l'empire, du nord au sud, dans un milieu géographique redouté des gens de la plaine, étaient établies de nombreuses minorités ethniques dont le poids démographique n'était

[198] Foon Ming Liew-Herres, Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicle of the Sipsong Panna*, op. cit. p.36-37.
[199] Foon Ming Liew-Herres, Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicle of the Sipsong Panna*, op. cit. p.38-39.
[200] Alexander Woodside, *Vietnam and the Chinese Model*, op.cit. p. 9.
[201] Alexander Woodside, *Vietnam and the Chinese Model*, op. cit. pp. 10-12.

pas négligeable et dont le pouvoir politique devait tenir compte. Toutefois, en transposnt maladroitement les modèles de diplomatie impériale chinoise, la cour de Huế créa des barrières avec les peuples des hauteurs et s'étonnait avec dédain de l'osmose qui pouvait être acceptée à l'ouest de la chaîne annamitique[202].

Le pays était administré selon la tradition chinoise de manière centralisée et hiérarchique. Au sommet on trouvait des provinces tỉnh, dirigées par des gouverneurs ; *tổng đốc* ; puis des préfectures, *phủ*, et des districts, *huyện*.

Contrairement aux conceptions Tay, la pensée vietnamienne attache une grande importance au territoire et à sa démarcation. La fondation légendaire du pays Viet et de la lignée des rois Hùng associait d'emblée la géographie au territoire : Lạc Long Quân et son épouse surnaturelle Âu Cơ eurent cent œufs donnant cent fils. Cinquante d'entre eux suivirent leur père en direction de la mer ; les autres suivirent leur mère vers les montagnes[203], ainsi un royaume était bordé par ce que nous appellerions des frontières naturelles. Dans l'aristocratie comme dans le peuple la notion de terre sacrée de la patrie s'ancre très tôt et la carte géographique s'affirme comme un instrument de gouvernement. La terre de la patrie est assimilée à des éléments naturels bien identifiés et immuables comme des montagnes et des rivières, d'où la mention répétée dans la littérature de *non sông* ou *núi sông* (montagnes et rivières) et la symbolique de certains sommets comme le Phân-mao limitrophe du Guangxi[204] et bien d'autres. Les repères géographiques apparaissent clairement sur les cartes vietnamiennes où les frontières sont néanmoins représentées par des jalons discontinus. La deuxième caractéristique qui vient renforcer la nature sacrée du territoire est la mention systématique des lieux historiques : districts où eurent lieu des batailles, villages où s'illustrèrent des généraux[205].

Pour les Vietnamiens les frontières étaient donc bien identifiées, mais pour ce peuple en expansion démographique et politique vigoureuse, elles étaient vouées à être repoussées. Ce qui appelle deux remarques, la première d'ordre sématique la seconde d'ordre politique. Dès le quinzième siècle, la frontière occidentale avec le Lane Xang est évoquée par le terme *Tây khóa Ai lao* ce qui signifierait « à l'ouest le pays chevauche le Laos »[206]. D'autre part la frontière était conçue comme une double ligne, notamment sur la partie occidentale: la frontière « intérieure » était la ligne de défense de l'empire, le *sơn phòng* [207] constituée de postes militaires destinés à protéger le cœur sacré du pays, peuplé majoritairement de *kinh*, contre les incursions montagnardes. Un deuxième cercle, conçu au XIXe siècle par Gia Long , le *trấn man*, *limes* des

[202] Alexander Woodside, *Vietnam and the Chinese Model*, op. cit. pp. 243-244
[203] Tâm Quach-Langlet, « La perception des frontières dans l'ancien Viêtnam à travers quelques cartes vietnamiennes et occidentales », dans Pierre-Bernard Lafont (éd), *Les Frontières du Vietnam*, op. cit. p. 27
[204] Tâm Quach-Langlet, « La perception des frontières dans l'ancien Viêtnam à travers quelques cartes vietnamiennes et occidentales », dans Pierre-Bernard Lafont (éd), *Les Frontières du Vietnam*, op. cit. p. 37
[205] Tâm Quach-Langlet, « La perception des frontières dans l'ancien Viêtnam à travers quelques cartes vietnamiennes et occidentales », dans Pierre-Bernard Lafont (éd), *Les Frontières du Vietnam*, op. cit. p. 30 et 40.
[206] Tâm Quach-Langlet, « La perception des frontières dans l'ancien Viêtnam à travers quelques cartes vietnamiennes et occidentales », dans Pierre-Bernard Lafont (éd), *Les Frontières du Vietnam*, op. cit. p. 33.
[207] Le collectif, « La notion de frontière dans la partie orientale de la péninsule indochinoise », dans Pierre-Bernard Lafont (éd), Les Frontières du Vietnam, op. cit. p. 21

barbares[208] était une vaste zone où l'empire pouvait implanter des postes fortifiés à partir desquels devait s'exercer une influence, où des fonctionnaires pouvaient être détachés.

Ainsi furent occasionnellement ou de manière plus pérennes créées des préfectures, *phủ*, où s'exerçait un pouvoir nominal sur des populations allogènes. Ce pouvoir trouvait sa réalité dans le paiement de tributs. Le goût des Vietnamiens pour le cadastrage pouvait être satisfait : les Sipsong Châu Tay faisaient partie de la province de Hưng Hóa, *Hưng Hóa tỉnh*. Ils relevaient de quatre préfectures, *phủ*, mais gardaient leur appellation de *châu* car dirigés par des chefs locaux. Une intégration plus poussée dans l'appareil impérial leur aurait valu d'êtres appelés *huyện*[209].

Plus au Sud l'Empire d'Annam avait conçu plusieurs *trấn*, le plus célèbre desquels était le Trấn Ninh instauré en 1828 à la suite de l'allégeance de Tiao Noy à l'empereur Minh Mang. Le *phủ* de Trấn Ninh compta alors sept *huyện* : Quang, Nien, Xuy, Khan, Kuong, Cat et Moc[210]. Les autres *trấn* furent le Trấn Man, dépendant du Thanh Hoa, leTrấn Biên, le Trấn Tĩnh et leTrấn Định, dépendant tous trois du Nghệ An, leTrấn Tây (Cambodge)[211].

5/ Essai de cartographie des Etats de la région vers 1828.

a) Le mandala siamois vers 1828 et son organisation[212]

A l'aube du XIXe siècle, au centre du Siam se trouvait le domaine royal, le *vang rajadhani*[213], qui couvrait la basse vallée de la Ménam Chao Phraya[214] et irradiait vers les provinces majeures tributaires (*muong luk luang*) elles-mêmes subdivisées en trois classes : première (*muong ek*), seconde (*muong do*) et troisième (*muong tri*). Le gouvernorat des provinces majeures était souvent attribué à des membres de la famille royale. Il y avait deux provinces de première classe : Phitsanulok au Nord, à proximité de l'Isan et du royaume de Luang Prabang ; Nakhon Srithammarat au Sud. Il y avait six provinces de seconde classe parmi lesquelles Nakhon Ratchasima (Khorat) et sept de troisième classe parmi lesquelles Phichit qui jouera un grand rôle militaire par la suite. Des *muong* de quatrième classe existaient également, de taille plus réduite dépendant soit directement du domine royal soit des muong de première classe, notamment sur les marches de l'Isan. Au-delà cette galaxie proprement siamoise gravitaient les Etats tributaires du Lan Na, de Nan et des principautés laotiennes.

[208] Le collectif, « La notion de frontière dans la partie orientale de la péninsule indochinoise », dans Pierre-Bernard Lafont (éd), Les Frontières du Vietnam, op. cit. p. 21
[209] Philippe Le Failler, *La Rivière Noire, l'intégration d'une marche frontière du Vietnam*, op. cit. p. 50
[210] Mayoury & Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p. 233 et Brière, Exposé des droits de l'Annam sur le Laos Central, 15 juin 1983, ANOM
[211] Lê Thanh Khoi, *Le Viêt Nam, histoire et civilisation*, op. cit. p.
[212] Voir cartes pp.
[213] Stanley Tambiah, *World Conqueror and World Renouncer*, op. cit. p. 136
[214] Voir carte p. 210

La hiérarchie provinciale s'est affinée à partir de 1828 : les chefs lieux des provinces, pour utiliser un vocabulaire plus parlant à un Occidental, s'intitulaient « *huamuong* » (tête de muong), ils exerçaient une tutelle sur des villes, les *muong* dont la taille pouvait énormément varier. Le caractère de *muong* était largement honorifique, à défaut de cet honneur, une ville était qualifiée de satellite[215]. Tout satellite dépendait d'un *muong* et un simple village pouvait être élevé au statut de satellite par décret royal.

L'étendue de cette galaxie s'était développée dès 1779 à l'issue du premier conflit avec le Royaume du Vientiane, celui-là même qui avait permis aux Siamois de s'emparer du bouddha d'émeraude. La dynastie Chakri, s'appuyant principalement sur le *muong* de Khorat, avait gagné une emprise sur quelques *muong* de la rive droite du Mékong, tels que Chonnabot, Khon Kaen, Yasothon[216], Mukdahan, Khemmarat et Oubon où Rama 1$^{er}$ avait soutenu un prince en opposition avec Vientiane. D'autre part, forte de son influence au Cambodge, elle était bien implantée dans l'aire géographique située au sud de la Sé Moune deSurin à Sisaket et Det- Oudom et de part et d'autre de la chaîne des Dangrek à Sangkha et Khukhan[217]. Enfin Bangkok manoeuvra pour démanteler le *muong* de Souvannaphoum au profit de *muong* qui lui étaient plus favorables[218]. Après la victoire sur Tiao Anou en 1827 et la destruction de Vientiane, le mouvement n'a fait que s'amplifier. En 1828 le *muong* de Nongkhai fut créé qui relevait directement de Bangkok pour des raisons stratégiques et les Siamois amplifièrent leur contrôle des muongs riverains du Mékong, de Nakhon Phanom à l'embouchure de la Sé Moune. L'ensemble des *muong* de l'Isan, toujours gouvernés par des princes laotiens, restaient nominalement autonomes, Bangkok s'intéressant davantage aux emplacements stratégiques le long du Mékong et délaissant le centre de l'Isan.

b) Le mandala de Luang Prabang[219]

Un document de 1828[220] identifie plus de seize *muong* sous l'ombrelle de Luang Prabang : Muong Thaeng, Muong Ya, Muong Kuan, Muong Lamlaosongdam, Muong Sapwaek, Muong Xieng Bu, Muong Pi, Muong Suam, Muong Sathai, Muong Samneua, Muong Chai, Muong Hang, Hua Muong (sic), Muong Kua, Muong Thaen et Muong Yiam. D'autre part Luang Prabang collectait des taxes à Muong Xieng Khouang, Muong Xieng Di, Muong Sup, Muong Saeng, Muong Kasri, Muong Mak et Muog Srihararat[221]. S'il est bien évidemment difficile de reporter ces noms sur une carte, on devine l'étendue du royaume et voit qu'il exerçait sa tutelle sur les Houa Phan et le le pays Phou Eun. Toutefois ces dernières relations tributaires étaient fragiles.

[215] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 50-51
[216] Mayoury & Pheuyphanh Ngasyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p. 43
[217] Constance Wilson, « Tribute, Insigna and Royal Gifts. The Assimilation of Elites in the Khorat Plateau and the Middle Mekong Valley to Central Thai Court Culture during the Nineteenth Century », dans Constance Wilson, *The Middle Mekong River Basin*, op. cit. p. 274
[218] Mayoury & Pheuyphanh Ngasyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p. 43
[219] Voir carte p. 211 En fait nous ne sommes pas encore arrivé à identifier la totalité des *muong*.
[220] Chotmaihet ratchakan thi sam (CMH R. 3), Bibliothèque Nationale de Bangkok
[221] Constance Wilson, , « Tribute, Insigna and Royal Gifts. The Assimilation of Elites in the Khorat Plateau and the Middle Mekong Valley to Central Thai Court Culture during the Nineteenth Century », dans Constance Wilson, *The Middle Mekong River Basin*, op. cit. p.285 note 7

Si Luang Prabang put profiter de la défaite de Tiao Anou pour s'adjoindre Muong Soui pris à Vientiane, l'allégeance de Xieng Khouang n'allait pas durer, faute d'appuis locaux, tandis que tiao Noï, le prince Phou Eun allait verser le tribut à Huế[222]. Dans la pratique les Houa Phan et le royaume de Xieng Khouang étaient dans un régime de « song faïfa » et prêtaient allégeance à la cour de Huế. Dans le nord, le véritable contrôle de Luang Phrabang ne s'exerçait guère au-delà de Muong Ngoi[223].

En ce qui concerne les Hua Phan, les premiers résidents français apportent un éclairage intéressant[224]. M. Hardy raconte que la région, originellement majoritairement peuplée de Lao, est morcelée en cantons où dominent respectivement d'autres ethnies (cela s'est vraisemblablement produit postérieurement à 1828). Jusqu'à 1744 elle relevait de Luang Phrabang ; à la suite de la guerre avec Vientiane l'allégeance changea et des troupes vientianaises tinrent garnison jusu'à 1827. Les Siamois firent alors irruption mais se retirèrent. Les Houa Phan recouvrèrent alors une sorte d'indépendance avec des muong autonomes mais unis dans l'adversité. Lorsque Luang Phrabang fut de nouveau investi de la tutelle, comme nous le verrons plus bas, les chefferies locales opposèrent une vive résistance. Les Houa Phan payèrent alors pendant quarante ans tribut au Viêt Nam et à Luang Phrabang.

c) Le mandala de Champassak[225]

Il est le produit vers 1828 d'une histoire déjà mouvementé. Le royaume de Champassak est fondé tardivement, vers 1720. Ses débuts sont brillants : son aire de rayonnement s'étend de la cordillère annamitique jusqu'au long des Dangrek au sud, jusqu'à la Sébang Hien au nord. Mais, tirant parti de querelles intestines, le Siam imposa sa tutelle e 1777. Le royaume va dès lors être victime de l'alignement de son prince Tiao Yo derrière son père Tiao Anou. En 1811 ou 1812 les Siamois confisquèrent le bouddha de cristal, palladium de la dynastie[226]. En 1817 Khong se détache du mandala.

En 1828 le royaume a été largement amputé et ce qu'il en reste est contrôlé par Bangkok. La capitale siamoise prend le contrôle du Muong Khong, rebaptisé Muong Sithandone, de Muong Man rebabtisé Muong Saravane et muong Kham Thog Luong rebaptisé Muong Kham Thong Gnay et recevant comme satellite Saphat. Khong Tieng et Samia fur détachés de Champassak et rattachés à Khemmarath[227]. Il ne restait plus à la principauté, centrée sur Muong Kao que quelques villages sur la rive gauche du Mékong et la zone comprise entre la rive droite du

[222] Mayoury et Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p. 233
[223] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.36.
[224] ANOM, boîte GGI , dossier 20724, 1894-1895, « Rapport de M. Hardy sur la situation des Hua Panh Tang Hoc », op. cit.
[225] Voir carte p. 212
[226] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campasak », oudans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 564
[227] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campasak », oudans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 566.

Mékong et la Nam Don Nay. Toutefois Tiao Hui, le prince de Champassak réagit comme il put et érigea le village de Keng Noy en Muong Kham Thong Noy[228].

d) Le mandala de Xieng Khouang[229]

Xieng Khouang fut gravement affecté par la guerre de 1827, car son roi, Tiao Noy qui avait livré Tiao Anou aux Siamois et donc causé sa mort, fut à son tour exécuté tandis que la cour de Huế étendait sa domination et transformait le royaume en *phủ* et la région allait donc être désormais connue sous le nom de Trấn Ninh. Mais les Vietnamiens maintinrent les traditions Phou Eun et les *huyện*, rebaptisés *wien* constituèrent le nouvel ensemble avec Xieng Khang, Xieng Sène, Xieng Kat, Xieng Kham, Muong Soui, Muong Mok, Muong Liem (ou Muong Houa Phan Liem)[230].

e) Les muongs de la rive gauche de la moyenne vallée du Mékong.

La déconfiture de Tiao Anou semble avoir laissé cette région très destructurée. Mahaxay aurait été la dernière ville à résister aux Siamois à cette époque. A l'issue de négociations la population fut déportée sur l'autre rive du Mékong et fonda Sakon Nakhone[231]. Nous faisons l'hypothèse que si ensemble il y avait eu, il fut démantelé et les Muongs restant, Mahaxay (rebaptisé Muong Phou Wa à cette époque, Muong Khamkeut et Muong Cammon vécurent de manière autonome mais sous influence vietnamienne.

Plus au sud, on a mentionné les « neuf châu Tiem » : Muong Phine, Muong Phabeng, Muong Tchépone, Muong Xieng Hom, Muong Nong, Muong Phalane, Muong Vang, Muong Bong, Muong Phong[232]. Il est difficile de savoir quel était le rayonnement respectif de ces cités. L'influence vietnamienne s'y fit très vite sentir mais sporadiquement.

f) Les mandalas de la rive droite du Mékong

a. Les muong

Comprendre la structuration du pays Isan en 1828 est une nécessité à laquelle nous ne pourrons hélas répondre que très partiellement. Il serait pourtant essentiel de savoir ce qu'était la région avant la guerre siamo-lao de 1778, entre 1778 et 1827, et après. Nous savons que certains Muong comme ceux de Suvannaphoum, Nakhon Phanom, Nong Han et Roi-Et ont une existence ancienne, mais qu'en est-il des autres ? La géographie actuelle de l'Isan est trompeuse mais l'histoire des sites religieux pourrait donner de fortes indications. A l'issue de la défaite lao de 1778, des déportations eurent lieu. Les populations lao furent dispersées très loin : à Bangkok, à Phetchburi très au sud, à Saraburi mais aussi dans l'Isan. Vingt-deux muongs furent fondés

[228] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campasak », oudans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 568.
[229] Voir carte p. 213
[230] Charles Archaimbault, « Les annales de l'ancien royaume de S'ieng Khwang », dans, Bullletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, op. cit. p. 585-586 et Charles Lemire, *Le Laos annamite*, op.cit.p. 56 et carte p. 64
[231] Pierre Grossin, Notes sur l'histoire de la province de Cammon, op. cit. p. 17.
[232] Charles Lemire, Le Laos annamite, op. cit. p. 6

entre 1778 et 1828. On sait également que Tiao Anou et ses lieutenants procédèrent eux aussi à des mouvements de populations. Ils tentèrent non seulement de rapatrier les Lao de Saraburi[233] mais partout où leurs troupes avancèrent elles expédièrent des cohortes de villageois vers Vientiane[234]. Pour identifier les muong qui existaient en 1827, la référence à ceux qui se révélèrent les alliés et les ennemis de Tiao Anou constitue une piste appréciable.

Parmi les ennemis de Vientiane, Khorat tient une place à part : le muong, situé à proximité de sites khmers prestigieux comme Phimay a joué un grand rôle historique dès la fin du XVIIIe siècle. Dirigé par des gouverneurs ambitieux, il fut le principal auxiliaire des rois de Siam, au grand dam des princes laotiens. Les préoccupations économiques n'y furent pas étrangères : idéalement situé, Khorat a très tôt voulu diriger le commerce laotien vers Bangkok et le contrôler. Ses villes satellites furent vite les plus nombreuses.

Chonnabot et Khon Kaen au, nord de Korat restèrent fidèles à Bangkok. Néanmoins villes sans doute de petite taille à l'époque, elles disposent de peu de satellites.

Mukdahan, Khemmarath et Oubone, stratégiquement situées sur le Mékong ou la Sé Moune se rangèrent derrière le roi de Siam et créèrent ou agrandirent leur mandala à cette occasion. C'est indiscutable pour Oubone qui se posa vite en rival de Champassak et priva le royaume lao de ses tributaires à l'ouest de la Nam Don Nay. Oubone d'ailleurs relevait directement de Bangkok depuis 1814[235]. Khemmarath, anciennement Ban Kong Phanieng, fut érigé en muong à la même date. Il en fut de même de Yasothon : autrefois appelé Sing Tha, Yasothon fut érigé en muong en 1814[236]et contrôla une partie de la vallée de la Nam Chi.

A l'inverse, Nakhon Phanom, situé également de façon stratégique le long du Mékong et contrôlant avec Lakhon les deux rives du Mékong, prit parti pour Tiao Anou. Sakon Nakhon devait encore être à l'époque un centre mineur. En revanche Kalasin était vraisemblablement un muong important. Nous avons vu enfin que Souvannaphoum, situé non loin au nord-est de Khorat et à proximité de Yasothon avait été dépouillé de ses dépendances.

g) Le mandala de Nan[237]

Il mérite d'être mentionné car cette principauté, située au débouché du commerce luang prabanais et ambitionnant de capter les flux avec la Chine, a joué un rôle historique. Très autonome par rapport à Bangkok, entretenant de bonnes relations avec le royaume de Luang Prabang, elle s'est beaucoup étendue au-delà du Mékong , jusqu'à toucher Xieng Kheng au nord-ouest et les Sipsong Panna au nord. Ses princes ont également participé aux mouvements de dépopulation des zones du Haut-Mékong.

[233] Mayoury & Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit.
[234] Mayoury & Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit
[235] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campasak », oudans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 566
[236] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campasak », oudans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 566.
[237] Voir carte p. 214

Le muong de Nan avait apparemment beaucoup souffert des guerres birmanes[238] mais il se redressa rapidement au contraire de Xieng Sène. Au début du XIXe siècle Nan soutint les Siamois dans leurs conflits avec les Etats Shan et en profita pour étendre son influence sur la rive nord du Mékong jusqu'à Luang Nam Tha. Le mandala de Nan comportait donc les muongs tels que Viengphoukha, Luang Nam Tha, Chiang Khong au rôle commercial important. Des sources indiquent qu'au sud-est du muong de Luang Nam Tha figurait jusqu'au milieu du XIXe siècle une principauté de Puka ( ?), gouvernée par des Tay Lü[239].

En 1827 Nan, comme Luang Prabang, adopta une neutralité finalement favorable au Siam.

h) Le mandala birman

Nous le mentionnons en raison de prétentions de la cour d'Ava par l'intermédiaire des Shan sur le nord du Lan Na et sur les territoires aujourd'hui laotiens du Haut-Mékong. La région se structurait autour de Xieng Tung (Chiang Tung ou Kengtung) avec comme satellites Muong Yang, Muong Yòng, Muong Phayak sur la rive droite du Mékong et Muong Mung sur la rive gauche. D'autre part, au-delà du cadre de notre étude, les Birmans exercçaient une co-suzeraineté avec les Chinois sur les Sipsong Panna[240].

i) Les Sipsong Panna

En langue Lü, « *moeng* »[241] est l'équivalent de « *muong* », nous respecterons cette diversité. Les douze Panna s'étendaient de part et d'autre du Mékong sous la houlette de Xieng Hung (ou Chiang Rung, Jinghong aujourd'hui, Moeng Alawi dans les chroniques) : le Moeng La, constitué de Moeng La et Moeng Pan ; le Moeng La Hò, comprenant Simao (Moeng La Hò) et Moeng La Tai (Liushun); Chiang Tòng; Moeng Hing; Moeng U structuré autour de Moeng U Neua et Moeng U Tay; Moeng Ham ; Moeng Cae (Tiè) ; Moeng Hun ; Moeng Long ; Moeng Phong avec ses satellites Moeng Yuan et Moeng Mang ; Moeng Hai avec ses tributaires Moeng Ngat, Moeng Khòn, Kang Chiang ; Chiang Coeng (Tieung) couvrant Moeng Waen, Moeng Hem et Moeng Yang Nòi[242].

j) Le royaume de Xieng Kheng[243]

La principauté de Xieng Kheng, située à cheval sur le le Haut Mékong, juste au sud des Sipsong Panna, représentait le prototype de la principauté avec trois suzerains (muong sam faifa ເມືອງ ສາມ ໃຜ ຟາ) : Chiengmai, Nan et Xieng Tung[244]. Le système galactique de la principauté

[238] Andrew Walker, *The Legend of the Golden Boat*, op. cit. p. 29
[239] Pierre-Bernard Lafont, *le Royaume de Jyn Khen* op. cit. p. IV
[240] Foon Ming Liew Herres, Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicle of the Sipsong Panna*, op. cit. pp. 49-56
[241] Voir carte p. 215
[242] Foon Ming Liew Herres, Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicle of the Sipsong Panna*, op. cit. p. 30
[243] Voir carte p. 213
[244] Thongchai Winichakul, *Siam mapped, Geo-body of a Nation*, op. cit. pp. 73-74 et Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicles of Chiang Khaeng*, op. cit. p. 1

semblait avoir une certaine originalité en ce sens qu'en marge des muongs principaux, peu nombreux, Muong Sing et Muong You, contrôlant les Tay Lü , Tay Khun et Tay Neua des plaines, la capitale administrait des unités de vingt villages appelées *to* (ຫ້ວ). Ces unités comprenaient un regroupemet intermédiaire, le *bouak* (ບ້ວກ). Bouak et to, situés à la périphérie devaient être essentiellement peuplés d'Akha[245].

k) Les *muong* des Sipsong Châu Tay[246]

L'ensemble des Sipsong Châu Tay, qui pouvait être composé de seize unités, recouvrait essentiellement le nord-ouest du Viêt Nam autour de la Rivière Noire mais a inclus une partie de la bordure yunnanaise au nord et quelques cantons des Houa Phan au sud. Il s'agissait, du nord au sud de Muong Tum, Muong Hoang, Muong Tiêng, Muong Khem, Muong Chup et Muong Mi aujourd'hui situés au Yunnan ; de Muong Chan, Muong Lay, Muong Chiên, Muong Teuc, Muong Bang, , Muong Khoai, Muong Theng, Muong La, Muong Lay Lek, Muong Moc, Muong Ma dans le bassin de la Rivière Noire ; de Muong Kaia, Muong Chenh, Muong Vinh Kom dans le bassin de la Song Ma[247]. Une autre énumération[248] reprenant Muong Lay, Muong Chiên, Muong Tâc, Muong Then (Muong Thanh), Muong La, mentionne également d'autres noms : Muong Xang (Muong Mo), Muong Vat, Muong Mua, Muong Muoi,, Muong Lo. Le peuplement était essentiellement Tay Noir, établi sur le cours moyen de la Rivière Noire, et Tay Blanc aux extrémités nord et sud de la zone. Sur les hauteurs on trouvait essentiellement des Khmou. On trouvait également en petit nombre des Hani (Akha), des Lolo et des Lü.

l) L'organisation des sociétés [249]

Le cadre de notre présent travail ne se prête pas à une présentation synthétique et approfondie des sociétés Tay du début du XIXe siècle. Nous nous contenterons ici d'un bref survol sur la base de l'information à laquelle nous avons eu accès.

La société siamoise était organisée de faço hiérarchisée ainsi que nous avons pu l'esquisser dans l'évocation du système des emboîtements. La conception de l'univers et de la personne telle que nous l'avons vue plus haut pouvait générer une organisation très hiérarchisée de la société. Le roi possédait non seulement les terres de son royaume mais aussi les individus qui les habitaient : il était le *Tiao Phaendin* et le *Tiao Chiwit*. Une chaîne d'allégeances personnelles existait du bas en haut de l'échelle sociale qui pouvait s'accompager de dévolution de terres, d'où le terme de *sakdina* (exercice de pouvoir sur une rizière) souvent appliqué à ce système. Ce n'est pas le lieu ici de le décrire dans toute sa complexité, mais, appliqué au Siam proprement dit, il permit certainement à la monarchie Chakri de renforcer certainement sa puissance économique et militaire. Au niveau inférieur se situaient les esclaves puis les roturiers, appelés *phrai*. Cette

[245] Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicles of Chiang Khaeng*, op. cit. p. 16.

[246] Voir carte p. 216
[247] D'après la carte établie par la Mission Pavie.
[248] Philippe Le Failler, *La Rivière Noire*, op. cit. p. 47
[249] Voir carte p. 217

catégorie était divisée en deux catégories, les *phrai luang* relevant directement de la couronne et les *phrai som* relevant in fine d'un *krom*. Les phrai devaient tous allégeance à un *nai* (maître, chef) lequel appartenait à un *krom*, équivalent à un muong ou à une fonction régalienne. Au sommet de la hiérarchie se trouvait le roi entouré de l'*Ouparat*, du *ratchawong* et du *ratsabout*.

Le XIXe siècle allait voir des évolutions significatives à la suite des premières réformes de Rama 1er qui introduisit la notion de personne dans le Traiphoum et l'atténuation du caractère divin de la royauté. Les leçons de la défaite de 1767 face aux Birmans, le contact avec l'occident, l'ouverture au commerce international, l'arrivée des migrants chinois, la possibilité de réforme fiscale exercèrent une forte influence[250]. Ces événements majeurs développèrent parallèlement le clientélisme et donc des éléments de double hiérarchie et firent émerger des dynasties nobilières puissantes (les Bunnag notamment).

Dans les royaumes lao où l'autonomie villageoise était forte comme l'a étudié Christian Taillard, la société devait être relativement atomisée sous l'autorité assez concentrée du roi, de l'oupahat, du ratchawong et du ratsabout, secondés à l'échelon local par des tiao muong et des nai ban (chefs de village).

Les Sipsong Panna étaient fédérés sous l'autorité du Tiao Fa, dont nous avons vu qu'il était un descendant de Phaya Tieung (Phaya Coeng). Les Tiao moeng ou tiao panna n'avaient pas la même obligation généalogique. Le Tiao Fa , en tant que tiao phaendin pouvait répartir la terre dans chacun des moeng à conditionde pouvoir s'appuyer sur la noblesse locale et les officiels « thao khoun » qu'il nommait. Pour assurer une certaine cohésion à l'ensemble, le Tiao Fa sur le « conseil interne des nobles » (Noe sanam nai), résidant en permanence à la cour et au sein duquel étaient désignés le Tiao Mom Upalacha, le Tiao Long Phasat, le Tiao Long Na Paen, le Tiao Long Na Khwa, et le « conseil externe des nobles » (Noe sanam nòk)[251]. A l'échelon local on trouvait les Pò Lam (traducteurs) moeng et les Pò lam ban. D'une façon générale la société était stratifiée en quatre classes avec une aristocratie héréditaire (chüa tiao), des nobles inférieurs et des officiels (thao khoun ou thao phraya), une classe roturière comprenant lesTay originels (phay thay ou thai moeng), les nouveaux venus (lek nòi ou hòn hai) et les descendants de l'aristocratie déchus (louk lan thao phaya) et des esclaves (khoy)[252].

Dans les Sipsong Châu Tay, les chefs des grandes familles désignées par leur hérédité sacrée, les Đèo, les Cầm ou Lo Cầm, les Xa, les Hoang et les Bạc Cầm régnaient sur des entités politiques et socio-économiques voisines.Maîtres du territoire, une de leurs fonctions primodiales était de répartir les rizières inondées. Intercesseurs des puissances du sol, il leur appartenait de le distribuer et de gérer les systèmes hydrauliques[253] . Le même système prévalait dans chacun des

[250] Akin Rabibhadana, *The Organization of Thai Society in the Early Bangkok Period 1782-1873*, op. cit. pp. 147-148

[251] Foon Ming Liew Herres, Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicle of the Sipsong Panna*, op. cit pp. 20-23.

[252] Foon Ming Liew Herres, Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicle of the Sipsong Panna*, op. cit pp. 24-27.

[253] Philippe Le Failler, *La Rivière Noire*, op. cit. p. 46

muong, mais aucun « primus inter pares » ne les fédérait. Les Tay étaient les exploitants des rizières mais les Khmou s'intégraient aussi dans l'organisation.

Du point de vue de l'empereur vietnamien ces *muong*, appelés châu en évocation de la délégation de gouvernement à des chefs locaux, faisaient partie de la province de Hưng Hóa, administrée de façon assez distante par un gouverneur depuis le XVIIIe siècle

La stratification sociale du royaume de Xieng Kheng distinguait les roturiers (*phai moeng*), les nobles ou officiels (*khoun bouak et khoun to*), puis le roi dont la capitale s'est plusieurs fois déplacée au gré des conflits. Le gouvernement était exercé par un conseil de trente deux khoun, conseil appelé neua sanam ou ho sanam. La légende voulait qu'ils descendissent des cinq Tay qui avaient accompagné le roi fondateur ; en fait ils étaient sans doute les représentants des chefferies qui avaient conduit ces groupes Tay Lü sur le territoire[254]. Sous le vice-roi, oupalat appelé Tiao Mom Kaem Muong, siégeaient huit primi inter pares, les huit *khatieung* (khacoeng)[255].

6/ Conclusion de la première partie

Empires, royaumes et principautés qui avaient déjà une longue histoire allaient vivre un siècle très mouvementé. Nous avons tenté de reconstituer brièvement ce qu'étaient ces sociétés en ce premier quart du XIXe siècle avec leurs croyances, leurs rites, leur conception de l'espace, leurs systèmes politiques. Nous regrettons bien évidemment d'avoir négligé les situations économiques respectives et les rapports que ces Etats pouvaient entretenir entre eux dans ce domaine. En dépit d'un fonds commun très important articulé autour des croyances pré-bouddhiques et du bouddhisme theravada, les royaumes à l'ouest de la cordillère annamitique présentaient des différences significatives et la géographie allait les exposer de façon fort différente à la mondialisation qui s'annonçait. L'objectif final que nous nous étions assigné dans cette première partie était l'établissement d'une carte de la région vers 1828 avec toutes ses inévitables imperfections[256].

Un pays, le Siam, allait procéder à ue révolution dans ses conceptions du monde et par là même modifier radicalement son attitude traditionnelle vis-à-vis de ses voisins. Cette révolution a été admirablement décrite[257], nous ne ferons ici que de la résumer. Les Siamois qui, au début du siècle, concevaient, selon le Traiphoum, que la terre était plate, que les frontières étaient des zones indistinctes librement franchissables par les peuples mais si possible dépeuplées et que devaient surtout être contrôlés les points de passage du commerce et des invasions et enfin que les systèmes galactiques de pouvoir suffisaient à l'équilibre régional, les Siamois donc allaient mettre en cause l'ensemble de ces conceptions. Deux phénomènes majeurs allaient les y pousser : le contact avec les Anglais sur leur flanc occidental dès lors que s'engagea la première guerre

[254] Pierre-Bernard Lafont, *Le Royaume de Jyn Khen*, op. cit. p. XXVII.
[255] Volker Grabowsky & Renoo Wichasin, *Chronicles of Chiang Khaeng*, op. cit. pp.14- 15.

[256] Voir cartes en annexe pp.
[257] Thongchai Winichakul, *Siam Mapped, Geo-Body of a Nation*, op. cit.

anglo-birmane en 1924 d'une part, la curiosité intellectuelle de celui qui allait devenir le roi Rama IV Mongkut qui lui fit abandonner le Traiphoum vers 1836[258].

En 1825 le capitaine Henry Burney de l'East india Company, fut dépêché à Bangkok pour régler l'affaire des Etats malais. Les Anglais avaient en effet négocié la cession du territoire de Wellesley avec le Tiao Muong de Nakhonsitthamarat à l'insu de Bangkok. Pendant le long séjour de Burney, les Anglais avaient vaincu les Birmans en 1826 et annexé le Tenasserim : l'empire des Indes jouxtait désormais le Siam en deux endroits. Les Anglais entendaient bien fixer une frontière linéaire et infranchissable avc le Siam : le choc culturel allait être rude à Bangkok. Les Anglais, tout au long des négociations qui allaient être longues en raison des trois guerres anglo-birmanes firent découvrir aux Siamois un nouveau concept de frontières. Il fallut près de soixante-dix ans pour régler l'ensemble de la question.

La seconde révolution fut interne et émana de la cour. Mongkut avait pris la robe vers 1820 au moment de l'avènement de Rama III. Passionné d'astronomie et d'astrologie, féru de géographie, maîtrisant bien l'anglais, vers 1830 il se lia à Mgr Pallegoix, lui-même versé en astronomie, rencontra des missionnaires anglais, JohnTaylor Jones, Bradley and House en 1833 qui avaient apporté cartes et globes terrestres. En 1843, le révéren Jesse Caswell publia « Almanac and Astronomy », un ouvrage démontant le Traiphum, qui fit forte impression[259]. Mongkut, devenu roi en 1851, était un homme convaincu de la rotondité de la terre, de la rationalité des frontières et de la valeur du territoire.

Le Siam, mieux armé intellectuellement, averti des nouvelles du monde par les nombreux voyageurs, enrichi par le commerce avec la Chine d'abord, instruit par l'expérience des guerres avec ses voisins se préparait lentement mais sûrement à se penser en Etat-nation moderne.

Le Laos de son côté présentait un modèle politique fragmenté : l'adhésion au pouvoir présentait des différences sensibles de Luang Phrabang à Champassak en passant par Vientiane et Xieng Khouang. Le royaume de Luang Phrabang présentait un modèle original d'association pluri-ethnique adapté à un certain statu quo qui faisait sans doute le boheur des peuples. Mais ces équilibres politiques allaient subir l'impact des troubles chinois et de la fragilité de l'unio vietnamienne avec le déclin économique qui les accompagnait. Le Laos enclavé était mal placé pour tirer profit des grands changements dont piuvaient bénéficier les Etat côtiers.

Enfin les confédérations de type Sipsong Châu Tay et Sipsong Panna, voire Hua phan Thang Hok, leurs structures politiques en faisaient au mieux des structures solidaires, au pire le théâtre de rivalités permanentes et leur enclavement était trop important.

Il est temps maintenant d'envisager la grande histoire.

[258] Thongchai Winichakul, *Siam Mapped, Geo-Body of a Nation*, op. cit. p. 37.
[259] Thongchai Winichakul, *Siam Mapped, Geo-Body of a Nation*, op. cit. p. 37.

# DEUXIEME PARTIE :

# La confrontation des acteurs régionaux

La destruction de Vientiane en 1828 inaugurait une période très troublée pour toute la péninsule indochinoise et le sud de la Chine. Le Laos allait se trouver dans l'œil du cyclone. Trois types de phénomènes allaient déstabiliser la région : les ambitions des puissances montantes, les troubles internes des uns et des autres, l'irruption des Occidentaux. Par souci de clarté, nous réservons le dernier thème pour une troisième partie et allons décrire ici les évènements « entre Asiatiques » en gardant à l'esprit le caractère légèrement artificiel de cette césure puisque les guerres de l'opium en Chine, la conquête de la Malaisie et de la Birmanie par les Anglais puis l'arrivée des Français dans le delta du Mékong auront bien entendu des répercussions dans toute la Péninsule. Les Laotiens, pour isolés qu'ils fussent, suivaient ces évènements et le meilleur exemple en est la rencontre entre Tiao Anou et John Crawfurd à Bangkok en mai 1822. Le roi de Vientiane espérait alors clairement que l'Angleterre prendrait le parti du Laos contre le Siam et que la marine britannique pourrait faire diversion lorsque les Lao fondraient sur Khorat[260]. Le calcul s'est révélé une funeste erreur.

La disparition d'un Etat-tampon entre le Viêt Nam et le Siam créait un vide dangereux qui allait briser l'amitié siamo-vietnamienne esquissée sous Gia Long. Nous consacrerons un premier chapitre au conflit qui occupa le deuxième quart du siècle. La relative retenue dont firent preuve les Vietnamiens dans l'affaire ou le relatif désintérêt de la cour de Huế pour le Laos ouvrirent la voie aux Siamois qui développèrent à l'égard des diverses entités politiques laotiennes une stratégie que nous décrirons dans le deuxième chapitre. Nous évoquerons brièvement dans un troisième chapitre les troubles internes et les conflits annexes qui ont amplifié les tensions et vraisemblablement coûté cher aux principautés laotiennes. Enfin nous consacrerons le dernier chapitre au cataclysme que générèrent les guerres civiles chinoises dans le troisième quart du siècle.

## 1/ Les relations siamo-vietnamiennes et la guerre de 1834-1847[261]

La cour de Bangkok avait rendu d'éminents services à Nguyễn Anh en l'accueillant en 1785 après sa défaite contre les Tây Són. Il y resta jusqu'à 1787 avant d'entamer la conquête du pouvoir. Les Laotiens de leur côté l'avaient également soutenu : le roi Nanthasen avait apporté plusieurs fois son concours et le roi en personne se joignit aux troupes de Nguyên Van Thuy pour attaquer le Nghệ An[262]. En 1802, réunifiant le pays il montait sur le trône à Huế sous le nom de Gia Long.

[260] Mayoury & Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. pp. 108-130
[261] Voir carte p. 218
[262] Lê Thanh Khoi, *Le Viêt Nam, histoire et civilisation*, op. cit. p. 336

Des relations cordiales s'étaient établies entre les deux puissances montantes. Toutefois deux cultures n'allaient pas tarder à s'affronter. Du côté vietnamien Gia Long allait raviver les éléments de culture chinoise, faire rédiger des traités de géographie dans lesquels, par exemple, l'atlas du Cambodge était intitulé « une géographie du grand pays barbare »[263]. Pour se parer du côté laotien Gia Long fit créer le poste militaire d'Ai Lao et le cercle (đạo) de Cam Lọ, surveillant les minorités austro-asiatiques[264]. En 1815 Gia Long publia une liste de treize pays vassaux, parmi lesquels figuraient Luang Prabang, Vientiane, Xieng Khouang, la Birmanie.. Huế entendait imposer un style chinois à ses relations internationales mais n'y parvenait pas vraiment, les « vassaux » laotiens n'envoyant le tribut qu'épisodiquement ou entendant traiter d'égal à égal comme la Birmanie[265]. De son côté, le roi de Siam, ayant ravivé le Traiphoum, se considérait comme le Cakkavati, régnant sur les quatre orients et auquel les rois extérieurs, reconnaissant ses mérites insurpassables, se soumettaient volontairement. Plus prosaïquement, le roi de Siam détenait un monopole du commerce extérieur du pays, le port de Bangkok accueillait des myriades de jonques chinoises ; un intérêt évident pour le drainage des ressources de l'arrière-pays devait se manifester. Charles Gützlaff en 1832 remarquait un commerce très actif entre le Sud-Laos et Bangkok, fait d'or, d'ivoire, de peaux de tigres et de produits aromatiques[266]

Le jeu des puissances ne devait pas tarder à faire surface. En 1822-1823 la cour d'Ava envoya une mission à Saigon et Huế et proposa une alliance contre le Siam qui fut prudemment rejetée[267]. Néanmoins la graine des rivalités étaient semée. La guerre entre Bangkok et Vientiane en 1827 allait précipiter les évènements. Les Vietnamiens durent apprécier modérément le fait que les troupes siamoises, exerçant un droit de poursuite, poussèrent une pointe en territoire vietnamien du côté de Quảng Trị où elles furent repoussées[268]. La cour de Huế opta néanmoins au début pour la prudence. Tiao Anou s'étant réfugié à Quy Hợp, poste frontière avec le Nghệ Tinh, demanda le 30 mai 1827 l'aide de l'empereur Minh Mạng. Au même moment les Phou Eun de Xieng Khouang réclamaient au mandarin de Kỳ Sơn une assistance militaire[269]. Minh Mạng choisit de ne pas mettre en jeu les bonnes relations avec le Siam en dépit de conseils opposés du maréchal Lê Văn Duyệt[270] ; il le notifia aux diplomates siamois. L'affaire n'allait hélas pas s'arrêter là car le roi de Luang Prabang Manthathourath arracha Muong Soui au Royaume de Xieng Khouang, ce qui poussa son prince à se réfugier au Viêt Nam et à faire allégeance à Minh Mạng. L'empereur vietnamien en tira les conclusions et créa dès 1828 le phủ de Trấn Ninh dont le *tri phủ* fut Tiao Noï. Ce fut alors le tour de Muong Tiay de réclamer la protection de Huế [271]alors que les troupes vietnamiennes réclamées à Kỳ Sơn se déployaient sur la Plaine des Jarres. Plus au sud, le prince de Mahaxay continuait la lutte contre les Siamois :

[263] Alexander Woodside, *Vietnam and the Chinese Model*, op. cit. p. 236
[264] Nguyễn Thế Anh, « Les conflits frontaliers entre le Vietnam et le Siam à propos du Laos au XIXe siècle», dans Philippe Papin (éd), *Parcours d'un historien du Viêt Nam*, op. cit. pp. 33.
[265] Alexander Woodside, *Vietnam and the Chinese Model*, op. cit. pp. 237-240
[266] Charles Gützlaff, *Journal of three Voyages along the Coast of China*, op. cit. p. 42
[267] Alexander Woodside, *Vietnam and the Chinese Model*, op. cit. pp. 239.
[268] Lê Thanh Khoi, Le Viêt Nam, histoire et civilisation, op. cit. p. 337.
[269] Mayoury & Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p. 224
[270] Mayoury & Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. pp. 228-230.
[271] Mayoury & Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. pp. 235-236.

Khammouane et Mahaxay se placèrent sous la protection vietnamienne. Le grand voisin saisit l'occasion : Muong Phong et Muong Phalane sur la Sé Bang Hien furent rattachés au phủ de Cam Lộ. Les chroniques vietnamiennes disent que finalement, à la suite des demandes de protection des nobles laotiens locaux, en 1827 et 1828 les territoires frontaliers furent organisés en *phủ* de Trấn Man (province de Thanh-hóa, avec les trois huyện de Trinh-cố, Sầm-nứa et Man-xôi), de Trấn Biên (province du Nghệ-an, avec les quatre huyện de Xa-hồ, Sầm-tộ, Man-soạn et Mường-lan), de Trấn Định (province du Nghệ-an, avec les trois huyện de Cam-cát, Cam-mon et Cam-linh), de Trấn Tĩnh (province du Nghệ-an, avec les trois huyện Thâm-nguyên, Mộng-sơn et Yen-sơn), de Lạc Biên ( Lạc Hoà face à Lakhon et son arrière-pays « sauvage »), les neuf châu du *phủ* de Cam-lộ, Mường Vang, Trà Bồn, Thượng Kế, Tá Bang, Xương Thịnh, Tầm Bồn, Ba Lan, Mường Bổng et Lang Thần[272]. Mais pour cette fois, satisfait de sa démonstration de force, Minh Mạng choisit la détente et se contenta de laisser de modestes garnisons dans les nouveaux phủ, y-compris au Trấn Ninh.

En juillet 1828 Tiao Anou réussit à se réinstaller à Vientiane avec l'aide des Vietnamiens qui tentèrent de négocier une fin pacifique au conflit siamo-lao. Ce fut en vain. Les Siamois ne renoncèrent pas et menèrent une deuxième offensive. Vientiane, prise pour la deuxième fois, fut rasée à l'automne et Tiao Anou dut s'enfuir vers la Plaine des Jarres avec les Siamois à ses trousses. Tiao Noï se laissa alors convaincre par le chef siamois de livrer Tiao Anou[273]. Mais une faction Phou Eun qui lui était hostile dénonça cette forfaiture du prince à Minh Mạng[274]. En mai 1829 un détachement vietnamien vint l'arrêter : il fut exécuté à Huế en janvier 1830. Le prince San lui succéda. Huế profita du retour des Siamois vers leurs bases pour obtenir l'allégeance des Houa Phan. Le Roi de Luang Prabang jugea prudent en 1831 de pratiquer la politique de double tribut au Siam et au Viêt Nam. Une ambassade fut enoyée à Huế offrir à Minh Mạng les fleurs d'or et d'argent[275]. Siamois et Vietnamien étaient désormais trop engagés sur le sol laotien pour reculer, bien que les relations diplomatiques aient été maintenues et que des échanges d'ambassades aient eu lieu en 1829 et 1830[276]. Les frictions n'étaient pas seulement politiques : les enjeux économiques avaient leur importance. Une concurrence opposait Vietnamiens et Siamois dans le captage des produits laotiens notamment dans le sud. Les Siamois, et notamment les gens de Khorat tenaient à contrôler plusieurs axes importants : celui de la Sé Bang Hien et un autre qui partait d'Attopeu, descendait vers Strung Treng et longeait la frange sud des Dangrek jusqu'à Prachinburi et Trat où attendaient les jonques[277]

[272] Nguyễn Thế Anh, « Les conflits frontaliers entre le Vietnam et le Siam à propos du Laos au XIXe siècle», dans Philippe Papin (éd), *Parcours d'un historien du Viêt Nam*, op. cit. pp. 35-36

[273] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom,* op. cit. p. 9.

[274] Snith Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival, the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p. 10.

[275] Lê Thanh Khoi, *Le Vietnam, histoire et civilisation*, op. cit. p. 337.

[276] Nguyễn Thế Anh, « Les conflits frontaliers entre le Vietnam et le Siam à propos du Laos au XIXe siècle», dans Philippe Papin (éd), *Parcours d'un historien du Viêt Nam*, op. cit. pp. 38.

[277] Puangthong Rungswasdisab, « Siam and the Contest for Control of the Trans-Mekong Trading Networks from the Late Eighteenth to the Mid-Nieteenth Centuries », dans Nola Cooke et Li Tana, *Water Frontier*, op.cit. pp. 101-118.

Une escalade s'engagea progressivement. En 1830 les Siamois tentèrent en vain de s'implanter sur la rive gauche du Mékong en face de Moukdahan. Ils dépêchèrent en 1831 le gouverneur de Yasothon à Nakhon Phanom avec pour mission de démanteler le muong de Mahaxay qui s'étendait alors de part et d'autre du Mékong et d'en déporter la population. Au début de 1833 les Vietnamiens, déjà bien implantés autour de Xieng Khouang avec l'aide de Tiao Huong, établirent un camp militaire face à Nakhon Phanom et à la mi-1834 ils tentèrent d'attirer dans leur camp les muong de Mokdahan, Khemmarath, Oubon et Yasothon. En fait la situation était très volatile : en 1832 les Vietnamiens enregistrèrent la défection au bénéfice des Siamois du responsable du Lạc Biên.

Le conflit fut dès lors d'autant moins inévitable que la rivalité siamo-vietnamienne s'était trouvé au Cambodge un autre théâtre d'opérations. En effet la situation était fort confuse depuis le début du siècle dans le bas-Mékong. Les querelles entre le roi Nak Ong Chan et ses frères avaient contraint Siamois et Vietnamien à intervenir en 1813 et les premiers en avaient profité pour étendre leur influence dans les provinces de Tonle Repou, Stung Treng et Melou Prey[278], les seconds pour se faire reconnaître leur protectorat[279]. Vingt ans plus tard, les Siamois profitèrent de la révolte de Lê Van Khoi à Gia Đinh pour déclencher les hostilités. Une flotte siamoise cingla vers Saïgon en 1834 tandis que les troupes terrestres traversèrent le Cambodge et approchèrent de la capitale du sud. Celles-ci furent vaincues sur la rivière Cô Cang à l'ouest de Saïgon. Les Vietnamiens contre-attaquèrent, prirent successivement Hà Tiên, Châu Doc et Phnom-Penh. En 1835 Minh Mạng renomma la partie orientale du Cambodge « commanderie de l'ouest pacifié » (Trấn Tây Thành) divisée en trente-deux préfectures[280]. Mais le prince Nak Ong Duang prit la tête de la résistance avec l'aide du Siam. En absence de solution diplomatique cette conquête vietnamienne restait fragile.

Les terres laotiennes faisaient bien évidemment également l'objet de convoitises, elles ne furent pas épargnées par les combats. Les Siamois attaquèrent au début de 1834 sur trois fronts : à partir de Nakhon Phanom vers Mahaxay (le Trấn Tinh) et le long de la Sé Bang Fay, plus au sud le long de la Sé Ban Hien et à partir de Nongkhay le long de la Nam Sane vers la plaine des Jarres[281]. Les troupes vietnamiennes, en infériorité numérique ne purent contenir ces avancées, notamment dans le royaume de Xieng Khouang qui était attaqué sur son flanc Est par Luang Prabang. Ce Royaume était en effet lié au Siam par sa relation tributaire en cette circonstance. La cour de Bangkok lui avait donc demandé de s'engager dans cette guerre sur son front nord et dans la Plaine des Jarres. Leur tâche fut facilitée par la défection de Tiao Huong qui fit massacrer par surprise la garnison vietnamienne. L'objectif des Siamois n'était pas tant d'occuper le terrain que de déporter la population, une fois chose faite leurs troupes se retirèrent, ce qui permit aux

[278] Nguyễn Thế Anh, « Siam-Vietnamese relations in the first half of the nineteenth century as seen through Vietnamese official documents », dans Philippe Papin (éd), *Parcours d'un historien du Viêt Nam*, op. cit. pp. 48-49
[279] Nguyễn Thế Anh, « Le Nam Tiến dans les textes vietnamiens », dans Philippe Papin (éd), *Parcours d'un historien du Viêt Nam*, op. cit.p.22.
[280] Nguyễn Thế Anh, « Siam-Vietnamese relations in the first half of the nineteenth century as seen through Vietnamese official documents », dans Philippe Papin (éd), *Parcours d'un historien du Viêt Nam*, op. cit. pp. 48-49
[281] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 21 et Nguyễn Thế Anh, « Les conflits frontaliers entre le Vietnam et le Siam à propos du Laos au XIXe siècle», dans Philippe Papin (éd), *Parcours d'un historien du Viêt Nam*, op. cit. pp. 39.

Vietnamiens de revenir vers la mi-automne 1834 et de réorganiser le pays avec ce qu'il restait de population[282] . Sur le front nord, les troupes laotiennes et siamoises remontaient la Nam Ou, accompagnée de bataillons de Phichai, Phichit, Phrae et Savankhalo[283] et en 1835 elles entrèrent dans les Sipson Châu Tay et prirent Điện Biên Phủ. Mais là, les troupes impériales étaient suffisamment nombreuses pour reprendre l'avantage et Luang Prabang dut battre retraite. En définitive ces actions militaires furent bénéfiques au roi Manthathourath qui consolidait sa présence sur a Nam Ou, gagnait l'ouest du Royaume Phou Eun et voyait les Houa Phan lui verser de nouveau tribut. En 1838 Bangkok accepta que Luang Prabang devînt la puissance tutélaire de cet enssemble.

Au terme de ces offensives en pays lao et au Cambodge un calme relatf revint. On pouvait dès lors considérer qu'une longue ligne de front s'était établie sur un axe nord-ouest/sud-est. En fait Siamois et Vietnamiens s'étaient, semble-t-il, rarement affrontés en direct au Laos : ils s'étaient fait la guerre par groupes « laotiens » interposés[284]. L'accalmie était pourtant troublée sporadiquement par des attaques de troupes de Luang Prabang le long d'une ligne Muong Khoua/Xieng Khouang ainsi qu'au centre par des razzias des « barbares lao » dans le Cam Lộ et cette accalmie n'allait de toutes façons pas durer longtemps, notamment au sud. En 1841, Minh Mang, à l'approche de la fin de sa vie, exposé à la révolte de Lâm Sâm à Trà Vinh, dans le delta, évacue le Cambodge. Les Siamois en profitent immédiatement pour s'y installer et occuper Phnom-Penh. La guerre reprendra : au Laos, en février 1842 les Siamois traversent le Mékong à Moukdahan pour couper les lignes de ravitaillement vietnamiennes sur la Sé Bang Hien[285]. Au Cambodge les Vietnamiens passent à l'offensive en 1845, ils reprennent Phnom-Penh mais sont défaits à Lovek. , Les belligérants vont être progressivement gagnés par la lassitude. En 1847 l'empereur Tự Đức et Rama III concluent une paix qui se traduit par un partage des zones d'influence au Laos et au Cambodge.

Tout le long de la frontière lao-vietnamienne, des Houa Phan au royaume de Champassak, se firent face deux sphères d'influence siamoise et vietnamienne. Aucun des deux pays n'était en mesure d'exercer un contrôle absolu sur sa zone et de mettre en place son système administratif. Chacun pouvait exercer un certain pouvoir dans sa zone et garder quelque influence dans la zone de l'adversaire sans qu'il fût désormais nécessaire de déclencher des incidents [286] Les gouverneurs lao alliés aux Siamois se contentaient de signaler à Bangkok les mouvements vietnamiens. Il suffisait que les zones tampons fussent dépeuplées, selon la veille tradition « *Put vegetables into baskets and people into towns* »[287]. Bangkok possédait la puissance militaire qui permettait d'intervenir dans les régions éloignées mais ne disposait pas des moyens pour administrer de vastes territoires qui présentaient un intérêt économique somme toute limité. En

[282] Nguyễn Thế Anh , « Les conflits frontaliers entre le Vietnam et le Siam à propos du Laos au XIXe siècle », dans Philippe Papin (éd), *Parcours d'un historien du Viêt Nam*, op. cit. p. 40
[283] Saveng Phinith, *Contributionà l'histoire du Royaume de Luang Prabang*, op. cit. p. 70 et 299-300 844N
[284] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.18
[285] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 23
[286] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.34-35
[287] Kraisri Nimmanahaeminda, dans Lucien Hanks, Jane Hanks & Lauriston Sharp, *Ethnographic Notes on Northern Thailand*, op. cit. pp. 6-9.

revanche le Royaume du Siam avait besoin de la subordination du royaume de Luang Prabang pour garder une vaste zone frontière au nord et au nord-est.

2/ La politique siamoise vis-à-vis des entités laotiennes, subordination et dépeuplement.

En marge de cette guerre qui fut peut-être peu violente au Laos, le véritable phénomène qui a affecté le pays est le produit de la politique siamoise, à savoir la création d'un vide démographique entre le Siam et le Viêt Nam. Nous pouvons considérer que Bangkok considérait le Laos sous quatre angles différents et y a adapté sa politique : Luang Prabang était un tributaire faible mais fiable ; le Royaume de Xieng Khouang, avec son jeu de bascule entre le monde Tay et le mode vietnamien devait être amené à résipiscence, ce qui allait s'avérer difficile ; la moyenne vallée du Mékong, déjà destructurée, ne faisait plus l'objet d'une quelconque reconnaissance politique et pouvait être dépeuplé ; quant au Royaume de Champassak, il devait être enserré entre des muongs directement ous le contrôle de Bangkok et les nouveaux favoris d'Oubon.

a) Luang Prabang : le royaume subordonné

Le Royaume de Luang Prabang était tenu pour un allié docile. Depuis les guerres avec les Birmans et les Vientianais du deuxième quart du XVIIIe siècle, ce royaume avait scellé une alliance avec le Siam qui n'empêcha certes pas l'armée de Vientiane de prendre la ville en 1791. L'objectif initial des Siamois avait sans doute été de rendre inopérante une collusion entre Vientiane et Ava ; leur alliance avec le Lan Na en 1774 et la solidité du roi Kawila les avaient confortés dans cette stratégie. Il apparut donc bientôt que Bangkok pouvait donner une tournure plus dominatrice à cette alliance avec Luang Phrabang. Lorsque le vieux roi Anourout abdiqua en 1817, les Siamois jouèrent un rôle décisif dans la nomination de son successeur Manthathourath. Lorsque celui-ci mourut à son tour en 1836, les inévitables querelles de succession surgirent : deux factions rivales s'opposèrent. L'*ouparat* et héritier présomptif Aphai avait fait des ouvertures aux Vietnamiens que son rival le *ratchawong* Soukaseum dénonça à Bangkok. Les Siamois, arbitrèrent dans le sens prévisible mais mirent trois ans à intrôniser Soukaseum, fils de Manthathourath[288].

a. Luang Phrabang allié du Siam

Dès le début du siècle l'histoire de Luang Phrabang est largement associée à celle du Siam. Luang Prabang, nous l'avons vu, avait refusé l'alliance avec Tiao Anou et s'était montré un allié raisonnablement fidèle de Bangkok mais dans les années qui suivirent la défaite de Vientiane Luang Prabang subit alors les contre-coups des ambitions siamoises, vis-à-vis du Viêt Nam bien sûr, comme nous venons de le voir, mais aussi au nord-ouest vis-à-vis des Etats Shan et des Sipsong Panna. Bangkok aurait désiré que Luang Phrabang exerçât une surveillance forte sur la Plaine des Jarres, mais le royaume ne se révéla pas de taille à surmonter le défi des Phou Eun. La tutelle de Luang Phrabang sur le royaume de Xieng Khouang était acceptée pour la forme

[288] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.36.

par toutes les parties en raison du prestige de la dynastie mais chacun savait qu'il n'en était rien sur le fond[289]. Luang Phrabang était en fait également affecté par ses propres problèmes internes qui pouvaient être induits par les précédents.

« *En 1829 Mahavong, le roi de Xieng Hung, vint attaquer les frontières de Luang Phrabang. Le roi Manthathourath chargea Tiao ouparat et Tiao Ounekèo de conduire les troupes pour attaquer les forces de Mahavong. Battu, ce dernier retourna dans les Sipsong Panna* », nous disent les chroniques[290]. Les Lü du nord descendirent en effet la Nam Ou mais durent battre retraite. On sait peu de chose sur cet événement mais on suppose que ce roi ambitionnait seulement d'obtenir des avantages territoriaux dans l'extrême nord du Laos[291]. En 1834 en remerciement de son intervention dans les Sipsong Châu Tay contre les Vietnamiens, Luang Phrabang se vit attribuer par Bangkok la tutelle des Houa Phan. Mais cette extension ne fut peut-être pas de tout repos car dès 1837, trois muong situés entre les Houa Phan et Điện Biên se révoltèrent : Luang Phrabang dut envoyer des troupes pour réprimer Muong Touan (Muong Don, Pavie), Muong Toi (Muong Doi, Pavie) et Muong Reup (Muong Heup, Pavie) [292].

Les chroniques nous apprennent également que Muong Laktiak, situé sur un des affluents orientaux de l'Irrawadi (Loctiok dans la Mission Pavie), non loin de Kyaukse[293] attaqua les Sipsong Panna en 1841-1842, sans doute sur ordre birman pour placer sur le trône de Xieng Hung leur protégé Lü. Le roi de Luang Phrabang dépêcha alors ses généraux à Muong Sai, à Ban Phouthong du canton de Namo, à Muong Ngun (ou muong ngeun ou muong ngien), à Boun Tai, à Muong Ahine du canton de Ngay Tay, pour accueillir les fugitifs Lü et se protéger contre les rebelles, qui ne se manifestèrent finalement pas[294]. Les troubles dynastiques dans les Etats Shan et les Sipsong Panna allaient retenir l'attention de Luang Phrabang pendant près d'une décennie car l'Ouparat de Xieng Hung s'était réfugié en 1849 dans la capitale laotienne, tandis que le prince Mahachai de Mong Pong était à Nan[295]. Les deux personnages furent appelés à Bangkok en 1850 et Rama III, leur apportant son soutien demanda au Lan Na d'attaquer Kengtung qui fut donc assiégé, mais sans succès. Rama III mourut sur ses entrefaites et Rama IV reprit les hostilités. Luang Phrabang fut sollicité par Bangkok dans cette nouvelle guerre contre les Shan de 1851-1852. Cette offensive qui était en fait surtout désirée par les princes du Lan Na se solda par un échec. Pour Bangkok, la fonction de Luang Phrabang était surtout de surveiller la haute Nam Ou, la frontière vietnamienne et le « chaudron » de la Plaine des Jarres. Luang Phrabang allait donc à partir de 1864 tenter de canaliser les Hồ venus de Chine et d'intervenir aux côtés des Siamois en 1875 pour attaquer le pays Phou Eun.

---

[289] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.37

[290] Saveng Phinith, *Contribution à l'histoire du Royaume de Luang Prabang*, op. cit. p. 70 et 297-298 839N

[291] Saveng Phinith, *Contribution à l'histoire du Royaume de Luang Prabang*, op. cit. p.70 et 297, 839N

[292] Saveng Phinith, *Contribution à l'histoire du Royaume de Luang Prabang*, op. cit. p. 71 et 302 851N

[293] Carte p. 219 en préparation

[294] Saveng Phinith, *Contribution à l'histoire du Royaume de Luang Prabang*, op. cit. p. 71-72 et 306-307 862N à 872N

[295] William Melchers, « The Thai Invasion of Kengtung during the Reign of King Rama III », dans Ronald Renard (ed), *Anuson Walter Vella*, op. cit. pp. 198-199

b. Luang Phrabang aux prises à ses propres difficultés

Les troubles de Chine du Sud avaient également réveillé des convoitises sur la haute Nam Ou dont des portions étaient réclamées par trois puissances : les Lao de Luang Phrabang, les Lü de Xieng Hung, les Han du Yunnan. La guerre civile dans les Sipsong Panna avait duré près de vingt-cinq ans quand le Lü ambitionèrent de se rendre maîtres des marches méridionales en 1869. Les troupes siamoises de Phichai vinrent à la rescousse en 1871 et en 1873 Luang Phrabang vint à bout d'une coalition de Lü et de Hồ. Mais ces derniers se portèrent vers les Hua Phan qu'ils occupèrent brièvenement en 1872 : comme ils y avaient rencontré une opposition de Vietnamiens venus à la rescousse, ils firent mouvement vers Sơn La où ils restèrent jusqu'à 1875. Cette année là, apprenant que les Vietnamiens s'étaient retirés jusqu'à Xieng Kho, les Hồ se réinstallèrent dans des Houa Phan fort troublés et pratiquement détachés de toute allégeance[296]

En effet, Ounkham devenu roi en 1874 eut des débuts difficiles.

Dès cette année là les Khmou de la Nam Ou se révoltèrent, comme ils l'avaient sans doute déjà fait en 1760 et 1819. Ce fut en fait un soulèvement de grande ampleur qui toucha la rive droite de la Nam Ou, le royaume de Xieng Khouang, les Houa Phan, une partie des Sipsong Châu Tay et le Nghệ An[297]. Ces rebellions sont encore racontées de nos jours dans les veillées sous le nom de « *Seuk Chuang* » en référence à l'un des plus anciens textes de la littérature tay, Thao Hung Thao Chuang, poème épique autour d'un héros charismatique que les Khmou se sont appropriés[298]. Il semble que les Khmou qui avaient été armés par Luang Phrabang pour contrer les Hồ aient tourné casaque et en aient profité pour ravager la région située entre Muong Ngoi et Điện Biên. Ensuite un groupe dirigé par La Saeng Saen Hoen se serait allié à des Hmong conduits par Yang Lao Be, ils auraient semé le trouble dans les Sipsong Châu Tay où ils se seraient heurtés à Đeo Van Seng à proximité de Điện Biên et Muong Meun. La dimension millénariste de l'évènement était patente : La Saeng Saen Hoen, armé d'une courge, d'une épée et d'un talisman se présentait comme le messager divin du retour de Thao Chuang qui allait délivrer les Khmou de la servitude. La victoire tay fut de courte durée, les hostilités reprirent en 1876 au sud du Sông Ma (Muong Nha, Muong Heup et Muong Thaen) ; les Khmou qui étaient restés à l'ouest furet défaits près de Muong Ngoi par l'ouparat de Luang Phrabang. Un autre soulèvement eut lieu en 1877 dans les Houa Phan à cent cinquant kilomètres au sud. Il se déclencha à Sam Teu et prit un caractère confessionnel car les rebelles saccagèrent les pagodes bouddhistes[299]. Leur chef Thao Nhi se présenta comme un avatar de Chuang. Contraints à la retraite par des troupes lao les rebelles se retirèrent à l'ouest vers Sam Neua et Muong Huamuong[300]. De là les combats s'étendirent en 1879 au nord-est vers Muong Soi où les Khmou purent s'appuyer sur des groupes

[296] ANOM, Boîte GGI dossier 20724, 1894-1895,«Rapport de M. Hardy sur la situation des Hua Panh Tang Hoc », op. cit.
[297] Voir carte p. 220
[298] Frank Proschan, « Cheuang inKmhmu Folklore, History and Memory », dans *Tamnan Kieo Kap Thao Hung Thao Cheuang*, op. cit. p.183.
[299] Frank Proschan, « Cheuang inKmhmu Folklore, History and Memory », dans *Tamnan Kieo Kap Thao Hung Thao Cheuang*, op. cit. p.188.
[300] Voir carte p.

Hồ mais ils furent défaits et repartirent vers Sam Teu où ils s'allièrent en 1880 à des Muong venus du Viêt Nam. Dès lors la révolte fit tâche d'huile au Thanh Hoa, où il est probable qu'elle fut rejointe par des groupes opposés à l'arrivée des Français ou opposés au catholicisme. Les missionnaires français témoignèrent que des groupes composés de Khmou, de Tay et de Pavillons Jaunes partis attaquèrent les missions de Naham en 1880-1881. De l'autre côté de la frontière la rébellion fut étouffée par des troupes siamoises venues se battre contre les Hồ. L'affaire ne se termina donc que vers 1886 bien que les dernières escarmouches aient été recensées en 1888 près de Xieng Khouang. Ces révoltes contre le système inégalitaire prévalant entre gens des plaines et gens des montagnes annonçaient de futurs mouvements millénaristes anticolonialistes [301], pour le moment elles avaient semé la dévastation et contribué aux mouvements de population qui ne cessaient d'affecter et appauvrir le Laos.

Sur le plan intérieur, deux ans après son intrônisation Tiao Ounkham n'avait pas encore attribué les positions dirigeantes du mandala de Luang Phrabang. De fait il s'était largement placé sous la dépendance du gouverneur de Phichai et il fit appel à lui en 1882 lorsque les Hồ se firent une nouvelle fois menaçants. Une mission militaire siamoise permanente fut installée dans la capitale royale lao. Celle-ci ne tarda pas à découvrir qu'elle pouvait marcher sans opposition jusqu'à la Rivière Noire[302]. A la satisfaction de tous, en 1884, une expédition conjointe lao-siamoise put remonter la Nam Ou jusqu'à Điện Biên sans rencontrer de résistance[303].

Les années 1884-1886 marquent un tournant dans la politique siamoise. La coneption géopolitique de la cour de Bangkok a radicalement évolué. La révolution des esprits initiée par Rama IV a triomphé. Le contact avec les Occidentaux, la prise de concience d'enjeux économiques, ont imprimé le concept d'Etat-nation pour qui la notion de territoire importe. Les Siamois s'engagent dans un effort de cartographie avec l'aide d'experts anglais, en particulier de James McCarthy qui établira la fameuse carte donnant au Siam son extension maximum[304]. Le royaume de Luang Phrabang devient alors un protectorat de fait. Un commissaire siamois réside à Luang Phrabang avec un petit détachement militaire. Des Siamois sont en poste à proximité de Điên Biên. Ils sont aussi présents dans les Houa Phan où ils semblent bien accueillis par la population et rétablissent le système de justice luang prabanais, apprécié pour son équité[305].

b) Xieng Khouang : le pays Phou Eun martyrisé

Vis-à-vis des Phou Eun c'est une tout autre politique que Bangkok mit en œuvre. Le Royaume de Xieng Khouang était fortement soupçonné de duplicité et Bangkok, comprenant la situation stratégique de la Plaine des Jarres, y redoutait avec raison la présence vietnamienne.

[301] Frank Proschan, « Cheuang inKmhmu Folklore, History and Memory », dans *Tamnan Kieo Kap Thao Hung Thao Cheuang*, op. cit. p.193.
[302] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival, the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p. 59
[303] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival : the Phuan of Thailand and Laos*, op.cit. p. 74.
[304] Voir carte p. 221
[305] ANOM, Boîte GGI dossier 20724, 1894-1895 « Rapport de M. Hardy sur la situation dans les Hua Panh Tang Hoc »

Effectivement les décennies à venir verraient un face à face siamo-vietnamien ressemblant à un jeu de cache-cache que seul l'isolement géographique et la taille de la principauté permettent d'imaginer.

En 1827 les Phou Eun avaient été tenus à l'écart du conflit, mais l'année suivante Tiao Noï, le prince régnant de Xieng Khouang, menacé par un ultimatim et craignant des représailles siamoises, avait livré à Bangkok Tiao Anou qui s'était réfugié sur ses terres. Appelé par son suzerain vietnamien, Tiao Noï délégua son fils Tiao Po. La cour de Huế ignora un moment cet affront mais quand la nouvelle du sort de Tiao Anou fut connue, un détachement vietnamien arrêta Tiao Noï et sa famille à Xieng Khouang. Il allait être exécuté en janvier 1830 et la famille princière de Xieng Khouang allait être gardée en otage au Viêt Nam pendant quelque temps. Les Vietnamiens installèrent alors un commissaire à Xieng Khouang. D'autre part en 1831 l'empereur Minh Mạng avait nommé Tiao San prince régnant en le plaçant sous les ordres d'un *quan phủ* vietnamien[306]. Vers la même époque, c'est-à-dire en 1828, les Siamois avaient demandé en vain à Xieng Khouang de leur prêter allégeance par l'intermédiaire de Nongkhai, Très absorbés par les autres zones qu'ils avaient à organiser les Siamois ne réagirent que plusieurs années plus tard. Ils prirent alors prétexte de ce refus d'allégeance pour lancer une offensive en 1833[307]. A partir de cet instant le projet de Bangkok fut de réduire le pouvoir des princes de Xieng Khouang et de vider le plateau de sa population, ce qui fut entamé dès 1834 et allait se poursuivre pendant quarante ans. Bangkok utilisa alternativement deux méthodes : la première, assez traditionnelle, était la force ; la seconde, plus subtile, était de convaincre les princes de s'installer sur la rive droite du Mékong ou beaucoup plus profondément en territoire siamois en leur faisant briller les avantages d'une proximité avec la cour des Chakri, et d'emmener les roturiers dans leur sillage. D'autre part les Siamois connaissaient les rivalités qui pouvaient exister entre les familles Phou Eun : du côté ouest à Xieng Di, Muong Kat, Muong Khang et Muong Soui on était plus ouvert aux Siamois que dans les muong situés plus à l'est comme Xieng Khouang, Xieng Kham et Muong Mo[308]. Les deux méthodes, la force et la diplomatie furent alternativement utilisées.

A l'issue de l'offensive de 1833 la force fut d'abord utilisée. Tiao San, le prince régnant, ayant imprudemment appelé en 1834 les Siamois à l'aide après avoir massacré la garnison vietnamienne de Xieng Khouang, ceux-ci en profitèrent pour déporter six mille familles de Xieng Khouang qui seraient soi-disant réinstallées à Pak Pan han Lam de l'autre côté du Mékong. Tiao San, lui, était emmené à Bangkok. Les villageois comprirent que leur sort était identique, trois mille d'entre eux rebroussèrent chemin, seuls mille cinq cents arrivèrent à Xieng Khouang[309]. les Siamois espéraient vider le Royaume de Xieng Khouang en deux ans et des ordres furent donnés aux tiao muong de Nongkhai, Nonghan et Chaiburi de veiller à ce que les Phou Eun

[306] Saveng Phinith, *Contribution à l'histoire du Royaume de Luang Prabang*, op.cit. p. 298 841N
[307] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 13
[308] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival, the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p. 24 et voir carte p. 213
[309] Charles Archaimbault, « Les annales de l'ancien royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. p. 584

déportés ne tentent pas de revenir chez eux[310]. Les implantations de Phou Eun se firent le plus souvent sur les bords du Mékong mais dès 1834 les villes du bassin de la Chao Phraya réclamèrent de la main d'œuvre notamment des orpailleurs. Lomsak, Nan, Phrae, Phetchaboun, Phichit, Phitsanulok, Sawankhalok et Sukhothai accuillirent des Phou Eun[311]En 1836 Luang Prabang attaqua lui aussi le pays Phou Eun et prit sa part de déportations. Pour atténuer le choc Bangkok invita alors les princes Phou Eun à Bangkok, notamment le prince San héritier en titre, pour les convaincre des bienfaits de la « pax siamensis » et ces notables se laissèrent en général convaincre ; certaines familles s'établirent même à Korat ou dans la partie occidentale du royaume de Champassak[312]. Mais comme les Vietnamiens profitèrent de ce vide politique pour nommer leurs protégés à Xieng Khouang, autoriser les paysans à se rapprocher de la frontière vietnamienne et construire un fort à Ngan sur la haute Nam Sane, Bangkok comprit que les Phou Eun ne plieraient pas et décida d'une nouvelle offensive dès 1837, la troisième, suivie en 1838 d'une nouvelle campagne de dépopulation qui désertifia la région: cette fois, mêmes ceux qui avaient été réinstallés antérieurement au bord du Mékong furent priés de coloniser l'intérieur. Chachoengsao fut le premier endroit choisi puis on s'étendit dans la vallée de la Prachin vers 1844. Les princes furent assignés à résidence à San Landing et les princesses coopérèrent, contribuant à attirer des villageois autour d'eux. San Landing fut élevé au rang de satellite en 1858 sous le nom de Phanom Sarakham[313].

La paix revenue entre Vietnam et Siam donna l'occasion aux nobles qui s'étaient réfugiés au Viet Nam dans la province du Nghệ An de revenir et à la population qui s'était réfugiée dans le *muong* de Xieng Kham de se redéployer. Les Vietnamiens organisèrent le pays sous l'autorité du quan phủ en laissant les *muong* sous l'autorité de chefs autochtones élus ; ces *muong* rebaptisés « *vien* » étaient au nombre de huit : Vien Khouang dirigé par Phagna Xieng Khoun, Vien Khang et Vien Kat jadis placés sous Phagna Muong Kang, Vien Sèn, jadis placé sous l'autorité d'un frère cadet du roi, Vien Kham administré jadis par Phagna Muong Kham, Vien Soui antérieurement régi par un dignitaire nommé Mưn Soui, Vien Mok et Vien Liem. Mais, au grand dam des Vietnamiens, ils n'avaient pas oublié les fondamentaux de la politique de bascule. La cour de Huế avait fait revenir à Xieng Kham les fils de Tiao Noï en 1848, ils intrônisèrent Tiao Po en 1851 (celui-ci devait règner jusqu'en 1865), alors que Tiao San, toujours vivant, régnait sur les « expatriés » à l'est de Bangkok. Dès 1850 le prince Thap, fils du nouveau gouverneur fit des ouvertures au Siam en se rendant à Nongkhai, tandis que celui-ci allait en ambassade à Huế. Rama III intima alors à l'aristocratie Phou Eun de s'établir au Siam, mais en avril 1851 il mourut, laissant la place à Mongkut, réticent à user de force. Rama IV revint à la politique de persuasion mais sans ambigüité[314] et les déplacements de population continuèrent à

[310] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p.14
[311] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.238, 34N
[312] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.24
[313] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.28 et voir carte p.
[314] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.43

un rythme amoindri. En 1852 les princes Phou Eun acceptèrent de verser le tribut à Luang Phrabang et à reconnaître indirectement la suzeraineté siamoise. Le prince Thap et le prince Phromma firent une visite à Bangkok, ce dernier résida dès lors à San Landing avec le prince San. En dépit de toutes les vicissitudes, l'Etat Phou Eun survivait, contrairement à toutes les principautés du Moyen Mékong[315] et avait sans doute bénéficié de la prudence de Rama IV inspirée par son échec dans la guerre de 1852 dans les Etats Shan

Tiao Po mourut en 1865. Son frère Tiao Ưng lui succéda en 1866 et prêta double allégeance à Luang Prabang à Huế, mais il eut le malheur de subir une invasion Hồ et il mourut au combat vers 1874[316]. Plusieurs armées Hồ, dont celle commandée par Liw Si Kô convergèrent vers Xieng Kham où elles s'installèrent solidement en 1874. Les Siamois, comme on le verra plus bas, défirent en octobre 1875 l'avant-garde Hồ près de Nongkhai et tuèrent Liw Si Kô[317]. Les armées de Korat et d'Oubone ayant fait leur jonction remontèrent en territoire Phou Eun pour repousser les Hồ jusqu'à Xieng Kham, avec l'aide de Tiao Kam, ratsabout de Xieng Khouang et de son fils Tiao Insom. Une autre armée siamoise, venue de Phichai via Luang Prabang entra avec les Lao dans l'ouest de la Plaine des Jarres. Dans la confusion qui régnait à la fin de 1875 tous profitèrent de l'occasion pour piller les villages Phou Eun et procéder à de nouvelles déportations qui, avec l'épidémie de peste, décimèrent une nouvelle fois la population. Seuls deux *Vien* furent épargné grâce à l'intervention de Tiao Kam : leVien Khouang et le Vien Soui. Le Vien Mok et le Vien Liem, trop éloignés, échappèrent également à la razzia[318]. Les Phou Eun furent cette fois déportés dans le sud de l'Isan par des troupes d'Oubone, dans la plaine centrale du Siam par les troupes de Korat et à Paklay et Phichai par celles de Luang Phrabang[319]. Pour la première fois les diplomates occidentaux furent témoins des malheurs des Phou Eun ; l'évènement souleva une émotion intense et un certain nombre de paysans furent autorisés à retourner au nord sur leurs terres. La plupart se fixèrent sur la Nam Sane et c'est à cette occasion que Borikhane fut élevé au statut de *muong* en 1877. D'autres se dispersèrent jusqu'à Xieng Khan sous les contrôle des notables de Nongkhai. La région qui avait été le berceau du royaume de Vientiane un siècle auparavant était devenu en partie un pays Phou Eun.

Tiao Kam et Tiao Insom avaient suivi les Siamois jusqu'à Bangkok. Tiao Khanti, fils de Tiao Ưng s'était réfugié à Nongkhai où il fut proclamé roi de Xieng Khouang en 1876 avec autorité sur ce qui restait du pays Phou Eun. Il put prêter assistance aux villageois sur le chemin du retour dans le cadre d'un plan sous le contrôle de Bangkok[320] ; il organisa enfin une résistance

[315] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.32
[316] Charles Archaimbault, « Les annales du Royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. pp. 587-588.
[317] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.53-54
[318] Charles Archaimbault, « Les annales du Royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. p. 589.
[319] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.54
[320] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.56.

aux Hồ autour des six fils de Tiao Kam et de ses deux frères[321] . Ils regroupèrent la population qui s'était dispersée dans les forêts ou repliée dans Muong Ngan. En effet la menace Hồ était loin d'avoir disparu. Une fois les troupes siamoises reparties, les bandits chinois se manifestèrent et les Phou Eun n'eurent pas d'autre choix que de composer avec eux. Par prudence les élites Phou Eun se replièrent une nouvelle fois sur Muong Ngan et vers Cua Rao. C'est à ce moment que Paul Néis put constater que les Hồ contrôlaient un plateau relativement vide de population et cette fois dans l'indifférence des Siamois.

Cette indifférence siamoise ne dura pas longtemps. Bangkok commençait évidemment à craindre que les princes Phou Eun fissent appel aux Français. La dernière intervention se déroula en plusieurs étapes : de 1883 à 1887 le pays fut progressivement libéré des Hồ comme on le verra plus loin

Le prince Phrachak, demi-frère de Chulalalongkorn, fut nommé en 1885 pour régler le problème Hồ et apporter une solution politique à la question Phou Eun qui tenait compte de l'entrée des Français dans le jeu régional. Il arriva à Nongkhai en janvier 1886 avec une double mission militaire et politique : il s'agissait désormais d'installer des commissaires siamois épaulés par des missions militaires partout où cela serait nécessaire. Il s'agissait en l'occurrence d'arrimer définitivement le territoire des Phou Eun au gouvernorat de Nongkhai. L'annexion formelle du royaume de Xieng Khouang était décrétée. Le prince Phrachak envoya une proclamation générale de désignation des notables incluant les Houa Phan. Ces tiao muong furent conviés en 1887 à Luang Phrabang pour recevoir leurs diplômes d'investiture. Des titres siamois leur furent conférés et un bornage des frontières fut entrepris. Il s'agissait cette fois de mettre les Français devant le fait accompli[322]. Deux concepts nouveaux furent imprimés dans les esprits locaux : les notions de territoire et de nationalité. En décembre 1886, du point de vue siamois, à l'issue de la mission du prince Phrachak, l'autonomie du Royaume de Xieng Khouang avait vécu : ce n'était plus qu'une dépendance du Haut Commissariat Lao et Phou Eun centré à Nongkhai[323]. Pour parer à toute manœuvre franco-vietnamienne, le prince Khanti fut arrêté à la fin de l'année et envoyé à Bangkok. Une centaine de Phou Eun et de Lao récalcitrants subirent le même sort. Les notables Phou Eun furent contraints de rester à Bangkok où plusieurs moururent, dont Tiao Khanti, Tiao Insom et Tiao Thong In. Seuls Tiao Kham Ngon et Tiao Ưn Kều s'évadèrent en 1891et se mirent sous la protection du consul français qui les évacua vers Saïgon[324].

Le premier commissaire siamois arriva à Xieng Khouang dans les derniers jours de décembre 1886. De façon inattendue Phrachak avait nommé un Lao, originaire de Vientiane, qui

[321] Respectivement, Tiao Insom, Tiao Ưn Kều, Tiao Kham Ngon, Tiao Xaignavong, Tiao Phommadi, Tiao Ounruan et Tiao Thong In, Tiao Khamrouang. Charles Archaimbault, « Les annales du Royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. p. 590. 3N

[322] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.96-97.

[323] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.99.

[324] Charles Archaimbault, « Les annales du Royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. p. 593 et 1N.

jusqu'alors était *tiao muong* de Lomsak, Phagna Souriya Vongsa (Tat). Le nouveau tiao muong rassura les villageois et parvint à faire revenir autour de Xieng Khouang un certain nombre de familles qui avaient été antérieurement déplacées sur la rive droite du Mékong. Mais les Phou Eun restèrent méfiants et les châtiments que le nouveau tiao muong infligeait aux récalcitrants dans la mode traditionnel de générèrent du mécontentement, d'autant que la faction pro-vietnamienne derrière Tiao Chaiyathet, cousin de Khanti qui était encore vivant, et d'autres notables n'avait pas désarmé. Une mission siamoise d'inspection en 1888 découvrit un grand nombre d'irrégularités et Phagna Souriya Vongsa fut relevé de ses fonctions au profit d'un Siamois, Phra Niwet Wisut qui ne put arriver à Xieng Khouang qu'en mars 1890. Ce ne fut pas un bon choix : le nouveau commisaire continua de s'aliéner les notables Phou Eun alors qu'un nouveau venu allait surgir, sympathisant des Français depuis sa rencontre en 1888 avec un commissaire français venu à la poursuite de rebelles : Thao Phan, fils du *tiao muong* de Xieng Kham.

Lorsque les Français arrivèrent ils confièrent la direction du pays Phou Eun à Tiao Khamrouang, fils de Tiao Ưng et petit frère de Tiao Khanthi. Mais les difficultés n'allaient pas se dissiper comme par miracle et nous sortons ici du cadre temporel de notre travail.

c) La moyenne vallée du Mékong dépeuplée

Plus au sud, dans l'espace compris entre Muong Siengkhan et la Sédone, Bangkok considérait ne pas avoir à négocier avec des Etats puisque le mandala de Vientiane avait été anéanti et le Royaume de Champassak contenu dans d'étroites limites. D'autre part il importait de contenir toute ambition vietnamienne, bien qu'à l'époque les relations avec la cour de Huế fussent amicales : les notables de Nakhon Phanom et de Mahaxay avaient fui de l'autre côté de la chaîne annamitique et les Vietnamiens avaient fait le mouvement inverse, fondant dès 1828 les villes de Thakhek et de Savannakhet. Les Siamois furent évidemment frustrés dans leurs ambitions annexionnistes et prirent la mesure du danger. Les premiers incidents militaires siamo-vietnamiens eurent lieu. Du côté siamois la conception qui prévalait étai que les *muong* de la rive droite qui avaient pu relever de Vientiane soient attribués à des *huamuong* de l'intérieur, tels Phichai, Korat ou aux *huamuong* sur lesquels Bangkok savait pouvoir compter, ou comme Nongkhai élevé au rang de *muong* en 1828, Nakhon Phanom, Mukdahan et Oubon. On ne pouvait qu'être méfiant vis-à-vis de ces notables lao qui continuaient de faire confiance à Huế. Du côté vietnamien on entendait contenir les Siamois sur le Mékong et on s'appliquait à soutenir la vieille élite du *mandala* de Nakhon Phanom réfugiée sur la rive gauche et s'appuyant sur Mahaxay[325].

Le Siam se devait de passer à l'action.A partir de 1831 Rama III entreprit de créer un no man's land dans les vallées de la Nam Kadinh, de la Sé Bang Fay et de la Sé Bang Hien. Un envoyé spécial, Phra Sunthon, fut muté de Yasothon à Nakhon Phanom avec pour mission d'observer l'activité des Vietnamiens et d'attirer autant de paysans de la rive gauche vers la rive

[325] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.13-15

droite que possible. Sa première tâche fut de démanteler le *huamuong* de Mahaxay qui s'étendait de part et d'autre du Mékong. Phra Sunthon fit perdre à Mahaxay son statut de *hua muong* sur la partie du territoire que les Siamois pouvaient contrôler et recasa les villageois dans la vallée de la Nam Songkhram, créant par la même occasion la ville de Sakon Nakhon qui avait désormais en théorie autorité sur des villages de la rive gauche également, le *muong* satellite de Phuwadon étant créé à proximité de Mahaxay à cet effet[326]. Néanmoins, comme les Vietnamiens étaient alors installés en face de Nakhon Phanom et intriguaient sur la rive droite comme nous l'avons vu, les Siamois passèrent à l'attaque en 1834 et déportèrent un certain nombre de villageois de la vallée de la Sé Bang Hien[327]. Mais, vis-à-vis des nobles laotiens dont les armées venaient de parcourir le territoire, ils menèrent aussi une politique de séduction, les invitant à Bangkok et leur promettant des apanages sur la rive droite dans les localisations de leur choix. Certains cédèrent à la tentation, tel le prince de Mahaxay, à qui finalement les Vietnamiens avaient apporté un faible soutien au moment de l'offensive siamoise et qui donc accepta de se rendre à Bangkok et changea de camp en 1835[328]. Le prince de Mahaxay fut nommé *tiao muong* de Sakon Nakhon et les anciens notables de Nakhon Phanom acceptèrent de le suivre. Les *muong* laotiens répondirent néanmoins en général avec trop de lenteur aux sollicitations siamoises, aussi Bangkok augmenta-t-il la pression et les déplacements forcés de population démarèrent vraiment en 1837 avec l'évacuation du bassin de la Nam Kading que les Siamois menèrent avec un certain succès[329]. C'est pendant cette période que furent créés dans l'arrière-pays de Nakhon Phanom, Moukdahan (confié à Tissa, ancien général de Tiao Anou[330]) et Khemmarat, ainsi que dans la haute Nam Chi un certain nombre de villes satellites[331] à la tête desquelles les Siamois avaient l'habileté de placer des notables lao qu'ils avaient préalablement invités à bangkok et couverts de cadeaux. Les mêmes instructions furent données en 1838. Les Vietnamiens de leur côté ripostaient et emmenaient des villageois le long de la cordillère annamitique comme à Napé. Aussi les Siamois, décidés une fois pour toutes à faire le vide pour priver leurs ennemis de soutiens, choisirent-ils finalement la solution de force. Leurs armées franchissant le Mékong en plusieurs points de Chaiburi à Pak Moune en 1839 chassèrent les habitants de leurs villages et les déportèrent en Isan. Elles se heurtèrent bien évidemment à une forte résistance et, en représailles brûlèrent Muong Vang, Tchépone, Muong Phine et Muong Ranong en 1841, déportant tous les villageois qui n'avaient pas recherché la protection vietnamienne plus à l'est[332]. Chaque campagne siamoise se soldait par les mêmes résultats : villes incendiées, populations se cachant dans les montagnes comme les Saek en 1841 ou se laissant déporter comme les villageois du cours supérieur de la Sé Bang Hien en 1842. La razzia siamoise fut toutefois incomplète car

[326] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. pp. 18-19
[327] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.16
[328] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.16
[329] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.17
[330] Saveng Phinith, *Contribution à l'histoire du Royaume de Luang Prabang*, op. cit. p. 296 N833
[331] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p.21-22
[332] Voir carte p. 222

les Vietnamiens purent accueillir une partie de l'élite laotienne à Ai Lao[333]. Mais il faut imaginer que les soldats ne restaient pas sur les territoires conquis : une fois leur mission accomplie ils refranchissaient le Mékong, aussi les notables laotiens tentaient-ils de revenir avec les villageois laotiens mais aussi avec un certain nombre de paysans vietnamiens dans la vallée de la Sé Bang Hien. Avec une certaine naïveté, ces notables proposèrent de revenir au système ancien du double tribut. La réponse des Siamois fut d'attaquer une nouvelle fois en 1843 et de déporter sans faire de détail Laotiens et Vietnamiens qui furent cette fois emmenés dans le muong de Kalasin où Koutchinnarai, Khorayang et Sèngbadan furent créées[334] et dans le sud-est de Bangkok. Deux ans plus tard ce fut au tour des armées d'Oubone d'intervenir en amorçant un mouvement vers la haute Sé Bang Hien par le sud.

En 1853 les Siamois pouvaient considérer que l'objectif stratégique était atteint. La rive orientale du Mékong avait cessé d'être une voie de passage pour les Vietnamiens. Les régions fertiles avaient été totalement dépeuplées et aucune armée n'aurait pu s'y procurer de moyens de subsistance[335]. De son côté, la cour de Huế était moins empressée à attirer les villageois lao dans son aire de contrôle : la cordillère annamitique offrait déjà une bonne protection naturelle et les allogènes n'étaient pas vraiment bienvenus chez les Kinh chez qui une certaine pression démographique était patente. Au contraire Huế encourageait une certaine émigration vers le Laos. Si nous avons enfin insisté sur cet objectif stratégique siamois, il ne faut néanmoins pas oublier que les Siamois étaient aussi intéressés par l'or du Laos. Ce n'était pas seulement vrai pour Attopeu qui avait été placé sous le contrôle direct de Bangkok mais aussi pour les piedmonts de la cordillère annamitique où l'orpaillage était largement pratiqué. La dépopulation ne devait pas être absolue partout.

Il ne faut toutefois pas imaginer non plus que ces déplacements de population par dizaine de milliers d'âmes étaient à sens unique. Dans la situation chaotique qui devait être celle de l'Isan dans ce deuxième quart du XIXe siécle, il était loisible aux déportés d'échapper à la surveillance et de tenter un reour au pays, cela étant d'autant plus facile qu'on était proche du Mékong. Ainsi en 1844 deux mille personnes venant de la région de Khemmarath, craignant d'être envoyées dans le centre de l'Isan, repartirent dans la vallée de la Sé Bang hien. Ces retours étaient clandestins et temporaires si les fuyards étaient saisis, mais certains furent négociés, notamment lorsque la communauté était dirigée par un noble : en 1839 les déportés de Khongchiam eurent l'autorisation de retourner au Laos fonder la ville de Songkhone qui restait néanmoins subordonnée à Oubone Mais cette petite victoire avait son revers : les habitants de Songkhone reçurent la mission d'assister les Siamois dans les enteprises de dépopulation, notamment dans la région de Muong Vang[336]. D'autre part de façon assez pragmatique, Bangkok, en concertation avec les *tiao muong* lao, laissa se reconstituer à partir de 1860 quelques *muong* sur la rive gauche

[333] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p.23
[334] Voir carte p. 223 en préparation
[335] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.19.
[336] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p.26

à condition qu'ils fussent bien contrôlés par les *huamuong* et que les taxes fussent bien collectées[337]

Une relative accalmie dans ces mouvements de population s'installa à partir de 1845. Phra Sunthon, l'architecte du vide démographique quitta Nakhon Phanom et reprit son poste de *tiao muong* de Yasothon en 1854. Nous ne savons hélas pas dans quel état exact pouvait se trouver la vaste zone s'étendant à l'est du Mékong pratiquement de Mahaxay à Saravane. Une période de paix permit peut-être un léger redressement démographique. C'est pourquoi Oubone proposa en 1865 ce qui devait être la dernière action de déportation proprement laotienne. Bangkok donna son autorisation. Le *tiao muong* d'Oubone, assisté de son homologue de Khemmarath allait achever de dépeupler Muong Vang au profit des provinces au sud-est de Bangkok. Dans la décennie qui suivit ce furent les paysans vietnamiens qui s'étaient installés dans les vallées de la Nam Kading et de la Sé Bang Hien qui furent l'objet des razzias siamoises de façon à empêcher des colonies de se développer: ils allaient renforcer les communautés vietnamiennes naissantes dans la région de Nakhon Phanom mais aussi plus profondément dans l'Isan.

d) Champassak marginalisé

Au début du XVIIIe siècle, sous le roi Soi Sisamouth, le jeune Royaume de Champassak avait atteint son apogée : il s'étendait jusqu'à Attopeu à l'est, Stung Treng au sud, Roi-Et au nord-ouest, au-delà d'Oubon à l'ouest. C'est un descendant de la dynastie de Vientiane, Thao Tianekèo qui fut installé à Roi-Et[338]. En 1820 Champassak restait une principauté importante mais l'engagement de Tiao Yo, le fils que Tiao Anou avait réussi à imposer comme roi en 1821[339], avec son père en 1827 coûta cher à cette entité politique. Avant la guerre siamo-lao le Royaume de Champassak contrôlait sept *muong ;* il incluait à l'ouest et au sud-ouest Sisaket et Det Oudom, au nord-ouest Khemmarath[340]. Il avait déjà été amputé de Yasothon en 1814[341]. Mais il en fut largement dépouillé, Bangkok s'arrogeant le contrôle direct de plusieurs d'entre eux, notamment sur les bords de la Sédone et au sud[342]. Quatre petits satellites furent subordonnés à d'autres *huamuong*. La politique de Bangkok vis-à-vis du Royaume fut celle d'un contrôle étroit et de faveur envers des *huamuong* rivaux tels Oubone à l'ouest, Khemmarath et Saravane au nord.

Stung Treng, Sènepang et Attopeu furent élevés au statut de *muong* pour s'intégrer dans une ceinture stratégique bordant la cordillère annamitique et le Cambodge sous influence vietnamienne. Néanmoins Champassak conservait quelques villes reconnues comme centres

[337] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.20.
[338] Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration intothe Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. p. 114
[339] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campassak », dans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 565
[340] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 332.
[341] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campassak », dans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 566
[342] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 31 et carte p.

politico-administratifs. Ce mince filet de vie qui ne pouvait être complètement étouffé permit au Royaume et à sa dynastie de survivre.

A la suite de la capture et de l'envoi à Bangkok de Tiao Yo, Rama III nomma Tiao Hui roi de Champassak ; Tiao Nak, son frère, fut nommé Ouparat. Mais les titres attribués furent moins prestigieux pour bien marquer la subordination au Siam. En 1828 Champassak perdit Muong Khong qui fut renommé Muong Sithandone et rattaché directement à Bangkok de même que Muong Man rebaptié Muong Saravane. Muong Kham Thong Luong fut érigé en Muong Kham Thong Gnay et reçut Saphat comme satellite. Khong Chieng et Samia furent rattachés à Khemmarath qui dépendait de Bangkok. Une fiscalité siamoise fut imposée, Tiao Hui et Tiao Nak durent présenter à Bangkok tous les trois ans le tribut de l'arbre d'or, de l'ivoire et des cornes de rhinocéros[343].

Pour redorer son blason Tiao Hui tenta de reconstituer un mandala. Il éleva Ban Kèng Noï sur la Sédone au rang de Muong Kham Thong Noï. En 1837, face à l'embouchure de la Sédone, sur la rive droite du Mékong il fonda Muong Kao Hin Lot, il y mourut en 1840. Adoubé par Bangkok, Tiao Nak lui succéda. En prince tributaire il dut s'impliquer dans le conflit siamo-vietnamien au Cambodge : fournir des troupes au général Bodin, ravitailler les troupes siamoises de Phnom-Penh et participer au dépeuplement de Muong Hin, Muong Tchépone, Muong Nong (sur la Sé Bang Hien) et rallier un grand nombre de tribus môn-khmer. Mais le prince Nak en fut mal récompensé : une partie des villageois s'installèrent au Muong Selampao, au sud de Khong et l'autre à Muong Kham Khun Keu, au nord de Khemmarath et en dépendant. Il n'était donc pas question que Champassak retrouvât quelque grandeur. En 1845 Tiao Nak se vit imposer une frontière au sud-ouest lorsque les Siamois créèrent Muong Manophraï à partir de Ban Phraitamak (ou Dasi) et que le nouveau muong de Det Oudom sur la Nam Dan Nai se vit attribuer un territoire. Tiao Nak riposta comme il put en élevant Ban Dong Khasou près de cette nouvelle frontière litigieuse au rang de Muong Boua[344]. Il décéda à son tour en 1850 et Bangkok ne s'empressa pas de nommer un successeur. Sur ces entrefaites Rama III mourut lui aussi en 1851 et Rama IV hérita d'une situation confuse : le prince qu'il avait nommé décéda immédiatement, laissant derrière lui des frères rivaliser et des fonctionnaires siamois s'adonner à la prévarication. Ce n'est qu'en 1856 que Tiao Khamnaï, fils de Tiao Hui, fut intrônisé, sous le nom de Tiao Yuttithammasounthone, mais il mourut en 1858 à l'âge de vingt-huit ans. Tiao Tiou, l'ouparat assuma la régence et, sur recommandation du prince de Korat c'est Tiao Khamsouk, fils de Tiao Hui qui monta sur le trône en 1863 sous le nom de Tiao Yuttithammathone[345]. Vers 1866 Rama IV choisit de nommer Tiao Nokham, le ratsavong, Tiao Muong d'Oubone sous le nom de Prince Phrom : nous verrons qu'il s'y révèlera ambitieux alors que Champassak vit des jours sans histoire. Mais Tiao Khamsouk n'avait pas abandonné l'idée de régénerer son royaume, même si la substance réelle en demeurait fragile. En 1870 il se gagna Ban Bung Tiouong qui dépendait de Kham Thong Gnay et dont il fit Muong Vapiphraboune. En 1871 il installa des familles de Tchépone à Kèng May Iya qu'il rçut l'autorisation de transformr en Muong Mathoura Xaphone.

[343] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campassak », dans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 567.
[344] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campasak », dans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 569.
[345] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campasak », dans *Journal Asiatique*, op. cit pp. 570-572*

En 1872 il éleva le village de Thakha en Muong Ouhoum. Ces audaces lui furent pardonnées par Rama IV car il eut la chance de capturer un éléphant blanc, signe de sa bonne étoile, qu'il put offrir à son souverain. Rama IV dès lors autorisa les satellites qui le désiraient à se rattacher à Champassak. En 1874 il saisit l'occasion et éleva Ban Done Ta Bèng, situé sur le territoire de Sènepang en Muong Soutnakhone. Puis Tiao Khamsouk, voulant renouer avec une tradition plus glorieuse, il retransfèra le *huamuong* à Champassak et fit de Ban Kham Xam Xua sur la rive droite du fleuve, au nord-est d'Oubone, Muong Nakhone Phèng. Il arrache par clientélisme Ban Song Gnay à Muong Kham Thong Gnay, obtien l'assentiment de Rama IV et érige le village en Muong Souvannakhili. En 1879 la chance sourit de nouveau au prince de Champassak : un autre éléphant blanc fut capturé. Il en profita pour procéder à une série de créations de *muong*. Ban Houei Hine devint Muong Saphang Phoupha, Ban Na Kone Tio devint Muong Varinetiamrap, Ban Tianlanadom devint Muong Dompradith. En 1881 un village relevant de Saravane demanda à rejoindre Champassak : Ban Nam Kham Khèng Sét devint Muong Soutavary.

En une quinzaine d'années Tiao Khamsouk « Yuttithammathone » réussit à recréer un embryon de Royaume de Champassak. Certes la base économique en était étroite, mais son rayonnement vers les provinces laotiennes était réel. Ce n'était pas sans créer des jalousies car au même moment Oubone étendait son emprise et au sud le Tiao muong de Sithandone obtint que Ban Tiane devînt Muong Moulapamok et Bangkok fit installer une liaison télégraphique entre Champassak et Koukhan pour surveiller ce petit roi remuant. En 1883 Etienne Aymonier pouvait énumérer les *muong* satellites de Champassak de la façon suivante[346] :

« *1° : Suthanokhon sur la rivière d'Attopeu au-dessous de Sên Pang ; 2° : Mathura Sophon situé selon nos informations au sud de Saphat ; 3° : Kham Thong Noï ; 4° : Suvana-Kiri ; 5° : Siphat ; 6° : Va Phi Phaï Buon ; 7° : Sameah qui pourrait relever de Khemarat ; 8° : Nakhon Pheng ; 9° : Sukhuma ; 10° : Uttum ou Uttum Thani ; 11° : Saphong Phou Pha ; 12° : Phoum Thong ; 13° : Boua ; 14° : Dom Palit ; 15° : Valim. La province , rive droite rive gauche comptait alors entre sept mille et douze mille inscrits »*[347]

La fin de Yuttithammathone fut triste : il avait espéré que les Français l'aideraient à finaliser son rêve : avec le Mékong comme ligne de partage, son royaume se trouva en fait scindé en deux en 1893. Il mourut en 1900 à l'âge de soixante-deux ans[348] .

3/ L'Isan, de la situation fragmentaire à l'intégration dans le royaume siamois : la fin des mandalas

Berceau d'une culture très ancienne, et région où s'établirent Môn et Khmer, l'Isan s'est apparemment totalement dépeuplé du XIIIe au XVIIe siècle. Les légendes évoquent des exodes, hypothétiquement vers le Cambodge[349]. Au XVIIe siècle les Siamois de la plaine centrale

[346] Voir carte p. 224

[347] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p.43-44 ; cité par Charles Archaimbault, « L'histoire de Campassak », dans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 594-595 216N

[348] Charles Archaimbault, « L'histoire de Champassak », dans *Journal Asiatique*, op. cit. pp. 573-577.

[349] Charles Keyes, « In Search of Land : Village Formation in the Central Chi River Valley, Northeastern Thailand, dans *Asian Survey*, volume 9, 1976, p. 47

accédèrent au plateau de Khorat mais s'arrêtèrent à ce qui allait aussi s'appeler Nakhon Ratchasima. De leur côté les Lao s'infiltrèrent par villages entiers en suivant vraisemblablement les rivières jusqu'à l'embouchure de la Sé Moune. La fragmentation du Lane Xang au début du XVIIIe siècle a inévitablement stimulé un flux d'émigration vers le sud le long du Mékong. Le Royaume de Champassak lui-même ne fut fondé qu'en 1713. Cette migration des Lao s'est naturellement tournée vers la rive ouest du Mékong, ce que nous appelons désormais l'Isan. Les créations de villes et les migrations importantes survenues entre 1778 et 1893 sont au cœur de nos interrogations sur l'histoire laotienne. Antérieurement à la période que nous tentons d'analyser deux mouvements séparés prirent place. D'une part l'extension du Royaume d'Ayuthaya vers Khorat, qui avait été fondé par le roi Narai en 1657. Le peuplement issu d'un métissage entre Siamois et khmer donna lieu à la naissance d'un dialecte appelé Thai-Khorat. La ville devint rapidement un point stratégique pour la dynastie des Chakri, tant sur le plan politico-militaire qu'économique. Située à la charnière d'un plateau, de la chaine de San Khamphaeng, de celle de Dong Phayayen et de la plaine centrale, la ville était idéalement placée pour le drainage des ressources du nord-est et leur approvisionnement en denrées importées. Nous avons vu le rôle crucial joué par ce *huamuong* dans la guerre contre Tiao Anou. Quant à la population proprement khmer ou Souei (Koui) qui peuplait la vaste région comprise entre la Sé Moune et la chaîne des Dangrek, elle était largement acquise à l'hégémonie siamoise. Les « Khmer de la forêt (Khamen pa dong) » étaient régis par les Siamois depuis la fin du royaume d'Ayuthaya, vers 1760. Les légendes locales racontent que les chasseurs Koui se virent généreusement récompensés pour avoir offert des éléphants blancs au roi de Siam[350]Déjà Taksin avait reçu le soutien de Surin, Sangkha, Khukhan et Sisaket dans sa campagne contre Vientiane en 1778. Rama III bénéficia de la même aide[351].

Le deuxième mouvement vient du nord. L'hypothèse est que le peuplement lao est largement lié à des mouvements à la fois impériaux (la nomination de Tiao Tianekèo à Roi-Et par le roi….) et dissidents. Il ne fait nul doute que les querelles de succession qui se succédaient au Laos se traduisaient par des exils. Il nous importe donc d'identifier quels étaient les centres existants à la fin du premier quart du XIXe siècle et de tracer la création de muongs et de villes satellites au long de ce siècle. Le nombre de muong passa de trente-trois en 1826 à cinquante-quatre en 1840. En 1860 ils étaient soixante-dix et atteignirent cent à l'arrivée des Français[352]. Nous devons hélas admettre que deux sources nous manquent à cet égard : l'accès direct aux documents et travaux rédigés en thai ; la connaissance historique des sites architecturaux qui semble indispensable quand on la relie à nos considérations sur la légitimation du pouvoir chez les peuples tay. Les sources vernaculaires sont hélas très lacunaires. Il n'existait pas d'annales des muong Isan. Les officiels siamois nommés à la fin du siècle ont tenté de rédiger des monographies mais celles-ci étaient très orientées vers les préoccupations du moment et ne

[350] Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. pp. 47-49
[351] Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration into the Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. p. 123-124
[352] Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration intothe Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. 121.

constituaient pas des chroniques[353]. Fort hereusement une carte a été établie à l'époque de Rama 1er ; son analyse est riche d'enseignements mais sa réelle datation est douteuse car elle aurait pu être « améliorée » vers 1910[354] ; elle a vraisemblablement été établie vers 1827 en raison d'un lien évident entre les choix toponymiques et la campagne militaire[355].

Il est remarquable que les sites sacrés qui pourraient avoir une signification pour nous sont relativement peu nombreux en Isan, ce qui tend à accréditer l'idée qu'à l'exception des peuplements anciens môn et khmer, la région n'a pas été le siège de principautés très affirmées avant la période sous revue. Les lieux de pèlerinage étaient situés non loin de la rive droite du Mékong et relevaient du Royaume de Vientiane: le That Phanom à proximité de Nakhon Phanom était sans contexte le lieu le plus sacré de la rive droite du Mékong. De même à proximité de Moukdahan That Hin Hang est associé à la présence du Bouddha en personne[356]. Nous ne connaissons hélas pas la date de construction des autres *that*. Des empreintes des pieds de Bouddha ont été inventoriées à Loei, Sakon Nakhon, Kalasin, Udon Thani, Nongkhai, Yasothon et Buriram[357]. Il existe en outre un certain nombre de roches et de grottes bouddhistes en Isan[358] . Entre 1778 et 1826 le nombre de *muong* dans l'Isan est passé de treize à trente-cinq[359], ce qui est cohérent avec la description de la dépopulation du Laos que nous avons tentée. La carte établie sous Rama 1er montre effectivement trente-cinq villes fortifiées[360] Nous passerons en revue ici les principaux *huamuong.*

Nous allons essayer de recenser les créations en faisant en partie un travail rétroactif à partir du constat fait par Etienne Aymonier en 1884. Nongkhai, Chaiburi, Sakon Nakhon, Sithandone, Attopeu, Sènepang et Stung Treng auraient été créées par décret royal vers 1828 [361]. Fondé en 1829 et adjoint à Nongkhai, Phonphisay sera élevé au statut de muong en 1847. Une histoire semblable pourrait sans doute être racontée à propos de Khon Kaen[362].

a) Histoire des muong riverains du Mékong : priorité stratégique de Bangkok

a. Histoire d'Oubone : du mandala des dissidents lao à la préfecture siamoise

[353] Kennon Breazeale, *The Integration of Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p.79-80.
[354] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 322
[355] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 348.
[356] M. Damprun, « Monographie de la province de Savannakhet », dans *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises de Saïgon*, 1904, op. cit.
[357] Virginia McKeen di Crocco, *Footprints of the Buddhas of this Era in Thailand*, op. cit. pp. 253-257.
[358] Christophe Munier, *Sacred Rocks and Buddhist caves in Thailand*, op. cit.
[359] Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand 1868-1910*, op. cit. pp.229-245, cité par Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration intothe Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. p. 116
[360] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 321. Voir la carte p.
[361] Kennon Breazeale, *The Integration of Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit.p. 52-53
[362] Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration into the Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. p. 116

L'histoire d'Oubone est exemplaire, c'est pourquoi nous lui consacrons un long développement. En effet la ville, de création tardive, développa son pouvoir politique de façon spectaculaire au XIXe siècle et servit de laboratoire à la réforme administrative siamoise dans tout le nord-est du pays[363].

Vers 1770 les *tiao muong* de Sène Khon Pong et de Sène Thana Ngam près de Vientiane se fâchèrent avec le roi Siribounyasan. L'un d'eux (Tiao Pha Khao ?) se rendit avec ses villageois à Muong Nong Boua Lam Phou où étaient déjà installés Phra Wo et Phra Ta. Siribouyasan, le roi de Vientiane, les y attaqua : Phra Wo et Phra Ta s'enfuirent d'abord à Champassak. Le fils de Phra Ta devint un moment prince de Champassak et Phra Wo, se sentant mal traité s'installa à Don Mot Dèng (l'île de la fourmi rouge ?) à douze kilomètres de ce qui allait devenir Oubone, située stratégiquement au confluent de la Nam moune et de la Nam Chi. La ville se serait appelée Ban Tiè Ramè (ou Ban Chalama) avant 1792[364]. Il est en fait difficile de distinguer les rôles respectifs des deux personnages. Phra Ta est parfois considéré comme le héros fondateur d'Oubon. En tout état de cause cette lignée était vénérée pour son héroïsme et son ascendance royale. Ennemis jurés de Vientiane, cette famille princière soutint fidèlement Bangkok en 1827 et joua le rôle que nous avons vu dans le conflit avec le Viêt Nam. Le premier épisode lui permit de prendre l'ascendant sur le royaume de Champassak dont il repoussa le territoire au-delà de la Nam Dan Nai[365]. Le second lui valut de se voir subordonner trois *muong* de modeste importance sur la rive gauche du Mékong : Songkhone, Lamnao (Lamnaonongpra) et Senang (Senangnikhom ou Senangkhanikom). Ces deux derniers *muong* ainsi que celui de Nongprue étaient d'ailleurs peuplés de villageois déportés de la Sé Bang Hien à partir de 1831[366]. Vers le milieu du siècle, le troisième tiao muong, Kuthong (en poste de 1845 à 1863), descendant de la famille princière chassée de Vientiane, nourrit l'ambition d'étendre son mandala. Avec l'afflux de paysans laotiens, il obtint de Bangkok la création de trois satellites en 1863 : Phimoune, Trakanphutphone au nord et Mahachanachai à l'ouest sur la Nam Chi et plaça trois de ses fils à leur tête. A la mort de Kuthong, Bangkok trouva plus habile de nommer tiao muong Nokham, un prince de Champassak évincé par Yuttitham, qui fut désigné en 1866 prince Phrom Thevanoukhro. En 1865 Oubone avait été contraint de céder la tutelle de Songkhone à Moukdahan. Phrom en compensation fut autorisé à créer les *muong* de Phong et Phalane sur la moyenne Sé Bang Hien. On se souvient que c'est aussi vers cette époque qu'Oubone obtint l'autorisation de razzier la ville laotienne de Muong Vang. Poursuivant sa montée en puissance, Phrom put créer en 1879 deux nouveaux satellites : Phananikhom et Chanouman, cette dernière ville contrôlant une partie de la berge du Mékong opposée. En 1883 Oubone créait Kraseum, récupérait Khongchiam, proche du Mékong au nord-est, qui désirait briser les liens avec Khemmarath. Phrom s'inspira pour régner de la tradition laotienne sans toutefois placer sa

[363] Voir carte p. 225

[364] Elsa-Xuân Lainé, *Le rôle des villes frontalières de la vallée du Mékong dans la stratégie thaïlandaise de commandement de la région du Grand Mékong*, op. cit. p. 267. Et Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 155

[365] Voir carte p. 225

[366] Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. p. 57, citant Amorawongwichit, *Phongsawadan Monthon Isan (Chronique des Huamuong du Nord-Est)*, op. cit.

parenté à tous les postes-clefs, mais les sources manquent à ce sujet. Toutefois la vieille famille régnante, héritière de Phra Wo n'avait pas désarmé, en dépit des postes importants qui lui avaient été réservés, et les rivalités entre familles lao persistèrent qui aboutirent naturellement à une intervention de Bangkok[367]. A la mi-1881 les représentants des deux clans se rendirent à Bangkok : les descendants de Phra Wo furent assignés à résidence dans la capitale et Phrom put retourner à Oubone en dépit du blame qui lui avait été également infligé. Il y retrouva le reste de la lignée opposée peut disposée à coopérer, notamment sur le plan fiscal. Aussi le Ministère du nord manda-t-il Luang Phakdi, alias That, en tant que commissaire superviseur, accompagné de vingt-quatre soldats pour mettre de l'ordre et s'assurer que les taxes étaient collectées. Les soldats se conduisirent mal et Phrom en profita pour réclamer le rappel de Luang Phakdi. Ce fut, à l'instigation de Phraya Sisingthathep, alias Ran Siphen, qui avait été envoyé par Bangkok à Champassak et surveillait Oubone également, que le contraire fut décidé : Phrom fut rappelé à Bangkok où il mourut peu après et That fut nommé commissaire du gouvernement à Oubone avec la mission d'en faire une province modèle.

That, tout en maintenant la forme de l'administration traditionnelle lao, modernisa profondément les procédures dans un sens centralisateur et bien relié à Bangkok. That fit coïncider la célébration du nouvel an (mi-avril), la cérémonie d'allégeance avec l'eau du serment et le paiement des impôts. Il s'assura que la collecte fiscale n'enrichissait pas indûment les notables des satellites. Cette expérience réussie allait progressivement être étendue à d'autres provinces, notamment à celles frontalières de la Birmanie britannique. Oubone avait bien été identifié comme un bastion oriental du royaume siamois mais l'histoire ne lui donna pas le temps d'étendre solidement ses ramifications à l'est du Mékong et Champassak résistait à son emprise.

Bénéficiant de la confiance de Bangkok, That fut amené à exercer ses talents fiscaux et politiques hors de ce qu'on ne pouvait plus appeler un mandala mais une région au sens quasi-moderne. Il réussit à identifier dès 1883 et résoudre les blocages politiques dans la province voisine de Souvannaphoum et fit nommer le tiao muong du satellite Phanomphrai à la tête de cette province. A Khemmarath en 1884 il débusqua la sous-évaluation du potentiel fiscal du *muong*[368].

b. Histoire de Moukdahan

Moukdahan sur la rive droite du Mékong au débouché des pistes menant vers le Viêt Nam aurait été fondée entre 1767 et 1770 par un prince de la rive gauche du Mékong, Tiao Kinari (Chanthakinara), qui découvrit un bouddha lors de l'édification de la ville[369]. Enjeu d'une rivalité entre Tiao Anou et le Siam, il semble que Moukdahan ait finalement opté pour Bangkok[370]. Ses satellites vers 1850 sont Nongsoung à l'ouest, Phaloukakhoraphoum (Tah Louka) au nord et Songkhone à l'est en territoire laotien. D'autres sources ajoutent Muong Phanna à cette liste[371].

[367] Kennon Breazeale, *The Integration of Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. pp. 79-83 et carte p.
[368] Kennon Breazeale, *The Integration of Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. pp 116-124
[369] Elsa-Xuân Lainé, *Le rôle des villes frontalières de la vallée du Mékong dans la stratégie thaïlandaise de commandement de la région du Grand Mékong*, op. cit. p. 266
[370] Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p.
[371] Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. p. 57, citant Amorawongwichit, *Phongsawadan Monthon Isan (Chronique des Huamuong du Nord-Est)*, op. cit.

Un litige l'opposerait à Khemmarath à propos de Muong Veong, peuplé de Phou Thai, lors du passage d'Etienne Aymonier[372].

c. Histoire de Khemmarath

Comme Moukdahan, Khemmarath prit le parti des Siamois contre Tiao Anou[373]. La ville semble avoir été en rivalité avec Oubone et Moukdahan en plusieurs occasions. Pourtant sa situation face à l'embouchure de la Sé Bang Hien est intéressante mais les rapides du Mékong à cet endroit constituen un handicap. En 1850 la ville n'a qu'un satellite, Amnatcharoen. Plus tard avec l'afflux de déportés elle en acquiert d'autres, Kham Kheun Kèo[374] au nord, Samia sur la Sédone à l'est, arrachée au Royaume de Champassak[375].

d. Histoire de Nakhon Phanom

Nakhon Phanom ou Lakhon est une ville au cœur de l'histoire du Laos puisque c'est à proximité que se serait épanoui le royaume de Sikotthabong. La ville doit également son renom au reliquaire du That Phanom, un des sites de sacralité les plus important du Laos. L'ourangkhathat est par essence l'expression légendaire de l'endroit[376]. Le That Phanom reste un des plus importants lieux de pèlerinage de la vallée du Mékong. Tiao Anou consacra d'abondantes ressources à la restauration et à l'embellissement du site. Aussi le *muong* fut-il un de ses plus fidèles alliés dans la guerre contre les Siamois[377]. Très vite repris en main par les Siamois en 1828, il relevait directement de Bangkok et fut à l'avant-garde de l'assaut contre les Vietnamiens en 1834. On lui connaissait vers le milieu du siècle quatre satellites : Ramrat (Lamlat ?) au sud-ouest, Akatamnuai (Akat ?) au nord-ouest, Atsamat (Asamat ?) immédiatement au nord et Renu Nakhon (Muong Houé ?) au sud. Atsamat fut un des premiers lieux de recasement des déportés de la vallée de la Nam Kading[378]. Des Phou Thai auraient été installés dans la partie sud du muong[379]

e. Histoire de Sakhon Nakon

Sakhon Nakon[380] fut apparemment fondé en 1835[381] mais les Lao qui habitaient cette région avaient été fidèles à Tiao Anou[382]. Le *muong* reçut très vite un fort afflux de déportés, notamment Phou Thai. Ses satellites semblaient avoir obtenu le statut de muong avant le passage d'Etienne

[372] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois,* op. cit. p. 131
[373] Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p.43
[374] Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. p. 57, citant Amorawongwichit, *Phongsawadan Monthon Isan (Chronique des Huamuong du Nord-Est)*, op. cit.
[375] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois,* op. cit. p. 132
[376] Charles Archaimbault, *Un cycle de légendes lau*, op. cit. et James Pruess, *The That Phanom Chronicle* op. cit.
[377] Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p.
[378] Kennon Breazeale, *The integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. et Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. p. 57, citant Amorawongwichit, *Phongsawadan Monthon Isan (Chronique des Huamuong du Nord-Est)*, op. cit.
[379] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 127
[380] Voir carte p. 226
[381] D'après Aymonier, op. cit. mais Kennon Breazeale évoque 1828, op. cit.
[382] Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p. 44

Aymonier[383]: Sawangdaendin, Champachonnabot, Phannanikom (Phalanan ou Phah Renan ?), Wanonniwat (Vanon ?) au nord-ouest, Kousouman (Koutsa ?)et Phothipaisan (Phou Ti Phak Sanakoum ?) au nord-est. Aymonier mentionne également à l'est Phou Vadou.

f. Histoire d'Outhène

Sur la rive du Mékong au nord-ouest et non loin de Nakhon Phanom, Outhène fut fondé en 1829 sous la coupe de Nakhon Phanom après que la région est subi une courte invasion vietnamienne en 1825. La population était constituée de réfugiés de la rive gauche, des Lao de Muong Luong et Lao Nha[384] . Le satellite fut promu *huamuong* mais sans satellite en 1853.

g. Histoire de Saignabouri

Quand arrive Etienne Aymonier en 1883 Saignabouri est un muong riverain du Mékong qui s'étend au sud-est jusqu'à l'embouchure de la Nam Songkham. Au nord il touche le muong de Phonphiay à Keng Sadok. A l'ouest le muong de Nong Han le borde à Nong ilan sur le Houei Pha ek. A l'est on trouve le muog de Phou Vadou. La ville ne semble pas avoir de satellite[385]

h. Histoire de Nongkhai

Nongkhai entre dans l'histoire en 1827[386] ou 1828 quand la ville est élevée au statut de *muong*. La destruction de Vientiane fait d'elle une ville de substitution à l'ancienne capitale. Elle contrôle la plaine de Vientiane jusqu'à son extrêmité nord de Thourakhomhongsathit, connue aujourd'hui sous le nom de Ban Keun. Son territoire est par nature la rive droite du Mékong jusqu'à Xieng Khan à l'ouest et Phonphisay[387] à l'est. Le *muong* Prachoumchanalai sur la rive gauche à l'embouchure de la Nam Sane relève de sa compétence ; plus tard c'est de Phonphisay, précédemment appelé Phone Phèng, élevé au statut du muong en 1847 [388] que dépendra Prachoumchanalai alias Pasoum. Au sud, Nongkhai étend son pouvoir jusqu'à Muong Phouvieng et Muong Thoun Khoun[389]. Muong Khoumphawapi enclavé près de Nong Han est son satellite. Cette ville deviendra à son tour un *muong* en 1882.

Nongkhai a rapidement bénéficié de l'afflux de Phou Eun. Dès 1834. En effet la terre cultivable était disponible le long du Mékong de Xieng Khan à Phonphisay et Nongkhai, tête de pont siamoise, était bien placée pour se servir en premier. Phonphisay crut assez rapidement avec une population largement Phou Eun pour accéder au statut de *muong khun*, dirigé par des Lao de Nongkhai et de Nong Han. En 1850 le responsable de Phonphisay, voulant promouvoir son statut, s'activa à attirer des Phou Eun de la haute Nam Sane et réclama l'autorisation de fonder des satellites sur la rive gauche. Finalement en 1873 le satellite de Prachum Chalalai à l'embouchure

[383] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 123
[384] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 125
[385] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 122
[386] Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration intothe Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. p. 121, 54N
[387] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 120
[388] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p.
[389] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 116

de la Nam Sane fut créé et confié au fils du *tiao muong* de Phonphisay. Quelques années après, pour contrer les migrations des Phou Eun sur des terres où ils risquaient d'être vietnamisés (Muong Mo, Muong Mok et le bassin du Sông Ca), les Phou Eun eux-mêmes demandèrent à créer Muong Borikhane dont le gouvernement leur serait confié[390].

b) Histoire des muong de l'intérieur

a. Histoire de Kalasin

Le site le plus ancien de la province semble être Muong Fa Daet mais il n'a de signification qu'archéologique. L'élévation de Ban Kèng Samrong en Muong Kalasin en 1793[391] par Rama 1[er] illustre bien le mouvement de structuration progressive de l'Isan. Venant de Sène Tha Ngam comme Phra Ta, Tiao Pha Khao prit une autre direction que ces rebelles qu'il avait connus à Nong Boua Lam Pha, il fonda Ban Keng Samrong au bord de la Nam Pao et en fit un *muong* qui s'étendit. Durant la guerre de 1827 Kalasin, d'abord tenté par la neutralité, semble avoir pris le parti de Vientiane[392] après que son gouverneur qui était réticent eut été exécuté [393]. A l'issue de la défaite, nombreux furent les Vientianais qui vinrent grossir la paysannerie du *muong*. En 1836 comme nous l'avons vu, les troupes siamoises entreprirent de dépeupler Khammouane et Khamkeut, à proximité de Mahaxay. Le seigneur de Khamkeut, Phra Khamduan (ou Lamduan ou Khamkon) fut contraint de s'installer avec ses villageois lao et yo sur les bords de la Nam Chi. Le village originel s'appela Tha Khon Yang. Dans les années 1840 ce sont davantage des gens du sud qui furent déportés dans la région. Des satellites purent dès lors être créés vers 1843 : Khorayang, Kutchin Narai (Koutsin ?) à l'est, Lène Chang (ou Phou Lanchang), Sèng Badan (Muong Phedan ou Sen Phedan ?)[394] au nord-ouest. En 1845 Tha Khon Yang fut élevé au statut de muong dépendant de Kalasin sous le nom de Kantaravichay[395]. La même année, Phoulènechang fut fondé sous le contrôle de Kalasin et accèdera au statut de *muong* peu avant 1873[396]. Kamalasay est créé en 1846 pour accueillir un flux de déportés[397].Aymonier mentionne Muong Takanhang à l'ouest, Muong Hattakan au nord et Muong Siraphoum au sud-est[398]. Selon

[390] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival ; the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p.30. et voir carte p. 227
[391] Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration intothe Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. p. 116.
[392] Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to conflagration*, op. cit. p.
[393] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 333.
[394] Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. p. 57, citant Amorawongwichit, *Phongsawadan Monthon Isan (Chronique des Huamuong du Nord-Est)*, op. cit. Voir carte p.
[395] Charles Keyes, « In search of Land : Village Formation in the Central Chi River Valley, Northeastern Thailand », dans *Contributions to Asian Studies*, volume 9, 1976, p. 48.
[396] Kennon Breazeale, *The Integration of Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 53.
[397] Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration intothe Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. p. 121, 54N
[398] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 135

lui c'est vers 1865 que les satellites de Kamalasay et Sahatsakhan sont créés mais dix ans plus tard Kamalasay accède au statut de *muong* et se sépare de Kalasin[399].

b. Histoire de Khon Kaen

Fondée en 1797[400] Khon Kaen, après avoir suivi initialement Vientiane[401], prit le parti de Korat et Bangkok dans la guerre contre Tiao Anou[402] mais resta un *huamuong* isolé sans satellite[403].

c. Histoire de Nong Han

Nonghan, ville ancienne a subi l'ascension de Nongkhai qui a étendu son pouvoir à ses dépens. Par une de ces discontinuités territoriales dont nous avons parlé, Nongkhai exerce une tutelle sur son flanc sud à Khoumphawapi Il ne lui a plus resté vers 1850 qu'un seul satellite Varisaphoum (ou Waritchaphoum) qui accueillit des déportés Phou Thai venus de Kha Poun au Laos. Varisaphoum fut élevé au rang de *muong*[404] en 1875.

d. Histoire de Roi-Et

Roi-Et est sans conteste un *muong* très ancien. Pourtant elle semble n'être reconnue et donc refondée par Bangkok qu'en 1775[405]. Elle fut forcée de collaborer avec Tiao Anou en 1827[406].

e. Histoire de Yasothon

Yasothon (anciennement Khai Vieng Khok ?[407] ou Ban Sing Tha[408]) fondé après la première prise de Vientiane sur la Nam Chi se rangea dans le camp siamois en 1827[409]. Il ne semblait pas avoir de satellite[410] mais son tiao muong Phra Sounthon avait toute la confiance de la cour de Bangkok qui lui confia de 1834 à 1854 la mission de dépeupler la rive gauche du moyen Mékong. Mission accomplie il reprit son poste de *tiao muong* de Yasothon.

f. Histoire de Souvannaphoum

[399] Kennon Breazeale, *The Integration of Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 54
[400] Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration intothe Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. p. 116
[401] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 333.
[402] Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p. 43
[403] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 134
[404] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 119
[405] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 323
[406] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 333
[407] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 339
[408] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campasak », dans *Journal Asiatique*, op. cit. p.566.
[409] Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p. 43
[410] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 138

Fondé en 1718 et donc réputé être le *muong* le plus ancien du plateau de Khorat [411] Souvannaphoum fut un *muong* de première importance au XVIIIe siècle[412]. Il aurait été créé par un noble de Champassak, Tiao Tianekèo, venu avec trois mille *phrai*, s'installer à Muong Thong (ou Thoung)[413]. Mais il a dû très tôt subir la concurrence de Korat et les inévitables querelles dynastiques le scindèrent en deux vers 1768 et aboutirent à l'élévation du statut de Roi-Et ainsi agrandi[414]. En revanche Tiao Tianekèo aurait pu jouir de la joie posthume de savoir que sa lignée généra plus de dix tiao muong dans les vallées de la Nam Chi et de la Sé Moune, diffusant ainsi sur une large région le modèle politique et la culture lao. Le *huamuong*, apparemment reconnu dans la cartographie en 1772 seulement[415], fut dépouillé petit à petit de ses satellites et ne fut guère épargné par les troupes de Tiao Anou en 1827 puisque plusieurs villages furent déportés vers Vientiane. Il contrôlait encore quatre satellites vers le milieu du siècle : Phayakhaphoumiphixay et Kasetwisay à l'ouest, Chaturaphakphiman au nord et Phanomphraydaenmarit à l'est sur la Nam Chi au sud de Yasothon. Apparemment Etienne Aymonier ne lui en reconnaît plus en 1883[416].

g. Histoire de Chonnabot

Situé au nord de Korat sur la route de Vientiane, Chonnabot fut disputée entre le parti du Siam et celui de Vientiane[417] dans la guerre de 1827, mais il semble qu'il se soit finalement rallié à Bangkok, sans doute sur l'intervention de Korat[418]. Muong indépendant il n'avait pas de satellite connu[419].

h. Histoire de Buriram

La ville aurait été fondée en1788[420]. Korat l'inclut ultérieurement dans son mandala et en fit un de ses postes avancés vers l'est.

i. Histoire de Mahasarakham

[411] Charles Keyes, « In search of Land : Village Formation in the Central Chi River Valley, Northeastern Thailand », dans *Contributions to Asian Studies*, volume 9, 1976, p. 47
[412] Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p
[413] Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. p. 53.
[414] Charles Keyes, « In search of Land : Village Formation in the Central Chi River Valley, Northeastern Thailand », dans *Contributions to Asian Studies*, volume 9, 1976, p. 47
[415] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 323.
[416] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 139
[417] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 333
[418] Pheuyphanh Ngaosyvathn, *Paths to Conflagration*, op. cit. p.43
[419] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 135
[420] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 323

La ville n'apparaît pas dans la première moitié du siècle. Elle aurait été fondée en 1859[421] ou en 1865[422]. Charles Keyes en a décrit la naissance et penche pour la seconde date. A une exception antérieure, les villages originels seraient apparus petit à petit entre 1815 et 1850 selon un mode de différenciation cellulaire en fonction du besoin de terres. La région faisait initialement partie du mandala de Roi Et. Le prince à la tête de ce huamuong voulut donner un fief à un de ses parents, Tiao Mahachai (Kuat), le choix se porta sur un nouveau *muong* qui s'appellerait Maharakham. Mais celui-ci fut scindé ultérieurement à la suite d'un désaccord dynastique. Kantarawichai fut rattaché en 1874 à Kalasin[423]

c) Histoire du huamuong khamen padong

a. Histoire de Sisaket

Sisaket était autrefois rattaché à Koukhan. Le *muong* frontalier du Cambodge était historiquement pluri-ethnique avec un fond Souei (Koui) et khmer qui fut renforcé par l'arrivée de Phou Thai[424]. Il faisait partie avec Surin et Sangkèo d'une ceinture méridionale fidèle à Bangkok, la population khmer de la région ayant toujours entretenu de bons rapports avec la royauté siamoise. Sisaket, coincé entre trois huamuong ambitieux, Korat, Oubone et Koukhan, ne disposait que d'un satellite, Prakhonchai. Son premier prince fut le petit-fils de Tiao Tianekèo et régna à partir de 1782 sous le nom de Phra Phakdi Phuton Songkram[425]

b. Histoire de Koukhan

Koukhan était l'ancien village de Prasat Si Liem Lam Duen érigé en muong par le Siam en 1759. En 1806 le muong fut rattaché directement au Siam[426]. Le fond de la population était également ici constitué de Souei (Koui Mahai, Koui Antor, Koui Gneu, Koui Melo), de Khmer et dans une moindre mesure de Lao. Les satellites de ce muong considéré comme assez riche[427] étaient Outhoumphonphisay (Muong Uttompor ?) à l'est, Kanthararak (Prakhantararak ?) à l'est également. Une responsabilité politique importante de Koukhan était de superviser Melouprey, loin au sud-est.

c. Histoire de Sangkéo ou Sangkha

Maillon de la ceinture des marches du sud siamois, Sangkéo étend son pouvoir au sud des Dangrek, à Chongkan (Chongkal ?), au nord-est à Kanthararom (Kantararoum ?) érigé en muong

[421] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 323
[422] Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration intothe Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. p. 121, 54N
[423] Charles Keyes, « In search of Land : Village Formation in the Central Chi River Valley, Northeastern Thailand », dans *Contributions to Asian Studies*, volume 9, 1976, p. 50-51.
[424] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 146.
[425] Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. p. 58.
[426] Charles Archaimbault, « L'histoire de Campassak », dans *Journal Asiatique*, op. cit. p. 592 179N
[427] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. pp. 201-205

vers 1870, au nord à Sikoraphoumiphixay (Vikaraphoum ?). La population y était exclusivement Souei (Koui Melo) bouddhisée.

d. Histoire de Sourin

Limte ouest de la population khmer, Surin est peuplé également de Souei (Koui Melo) et de Lao. Le *muong* est imbriqué dans celui de Korat à l'ouest et au nord-est ; il contrôle Souraphinnikhom (Sauraphim ?), ancien Srok Romduol érigé en *muong*, au sud-est, Choumphon (Chomphon ?) au nord, sur la rive gauche de la Sé Moune, et pointe septentrionnale du peuplement khmer[428]. Souvannaphoum était en litige avec Sourin à propos de la tutelle sur Choumphon.

d) Remarques sur les muog de la frange occidentale

a. Histoire de Phitsanuloke

Phitsanuloke est une ville siamoise très ancienne. Nous ne la mentionnons ici que parce qu'elle contrôle Dansai qui sera plus tard au centre de négociations franco-siamoises. Dansai fut élevée au statut de Muong en 1825[429].

b. Histoire de Phichai

Phichai, située en territoire siamois sur la principale route reliant les bassins du Mékong et de la Chao phraya, était un centre militaire important d'où partirent un certain nombre d'expéditions siamoises. Il permettait en effet d'accueillir et d'organiser les contingents venus des principautés de Nan et de Phrae. Le gouverneur du muong se voyait déléguer la supervision du Royaume de Luang Phrabang et du Haut-Mékong en général.

Phichai exerçait une tutelle sur Xieng Khan[430] qui s'est longtemps appelé Pak Huang[431], ville lao riveraine du Mékong qui a été transplantée de la rive gauche à la rive droite en 1828.

c. Histoire de Phetchaboun et de son *mandala*

Phetchaboun était clairement situé dans l'orbite siamoise en bordure du bassin de la Chao Paya et à ce titre détenait une position stratégique vis-à-vis des *muong* lao. Deux villes relevèrent de son autorité vers le milieu du XIXe siècle : Kène Thao[432] et Loei[433]. La première, située non loin du coude du Mékong jouxtait le royaume de Luang Prabang. La seconde, enclavée dans une zone collineuse, était un lieu ancien d'extraction du cuivre. Bien que relevant de Vientiane, Loei qui n'était alors pas encore un muong resta neutre pendant la guerre de 1827 et laissa passer les deux armées[434]. Lomsak, dont le gouverneur jugé trop tiède par Tiao Anou pendant la guerre

[428] Etienne Aymonier, La société du Laos siamois, op. cit ; pp. 208-214
[429] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 109
[430] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 114
[431] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival, the Phuan of Thailand and Laos*, op. cit. p. 102
[432] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 106
[433] Etienne Aymonier, *La société du Laos siamois*, op. cit. p. 111
[434] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 333

avait été exécuté[435] est resté le satellite de Phetchaboun juqu'à 1836, date à laquelle la ville fut érigée en *muong* indépendant[436].

e) Conclusion. De l'autonomie à l'intégration

En ce milieu de siècle, la situation politique d'une vaste zone s'étendant du pourtour du mandala de Korat au cours moyen des affluents de la rive gauche du Mékong est largement floue. Les villes subsistant sur la rive gauche étaient largement laissées à elles-mêmes, Bangkok ne s'impliquant pas dans la nomination des Tiao muong, comme si la région avait été effectivement désertée[437]. Quant aux muongs de la rive droite, à l'exception de ceux qui avaient une valeur stratégique ou dont la fidélité à Bangkok était ancienne, ils étaient aussi largement autonomes et négligés. On peut imaginer qu'il fallut quelques décennies pour stabiliser les mouvements de population. Les Siamois donnèrent une expression officielle à cet état de fait en attribuant des rangs aux huamuong comme autrefois. Une distinction était établie entre muongs du premier cercle et les autres. Sangkha, Surin, Sisaket, Khukan et Det dans la marche méridionale furent inclus dans le premier cercle.

Sur la rive gauche, il est probable que le muong d'Attopeu présentait un intérêt pour les Siamois, non pas pour sa situation frontalière du Viêt Nam : aucune invasion n'était à redouter en provenance de Kontum. Mais en raison des ressources en or[438] des vallées de la Sékong et de la Sésane qui de plus communiquaient bien avec le Cambodge. Bangkok avait bénéficié d'un bon soutien des muongs de Stung Treng, Melou Prey, Khoukhan et Surin durant les guerres de la première moitié du siècle[439].

Sur la rive droite, outre cette implantation au Cambodge que Bangkok devait juger importante, Rama III se contentait d'encourager au sud les ambitions du huamuong d'Oubone, où de tous temps des nobles hostiles à la dynastie de Vientiane et de Champassak s'étaient implantés et de contrôler les huamuong riverains du Mékong : Khemmarath, Moukdahan, Nakhon Phanom, Outhène et surtout Nongkhai. Ce dernier huamuong constituait en effet un poste d'observation des remuants Phou Eun, tandis que les autres se voyaient confier des missions de surveillance de certains muongs laotiens[440]

A l'issue de la guerre siamo-vietnamienne, un vide démographique s'était établi sur la rive gauche du Mékong et Bangkok, comme Huê se satisfaisaient de ne pas être face à face, Huê contrôlant aussi de façon assez lâche le versant laotien de la cordillère annamitique. Dans la partie

[435] Victor Kennedy, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Northeast Thailand » dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, op.cit. p. 340.
[436] Kennon Breazeale, *The Integration of Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 52
[437] Kennon Breazeale, *The Integration of Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 30.
[438] Kennon Breazeale, *The Integration of Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit.p. 88 et Marc Mouscadet, *Histoire des mines au Laos à l'époque coloniale*, op. cit.
[439] Volker Grabowsky, « The Isan up to its Integration intothe Siamese State », dans Volker Grabowsky (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, op. cit. p.
[440] Voir carte p.

sous influence siamoise, le pouvoir était confié à l'aristocratie lao ralliée. L'autorité de Rama III s'exerçait essentiellement de façon cérémonielle, notamment lors des visites à Bangkok des tiao muong lao qui étaient fortement encouragées. Le désintérêt relatif de Bangkok se manifestait aussi dans la rareté ou tout du moins la discrétion des intermariages entre dignitaires siamois et jeune filles de l'aristocratie lao. Le « ministre du nord » était chargé de superviser ces nombreux princes et de s'assurer que des collectes fiscales puissent avoir lieu. Bangkok conservait le monopole de l'élévation d'un village au statut de muong, s'assurait de règles successorales à la tête des huamuong, validait la désignation de dignitaires et fixait les taux de taxation. Sur le plan des rituels, l'élite locale se rendait annuellement à la pagode pour « boire l'au du serment », symbole d'allégeance en présence de dignitaires de Bangkok. Lorsqu'un tiao muong décédait, le roi envoyait le briquet qui allumerait le bûcher. Il n'est pas certains que le peuple était ainsi conscient de son rapport personnel au roi et il pouvait arriver que des aristocrates lao s'absentassent lors des cérémonies du serment[441]. Dans la vie courante les lois siamoises étaient largement ignorées

En définitive on peut imaginer une sovciété Isan relativement destructurée sous la houlette d'aristocrates sans véritable légitimité au sens où nous l'entendions dans la première partie. Dans les muongs de l'Isan, où les sites sacrés du bouddhisme consacrant les mérites du prince étaient rares, les thèmes mythiques dominants étaient ceux du Phra Malai et du Phawetsandone : le premier porte en lui un message millénariste et on verra sans réelle surprise au tournant du vingtième siècle se développer une révolte des « phu mi boun » ; le second met l'accent sur le prince qui renonce au pouvoir (certes pour le récupérer in fine) et pousse le détachement à son extrêmité, une image qui peut être interprêtée dans un sens démocratique. Nombreuses sont les pagodes de l'Isan ornées de fresques du Phra Malai, à l'inverse la cosmologie du Traiphoum y est peu représentée. Les familles régnantes ne parvinrent pas (ou n'essayèrent pas de) à imposer des hiérarchies centrées sur des personnalités charismatiques, les symboles du pouvoir tels que les palais royaux sont rares et une décentralisation de fait laissait du pouvoir aux « anciens » de chaque satellite ; les tiao muong se contentaient d'utiliser les cérémonies annuelles d'alégeance au roi por légitimer leur propre autorité. On ne note pas de désirs d'alliances entre tiao muong pour créer des entités fortes ni d'unions matrimoniales à but politique[442]. Les territoires villageois n'étaient pas clairement délimités, la terre pouvait changer d'attribution, ce qui générait des disputes et une ville comme Outhène neut pas de territoire pendant quarante ans. De plus il semble que la quête de ressources en eau ait perpétué les mouvements migratoires. Bangkok y attachait peu d'importance puisqu'il fallut attendre 1880 pour qu'une carte fût établie[443].

Une autre hypothèse que nous nous permettons d'émettre est d'ordre démographique. L'Isan est présenté aujourd'hui comme un univers de culture lao, ce qui est certainement vrai tant sur le plan linguistique que culturel. Etait-ce le cas durant le deuxième quart du XIXe siècle ? Le peuplement originel de l'Isan n'était pas strictement lao, il comprenait aussi des peuples môn-

[441] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 36
[442] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. pp.43-44
[443] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 46

khmer, comme les So, les Souei (Koui) et les Khmer. Ces derniers ne parlent d'ailleurs qu'un dialecte très spécifique et différent du khmer standard. Le Khmer du nord est parlé dans les muong de Sourin, Bouriram, dans l'ouest de Sisaket et jusquà Oubone et Roi-Et[444]. Les Koui seraient venus du Laos aux XVIIe et XVIIIe siècles où il reste certains groupes. En Isan l'habitat Koui recoupe celui des Khmer[445]. La région qui recouvre les mandalas de Surin, Sangkha et Khoukhan est d'ailleurs devenue assez rapidement un creuset dans lequel les mariages mixtes furent nombreux et dans laquelle émergèrent des cultures hybrides, le parler Koui devenant par exemple le « Lao-Souai »[446]

Parmi les nouveaux arrivants, les Lao et les Phouan bouddhistes étaient certes nombreux, mais il y eut énormément de Phou Thai venus de la vallée de la Nam Kading, des Sèk, des So, des Brou de la Sé Bang Hien, des Lao Yo des environs de Khamkeut, ce qui peut contribuer à l'explication de l'anomie politique de la région[447]. Les Sèk, de parler du groupe Tay du nord parlé en Chine, sont installés près de Nakhon Phanom[448]. Les Phou Thai sans doute originaires de Điện Biên, se sont d'abord fixés dans les collines proches de Mahaxay et Khamkeut avant d'être déportées dans le nord-est du Siam. Ils furent alors dispersés dans une vaste région s'étendant du muong de Chaibouri au nord au muong de Khongchiam au sud et à Roi-Et à l'intérieur. Ils se sont principalement installés à dans la province de Sakon Nakhon au voisinage de Nong Han, dans le muong de Kutchinarai (province de Kalasin), près de Nakhon Phanom, à Renu Nakhon à proximité de That Phanom, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Moukdahan. Dans la vallée centrale du Siam on en trouvait près de Phetbouri[449]. Thomas Kirsch note que les Phou Thai « *constituaient des enclaves ethniques isolées et semi-autonomes avec leurs propres dirigeants..et qu'il avaient peu de contacts avec les Lao qui les entouraient* »[450].

Un autre groupe important est celui des So, parlant une langue du rameau katouique. Probablement déportés de la moyenne Sé Bang Hien, ils sont installés dans les muong de Nakhon Phanom, Sakon Nakhon, Moukdahan et Roi-Et. Enfin il convient de signaler les Nya Kur peu nombreux sur la bordure ouest du plateau de Korat. Certes le creuset lao fonctionnera, notamment en s'appuyant sur le renouveau monastique impulsé à partir de 1850 par Rama IV, mais le sangha lao échappa longtemps au contrôle siamois[451] : le mouvement aura été certainement très progressif avant de s'accélérer au XXe siècle sans toutefois être achevé. A l'époque contemporaine elle-même, Charles Keyes constatait vers 1960 dans la vallée de la Nam Chi que d'un village à l'autre sur des distances d'une dizaine de kilomètres les villageois se

[444] William Smalley, *Linguistic Diversity and National Unity*, op.cit. p. 137.
[445] William Smalley, *Linguistic Diversity and National Unity*, op.cit. pp. 148-150.
[446] Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. pp. 59-60.
[447] Voir carte linguistique p.
[448] William Smalley, *Linguistic Diversity and National Unity*, op.cit. pp.197-198
[449] Thomas Kirsch, « Development and Mobility among the Phu Thay of Northeast Thailand », dans *Asian Survey*, volume VI n° 7, 1966, op. cit. p. 371.
[450] Thomas Kirsch, « Development and Mobility among the Phu Thai of Northeast Thailand », dans *Asian Survey*, volume VI (7), 1966, p. 371.
[451] Kennon Breazeale, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, op. cit. p. 38

percevaient comme différents. Tantôt il s'agissait d'accent, tantôt de différences dans l'organisation et l'exécution des rites[452].

Cette situation était destinée à évoluer de façon extrêmement profonde durant le dernier quart du siècle sous la double influence de la révolution dans les mentalités siamoises que nous avons évoquée dans le premier chapitre et surtout pour parer aux menaces impérialistes européennes et en l'occurrence françaises que nous décrirons dans le chapitre suivant.

Les Siamois comprirent l'importance que revêtait le territoire, notamment lorsqu'il commençait à être peuplé. Avec le concept naissant d'Etat-nation, importé d'Occident, la responsabilité du roi et de son gouvernement évoluait : il convenait désormais de s'assurer d'un contrôle non seulement par des rituels mais par des relations politico-économiques qui nécessitaient une collecte efficace de l'impôt. On envisageait de créer des infrastructures, routes, chemins de fer, écoles ; il fallait pouvoir les financer. Enfin le risque de voir les empires voisins s'étendre au détriment du Siam devenait réel. Le système des mandalas était devenu d'autant plus obsolète que la fidélité des princes lao pouvait être remise en cause. Dès le début des années 1880, des commissaires, souvent accompagnés de petits détachements armés, furent placés auprès des princes lao. Ce n'était qu'une premère étape. En 1892 Chulalongkorn amorça une réforme majeure de l'administration provinciale connue sous le nom de « *thesaphiban* ». Son application, testée en 1891 à Nonkhai, Khorat et Champassak[453], s'étendit progressivement à l'ensemble de l'Isan et ne put être considérée comme achevée que quinze ans plus tard, en 1907. Le système des gouvernorats princiers fut aboli et remplacé par une organisation jacobine, inspirée, paraît-il, de l'Inde ; en fait le modèle européen apparaît clairement en transparence. Au plus bas de l'échelle sont les villages « mouban », regroupés en cantons, les « tambon », au-dessus desquels on trouve les districts « amphoe » appartenant à des provinces « changwat » relevant de régions, les « monthon ».

Les notables lao furent systématiquement mis à l'écart des positions du haut de cette échelle et remplacés par des Siamois de la haute administration bangkokaise. Un monthon devait regrouper au minimum deux provinces : il était administré par un « *khaluang thesaphiban* », commissaire superintendant que nous comparerions volontiers à un préfet. La province était composée d'au moins deux districts, son chef était un « *phouwaratchakan changwat* », le district étant dirigé par un « *nai amphoe* ». En 1890 il avait été décidé que l'Isan serait divisé en quatres régions : le Huamuong de l'est centré sur Champassak, le Huamuong du nord-est administré à partir d'Oubone, le Huamuong du nord autour de Nongkhai et celui du centre avec pour capitale Khorat. Cette organisation, appuyée par une amélioration des communications et une diplomatie habile allait permettre de cantonner les Français sur l'autre rive du Mékong. Les princes lao, en position de faiblesse par rapport aux Siamois, et surtout engoncés dans leurs particularismes, ne purent à aucun moment s'opposer à ce mouvement ni se rapprocher des royaumes de Luang Phrabang et de Champassak. L'intégration des Etats Lao dans le Royaume de Siam, telle que

[452] Charles Keyes, « Ethnic Identity and Loyalty of Villagers in Northeastern Thailand », dans *Asian Survey*, volume VI n° 7, 1966, op. cit. p. 364

[453] Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. p. 128

l'appelle Kennon Breazeale était en route, même si celle-ci allait s'avérer longue. Le royaume de Soulignavongsa, si tant est qu'il ait vraiment existé, ne serait plus qu'un mirage; la rive gauche et la rive droite du Mékong allaient vivre des destins séparés.

4/ Les évènements de Chine et leurs répercussions sur le Laos

Au milieu du XIXe siècle la Chine s'enfonçait dans le chaos. D'abord épargnés, les royaumes Tay qui versaient un tribut triennal à la cour de Pékin en étaient bien évidemment conscients. Les dernières ambassades envoyées par Bangkok et Luang Prabang eurent lieu vers 1852 et celle des Laotiens, bloquée dans les environs de Simao ne put jamais y parvenir. Dès 1826 des fléaux climatiques affectèrent la Chine du Sud. De 1839 à 1841 une famine ravagea le Sichuan. A partir de 1830 les révoltes locales se multiplient, comme celle des Yao du Guangdong en 1832[454]. Le fond de misère et d'inécurité pouvait former un terreau de contestation et de rebellion. La première guerre de l'opium (1839-1842) perturba profondément la vie économique du Guangdong et du Guangxi, affectant par exemple les confréries de bateliers de la Rivière de l'Ouest ainsi que les charbonniers et autres mineurs de l'arrière-pays. Elle provoqua une indignation profonde dans toutes les classes de la population qui ne tardèrent pas à considérer que la dynastie mandchou des Qing avait perdu le mandat du ciel.

La population des provinces méridionales de la Chine, du Yunnan au Guangdong était très hétérogène et comprenait de nombreuses collectivités cloisonnées entre elles. Le peuplement majoritaire du Guangdong et du Guangxi était constitué de *Bendi,* issue de différents métissages. Il cotoyait de nombreux groupes Hakka à la réputation d'indépendance et d'endurance, hostiles aux Bendi. Enfin on trouvait une mosaïque d'ethnies, les Miao, les Yao, les Lolo, les Zhuang de culture Tay, et à l'ouest des Lü. Cette vaste région, traditionnellement allergique aux Mandchou, était le repaire privilégié des sociétés secrètes et des corporations professionnelles qui ne demandaient qu'à s'engager dans des mouvements séditieux. Trois grandes révoltes allaient secouer le sud chinois à partir de 1850 : la révolte des Taiping, la révolte dite « des Miao » dans le Guizhou et la révolte des Panthay au Yunnan.

a) La révolte des Taiping 1851-1864

En 1814 était né Hong Xiuquan peu au nord de Guangzhou. A l'issue de ses échecs répétés aux concours mandarinaux il se rapproche en 1843 du christianisme dont il élabore en 1847 une version théorisée dans « l'ode de la doctrine du salut du monde ». Des expériences mystiques révèlèrent alors à Hong que Dieu le Père lui conférait le titre de « céleste souverain de l'universelle paix (taiping) et des vérités fondamentales »[455]. Avec son ami Feng Yunshan et quelques prosélytes il devient prédicateur itinérant dans ces provinces méridionales apauvries et promptes à écouter les messages millénaristes. Feng s'installe alors dans le Guangxi méridional à Jintian dans les Montagnes des Chardons (Zishingshan) où il fonde une société secrète, la « Société des Adorateurs de Dieu (Bai Shangdi hui) » qui ralliera un grand nombre de groupes traditionnels en majorité Hakka. C'est là qu'avec un autre mystique, Yang Xiuqing, ils

[454] Jacques Reclus, *La révolte des Taiping*, op. cit. p. 23
[455] Jacques Reclus, *La révolte des Taiping*, op. cit. p. 33

rassembleront « l'armée de la misère ». – une famine avait frappé le pays en 1849 -., armée constituée de groupes ethniques variés, chinois et non-chinois, autour des éléments moteurs que constituaient les porteurs et autres travailleurs des transports ainsi que les mineurs et les charbonniers[456]. Ils déclencheront en septembre 1850 les hostilités qui ensanglanteront la Chine pendant quinze ans. Une première victoire les encourage et le 11 janvier 1851 Hong Xiuquan proclame la nouvelle dynastie de Taiping Tianguo.

L'armée rebelle se dirige rapidement vers le nord où les conflits vont durer plus d'une décennie. Après leur défaite en 1864 une partie des rescapés reflue vers le sud dont ils sont pour la plupart originaires. Beaucoup se firent prendre mais une centaine de milliers d'entre eux puren se réfugier dans le Guangxi, mitoyen du Viêt Nam et du Yunnan. Un autre groupe tenta un mouvement vers le Guizhou et le Sichuan en 1862 et 1863 où beaucoup furent massacrés en tentant de franchir le Songlinhe, affluent du Daduhe[457]. Si la révolte des Taiping ne concerna pas la péninsule indochinoise au premier chef, elle ne fut pas sans conséquence. Outre la misère qu'elle généra dans toutes les campagnes, il est probable qu'elle eut des effets de contagion dans les provinces limitrophes de l'Indochine, notamment en raison de son caractère pluri-ethnique. Ensuite elle a libéré des aventuriers de sac et de corde qui ne tarderont pas à se regrouper et former, entre autres, les fameux « Pavillons », noirs, jaunes, rouges, rayés…

b) La révolte des « Miao » 1854-1873

La révolte des Taiping pourrait avoir conduit le gouvernement impérial à augmenter les impôts et à recruter de force des troupes. Elle montra également la vulnérabilité des Qing. Aussi peut-on faire l'hypothèse que ces pressions sur des populations du sud vivant au seuil de pauvreté ont généré des soulèvements inspirés de l'exemple Taiping[458]. Ainsi en irait-il de la « révolte des Miao », la mal-nommée. En effet le nom de celle-ci trouve son origine dans une appellation péjorative donnée par la bureaucratie pékinoise, « Miao » étant synonyme de barbare. Les Hmong, puisqu'il s'agirait d'eux ne constituaient qu'une portion n'excédant pas quarante pour cent des rebelles, le restant étant composé de Han, de chinois musulmans Hui et d'autres minorités du Guizhou, tels les Bouyei (Zjongjia), les Dong et Shui, tous trois du groupe linguistique tay[459]. La province était pauvre, sujette aux épidémies et à la malaria. Elle était le lieu où Pékin exilait les hors-la-loi et détachait les fonctionnaires déméritants. Sa population était estimée à sept millions en 1851. Les causes de révoltes abondaient dans cette région gouvernée selon le système du *tusi*: accaparement de terres réservées à la colonisation militaro-agricole, dite *tuntian*, fiscalité, corvées, rivalités politiques affectaient indistinctement toutes les populations. La mémoire d'une emprise politique brutale sur les minorités par les Qing n'avait pas été effacée. La crise économique qui accompagna la révolte des Taiping joua également son rôle. Dans ce contexte délétère les croyances millénaristes (le Guizhou avait une longue tradition de religion « maitreyenne ») pouvaient s'épanouir dans le cadre de nombreuses sociétés secrètes ou en-

[456] Jacques Reclus, *La révolte des Taiping*, op. cit. p. 44
[457] Jacques Reclus, *La révolte des Taiping*, op. cit. p. 284-290
[458] Robert Jenks, *Insurgency and Social Disorder in Guizhou, the « Miao » Rebellion 1854-1873*, op. cit. p. 9
[459] Robert Jenks, *Insurgency and Social Disorder in Guizhou, the « Miao » Rebellion 1854-1873*, op. cit. p. 33

dehors d'elles[460]. Les rebellions endémiques depuis un siècle purent facilement gagner en intensité.

La révolte du milieu du XIXe siècle impliqua en fait une série de soulèvements. La première explosion se produisit en mars 1854 en pays Bouyei à Dushan dans le sud ; elle s'étendit rapidement sur toute la bordure du Guangxi. En septembre un adepte de mouvement millénariste prit Tongzi au nord de la capitale Guiyang après quoi il entreprit un grand mouvement tournant autour de la capitale, semant les graines de la révolte partout. De mai à décembre 1855 ce fut au tour des Miao de prendre le contrôle du sud-est de la province à partir de Taigong[461]. Il n'est pas impossible qu'à la source de ce mouvement aient figuré des soldats Miao démobilisés par les Taiping[462]. En novembre 1855 une révolte fiscale éclata à Tongren au nord-est. Elle fut le fait de sectes à dominance Han, le Signal Rouge (Honghao), les Signaux Blanc, Jaune, Bleu…[463]. Les « Signaux » prirent dès lors se répandirent dans tout le nord-est de la province. A la fin de 1855 le Guizhou oriental se trouvait à feu et à sang, en 1856 les rebelles Miao contnuaient leur progression et en 1857 on craignit que les Hui du Yunnan ne vinssent s'installer à l'ouest mais les troupes gouvernementales reprirent Weining[464], tandis qu'au nord, en mars 1858 Signal Blanc puis Signal Jaune occupaient Sinan et sa région. En 1858-1859 les hostilités reprirent à l'ouest à l'initiative des Hui. A l'est la Secte de la Paix Céleste (Taiping jiao) des Dong prenait Tianzhu en 1862. Les rebelles entreprirent alors de réduire la capitale Guiyang en 1863 : ce fut le point culminant de leur mouvement, un déclin s'amorçait qui allait durer une décennie.

La riposte impériale allait se mettre en place car Pékin était venu à bout des Taiping et les provinces voisines du Yunnan et du Hunan allaient venir à l'aide du gouverneur impérial. En 1868 les « Signal » furent vaincus. De 1869 à 1872 le pays Miao fut reconquis. En décembre 1873 le Guizhou fut déclaré pacifié. Ces dix-neuf années auront coûté près de cinq millions de vies humaines et provoqué un exode qui nous intéresse particulièrement, celui des Hmong vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers le Viêt Nam, les Royaumes Lao et le Lan Na.

c) La révolte des Panthay 1856-1873

Dans la province méridionale du Yunnan, mitoyenne de la Birmanie et du Laos les tensions inter-communautaires s'étaient attisées dès le début du siècle et des pogroms anti-musulmans (Hui) avaient eu lieu à plusieurs reprises à Kunming. La montée des antagonismes pouvait être attribuée à plusieurs facteurs : des migrations de Han venus du nord qui contribuèrent à un doublement de la population en sept décennies[465], l'épuisement progressif des mines de cuivre, l'imposition dans un milieu pluri-ethnique des normes pékinoises. Les Hui s'étaient spécialisés d'une part dans le commerce caravanier et tendaient à privilégier les axes Indochine – Tibet, de l'autre dans les mines. L'arrivée d'immigrants créait une concurrence dans un

[460] Robert Jenks, *Insurgency and Social Disorder in Guizhou, the « Miao » Rebellion 1854-1873*, op. cit. p. 63-64
[461] Voir carte p. 228
[462] Robert Jenks, *Insurgency and Social Disorder in Guizhou, the « Miao » Rebellion 1854-1873*, op. cit. pp. 89-97.
[463] Robert Jenks, *Insurgency and Social Disorder in Guizhou, the « Miao » Rebellion 1854-1873*, op. cit. p. 74-75
[464] Robert Jenks, *Insurgency and Social Disorder in Guizhou, the « Miao » Rebellion 1854-1873*, op. cit. p. 115
[465] David Atwill, *The Chinese Sultanate*, op. cit. p. 27

contexte difficile. Le Yunnan avait été frappé par une série de désastres comme le tremblement de terre de 1833. La seule bonne année agricole aurait été 1818[466].

Comme cela est bien connu, cette grande région était une mosaïque ethnique : à l'est on trouvait des Yi (Lolo), des Tchouang (du rameau tay) et des Miao ; à l'ouest des Tibéto-birmans, tels que les Lisu et les Jingpo (Yeren), des Bai, des Naxi ; au sud étaient bien entendu les Lü (Dai) des Sipsong Panna et les Hani (Woni) de la frontière vietnamienne. Les premiers Chinois musulmans étaient arrivés avec les Mongols. Parmi les plus célèbres de ceux-ci figure l'amiral Zheng He, grand navigateur. Nous ne tenterons pas ici dans le débat de savoir ce que signifiait « être Hui », il semble que cela reflétait un mélange d'appartenance ethnique et religieuse face à un intégrisme Han[467]. Toujours est-il qu'ils excellaient dans certains domaines, le commerce caravanier, le négoce, les mines et le métier des armes. Une grande proportion des Hồ étaient des Hui.

Politiquement le pays avait toujours été suspect aux yeux de la cour de Beijing. Le système de *tusi* était toujours en vigueur mais la dynastie Qing voulait imposer une dose croissante de « *gaitu guiliu* (consolidation administrative) » et redoutait que les émigrés Han prennent goût à l'indépendance des non-Han, tentation appelée alors « *hanjianisme* » d'après le vocable « *hanjian* (traitre) ». Pour couronner le tout, la région était assez propice au banditisme et les Chinois disposaient d'un vocabulaire étendu pour en qualifier les différentes variétés[468]. Dans ces conditions les troubles n'étaient pas rares et, méconnus, ils méritent d'être énumérés[469] : révolte des Woni de Lin An en 1817-1818 ; rébellion Lisu de 1821 ; affaire du *tusi* Dao Shengwu aux Sipsong Panna en 1833. Les incidents miniers se multipiaient également : à la mine de Xiyi en 1800, dans celle de Baiyang en 1821. Cette tension trop permanente pouvait déboucher sur des massacres intercommunautaires: à Mianning en 1839, à Baoshan en 1845, à Chuxiong et à Kunming en 1856. Durant ces dernières années le Yunnan plongeait dans l'anarchie et la violence devenait endémique, tout incident, minier ou autre, tendait à dégénérer souvent à l'initiative des Han. A l'issue des violences qu'elle avait vu subir à Kunming et ailleurs, la communauté Hui de Dali se révolta en septembre 1856. Un leader émergea, Du Wenxiu, qui proposa d'emblée une plate-forme qui pouvait rassembler Hui, Han et minorités ethniques[470].

La rébellion fit rapidement tâche d'huile. Au sud Ma Rulong et Ma Dexin déclenchèrent les opérations. A l'est le soulèvement fut le fait de nombreux groupes de mineurs. Un peu partout les minorités ethniques rallièrent les rebelles ainsi que purent le constater les missionnaires français Ponsot et Chauveau[471]. La révolte commença dans le désordre et les Qing réussirent à la contenir jusqu'en 1860, mais les armées impériales subirent alors des défaites majeures et comprirent que la révolte n'était pas simplement musulmane. Les Hui et leurs alliés contrôlaient désormais de vastes régions du Yunnan occidental et Du Wenxiu proclama le sultanat de Dali,

[466] David Atwill, *The Chinese Sultanate*, op. cit. p. 50.
[467] David Atwill, *The Chinese Sultanate*, op. cit. p.36-45
[468] David Atwill, *The Chinese Sultanate*, op. cit. p.53.
[469] Voir carte p. 229
[470] David Atwill, *The Chinese Sultanate*, op. cit. p.103.
[471] MEP 539 :951, cité par David Atwill

connu aussi en tant que régime de Pingnan, ajoutant Sulaiman à son nom. Ce sultanat était très englobant car en haut de la hiérarchie on trouvait des Yi, des Bai, des Lü (Dai), des Hani, des Lisu…Il ne reniait cependant pas son affilition idéologique : des mosquées étaient construites et la langue arabe largement utilisée dans les actes officiels. En 1863 ses troupes marchèrent vers les Sipsong Panna et persuadèrent le Saenwi Fa de leur prêter allégeance[472]. L'unité des rebelles ne dura guère et des questions identitaires se posèrent au sein même des officiers sinisants. Aussi Du Wenxiu lança-t-il une dernière offensive en 1867-1868 vers l'est et le sud du Yunnan[473]. Cette action fut d'abord couronnée de succès puisque Kunming se trouva pratiquement encerclée. L'ironie du sort voulut qu'Ernest Doudart de Lagrée et Francis Garnier arrivèrent précisément à ce moment, en décembre 1867. Avec l'aide du Père Le Guilcher ils eurent l'occasion de rendre visite au sultan à Dali où ils furent fraichement reçus, alors que des Anglais conduits par Sladen recevaient un meilleur accueil[474]. C'est alors qu'un dénommé Cen Yuying natif du Guangxi où sa milice s'était frottée aux Taiping vint à la rescousse des Qing à la fois au Yunnan à Zhenxiong et au Guizhou où il attaqua les Miao à Zhugongjing et Haimugu. Ces coups d'éclat lui valurent d'être nommé gouverneur du Yunnan en 1868 au moment même où Du Wenxiu s'apprêtait à donner l'assaut à Kunming. Il prit les forces Hui à revers et de 1869 à 1874 le sort allait se retourner contre les rebelles car les Qing se décidèrent enfin se donner les moyens de la victoire. En juin 1871 Cen Yuying avait récupéré trente-deux villes. Le 25 décembre 1872 Du Wenxiu se rendit après avoir avalé une dose d'opium fatale mais les Hui contunèrent le combat jusqu'au 4 mai 1874.

La rébellion Panthay coûta sans doute la vie à cinquante pour cent de la population yunnanaise, soit à près de cinq millions de personnes. L'ouest et les Hui en général souffrirent particulièrement. Il est plus que vraisemblable que nombreux furent ceux qui fuyèrent vers le sud. L'imposition des règles et coutumes Han qui suivit la reprise en main ne fit pas l'affaire des minorités. Dans leur exode, les Pavillons Noirs, Jaunes et Rouges s'adjoignirent notamment des groupes Tay et Khmou[475]. La rébellion Panthay eut sans doute plus de répercussions sur le sort du Laos que celle des Taiping[476].

La paix ne revint jamais complètement. En 1875 le père Ponsot témoignait d'une révolte dans le Sud-Ouest[477] et Jean Dupuis évoqua les bandits qui tentaient de contrôler l'accès au Viêt Nam[478]. Il y eut donc longtemps des hommes du nord enclins à troubler la tranquillité laotienne.

d) La migration Hmong

Les premières arrivées de Hmong au Laos sont difficiles à dater avec précision. Il est probable que des Hmong partenaires des caravaniers Yunnanais, à qui ils avaient fourni des

[472] David Atwill, *The Chinese Sultanate*, op. cit. p. 144
[473] David Atwill, *The Chinese Sultanate*, op. cit. p. 163
[474] David Atwill, *The Chinese Sultanate*, op. cit. p. 168-169.
[475] Proschan
[476] David Atwill, *The Chinese Sultanate*, op. cit. p. 187
[477] MEP 539 :1230
[478] Jean Dupuis, *Les évènements du Tonkin*, pp. 87-90.

plantes médicinale, à qui ils avaient acheté du sel et du métal et qu'ils accompagnaient en tant que palefreniers, avaient découvert les montagnes du Laos et identifié leur potentiel agricole associé à la proximité des chemins muletiers[479]. Les premiers Hmong se sont peut-être installés dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle et un autre groupe aurait choisi la Plaine des Jarres dès 1810-1820[480]. Une première migration traçable date des environs de 1847-1850, quelques milliers de Hmong Blancs se seraient implantés pacifiquement dans le royaume de Luang Prabang. Đeo Van Tri déclara à Alfred Raquez qu'il avait vu des Hmong appartenant aux Pavillons Blancs passer près de Muong Lai en 1848 quand il avait quinze ans : « *Ils troublèrent la tranquillité du pays ; mais mon honorable père Deo-Van-Sinh ou Cam Sinh finit par s'entendre avec eux et leur donner la liberté de s'établir où ils le voudraient sur les hauts-plateaux de la région* » [481].

Le mouvement de population qui nous intéresse le plus historiquement est celui consécutif aux troubles en Chine. Il pourrait avoir concerné dix à quinze pour cent des Miao survivants[482]. Cette migration a probablement débuté dès le début des hostilités pour devenir massive une fois la défaite des rebelles consommée. Le chemin de l'exil pour les Hmong a commencé par le Viêt Nam dans la province de Ha Giang dans le bassin de la Rivière Claire puis sur les lignes de crête du haut Fleuve Rouge vers les Sipsong Châu Tay et enfin le nord-est du Laos d'où ils se diffusèrent dans l'ensemble du Royaume de Xieng Khouang et le nord du Royaume de Luang Prabang avant de pénétrer dans la principauté de Nan.

Les migrations furent vraisemblablement de deux types. Autonomes d'une part, des clans transportèrent leurs villages dans des régions réputées hospitalières pour y mener leur vie d'agriculteurs-éleveurs. Une autre catégorie moins pacifique avait partie liée avec les Ho ou autres groupes chinois dont ils avaient été les alliés dans les révoltes chinoises. Il n'est pas aisé de retracer le destin des seconds et de distinguer les groupes qui se reconvertirent en villageois. On sait néanmoins que certains villages de la province de Ha Giang se battirent dès les premières années contre les Chinois.

1864 semble avoir naturellement marqué un tournant : nous verrons que c'est aussi à cette date que les Hồ pénétrèrent au Laos. Il concerna un sous-groupe des Miao, les Miao du Guizhou occidental[483]. Le gros du flux pacifique arriva en 1868 du Guangxi et de Yunnan : il se fixa dans les hauteurs de Hà Giang, de Lào Cai, de Lai Châu, de Sơn La, de Nghĩa Lộ. Mais certains clans n'hésitèrent pas à aller progressivement plus loin. Ils s'installèrent à Nong Het et dans le Royaume de Xieng Khouang vers 1871. Toutefois ils n'y trouvèrent pas immédiatement la paix en raison des invasions Ho qui poussèrent certains à migrer vers l'ouest dans la partie méridionale du royaume de Luang Prabang plus paisible. Les premiers Hmong sont signalés dans le Muong

[479] Christian Culas, « Migrants, Runaways and Opium Growers : Origins of the Hmong in Laos and Siam in the Nineteenth and Early Twentieth Century », dans Jean Michaud (ed), *Turbulent Times and Enduring People*, op. cit. p. 31 ; carte p. 230

[480] Yang Dao*, Les Hmong du Laos face au Développement*, Vientiane, 1974, p. 7

[481] Alfred Raquez & Cam, « Mémoires de Deo Van Tri », dans *Revue Indochinoise* n°4, 31 août 1904, p. 257

[482] Mottin, 1980 p.37

[483] Christian Culas et Jean Michaud, *Hmong/Miao in Asia*, op.cit. p. 70

Nan et le Muong Loei vers 1875. Touby Lyfoung considérait que son père était arrivé à Nong Het dès 1875, rejoignant sa propre sœur installée depuis quelques années[484]. De leur base du royaume de Xieng Khouang les Hmong se dispersèrent progressivement dans tout le royaume de Luang Prabang à l'exception de la haute Nam Ou et de la principauté de Xieng Kheng sans jouer de rôle politique[485]. Paix et ressources en terres cultivables des hauteurs semblent avoir été leur principale motivation. Nous n'aborderons pas ici la question de la culture du pavot à opium.

e) Les Invasions Hồ

Autrement plus graves pour le Laos furent les invasions Hồ. Sous le terme de Hồ il faut entendre des groupes très disparates. Les Lao et les Siamois appelaient ainsi les commerçants caravaniers venus du Yunnan. Certains d'entre eux étaient même établis de longue date en pays tay. Nous allons écrire ici à propos des bandes armées qui ont déferlé de Chine du Sud à partir de 1864. Ce furent donc des bandes disparates sur le plan ethnique et politique. Majoritairement chinoises, ces groupes agrégeaient également des populations minoritaires du sud de la Chine : Miao (au sens large), Bouyei, Yi etc. D'autre part il y eut certainement des groupes épars aussi bien que des armées organisées. Venues directement de Chine par le Viêt Nam, les plus fameuses furent les « pavillons » : noirs, jaunes… Les Pavillons Noirs, dirigés par Liu Yung-Fu plus connu sous son nom vietnamien de Luu Vinh Phuoc, se mirent au service de l'empereur Tư Đưc et s'installèrent dans la haute Rivière Rouge. Les Pavillons Jaunes, commandés par Huang Chung Ying, connu au Viet nam sous le nom de Hoang Sung Anh et dans le monde tay comme Puang Nansi, se heurtèrent aux Vietnamiens et aux Pavillons Noirs et se réfugièrent dans le bassin de la Rivière Noire d'où ils menacèrent les Tay. Ces derniers firent alors appel aux Pavillons Noirs qui encerclèrent les Pavillons Jaunes à Sơn La. Une partie de ceux-ci se rallia à ceux là et les rejoignirent à Lao Kay, tandis que l'autre partie entrait dans les Hua Phan au Laos[486].

En fait, les premières bandes qui pénétrèrent au Laos le firent par la haute Nam Ou en 1864. Elles descendirent la rivière jusqu'à Muong Ngoi où les troupes luangprabanaises les attendaient. Ces dernières parvinrent à les bloquer et protéger ainsi leur capitale mais les Hồ ne se tinrent pas pour battus et obliquèrent vers les Houa Phan. De là ils allèrent martyriser le royaume de Xieng Khouang, déjà fortement affaibli par les ponctions siamoises que nous avons décrites plus haut. D'autres bandes suivirent le même chemin en 1872, celles-ci furent connues sous le nom de Pavillons Rouges et Pavillons Rayés[487] et saccagèrent Điện Biên puis obliquèrent elles aussi vers les Hua Phan. Les Hồ firent de cette région leur place forte. Ils en exploitèrent les ressources, notamment minières[488]. C'est de cette position stratégique qu'ils purent se

[484] Christian Culas, Christian Culas, « Migrants, Runaways and Opium Growers : Origins of the Hmong in Laos and Siam in the Nineteenth and Early Twentieth Century », dans Jean Michaud (ed), *Turbulent Times and Enduring People*, op. cit. p. 35

[485] Voir carte p. 231

[486] Andrew Forbes, « Red, Black, Yellow and Striped Banners… », dans The Journal of the Siam Society, n°76, 1988, op. cit. p. 134

[487] Andrew Forbes, « Red, Black, Yellow and Striped Banners… », dans The Journal of the Siam Society, n°76, 1988, op. cit. p. 135

[488] Les Français se feront raconter plus tard par les Phou Eun que les Hồ avaient épuisé les ressources en or de la région

déployer vers le sud, prendre Vientiane en 1872 et piller ce qui restait de richesses dans les pagodes.

En 1873 ou 1874 les Pavillons Noirs s'emparèrent des Houa Phan et vinrent s'installer à Ban Done Thong Xieng Kham dans le *muong* de Xieng Kham. Tiao Ưng donna alors l'ordre à Tiao Ket de les repousser. Ce fut vain, le général Phou Eun mourut sur le champ de bataille. Les Vietnamiens appelés en renfort ne purent faire mieux et ils battirent en retraite vers Vinh[489]. Les Hồ lancèrent alors en 1874 une double offensive sur Luang Phrabang et Nongkhai. Au sud les Hồ franchirent le Mékong, occupèrent une partie de Nongkhai, mais furent battus par les Siamois. Ceux-ci purent alors être repoussés ; au nord l'arrivée des troupes siamoises fit fuir les Hồ mais aucun combat ne fut engagé[490], aussi dès que les Siamois se retirèrent, les Hồ purent-ils réoccuper le terrain.

En 1875 deux nouvelles tentatives d'éviction des Hồ furent initiées respectivement par les Phou Eun alliés aux Vietnamiens et par les Siamois. La première échoua rapidement car le support réclamés en Annam par le prince Khanti ne fut pas à la hauteur des enjeux : l'attaque de Xieng Kham échoua, le prince régnant Tiao Ưng fut tué et les Phou Eun se débandèrent vers Prachoum et le bassin de la Nam Kading[491]. De son côté, Rama V nomma Phagna Phoutharaphay général en chef et le chargea à partir de Phichai de déloger les Hồ avec l'aide des forces de Luang Prabang commandées par l'Ouparat Tiao Khamboua et de celles de Muong Nan commandées par Tiao Noy Soui. Ces dernières partirent à l'offensive sur Ban Tha Pho et Ban Sop Vi, tandis que l'armée siamoise fondait sur Ban Sout. Mais les Hồ encerclèrent ces trois armées, s'emparèrent du camp de l'armée de Nan, et tuèrent son chef. Fort heureusement deux armées, l'une siamoise, l'autre luangprabanaise vinrent à la rescousse et repoussèrent les envahisseurs jusqu'à Thong Xieng Kham qui finirent par se replier sur le Trấn Biên[492]. Le général siamois profita de l'occasion pour déporter deux mille six cents familles, dont moins de la moitié arriva vivante au Siam. Dès son départ, les Hồ qui s'étaient repliés à Ban Na Mun revinrent occuper Vien Kham d'où ils relancèrent des incursions dans tout le pays et se réinstallèrent à Xieng Khouang en 1875[493]. Cette fois les troupes siamoises qui étaient remontées en effectifs insuffisants furent battues et leurs généraux tués. Il ne restait que quelques groupes Phou Eun établis à Muong Ngan pour mener des actions de guérilla contre les Hồ. Les Vietnamiens furent appelés à l'aide en vain : ils avaient de leur côté maille à partir avec les Français. Il en alla de même de Luang Phrabang. Pour comble de misère les Khmou prirent alors le parti de profiter de l'affaiblissement des royaumes traditionnels pour se joindre aux Hồ. Les Hồ purent alors

[489] Charles Archaimbault, « Les annales de l'ancien royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. p. 588.
[490] Charles Archaimbault, « Les annales de l'ancien royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. p. 589
[491] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival : the Phuan of Thailand and Laos*, op.cit. p. 49
[492] Charles Archaimbault, « Les annales de l'ancien royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. p.588 2N
[493] Charles Archaimbault, « Les annales de l'ancien royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. p. 589

mener de nouveaux raids vers le sud, occuper Vientiane derechef, agresser Xieng Khan et piller les rives du Mékong[494]. Une première réaction des troupes de Nongkhai fut sans effet ; on crut un moment que les Hồ pourraient marcher sur Korat. En octobre 1875 ce fut le gouverneur de cette ville qui, face à l'aboulie de Bangkok, prit l'intitiative de monter vers Nongkhai où il engagea et défit les forces de Liw Si Kô qui périt dans la bataille. Les hautes eaux de la saison avaient aidé les Siamois, les Hồ repartirent vers les hautes terres[495]

Ce qui restait du royaume de Xieng Khouang vécut ainsi plusieurs années. Vietnamiens et Siamois s'en désintéressèrent largement et esquissèrent un rapprochement diplomatique inspiré par leurs craintes respectives à l'égard des puissances coloniales. Pour autant Bangkok ne désirait pas de confrontation avec la France et, dans un autre registre, des menaces de révolte à Nongkhai en 1878 lui causaient plus d'inquiétude. Les Hồ ne furent donc pas inquiétés pendant plusieurs années. On pense que les débris des Pavillons Jaunes, Rouges et Rayés s'installèrent dans une vaste zone située entre Lai Châu et la Nam Ou tandis qu'un autre groupe était revenu près de Sơn La à Sop Et, sous le commandement de Kwan Ko Yi ; un dernier groupe incluant des Pavillons Rouges et des Pavillons Rayés s'étaient fortifiés au sud à Thung Xieng Kham[496] ; été basé à Ban Houei Sai et menaçait Luang phrabang[497]un dernier groupe enfin de Pavillons Rayés aurait . les Pavillons noirs d'Ong Ba, alliés aux Tay de Kham Sinh (le père de Đeo Van Tri) avaient établi un quartier général à Tha Khoua sur le Sông Bo. En 1883 Muong Mok était inquiété et Muong Ngan, après que Muong You et Thatom eurent été mises à sac, était assiégé par les envahisseurs ainsi que purent alors l'apprendre le Dr Paul Néis qui avait entrepris de remonter la Nam Sane et le Père Blanck qui était installé sur la Nam Mo[498]. James McCarthy fit la même constatation au début de 1884. De l'autre côté de la cordillère annamitique, les Français affirmaient leurs ambitions conquérantes. C'est alors que Siamois, comprenant le danger d'une possible intervention française[499] et voyant que les Hồ pouvaient faire des incursions jusqu'à Borikhane qu'ils considéraient leur, se décidèrent, mais sans grande conviction, à intervenir militairement. Ils montèrent une première offensive avec de modestes moyens en 1883 ; celle-ci les amena jusqu'à Xieng Khouang où ils établirent une liaison avec des troupes luangprabanaises qui venaient de guerroyer dans les Houa Phan, entreprirent de soumettre les Khmou. En 1884[500] les troupes de Phraya Phichai et de Phraya Rajchavaranakul encerclèrent les Hồ dans leur camp de Thong Xieng Kham. Deux mois de siège n'en vinrent pas à bout et l'armée siamoise se replia encore une fois en mai sur Nongkhai, croyant avoir calmé le jeu. La cour de Bangkok avait en effet envisagé de régler définitivement le problème plus tardivement,

[494] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival : the Phuan of Thailand and Laos*, op.cit. p. 49-50

[495] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival : the Phuan of Thailand and Laos*, op.cit. p. 52.

[496] Andrew Forbes, « Red, Black, Yellow and Striped Banners… », dans The Journal of the Siam Society, n°76, 1988, op. cit. p. 136.

[497] Maha Sila Viravong, *History of Laos*, op. cit. p. 142, cité par Andrew Forbes.

[498] Charles Archaimbault, « Les annales de l'ancien royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. p. 591 1N

[499] C'est le 16 mai 1883 que la Chambre des Députés à Paris vota les crédits pour l'expédition du Tonkin.

[500] Andrew Forbes, « Red, Black, Yellow and Striped Banners… », dans The Journal of the Siam Society, n°76, 1988, op. cit. p.139.

préoccupée qu'elle était de l'application de la convention de 1883 avec les Anglais[501]. Mais dans un mouvement désormais classique les Hồ contre-attaquèrent et descendirent jusqu'à Vientiane qu'ils ravagèrent une nouvelle fois en 1885. Les Français d'autre part avaient bien progressé dans le Viêt Nam central.

C'est alors que la cour de Bangkok prit la question vraiment au sérieux[502]. En janvier 1885 l'armée de Phichai secondée par des Luangprabanais et accompagnée par le cartographe anglais McCarthy se dirigea vers Xieng Kham où elle rencontra une forte résistance. Les Siamois s'installèrent alors à Xieng Khouang où ils achevèrent de soumettre les derniers Khmou encore révoltés. Mais comme à l'accoutumée, les troupes siamoises regagnèrent alors dans leur majorité Nongkhai[503].

Le véritable effort militaire qui allait être le dernier fut engagé en octobre 1885. Le prince Prachak, demi-frère de Chulalongkorn fut mis à la tête de l'expédition. Il arriva à Nongkhai en janvier 1886, tandis que Chamun Waiwonarat ralliait Luang Phrabang pour prendre le royaume de Xieng Khouang en étau. Les Hồ comprenant que le rapport de force avait changé abandonnèrent Xieng Kham et se replièrent vers le nord où ils furent poursuivis par les Siamois. Le prince Prachak et Waiwonarat purent retourner vainqueurs à Bangkok en avril 1887, après avoir subi malgré tout de lourdes pertes[504].

5/ Conclusion de la deuxième partie

Cette période trop souvent négligée de l'histoire régionale a placé le Laos au centre d'une tourmente à laquelle il était presque totalement étranger. L'affaiblissement qui allait en résulter pour le pays était considérable et nous ne serons pas surpris de lire chez les Français qui vécurent au Laos à la fin du siècle ou qui le parcoururent des récits attristés sur les destructions subies et la résignation des victimes.

Seule une certaine unité, appuyée sur une prospérité économique aurait permis de dissuader les voisins du Laos de procéder aux empiètements et aux transferts de population que nous avons décrits. L'éclatement du Lane Xang et les rivalités absurdes entre les royaumes de Luang Phrabang et de Vientiane ont conduit le pays à sa ruine, permettant notamment au Siam de jouer de ces divisions pour s'imposer dès 1778. Ces rivalités ont perduré car Tiao Anou lui-même n'a pas résussi à rassembler tous les princes laotiens du Moyen Mékong, les Siamois se montrant finalement plus habiles à séduire.

[501] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival : the Phuan of Thailand and Laos*, op.cit. p. 72.
[502] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival : the Phuan of Thailand and Laos*, op.cit. p. 77.
[503] Charles Archaimbault, « Les annales de l'ancien royaume de S'ieng Khouang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, op. cit. pp. 590-591 et notes
[504] Snit Smuckarn & Kennon Breazeale, *A Culture in Search of Survival : the Phuan of Thailand and Laos*, op.cit. p. 92.

A cet égard, si l'on peut comprendre le traumatisme qu'a pu représenter le déplacement massif de populations pendant près de quarante ans, forceest de constater que ce furent des muong très affaiblis qui se reconstituèrent sur la rive droite du Mékong. Dans un premier temps il a suffi à Bangkok de contrôler Khorat, Oubone et Nongkhai pour maîtriser le tout à moindre coût. Lorsque la menace des Hồ est apparue, Bangkok comprit vite que le rétablissement du calme sur sa frontière nord exigeait un effort trop grand et le gouvernement jugea peut être que les envahisseurs se fondraient un jour dans le paysage. Bien évidemment l'arrivée des Anglais et des Français allait changer la donne. La priorité assignée à la politique siamoise fut alors de consolider le Siam « utile », c'est-à-dire d'imposer un contrôle réel sur la rive droite du Mékong.

Dans toute cette période les Lao ne purent que subir. Mais le bilan de leurs gouvernements ne fut pas entièrement négatif. Luang Phrabang et Champassak furent peu affectés par les conflits et protégèrent leurs mandalas respectifs. Cette survie leur permettra de recréer le pays au siècle suivant.

# TROISIEME PARTIE

## L'irruption des puissances impérialistes européennes

Les puissances européennes, - nous n'évoquerons qu'elles ici par souci de simplicité et réduirons notre approche aux Anglais et aux Français mais Américains, Allemands et même Italiens manifestent de la curiosité voire de la convoitise pour la région -, se sont intéressées à la région depuis fort longtemps. La révolution industrielle, l'essor des politiques commerciales et les progrès de la navigation confèrent à l'Asie du Sud-Est une place nouvelle dans l'esprit des Européens et surtout des Anglais : entre l'Inde conquise et la Chine convoitée la région acquiert une position stratégique où chacun veut disposer de comptoirs solidement implantés. Pour décrire ce XIXe siècle très mouvementé, les historiens britanniques proposent une périodicité qui fait de 1870 une date charnière. Avant cette date les aventures coloniales n'étaient pas toujours le fait des Etats, ainsi la britannnique East India Company détint un monopole du commerce avec la Chine jusqu'à 1833, elle exerça le pouvoir politique en Inde jusqu'en 1858 avant d'être dissoute en 1874. Du côté français une certaine incohérence caractérisait la politique française en Asie, Napoléon III mêlant désir de grandeur, souci de protéger les missions catholiques et désir d'entente avec l'Angleterre. Cette période « héroïque » devait toucher à sa fin. En 1869 le canal de Suez était ouvert à la navigation et le télégraphe reliait l'Asie à l'Europe ; l'Allemagne après avoir vaincu la France entrait dans une nouvelle phase de son histoire, les Russes progressaient en Asie Centrale et les Américains dans le Pacifique. Avec l'essor d'un capitalisme moins libre-échangiste les Etats renouvelaient leur perception des enjeux économiques et politiques. En France un homme comme Gambetta allait incarner ce nouveau « Zeitgeist ». A l'échelle mondiale les Anglais perçurent que leur prédominance universelle entrait dans une période de déclin[505]. Le Congrès colonial de Berlin de 1885 allait donner une formulation politique à cette mutation. Son objet principal était l'Afrique mais ses conclusions pouvaient encore s'appliquer à l'Asie. Il établirait en quelque sorte une règle du jeu par laquelle les frontières déterminées par les conquérants s'imposeraient au concert des nations, quelle que fût la réaction des pouvoirs autochtones. Par là même les Européens s'engageaient dans ce qu'on a pu appeler « la course au clocher ». Aux compromis de la première période, compromis possible car les empires étaient constitués de ce que les mathématiciens appelleraient des ensembles disjoints, succédait une franche rivalité.

Cette césure est assez pertinente pour notre sujet. Les puissances occidentales se contentent jusqu'aux années soixante-dix – quatre-vingt de manifester à l'égard du Laos une curiosité géographique et scientifique. C'est le temps des explorateurs. Ce n'est que durant le dernier quart du siècle que l'histoire accélèrera.

La perception des intentions et des avancées de l'Occident mérite d'être analysée prudemment car entre les chancelleries et l'opinion publique l'écart pouvait être considérable.

[505] Collectif, *The Cambridge History of Southeast Asia*, volume 2, 1ère partie, op. cit. p. 51

La presse à certains moments pouvait exciter les passions et faire croire à un choc des empires au moment où les ambassadeurs échangeaient des paroles courtoises et discutaient de compromis. De même les divergences d'opinion et d'expression étaient manifestes entre les grandes capitales et leurs lointains comptoirs coloniaux. Les sources reflètent bien ces différences et il convient d'être prudent dans l'analyse des perceptions de la situation et des politiques impérialistes.

Il est à notre avis intéressant et nécessaire de mettre en évidence ces différentes échelles en étant conscient qu'une de leurs caractéristiques est la différence des rythmes événementiels à chaque étage. Les exemples abondent notamment à propos de la conquête française du Tonkin : des initiatives du commandant Rivière au débat opposant à Paris Clemenceau et Jules Ferry. Il nous semble nécessaire de donner toute son importance au contexte, avant de laisser leur légitime place aux événements. Il convient à cet égard de se souvenir que le Laos, tout comme toute la frange septentrionale de l'Indochine de Mandalay en Birmanie à Sontay au Viêt Nam était une terra incognita. Nous ferons donc une large place aux explorations menées en parallèle par les Anglais et les Français.

Notre présentation suivra un plan chronologique mais il faut se résigner au fait que le dernier tiers du siècle est beaucoup plus fertile en évènement que le demi-siècle qui le précède.

1/ Français et Anglais à la périphérie du Laos durant le premier XIXe siècle.

a) Le contexte

a. La prédominance anglaise

Au début de la période qui nous occupe la prééminence britannique était manifeste, aussi est-ce par elle qu'il convient de commencer. Les Anglais avaient éliminé les Français en Inde depuis longtemps, mais la mémoire de cet épisode restait très vive comme nous le verrons. Du côté hollandais, après l'intermède napoléonien les Anglais avaient négocié avec les Hollandais des arrangements qui laissaient une bonne part aux intérêts économiques britanniques. Il en était allé de même avec les Espagnols à Manille. Les Anglais y disposaient de solides positions. L'installation à Penang en 1786 puis la fondation de Singapour par Raffles le 19 janvier 1819 permirent de créer, avec Malacca obtenu en 1824, les « Strait Settlements » en 1826, première pierre de l'installation dans les Etats malais. La politique anglaise consistait dès lors non pas à éliminer les rivaux européens mais à contrôler leur expansion. C'est ainsi que Londres acceptera sans protestation l'implantation française en Cochinchine et se posera longtemps en arbitre, vis-à-vis des royaumes locaux comme des Occidentaux, y-compris lorsque bien plus tard les Etats-Unis entreront dans le jeu[506]. Pour les Anglais, la présence française en mer de Chine méridionale était tout-à-fait acceptable aussi longtemps que les Français ne menaçaient pas les indépendances laotiennes et siamoises qui étaient nécessaires pour la sécurité de leurs intérêts en Birmanie, en Inde et en Malaisie[507] Dans la subordination de Kedah et de Pattani au Siam vers les Anglais jouèrent un rôle apaisant qui leur valut la confiance de Rama III. L'envoyé de la Compagnie des

[506] Collectif, *The Cambridge History of Southeast Asia*, volume 2, 1ère partie, op. cit. p. 7
[507] Collectif, *The Cambridge History of Southeast Asia*, volume 2, 1ère partie, op. cit. p. 37

Indes Orientales Henry Burney se montra un habile négociateur et put signer avec le Siam un premier traité en 1826..

b. Le contexte français sous l'empire

L'avènement de la seconde république avait permis l'abolition de l'esclavage ; puis lorsque l'empire est plébiscité le pays se lance dans l'aventure de la révolution industrielle et les dirigeants n'ont que peu de loisirs pour s'intéresser à l'outre-mer. Une « ère des indécisions » en matière coloniale s'ouvre. « *Le pays révise son échelle de valeur et donne une place bien secondaire au problème colonial* »[508]. Pris par les multiples questions internationales (Crimée, Italie, Mexique..), l'empereur laisse les différentes politiques locales s'appliquer. Nous avons vu que Napoléon III n'avait pas placé l'Indochine au cœur d'une stratégie. Les colonies, en général, n'intéressaient qu'un groupe restreint de politiciens aussi avait-il été décidé le 3 mai 1854 que la législation des colonies relèverait d'un senatus consulte spécifique qui stipulait, entre autres, que les colonies étaient administrées par décret. En 1856 le traité franco-siamois avait été signé dans l'indifférence. L'intervention de 1858 à Danang avait sans doute pour premier objectif de soutenir l'action missionnaire, elle avait été rendue possible parce que la flotte française était alors mobilisable pour la seconde guerre de l'opium et que la Marine prenait à cœur les missions catholiques. L'installation en Cochinchine n'a été acceptée que du bout des lèvres. Napoléon III écouta attentivement Aubaret, partisan de la rétrocession des trois provinces à l'empire du Viêt Nam, qui envoyé en ambassade à Huế, signe le 18 juillet 1864 un traité annulant celui de 1862 en échange d'un protectorat élargi[509]. A Paris le Ministère des Affaires Etrangères et le Ministère de la Marine dont dépendaient les colonies avaient des vues divergentes sur la question, Chasseloup-Laubat reçut le soutien de Victor Duruy et une campagne d'opinion menée par le lieutenant Rieunier neutralisa Jules Favre et Auguste Thiers. Au Sénat il obtint l'oreille attentive de Brenier. Finalement Chasseloup-Laubat eut gain de cause et le traité Aubaret ne fut pas ratifié.

Nous avons écrit que l'opinion publique était peu intéressée par les questions coloniales pourtant la famine algérienne de 1867 et la défaite mexicaine vont émouvoir l'opinion métropolitaine. Volontiers cocardière et foncièrement anglophobe, l'opinion formée par les journalistes, salue les victoires militaires mais est prompte à se déjuger dès que des opérations hasardeuses se révèlent coûteuses en vies humaines ou sur le plan budgétaire. Elle soutient l'armée mais souhaite qu'elle laisse le pouvoir local aux civils. Admiratrice des colons, elle soupçonne des comportements immoraux. La prise de Saïgon et l'exploration du Mékong rencontrent une forte adhésion mais la vanité de l'expédition de Chine suscite des critiques[510]. Durant la période de l'empire libéral, la presse retrouve une certaine liberté et des journaux comme *Le Nain Jaune*, *l'Union, l'Etendard, la Presse, la Patrie*, *la Gazette de France* soutiennent la création d'une France d'Outre-Mer. L'intelligentsia parisienne se met de la partie.

[508] Annie Rey-Goldzeiguer «La France coloniale de 1830 à 1870 », dans Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. p.418
[509] Annie Rey-Goldzeiguer «La France coloniale de 1830 à 1870 », dans Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. p. 489
[510] Annie Rey-Goldzeiguer «La France coloniale de 1830 à 1870 », dans Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. pp.520-521

Des écrivains comme Théophile Gautier, Ernest Feydeau, Eugène Fromentin, Alphonse Daudet découvrent l'exotisme colonial, limité pour le moment à l'Afrique du Nord. La littérature populaire, elle, se passionne plutôt pour les entreprises missionnaires et les conversions au catholicisme. Le dernier ambassadeur de l'empire aux Etats-Unis, Prévost-Paradol publie en 1868 *La France Nouvelle*, ode à l'expansion de l'autre côté de la Méditerranée, qui connaît un très grand succès.

b) Les intitiatives européennes dans la région

a. La conquête de la Basse Birmanie par l'East India Company 1824-1826 et la deuxième guerre anglo-birmane de 1852.[511]

L'événement mérite d'être évoqué à plusieurs chefs. C'était la première fois que des Européens s'établissaient solidement dans l'Indochine au sens géographique du terme (nous oublierons les vieilles tentatives portugaises et hollandaises au Cambodge). C'était la première fois que la question des frontières entre un Etat occidental et un Etat indochinois se posait. L'arrivée des Anglais, dotés d'une conception linéaires de frontières étanches, se heurtait à la traditionnelle conception du mandala et des interpénétrations de zones d'influence. C'était enfin une initiative de Calcutta et non pas de Londres.

La guerre franco-anglaise en Inde avait laissé de mauvais souvenirs à Calcutta à propos de la Birmanie car à l'époque les Français avaient pu s'établir à Syriam, Rangoon et Mergui et les relations anglo-birmanes avaient d'emblée pris un mauvais tour. Lorsqu'après le sac d'Ayuthaya les Birmans conquirent l'Arakan, l'Empire Anglais des Indes se découvrit un nouveau voisin qu'ils trouvèrent arrogant et peu disposé aux relations diplomatiques[512]. Calcutta dut accueillir des réfugiés et commença à craindre que l'existence d'un Etat indépendant vigoureux ne stimulât des idées subversives sur son propre territoire. Des disputes frontalières survinrent en 1824 en Assam, au Manipur et au Cachar. En mars le gouverneur-général Amherst déclara la guerre à la Birmanie. Au term d'un conflit laborieux, les Anglais purent signer en 1826 le traité de Yandabo par lequel ils obtenaient l'Assam, l'Arakan et le Tenasserim. Un peu plus tard en 1830 Henry Burney régla la question des frontières du Manipur.

Les frictions anglo-birmanes n'allaient pas s'arrêter là. Les Anglais avaient obtenu le droit d'avoir un représentant à la cour d'Ava et d'installer des maisons de commerce à Rangoon. Les incidents diplomatiques n'allaient pas tarder à survenir. Le gouverneur des Indes Lord Dalhousie dépêcha en 1851 le commodore Lambert pour régler ces questions. Celui-ci, outrepassant ses instructions créa une situation de non-retour : une deuxième guerre anglo-birmane devint inévitable : elle éclata en 1852 et tourna vite à l'avantage de l'Angleterre. Cette fois-ci Calcutta put annexer la basse vallée de l'Irrawadi et le Pegu, établissant ainsi un continuum du Bengale au Tenasserim et créant une zone frontalière additionnelle entre l'Empire des Indes et le La Na.

[511] Voir cartes pp. 232 et 233

[512] Echec de la mission de Michael Symes auprès du roi Bodawpaya (r. 1782-1819), dans Collectif, *The Cambridge History of Southeast Asia*, volume 2 1ère partie, op. cit. p. 31

b. Les Français et la Birmanie de la fin du XVIIIe siècle au premier dix-neuvième siècle

Contrairement à ce que nous semblons percevoir aujourd'hui les Français n'étaient pas des inconnus en Birmanie et l'histoire aurait pu prendre un tour différent. A l'issue de la guerre de sept ans (1756-1763), les Français partis de Pondichéry ou de la Réunion étaient encore actif à Syriam, Rangoon et Bassein, mais à la veille de la révolution française ils avaient disparu, à l'exception des missionnaires. L'accueil de ceux-ci s'améliora au milieu du siècle avec l'avènement du roi Mindon, esprit profondément bouddhiste et ouvert. Le nom de Mgr Bigandet reste attaché à cette aventure. Les Français refusèrent une offre qui leur fut faite en 1843 d'établir un comptoir à Bassein, dans le delta de l'Irrawadi. Il fallut attendre le milieu du siècle pour que des contacts politiques reprennent. Une première initiative indirecte avait été en 1854 le fait d'un aventurier français, le général d'Orgoni qui avait l'oreille du roi Pagan. Le roi Mindon son successeur pensa lui aussi que la France était bien placée pour aider les Birmans face aux Anglais. Il dépêcha une ambassade qui fut reçue le 16 octobre 1856 par Napoléon III et le Comte Walewski, ministre des Affaires Etrangères. L'empereur envoya en retour le comte de Sercey qui fut reçu le 16 février 1859 par Mindon, entretemps le général d'Orgoni avait sans doute créé une situation ambiguë et Sercey se vit dans l'obligation d'écrire : « *Une alliance politique telle que la voudrait le roi des Birmans ne peut entrer un seul instant dans les vues du gouvernement impérial en l'état actuel de ses relations avec l'Angleterre. S'il y a une alliance secrète, on court le risque de l'ombrage des Anglais, ainsi qu'il est arrivé avec les démarches et les inconséquences de M. d'Orgoni* »[513]. Ce dernier fit un dernier coup d'éclat en amenant dix-huit « experts » français en leur faisant miroiter un enrichissement facile. Il n'en fut rien bien évidemment bien que certains d'entre eux réussirent dans l'exploitation de mines de fer, dans les houillères, dans la métallurgie et la fonderie ; ils laissèrent somme toute une impression assez favorable de la France aux Birmans. D'Orgoni s'embarqua discrètement pour la France en 1851. Un autre aventurier lui succéda dans la faveur de Mindon mais avec un profil plus modeste et dans un environnement géopolitique différent ; il s'appelait Fernand d'Avéra. Il mourut en 1891.

c. Les Européens et le Siam

Le Siam s'était découvert en quelques années un nouveau voisin au sud et à l'est. Au sud les Anglais avaient négocié avec le Sultan de Kedah et avaient pris pied sur la péninsule malaise. C'était la première fois qu'un membre du mandala se séparait d'un muong sans en référer au cakkavati ! A l'ouest le *Vang Rachathani*, le domaine royal était directement contigu à l'Empire des Indes[514]. Dans un premier temps l'habileté de Henry Burney permit la signature d'un traité en 1826 à l'issue duquel Rama III put déclarer « *England is a great nation. We have made a treaty with her. She has shown herself to possess enough moral obligations and is unlikely to undertake any uncalled-for measure* ». On peut imaginer que le roi de Siam n'avait pas vu sans satisfaction les Birmans défaits. Le traité créait des relations amicales et donait quelque ouverture au commerce britannique. Les Occidentaux comprirent vite que le Siam était le seul pays de la

[513] Henri Fauville, *La présence étrangère en Birmanie à travers les siècles*, op. cit. p. 187
[514] Voir carte p.

région ouvert au dialogue. Les Birmans s'étaient montrés insupportablement arrogants et les vietnamiens fermés. Un Siam indépendant semblait une perspective acceptable. Tiao Anou, nous l'avons vu, avait fait une erreur d'appréciation gigantesque en croyant qu'après avoir attaqué la Birmanie les Anglais s'en prendraient au Siam. Une entrevue avait eu lieu entre John Crawfurd et Tiao Anou, ce dernier s'était totalement mépris sur les intentions de l'ambassadeur. Les Anglais furent les premiers à profiter des bonnes dispositions de Bangkok, notamment après l'avènement de Mongkut. Une occasion analogue allait être offerte aux Français qui ne lui accordèrent pas l'importance qu'elle méritait.

En 1847 Brooke (le Rajah de Bornéo) s'était vu refuser par Londres deux initiatives : engager la manière forte avec le Siam et répliquer la transaction Brunei au Cambodge. Le gouvernement britannique avait compris que Bangkok n'était pas Kuching. C'est à John Bowring venu de Hong Kong que revint l'honneur de négocier et signer en 1855 le traité qui allait placer l'Angleterre dans une relation privilégiée avec les Siamois. Le traité pouvait être considéré comme « inégal » car il conférait aux Britanniques des avantages considérables sur les plans commercial et consulaire mais il garantissait l'indépendance du Siam. Les Anglais ne recherchaient en effet aucunement à annexer le Siam, alors que la digestion de la Bimanie pouvait suffisamment les occuper et que l'objectif final était l'accès à la Chine du Sud. A l'époque le mandala siamois était encore assez lâche et les Anglais pouvaient envisager de négocier séparément avec le Lan Na dont ils convoitaient les richesses en teck. Les fortes positions commerciales acquises à Bangkok leur permettraient d'acheminer leurs achats vers leurs destinations finales et de distribuer les produits britanniques.

Américains et Français se virent offrir des ocasions analogues. Les Américains signèrent un accord en mai 1856. Les Français avaient été sollicités dès 1851 mais à la suite de cafouillages administratifs en France, la négociation fut à reprendre et le 10 octobre 1855 le comte de Walewski, ministre des affaires étrangères de Napoléon III, donna les pleins pouvoirs à Charles de Montigny, consul de France à Changhaï pour négocier. Arrivé à Bangkok le 9 juillet 1856, il fut accueilli chaleureusement et un traité d'amitié fut signé dès le 15 août[515]. Malheureusement Paris ne fut pas à la hauteur de la situation : Napoléon III accumula les maladresses : il négligea de remercier Rama IV pour les cadeaux, les documents signés furent transmis hors des règles protocolaires et le consul français arriva sans lettre d'accréditation[516]. Le prestige de la France baissa soudainement aux yeux du souverain siamois. Alors que dès 1857 les Britanniques mirent à disposition d'une ambassade siamoise un de leurs navires, L'Encounter, ce n'est qu'en le 27 juin 1861 qu'une ambassade siamoise, arrivée sur un bâtiment d'escadre qui venait de Chine, put rencontrer Napoléon III à Fontainebleau[517]. Entretemps les Anglais avaient tout naturellement renforcé leur influence auprès de la cour de Bangkok et créé de solides positions commerciales. Du côté français, seule la maison bordelaise Faure Frères effectue des opérations commerciales

[515] Pensri Duke, *Les relations entre la France et la Thaïlande (Siam) au XIXe siècle selon les archives des affaires étrangères*, op. cit. pp. 3-4.
[516] Pensri Duke, *Les relations entre la France et la Thaïlande (Siam) au XIXe siècle selon les archives des affaires étrangères*, op. cit. pp. 9-10.
[517] Kontsri Subamonkala, *La Thaïlande et ses relations avec la France*, op. cit. p. 132.

dans le port de Bangkok[518]. La question du Cambodge qui allait survenir dès 1863 n'allait pas détendre les relations entre Français et Siamois.

d. Les Français en Cochinchine et au Cambodge

Si l'on met de côté l'aventure de Pigneau de Béhaine, les Anglais tentèrent leur chance au Viêt Nam avant les Français. L'East India Company envoya un ambassadeur, Lord Crawfurd auprès de la cour deHuế en 1822 mais Minh Mạng ne voulut pas recevoir un homme qui n'était pas mandaté par sa reine. Les Anglais n'en conçurent pas beaucoup de dépit car ils purent constater l'absence des Français, ce qui était un des objectifs de la mission, et le Viêt Nam ne représentait pas un enjeu essentiel pour Calcutta. Après la guerre de l'opium de 1840-1842, Hong Kong étant devenu une colonie de la couronne, l'initiative revint au gouvernement de sa majesté. Les Anglais tentèrent une nouvelle fois leur chance, sans grande conviction. Ils envoyèrent John Davis en 1847 auprès de la cour de Huế. L'empereur prétexta du mauvais temps pour ne pas le recevoir. Les Anglais virent dans ce refus un amalgame dans l'esprit des Vietnamiens entre eux-mêmes et les missionnaires français qui, à l'époque, n'étaient pas les bienvenus. Cette fois encore, ne pressentant pas de concurrence française et n'anticipant pas de profits commerciaux, la délégation anglaise fit preuve d'une grande égalité d'âme et repartit.

En ce qui concerne les Français, nous nous contenterons ici de faire un bref rappel d'évènements qui ont été largement décrits par ailleurs.Le 23 janvier 1857 après son passage fructueux à Bangkok de Montigny vogue vers le Viêt Nam mais essuie une fin de non-recevoir catégorique de la part des Vietnamiens[519]. L'arrogance de la cour de Huế est très mal perçue à Paris et à Madrid qui se posent en défenseurs de la foi, alors que leurs missionnaires sont persécutés au Viêt Nam. Espagnols et Français décident d'intervenir à Tourane qu'ils bombardent et prennent le 1er septembre 1858. Les alliés, sur instruction de Paris, évacuent la place dont ils ne sacent que faire en novembre 1859. Mais entretemps les marins français, de leur propre initiative, se sont rendus maîtres de Saïgon les 16 et 17 février 1859 dont ils perçoivent l'intérêt stratégique. Au terme de très rudes combats l'amiral Page essaie de transformer le champ de ruine dont il hérite en comptoir et semble y parvenir[520] ; les commerçants sont prompts à s'y installer, notamment pour approvisionner le corps expéditionnaire. Une maison d'armement bordelaise s'intéresse particulièrement à cette ouverure, la maison Chalès et Sensine qui bénéficie du concours d'Eymond et Delphin Henry, des frères Denis et dEdouard Renard et Compagnie[521].

Ailleurs, les Vietnamiens résistent vigoureusement mais en février 1861 ils sont défaits à Chi Hoa ; en avril de la même année les troupes de l'amiral Charner prennent Mytho et en décembre Bien Hoa. Un premier traité franco-vietnamien du 5 juin1862 donne à la France les provinces de Gia Dinh (Saïgon), Bien Hoa et Dinh Tuong (Mytho) ainsi que l'île de Poulo Condore. Il ne sera ratifié à Huế que le 14 avril 1863. Devant les difficultés de la pacification (la

[518] Etienne Denis, *Bordeaux et la Cochinchine*, op. cit. p. 65.
[519] Etienne Denis, *Bordeaux et la Cochinchine*, op. cit.p. 59.
[520] Philippe Héduy, *Histoire de l'Indochine, la conquête 1624-1885*, op. cit. p. 68.
[521] Etienne Denis, *Bordeaux et la Cochinchine*, op. cit. pp. 70-71.

résistance populaire est forte) on envisage vite à Paris (négociation Aubaret de 1864) de rétrocéder les trois provinces en échange d'un protectorat élargi. A Saïgon, Rieunier, Garnier, Luro et de Bizemont font campagne contre cette éventualité avec le soutien de Chasseloup-Laubat à Paris et l'influence de Thiers, du Baron Brenier et du député de la Gironde Arman (Arman & Caillavet). Etait-ce déjà là l'ébauche d'un « parti colonial » ? Napoléon III arbitrera finalement en faveur de la conservation des trois provinces alors que l'opinion publique française était alors plutôt mobilisée par la Pologne et le Mexique[522].

Les amiraux, Bonnard jusqu'à fin 1862, puis de la Grandière de janvier 1863 à avril 1868 consolident la présence française et rétablissent le calme tant bien que mal. A Saïgon on se rend compte de l'importance de la tâche, au Ministère de la Marine Chasseloup-Laubat envisage une véritable possession limitée à la seule Cochinchine, toutefois dans le public parisien les esprits s'échauffent et le journaliste Armand Coste, rédacteur dans un journal qui se révèlera influent, *Le Journal des Economistes*, rêve déjà, en 1862[523], de conquête du Vietnam entier « *la France possèdera ainsi son empire des Indes* »[524].

Désormais à Saïgon dans l'esprit de l'amiral de La Grandière, la conquête de provinces limitrophes du Cambodge substitue les Français au gouvernement de Huế dans ses droits de suzeraineté sur ce dernier pays. Mais à Paris le Ministère des Affaires Etrangères considère encore que le Cambodge relève du Siam et entend poursuivre de bonnes relations avec la cour de Bangkok. Entre Paris et Saïgon et au sein du gouvernement même les perceptions divergent, notamment à propos de l'Angleterre, considérée comme une alliée aux Affaires Etrangères, une rivale à la Marine : « *La politique que suit le Siam depuis l'affaiblissement par nos armes de la Basse-Cochinchine est une politique d'usurpation que ce petit royaume, très insignifiant par lui-même, serait incapable d'accomplir mais que dirige une main plus puissante dont l'habileté est consommée dans les affaires d'Extrême-Orient et qui s'appuyant sur Siam et les Birmans, réduira à néant si nous n'y prenions garde l'admirable position que nous occupons en Cochinchine* » écrit Chasseloup-Laubat à Drouin de Lhuys le 6 septembre 1863[525] . Mais dès juillet 1863 l'amiral de la Grandière avait projeté de négocier le protectorat de la France sur le royaume khmer. Les Français, à l'instar des autres Européens, sont hermétiques au concept de double allégeance qui avait maintenu la paix entre le Viet Nam et le Siam depuis 1847. Ils n'entendent pas laisser aux Siamois le bénéfice des tributs périodiques et des cérémonies d'adoubement à Bangkok. C'est Ernest Doudart de Lagrée qui parviendra avec succès à obtenir le 11 août 1863 la signature d'un traité par lequel « *Sa Majesté l'Empereur des Français accorde sa protection au roi du Cambodge* ». Le Siam réagit bien évidemment dans un sens opposé et convoqua Norodom à Bangkok, nullement embarrassé d'avoir à prêter un double serment suivant les habitudes ancestrales. Un terme fut apporté à ces chassés-croisés sous l'influence des diplomates. Ce n'est que le 15 juillet 1867 que les deux pays arriveront à un accord partageant le

[522] Charles Fourniau, *Vietnam, domination coloniale et résistance nationale (1858-1914)*, op. cit. p. 157
[523] A. Coste, « L'Indochine française », dans *Le Journal des Economistes*, 1862, 60 p.
[524] Charles Fourniau, *Vietnam, domination coloniale et résistance nationale (1858-1914)*, op. cit. p. 98
[525] Lettre du 6 septembre du Ministère de la Marine au Ministère des Affaires Etrangères (MAE, Asie 28, fol. 484) citée par Charles Fourniau, *Vietnam, domination coloniale et résistance nationale (1858-1914)*, op. cit. p. 163.

Cambodge en deux parties. Mais la méfiance ne se dissipa pas pour autant. Menacés au sud et à l'ouest et au nord par des Anglais trop entreprenants en Malaisie, en Birmanie et dans le Lan Na, amputés à l'est du fait des Français, les Siamois comprirent que ces grandes puissances pourtant admirées et souvent amicales ne pouvaient mériter toute leur confiance. Du côté français on ne se départit jamais de l'amalgame avec l'Angleterre et on pouvait aussi constater combien sur le terrain les fonctionnaires siamois renaclait à appliquer les accords.

Les premières années de la France au Cambodge ne furent pas parfaitement paisibles. Elle dut, avec le roi Norodom, faire face pendant dix-huit mois à la révolte de Poukombo, moine khmer prétendant au trône. On n'en vint à bout qu'en novembre 1867. Néanmoins cette révolte qui s'était largement déployée à la frontière méridionale du pays avait donné le prétexte aux Français d'intervenir dans les provinces occidentales de la Cochinchine : Vinh Long, Chau Doc et Ha Tien se rendirent aux troupes françaises le 18 juin 1867. Saïgon accroissait son territoire en mettant Paris devant le fait accompli. La doctrine Aubaret était enterrée et le négotiateur vietnamien Phan Thanh Gian se donnait la mort.

Dans l'intervalle, dans les parties tranquilles du Cambodge les nouveaux protecteurs pouvaient circuler et découvrir le pays, comprendre son économie et notamment porter un regard nouveau sur le Laos. Alors que de 1863 à 1867 la pax gallica était loin d'être établie, les esprits se mettaient à rêver de terres nouvelles. En 1865 M. Gelley publiait un opuscule dans lequel il déclarait d'emblée : « *De nombreuses brochures ont été publiées sur la Cochinchine ; mais aucune d'elles ne traite la question à son véritable point de vue. Les auteurs de ces opuscules bornent leurs horizons aux six provinces de la Basse-Cochinchine et laissent dans l'ombre le Cambodge et le Laos, sans se douter même que ce n'est que par ces pays que notre nouvelle conquête est appelée à devenir, sans aucune difficulté, une des plus riches, une des plus puissantes colonies du monde* »[526]. On n'est toutefois pas encore dans un esprit d'annexion. Savoir géographique et commerce constituent le cœur des motivations.

c) Le temps des explorateurs

En 1828 le Laos est un pays largement inconnu des Occidentaux. Depuis les descriptions du Père de Léria et de Gerrit Van Wuysthoff[527], on ne dispose que de récits indirects. Lord Crawfurd évoque le Laos à l'occasion de son ambassade de 1822, Charles Gützlaff lors de son passage à Bangkok en 1832. C'est à Monseigneur Pallegoix que les lecteurs français doivent leur première « monographie » parue en 1838 dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris[528].

Les Sociétés de Géographie fleurirent en effet à cette époque. La Revue Le Tour du Monde commença opportunément à paraître en 1862 un an après le décès d'Henri Mouhot mais à temps pour publier son journal en 1863. Mues elles aussi tout d'abord par la curiosité c'est surtout après 1870 qu'elles seront assimilées à l'idée coloniale[529]. La Société de Géographie de Paris fut créée

[526] M. Gelley, *Question de Cochinchine, aperçu sur le Cambodge et sur le Laos*, op. cit. p. 5
[527] Philippe Lejosne,
[528] Pallegoix, op.cit.
[529] Dominique Lejeune, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle*, op. cit. p. 11.

en 1821. Celle de Berlin en 1828. En Angleterre la Royal Geographic Society fut fondée en 1830, ses homologues russe, américaine, suisse virent respectivement le jour en 1845, 1851 et 1858. C'est aussi l'époque où Conrad Malte-Brun publie son *Précis de Géographie Universelle*. L'engouement du public est fort ; les membres des sociétés sont à l'origine « *des notables romantiques qui ne songent qu'à l'exploration du globe, sans aucune vue utilitaire. Cette libre association intellectuelle de romantiques qu'est la Société de Géographie méprise les préoccupations sordides de l'expansio coloniale* »[530]. En fait la Société de Géographie de Paris ne rassembla pendant les trois premières décennies qu'un cercle restreint d'érudits. Tout changea en 1863 avec l'arrivée dans la Société de Jules Duval, apôtre de la colonisation, fondateur de *L'Economiste Français*,[531] que nous avons justement mentionné plus haut. C'est l'année où Pétrus Truong Vinh Ky, put publier la « Notice sur le royaume de Khmer ou Kambodje ». En 1864 la Société est présidée par Prosper de Chasseloup-Laubat, Ministre de la Marine. Ces sociétés vont essaimer en province, à Marseille, à Lyon, à Lille, à Bordeaux…Progressivement elles accueilleront un certain nombre de députés et ministres, seront imitées par des « Sociétés de Géographie Commerciale » dont la dénomination se passe de commentaire. Nous aurons l'occasion de le mentionner une nouvelle fois à propos de l'évocation du « parti colonial ». Dans cette première époque, la curiosité intellectuelle domine.

a. Les missionnaires

Il faut leur rendre justice : ils furent les premiers à pénétrer et séjourner au Laos. Le désir de christianiser le Laos remonte au XVIIe siècle. Il existait deux voies d'accès possible : le Tonkin et le Siam.

La seconde tentative fut lancée du Tonkin par Mgr Reydellet vers 1771 : deux cathéchistes autochtones furent envoyés vers le Trấn Ninh. L'initiative fut sans lendemain en raison de l'insécurité. Mgr Davoust reprit le projet et il est probable que le Père Le Breton remonta le Sông Ma vers les Houa Phan mais il mourut en 1789 sans laisser de journal. Les correspondances des Pères du diocèse du Tonkin Occidental montrent que l'intérêt n'a pas faibli durant la décennie qui suivit mais aucun missionnaire ne se risqua dans ce pays que les Kinh décrivaient comme très insalubre.

Les essais suivants furent menés à partir du sud. En 1830 le Père Deschavannes partit vers le nord, mais la fièvre le prit bien avant qu'il eut atteint son but et il revint mourir à Bangkok le 6 septembre 1831. En 1850 Mgr Miche, de la mission du Cambodge reçut la responsabilité du Laos ; les Pères François Beuret et Laurent Cordier s'installèrent au nord de Stung Treng, le premier mourut au bout de quelques mois. En 1858 Henri Triaire et Jean-Baptiste Barreau partirent via Nan, le premier mourut après deux mois de voyage ; le second rentra dès lors à Phnom-Penh.

A la même époque les « Tonkinois » renouvelèrent leur intérêt pour le Trấn Ninh à partir d'une base partiellement évangélisée appelée Lac Thô ou Châu Laos permettant un repos avant

[530] Dominique Lejeune, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle*, op. cit. p. 41.
[531] Dominique Lejeune, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle*, op. cit. p. 69.

de remonter le Sông Ma et un de ses affluents. C'est ainsi que vers 1853 le Père Colombet fut probablement le premier Européen à séjourner au Laos. Mais il mourut dès 1856. Néanmoins le Châu Laos, à proximité des Houa Phan devint terre de mission, la « frontière » fut franchie et Naham, du côté laotien connut une implantation missionnaire.

A partir de 1876 les tentatives devinrent plus systématiques tant à partir de Bangkok qu'à partir de Hanoï. Le père Prodhomme parvint à créer une communauté catholique pérenne à Oubone. Une autre fut établie à Nong Han. Les premières résidences furent donc en terre Isan. Au nord-est le Trân Ninh fut enfin atteint par le Père Charles Blanck qui fit un compte-rendu pour la Société de Géographie de Paris. Paul Néis le rencontra en 1882 : tous deux durent fuir devant les Hồ.

b. Henri Mouhot[532]

Henri Mouhot, naturaliste franc-comtois, marié à une Britannique, put par son entremise réaliser son rêve d'exploration sous l'égide de la Royal Geographic Society. Il s'embarqua à Londres le 27 avril 1858. La plus grande partie de son exploration se déroula au Cambodge, où il succéda aux pères Bouilleveaux et Sylvestre dans l'admiration d'Angkor, et au Siam. Nous lui devons aussi une description de la bordure occidentale de l'Isan : Chaiyaphoum (Tchaïapoune), Phou Kieo (Poukiéau), Loei (Leuye). Son destin est connu de tous : Il put, le premier, gagner Luang Phrabang via Paklay ; il y fut fort bien reçu. Hélas pris de fièvres, il y mourut le 10 novembre 1861, sans avoir eu le temps de poursuivre ses travaux. Homme de cœur, il laissa une bonne impression à ses hôtes, impression dont purent bénéficier cinq ans plus tard ses successeurs.

c. La Commission d'exploration du Mékong[533].

L'idée de l'exploration du Mékong semble voir germé très tôt : les officiers français qui secondèrent Nguyên Anh, le futur Gia Long, l'avaient évoquée. Dès que les Français s'installent à Saïgon ils réfléchissent au développement de sa fonction portuaire. Le capitaine d'Ariès, acteur de premier plan, signale à l'amiral Charner dès 1860, l'intérêt de faire de cette nouvelle conquête le débouché du Cambodge et du Laos. Armand Coste écrit dans *Le Journal des Economistes* de décembre 1861 et février 1862 : « *Le Mékong sera-t-il la voie par laquelle on pourra pénétrer dans les provinces les plus reculées de la Chine et du Thibet, nouer avec des centaines de millions de producteurs et de consommateurs des relations économiques dont il est encore impossible de calculer l'extension ?* ». La même année Aubaret, conseiller politique de l'amiral Bonard évoque ce fleuve « partant du Thibet dont nous avons les embouchures ». Selon l'expression d'Ariès en 1863, « l'idée du Mékong était dans toutes les têtes »[534]. Elle était en particulier dans celle de Francis Garnier qui s'en ouvrait dès le mois de juin à ses parents[535] après leur avoir écrit en

[532] Carte p. 235
[533] Carte p. 236
[534] Georges Taboulet, « Le voyage d'exploration du Mékong (1866-1868) : Doudart de Lagrée et Francis Garnier », op. cit. p. 18
[535] Georges Taboulet, « Le voyage d'exploration du Mékong (1866-1868) : Doudart de Lagrée et Francis Garnier », op. cit. p. 66

1861 « *Le fleuve Cambodge …par l'intermédiaire du fleuve, l'écoulement des richesses de ces pays inter-tropicaux…Sous tous les rapports en un mot la Cochinchine pourrait remplacer le magnifique empire que la lâcheté de Louis XV nous fit perdre..* »[536] Au début de 1864 Bonard, de retour à Paris, rédige un projet d'exploration qu'il soumet au Ministre de la Marine et du Commerce. Mais nul doute que la force de conviction déployée par Garnier et ses amis de Bizemont, Luro contribuera à l'éclosion du projet. L'amiral de la Grandière réagit tièdement au départ, la stabilisation des régions sous son contrôle le préoccupe et il se montre sceptique sur les résultats réels de l'entreprise. Il ne faut pas oublier non plus qu'au même moment Aubaret envisage la « rétrocession » de la Cochinchine, aussi le ministre des finances Achille Fould n'est-il pas très disposé à détendre les cordons de la bourse. Deux facteurs vont contribuer à infléchir de la Gandière : l'accord obtenu de haute lutte simultanément de Chasseloup-Laubat et de Drouhin de Luys à Paris et la confiance que lui inspirait Ernest Doudart de Lagrée pour mener à bien une expédition aussi aventureuse ; peut-être le soutien des milieux d'affaires bordelais a-t-il aussi joué un rôle : Lucien Arman, député de la Gironde et armateur soutient l'aventure indochinoise[537] Fin décembre 1865 Napoléon III accorde son autorisation. Le 5 juin 1866 l'expédition quitte Saïgon, le 21 juillet elle arrivera à Stung Treng « première cité laotienne » et contournera les chutes de Khone au début de septembre.

Un des éléments qui nous intéressent à ce stade de notre étude est l'ordre de mission[538]. La Commission d'exploration du Mékong est investie de deux types d'objectifs. Le premier est d'ordre géographique : il s'agit de relever le cours de ce grand fleuve alors presque totalement inconnu : Henri Mouhot en avait parcouru un tronçon de Paklay à Luang Phrabang en 1861. McLeod en avait approché la berge septentrionnale dans les Sipsong Panna à Xieng Hung en mars 1837[539]. Le second est d'ordre économique et commercial. Il s'agit avant tout de savoir si le Mékong est une bonne voie d'accès à la Chine pour les biens et les personnes. D'autre part on demande aux membres de l'expédition d'évaluer les productions, notamment les richesses minières du bassin fluvial. A cet égard les Français devaient avoir entendu parler de l'or d'Attopeu car la mission reçut l'instruction de relever le cours de la Sékong. Il est peu question de politique : des renseignements sont censés être collectés sur les diverses principautés, leurs régimes et leurs frontières, mais c'est le moins qu'on puisse demander. L'intérêt néanmoins porté à la minorité vietnamienne installée sur la rive gauche du Mékong laisse deviner une intention de « protection » ultérieure de sujets français. Enfin, une instruction frappe à la lecture : la Commission doit faire vite et s'attarder le moins longtemps possible aux escales, ce qui nous ramène au premier objectif géographique et à l'accès à la Chine.

Dans l'exécution de la mission, les membres repecteront ces instructions. Ils rapporteront un certain nombre d'information sur les richesses minières, elles s'avèreront excessives[540]. En

[536] Georges Taboulet, « Le voyage d'exploration du Mékong (1866-1868) : Doudart de Lagrée et Francis Garnier », op. cit. p. 23
[537] Jean-Pierre Gomane, *L'exploration du Mékong*, op. cit. p.66.
[538] Voir en annexe la citation des principaux termes de la mission.
[539] Volker Grabowsky & Andrew Turton, *The Gold and Silver Road of trade and Friendship*, op. cit. p. 370.
[540] Jean-Pierre Gomane, *L'exploration du Mékong*, op. cit. p. 176-179

revanche la rapidité avec laquelle ils remontent, sur ordre, les biefs de Pak Moune à Nongkhai les prive de toute information sur la situation politique du Moyen-Mékong. Nous ne reviendrons pas ici sur la constatation bien connue de la non-navigabilité du Mékong mais il convient de souligner que c'est à cette occasion qu'est identifié l'axe du Fleuve Rouge et que les premières graines de la colonisation du Tonkin sont semées. Francis Garnier va proposer dès son retour la reconnaissance du Sông Koi et déclarer « *Un protectorat exercé directement comme au Cambodge ou tout au moins une complète liberté commerciale obtenue dans les ports du Tonkin…on ne voit pas d'autre moyen pour sortir de l'impasse où nous acculerait une timidité sans excuse aussi bien que des scrupules trop naïfs* »[541]. Au-delà des louanges recueillies par les membres de l'expédition, il leur fut reproché un pessimisme excessif quant au potentiel du Laos. Jules Blancsubé et Raphaël Garcerie, députés de la Cochinchine dont nous parlerons plus bas, leur reprocheront quinze ans plus tard d'avoir amoindri l'intérêt de la France pour le Laos. Garcerie écrira le 21 août 1884 dans le Saïgonnais « *Nous pensons que l'exploration du Mékong a été des plus malheureuses au point de vue de la rapidité de la constitution définitive de notre grand établissement. Elle a détourné nos regards d'une des plus grandes et plus fécondes vallées du monde.* »[542]. Nous ajouterons qu'il ne faut pas oublier que ce fut elle qui eut l'intuition de la valeur du Fleuve Rouge et de l'intérêt de choisir cette voie alternative vers la Chine.

d. Rheinart et Mourin d'Arfeuille

En 1869 une nouvelle mission est confiée par les amiraux. Il s'agit d'explorer la partie méridionale du Laos et d'approfondir les investigations de la Commission d'exploration du Mékong notamment sur le plan commercial. En effet très rapidement après le passage de celle-ci l'administration s'intéressa au développement du commerce lao-khmer à partir de Stung Treng. La Commission avait laissé un bon souvenir mais certains commerçants, un certain Lefaucheux en l'occurrence, s'y étaient mal conduits[543]. La diversion des courants d'affaires n'allait pas s'avérer aisée en raison de la position dominante de Khorat.

Les deux hommes établissent une carte du cours du Mékong de Somboc à Nongkhay[544], étudient les circuits commerciaux et devinent que la vallée de la Sé Bang Hien pourrait être un corridor avantageux à condition d'établir de bonnes relations avec l'administration de Huế. Ils soulignent la richesse en or de la région d'Attopeu que des Américains auraient déjà tenté d'exploiter. Ils mettent en garde contre la particulière insalubrité de la région dont ils décrivent avec une certaine précision le mode de gouvernement sous le contrôle du Siam[545].

---

[541] Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. p. 491

[542] Georges Taboulet, « Le voyage d'exploration du Mékong (1866-1868) : Doudart de Lagrée et Francis Garnier », op. cit. p. 63

[543] ANOM, boîte GGI Amiraux et Gouverneurs 11389-11882, dossier 11876, 1866, « Exploration du Mékong, note sur le commerce du Laos »

[544] Voir carte p. 237 , extraite d'ANOM, Boîte Amiraux et Gouverneurs dossier n° 10315 « Carte du cours du Mékong de Somboc à Nongkhay par M.M. d'Arfeuille et Reinart »

[545] C. Mourin d'Arfeuille, « Voyage au Laos », dans *Revue Maritime et Coloniale,* op.cit. p.475 et ANOM, Boîte GGI Amiraux et gouverneurs, n°11389-11882, dossier 11877, 1869, « Mission au Laos de Mourin d'Arfeuille, Lt de vaisseau, et Rheinart, cap d'inf. de marine .. » op.cit.

Le prince de Bassac évoque avec les deux officiers l'intérêt qu'il verrait à obtenit vis-à-vis de la France un statut analogue à celui du roi du Cambodge. A quoi ces derniers répondirent que cela n'entrait pas dans le cadre de leur mission.

e. Jules Harmand[546]

Jules Harmand pouvait justifier d'une double légitimité : scientifique, médecin de la marine il avait la compétence requise pour étudier la flore indochinoise, les questions d'hygiène et de santé et l'anthropologie physique; politique, ancien compagnon d'armes de Francis Garnier au Tonkin il avait été impliqué dans les aventures de la conquête. Recommandé par un ministre parisien[547], il dépose de nombreuses demandes d'envoi en mission et finit par obtenir le droit d'explorer le Moyen-Laos. L'objectif qui lui est assigné est de reconnaître la route entre le Mékong et la côte vietnamienne à travers la cordillère annamitique. Il s'acquittera de cette tâche entre février et juillet 1877. Son itinéraire l'amènera à parcourir en fait trois régions, soit insuffisamment connues comme le plateau des Boloven, soit encore inexplorées comme la région de Mahaxay, la vallée de la Sé Bang Hien et les passes de la cordillère annamitique. L'ordre de mission est de nature strictement scientifique. Toutefois l'homme est trop conscient des enjeux politiques pour s'en abstraire : il va donc parcourir des territoires avec la pensée qu'ils entreront prochainement dans l'aire d'influence française. C'est grâce à lui que les Français purent percevoir les limites des influences politiques, économiques et fiscales respectives des Siamois et des Vietnamiens dans les hautes vallées de la Sé Bang Fay et de la Sé Bang Hien. Ils se souviendra de ces expériences lorsqu'il sera nommé au poste éminemment politique de Bangkok.

f. Etienne Aymonier[548]

C'est sur le budget du Ministère de l'Instruction Publique[549] qu'Etienne Aymonier parcourra le « Laos siamois » à la même époque. Bon connaisseur de la région, sa description des muong de la rive droite est géographiquement précise et très utile pour l'identification des mandalas ; il cerne autant que possible les pouvoirs en place, rapporte ce qu'on a bien voulu lui relater de l'histoire des *huamuong* et de leurs satellites[550] .

En définitive ces missions qui ont passionné le public local et international vont laisser une impression ambivalente. Les exploits humais, sportifs dirions nous, furent unanimement salués. La connaissance de la région fit incontestablement un progrès considérable. La moisson en matière de topographie, d'ethnographie, de botanique, voire de minéralogie fut remarquable mais ces explorations confortèrent l'impression que le Laos était un pays insalubre, très peu

[546] Carte p. 238
[547] ANOM, boîte GGI Amiraux et gouverneurs, n° 11389-11882, dossier 11870 « Mission Harmand et consulat à Bangkok », op. cit.
[548] Carte p. 239
[549] Lettre du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux Arts au gouverneur de la Cochinchine en date du 4 août 1882 dans ANOM, GGI Amiraux et gouverneurs n°11389-11882, dossier 11878, 1882-1884 « Exploration du docteur Néis au Laos.. », op. cit .
[550]

peuplé, donc difficile à mettre en valeur, posant des problèmes de transport et de communication considérables.

2/ Le déploiement des ambitions françaises

Il nous semble important de décrire d'abord le contexte, en ayant hélas la conscience de nos limitations, car comme nous l'avons écrit plus haut, en matière coloniale il exista plusieurs niveaux d'initiative. Si nous nous en tenons d'abord ici au niveau institutionnel parisen, il nous manquera toujours une dimension qui prend une importance croissante à partir de 1870 : celle de l'opinion publique telle qu'elle se reflète dans la presse.

a) Le nouveau contexte politique français

L'avènement de la république permit l'éclosion d'un courant politique ouvertement favorable à l'expansion française outre-mer. Ce courant d'abord été incarné par Gambetta qui y voyait le moyen de restituer son rang international à la France qui sortait d'une défaite humiliante. Gambetta était un expansionniste convaincuL'aventure était jugée d'autant plus possible que la France avait payé sans mal a dette envers l'Allemagne et que son redressement économique fut initialement rapide. Le percement du canal de Suez avait changé la donne du point de vue économique ; une entente initiale entre Anglais et Français aurait pu se concrétiser dans une expédition conjointe. Elle fut refusée et le ministère Gambetta fut renversé. L'Angleterre agit seule, les députés du centre-droit en seront ulcérés. Très rapidement émerge donc un petit courant colonialiste. C'est en 1874 que Leroy-Beaulieu publie son *De la colonisation chez les peuples moderne*, plaidoyer raisonné en faveur de la colonisation. Gabriel Charmes de La *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des Débats* réclame la constitution d'un empire méditerranéen. C'est surtout le journal de Gambetta *La République française* qui considère ue le mouvement colonial est la conséquence inéluctable du mouvement industriel.Ce courant rencontre naturellement une opposition chez les économistes libéraux qui associent colonialisme et mercantilisme, dans les journaux « revanchards » comme *La nouvelle Revue*. Il faudra finalement attendre l'installation aux affaires du second ministère Dufaure avec Waddington aux affaires Etrangères, de Jauréguiberri à la Marine et de Freycinet aux Travaux Publics de décembre 1877 à janvier 1879 pour que l'idée coloniale fasse son chemin dans le monde politique[551]. Le développement de l'idée coloniale résulta de la conjonction de plusieurs phénomènes : à partir de 1873 le monde occidental entre dans une phase de stagnation, c'est l'époque où l'on évoque la « *crise des débouchés* », l'expansion de l'empire commencera à être considérée tant par des individus que par des groupes comme une échappatoire. C'est aussi l'époque où émergent des intérêts économiques spécifiquement liés à l'empire[552]. *La République Française* de Gambetta du 9 mai 1872 veut faire du Fleuve Rouge « *une voie pour le commerce général du monde* ». A cette époque le Ministère de la Marine reste très circonspect et ne veut pas encourager les expéditions lointains : l'initiative viendra de la base, elle sera corrigée par les émissaires de Paris, tels le

[551] Jacques Thobie, « La France coloniale de 1870 à 1914 », dans Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. p. 562.
[552] Marc Lagana, *Le parti colonial français*, op. cit. p. 7

Lieutenant Philastre qui négociera le traité de 1874 avec le Viêt Nam. Ce traité est considéré par *Les Missions Catholiques*, *La Revue des Deux Mondes* et les Société de Géographie comme un recul tandis que les milieux d'affaires, plus pondérés, saluent une pause nécessaire. Quant à Descazes, le Ministre des Affaires Etrangères, il déclare que « *la France a renoncé ouvertement un protectorat qui était originairement dans les vues personnelles du négociateur français* »[553]. Mais événement significatif : est créée en 1875 la Banque de l'Indochine, à la fois institut d'émission, banque de dépôt, banque commerciale et banque d'affaires.

Il est intéressant de mentionner que dans les années postérieures à la défaite de 1870, la France est isolée en Europe. L'Allemagne bismarckienne s'est attachée à tisser un réseau d'alliances, notamment en Europe centrale. Bismarck craint que la France ne cherche la revanche et il poursuit avec elle une double politique d'ouverture et d'isolement. Encourager la France dans les aventures coloniales, c'est l'assurance de frictions avec l'Italie et l'Angleterre. C'est ce qui arrivera avec la première en Tunisie après la signature du traité du Bardo le 12 mai 1881 et la seconde en Egypte et à Madagascar. C'est aussi bien entendu un détournement du regard loin de la ligne bleue des Vosges. L'ambassadeur d'Allemagne à Paris écrit dans son journal le 26 novembre 1880 : « *Aujourd'hui entretien avec le Chancelier sur les affaires de France. Il insiste pour qu'on dise ouvertement aux Français que nous sommes heureux de les voir chercher leur intérêt ailleurs, par exemple à Tunis, dans l'Afrique Occidentale ou en Orient, parce qu'ils cesseront de porter leurs regards sur la frontière du Rhin. Cela ne signifie pas que nous voulions jeter la France dans des complications. Nous sommes de paisibles spectateurs qui n'incommoderont point la France si nous la voyons s'engager ailleurs, car nous ne lui demandons rien que la paix et la tranquillité* »[554].

Vers 1878 Gambetta sort du dilemme de la revanche et de l'expansion coloniale : il fait de cette dernière le moyen de renforcement de la France pour aboutir à la première et pense prendre Bismarck à son propre jeu. Dès lors ses fidèles du Parti Républicain Opportuniste, alliés à la Gauche Républicaine, Jules Ferry, Barthélémy Saint-Hilaire son ministre des Affaires Etrangères, se rallient à cette stratégie à l'occasion de la crise tunisienne de 1881. Cela vaudra à Jules Ferry le sobriquet de « Ferry le Bismarckien ». Ils ménagent l'entente financière entre l'Angleterre et la France en Egypte au détriment de la France mais la crise malgache de 1882 va mettre en évidence la réalité fondamentale de la rivalité franco-anglaise. Il reste que l'expansion coloniale reste le fruit des occasions saisies. Ferry pourra déclamer à la Chambre le 28 juillet 1885 : « *Je dis, Messieurs, qu'il est sans exemple qu'une entreprise coloniale, si grande, si féconde qu'elle ait été, et quel qu'ait été son principe, ait été conçue dans toute son ampleur et toute sa valeur, ait été poursuivie à l'origine en vertu d'un plan concerté, d'un dessein arrêté à l'avance… Nous avons fait les expéditions que nous devions faire ; nous ne les avons nullement préméditées et, ne les ayant pas préméditées, je n'admets pas qu'on dise de nous que nous avons été conduits par le hasard. Nous avons été conduits par la nécessité, par le droit, nous avons été conduits par cette obligation et ce devoir qui s'imposent à tous les peuples civilisés de faire*

[553] Jacques Thobie, « La France coloniale de 1870 à 1914 », dans Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. p. 569.
[554] Fresnette Pisani-Ferry, *Jules Ferry et le partage du monde*, op. cit. p. 57

*respecter par les nations barbares la signature de leurs représentants mise au bas des traités. Voilà l'histoire de notre politique coloniale.* »[555]. Avec le Ministère Ferry de 1883 et surtout à l'occasion des demandes de crédits militaires la question coloniale va véritablement rentrer dans le débat politique national. Deux factions vont s'opposer avec vigueur : du côté des anticolonialistes on va trouver les monarchistes et l'extrême droite ainsi que la gauche radicale ; du côté des partisans de l'expansion coloniale figureront la Parti Républicain et la Gauche Républicaine[556]. C'est le moment où s'affrontent aussi deux théories économiques soutenues par des groupes d'intérêt différents. Le ralentissement économique est désormais vieux de dix ans et pèse sur les débats. Les colonialistes voient dans l'expansion la perspective de nouveaux débouchés et de sources de matières premières. Leurs opposants, dans une perspective plus libérale, pensent qu'il n'est pas nécessaire de planter le drapeau pour faire du commerce. L'opinion publique découvre l'affairisme colonial à l'occasion des inévitables scandales et s'émeut de la collusion argent-pouvoir. Le deuxième thème d'affrontement est celui du rang et du prestige du pays « *La France ne veut pas seulement être un pays libre, mais un grand pays, exerçant son influence sur les destinées du monde et répandant, partout où il peut les porter, ses mœurs, sa langue, ses armes, son drapeau, son génie* »[557]. Un troisième sujet de grands débats porte sur la « mission civilisatrice » et la perception des positions respectives des cultures sur une certaine échelle de valeur. Enfin vient bien entendu l'opposition entre la « revanche » et « la compensation ». Paul Deux conceptions du nationalime s'opposent « *J'ai perdu deux enfants et vous m'offrez vingt domestiques* » s'exclame Paul Déroulède. La déception de l'expédition Doudart de Lagré transparaît en philigrane dans cette allusion d'Albert de Broglie «aux millions laissés sur les bords du Mékong »[558] 1885 est l'année des grands échanges doctrinaires qui se diffusent dans l'opinion publique. 1889 avec l'exposition universelle de Paris où les colonies sont fortement représentées achèvera de communiquer au public une certaine fierté de l'empire.

Après la tourmente parlementaire de 1885 qui provoque la chute du cabinet Ferry, comme on le verra plus bas, le pays se calme et les politiques comprennent qu'après les aventures le temps de la consolidation est venu. La Conférence de Berlin, ouverte le 15 novembre 1884 et organisée en priorité sur les questions africaines, prend acte de la rivalité croissante des puissances impérialistes mais tente de la codifier. Quatorze nations sont présentes dans la capitale allemande : Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Empire Ottoman, Espagne, Etats-Unis, France, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Royaume Uni, Russie et Suisse. Implicitement la course au clocher est aussi lancée en Asie et dans le Pacifique. Pourtant officiellement le cabinet de Ferdinand Buisson souhaite une pause qui est inscrite matériellement dans le budget, mais lors des débats de fin décembre 1885, la Chambre décide finalement par une faible majorité de rester au Tonkin. La question du Laos va dès lors pouvoir se poser inéluctablement. Si à Paris une pause dans l'expansion va s'imposer dans les esprits il n'en allait

[555] Fresnette Pisani-Ferry, *Jules Ferry et le partage du monde*, op. cit. p. 4
[556] Gilles Manceron,
[557] Jacques Thobie, « La France coloniale de 1870 à 1914 » dans Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. p.616.
[558] Jacques Thobie, « La France coloniale de 1870 à 1914 », dans Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. p.617.

évidemment pas de même sur le terrain : la conquête du Viêt Nam continuait et des plans étaient ourdis à propos du Laos comme on le verra.

Progressivement pendant cette période 1880-1890, les colonies voient leur organisation institutionnelle à Paris se mettre en place : un décret de novembre 1881 enlève les colonies à la Marine et les rattache au Ministère du Commerce ; en 1883 Félix Faure crée le Conseil Supérieur des Colonies, organe purement consultatif et plutôt technique sur les questions de législation et d'administration coloniale. En 1885 la Direction des Colonies redevient le Sous-Secrétariat d'Etat aux Colonies : il est attribué à Eugène Etienne.

Les sociétés de géographie, réorientées comme nous l'avons vu, font partie de ce mouvement, leurs animateurs occupent souvent une double fonction et écrivent dans la presse politique, tels Charles Gauthiot rédacteur au Journal des Débats et secrétaire général de la Société de Géographie[559] ; bien entendu les grands négociants et les cadres des Chambres de Commerce vont s'empresser d'adhérer à ces institutions. L'exposition universelle de 1889 donnera l'occasion de rassembler le premier « *congrès colonial* ». Un puissant réseau favorable à l'empire indochinois se crée progressivement. Un homme, plus que tous les autres, va associer son nom à ce qu'on va appeler le « *parti colonial* » : Eugène Etienne, député d'Oran. Certes il est plus connu pour ses initiatives africaines mais il soutint aussi infailliblement l'expansion en Asie. Sa première tâche fut de conférer au Secrétariat d'Etat aux Colonies, lorsqu'il en prit la tête en mars 1889, un statut d'autonomie au sein du Ministère du Commerce et de l'Industrie. Il réorganisa alors également le Conseil Supérieur des Colonies en l'ouvrant aux délégués élus de toutes les colonies, aux hauts fonctionnaires intéressés par ces questions ainsi qu'aux représentants des grandes villes de province. Ainsi les représentants des Chambres de Commerce pouvaient côtoyer ministres, députés et fonctionnaires[560] . Ce n'est qu'en 1892 que le parti colonial se constitua formellement à l'Assemblée Nationale sous le nom de « Groupe colonial et des affaires extérieures de la Chambre des Députés » ; il s'y révéla fort actif et participa aux diverses commissions ; affaires extérieures protectorats et colonies, douanes, travaux publics et chemins de fer, marine, commerce et industrie, armée et budget [561]! Certains milieux d'affaires les soutenaient : Elie d'Oissel président de la Banque de l'Indochine, Florent Guillain, président du Comité des Forges, Jules Charles-Roux, président du Comité Central des Armateurs de France. En 1893 Théophile Delcassé éleva le Sous-secrétariat d'Etat au rang de Ministère des Colonies. En ce qui nous concerne, des hommes comme François Deloncle, François Rouvier, Jules Ferry en furent des figures proéminentes. Joseph Chailley-Bert s'en faisait le propagandiste dans *L'Economiste Français*.

La conquête du Viêt Nam mobilisait certes toutes les énergies, mais elle n'empêchait pas, bien au contraire, qu'on songeât localement à s'organiser après l'improvisation des premères années. En 1879 un régime civil fut instauré. Le premier gouverneur, Le Myre de Villers, est

[559] Pierre Guillen, L'expansion 1881-1898, op. cit. p. 106
[560] Marc Lagana, *Le parti colonial français*, op. cit. p. 24 Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. p. 616
[561] Marc Lagana, *Le parti colonial français*, op. cit. p. 20

entouré en 1880 d'un Conseil Colonial élu pour assurer une forme de représentation des populations française et autochtone[562]. A ses débuts Jules Blancsubé en assurera la présidence[563] En 1881 la colonie obtient le droit d'élire un député qui siègera à la Chambre. C'est encore à Jules Blancsubé qu'échoit d'abord cet honneur. Nous avons vu et nous reverrons qu'il était un chaud partisan de l'expansion. Une press opportuniste se met en place à Saïgon avec *Le Saïgonnais, La Lanterne Indochinoise, L'Unité Indochinoise*[564]. Après la Cochinchine, un régime civil s'installe à son tour en 1886 au centre et au nord du Viêt Nam : Paul Bert instaure cette organisation en devenant résident général pour l'Annam et le Tonkin. Dès 1887 une commission se met en place pour réorganiser l'administration générale de cet empire en construction. En font partie Flourens, Ministre des Affaires Etrangères, Francis Charmes, Directeur des Protectorats dans ledit ministère, Eugène Etienne, Paul Dislère pour le Ministère de la Marine, et Jules Blancsubé, député de Cochinchine et grand partisan de l'expansion. Sa conclusion est la création d'un Gouvernement Général de l'Indochine ; J. Constans en prendra, le premier, la tête.

b) Le réseau des « Laotiens »

En marge de la conquête du Tonkin un certain nombre de personnalités n'ont pas perdu de vue le Laos. Dès la séance du Conseil Colonial de Cochinchine du 22 novembre 1880 la construction du chemin de fer de Saïgon à My Tho et Phnom Penh est évoquée à la demande de Jules Rueff soutenu par la maison Kohn & Reinach et sur la base du rapport de l'ingénieur en chef Combier. Il y est précisément question d'une extension vers le Laos « *car le chemin de fer que nous proposons pénètre au cœur du Cambodge et peut se développer vers le Laos et les provinces siamoises, de façon à devenir la principale artère de la vallée du Mékong* »[565]. Jules Blancsubé va dès lors grouper autour de lui un réseau de partisans de l'expansion de l'empire le long du Mékong et au Tonkin. A propos de ce dernier pays il déclara à la chambre des Députés dès le 30 mars 1881 : « *Six millions d'hommes veulent se donner à nous avec leurs pays et, puisqu'il faut le dire, nous ne comprenons rien en Cochinchine aux hésitations du gouvernement. On s'imagine à tort qu'il s'agit d'une expédition armée, d'une campagne, d'une aventure…Messieurs nous n'aurions qu'à paraître pour que le Tonkin soit à nous* »[566]. Il sera donc soutenu par Paul Blanchy, qui lui succède en 1882 à la tête du Conseil Colonial, Henry Roque, des Messageries Fluviales, et Raphaël Garcerie, négociant à Phnom Penh. Aux débuts de ses interventions Jules Blancsubé visera essentiellement à drainer vers Saïgon des courants commerciaux nouveaux et il ne proposera pas toujours de conquête territoriale au sens strict du terme mais il envisageait bien l'adjonction de nouveaux protectorats. Il écrivait ainsi à l'intention

[562] Décret du 8 février 1880, JORF du 10 février 1880, cité par Eric Gojosso, *L'empire indochinois*, op.cit. p. 23
[563] Procès-verbaux du Conseil colonial de Cochinchine. A la séance inaugurale du 11 octobre 1880 étaient présents, Jules Blancsubé, Boët, Cardi, Dussautour, Roque, Reynaud, Pillet, Blanchy, Phan Cong Thanh, Nguyen Thanh Trung, Cao Van Sanh, Do Kien Phuoc, Vinson, Jame, Denis et Karl Schroeder.
[564] Jacques Thobie, « La France coloniale de 1870 à 1914 » dans Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. p.628
[565] Procès verbal de la réunion du Conseil Colonial de Cochinchine du 22 novembre 1880, p. 105
[566] Charles-Robert Ageron, « Gambetta et la reprise de l'expansion coloniale », dans *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, tome LIX n°215, 2ème trimestre 1972, op. cit. p. 185

du Conseil Colonial le 15 septembre 1883 à la suite de la signature du traité de Huế : « *En définitive ce qu'il faut là et au Laos c'est, pour le moment et pour longtemps peut-être, moins une extension territoriale, une domination directe, que l'établissement incontesté de la prépondérance de notre pays, et, vous le savez, Monsieur le Président, dans cet avenir que je rêve pour la France indo-chinoise, que j'ai expliqué lors de notre première session, ce que je désire pour mon pays, c'est la prépondérance effective dans ces régions, c'est la protection, la suzeraineté sur les tribus, royaumes, provinces échelonnés le long du Grand-Fleuve, après les avoir unies par un lien fédéral ; c'est le protectorat de l'Annam et du Tonkin au moins aussi efficace qu'au Cambodge ; c'est l'amitié de la birmanie et du Siam, le développement de nos relations dans ces pays, l'accroissement de notre prestige politique et commercial. Si nous sommes toujours, sous ce rapport, en conformité d'idées, voyez s'il n'y aurait pas lieu pour la colonie d'entretenir à Bassac, à Khong, à Xieng, à Luong-Prabang ou dans quelques unes de ces petites capitales, des envoyés pour nous faire connaître, pour amener vers nous le mouvement commercial et nous ouvrir les débouchés de ces pays. Et ne serait-ce pas le cas de poursuivre avec activité l'étude du chemin de fer que vous avez volée ?.... Jugez du projet dont j'ai pris l'initiative devant vous par l'importance que lui ont donnée les Anglais qui ont décidé de reprendre leur projet de chemin par Bhamo, avant que le nôtre pût aboutir* »[567].

Le cas de Jules Blancsubé illustre bien la force des réseaux qui emportent les décisions finales dans les affaires coloniales, comme dans bien d'autres sans doute. Son exemple a été bien décrit[568]. Le futur député de la Cochinchine était prédestiné à la politique républicaine. Son cousin X. Blanc, conseiller général des Hautes Alpes avait refusé de prêter serment à l'Empire le 2 décembre 1851. Son oncle paternel Alexandre, médecin proche des populations pauvres fut exilé en Algérie. Il a des connexions dans le secteur privé : son parent Ruelle va bientôt devenir un haut fonctionnaire de la compagnie PLM (Paris-Lyon-Marseille). Avocat il part s'installer en Cochinchine comme avocat dès 1863 et inaugure le premier mandat de conseiller municipal à Saïgon le 27 septembre 1869 et sera nommé maire par arrêté du gouverneur le 2 août 1879. Il se prononce avec force cette année-là pour une transition vers un régime civil. Le 8 février 1880 il est le seul élu au premier tour des premières élections au Conseil Colonial nouvellement créé. Fort de cette légitimité, il profite de vacances en France durant l'hiver 1880-1881 pour obtenir une représentation parlementaire des colonies. C'est pour lui l'occasion de rencotrer Gambetta, Ferry et Boucher de l'Union Républicaine. Il rencontre d'autres élus d'outre-mer comme de Mahy, venu de La Réunion, qui deviendra un allié. Il retrouvera son cousin X. Blanc, sénateur des Hautes-Alpes. Ses sympathies iront vite à l'Union Républicaine dont il partage l'enthousiasme colonial et les valeurs républicaines. Prudent dans son attitude vis-à-vis de l'Eglise, il est aussi un fervent partisan de l'éducation gratuite et obligatoire. Il renoue avec ses amis actifs dans le secteur privé comme Eugène Etienne, devenu administrateur de la compagnie des chemins de fer de l'Etat. Il va obtenir gain de cause car une proposition de loi déposée le 22

[567] Procès-verbaux du Conseil Colonial de Cochinchine, séance du 26 novembre 1883, p. 16

[568] Patrick Boureille, « Les députés d'Outre-Mer des 3ème et 4ème législatures (1881-1889) » dans Sarah Mohamed-Gaillard et Maria Romo-Navarette (éds), *Des Français outre-mer*, op. cit. pp. 73-84. Nous nous inspirons ici très largement de cet article.

janvier 1881 ayant pour objet la représentation de la Cochinchine à la Chambre des Députés va être adoptée. Dans le débat colonial, il soutient comme Eugène Etienne une certaine autonomie des colonies à égalité de droits avec la métropole et réclame la création d'un Ministère des Colonies distinct e celui de la Marine. Il est résolument en faveur des initiatives énergiques et favorables aux intérêts économiques français. Il s'était déjà exprimé de la façon suivante dans *L'Indépendant* des 15 novembre et 1er décembre 1875 : « *L'Annam veut éluder le traité dans celle de ses parties qui peut être avantageuse au commerce européen et il compte bien réussir. (Les Annamites) croient la force d'inertie invincible, ils en usent et ils en useront tant que nous n'emploierons pas le suprême argument, le seul qu'ils comprennent, la force*. ». Dans son réseau local figure un homme appelé à jouer un rôle important, Jules Harmand, nommé consul à Bangkok en 1881. Les deux hommes correspondent régulièrement et partagent leur vues sur la situation au Siam et la menace anglaise. Harmand écrit à Blancsubé en avril 1882 : « *Ici tout est à faire. Nous sommes entièrement écrasés par les Anglais, et il serait puéril de chercher à les supplanter ; car il est évident que son immense commerce dans ces mers, que sa langue répandue partout, que son puissant empire de l'Inde et ses possessions de la Malaisie etc. etc. lui donnent sur nous une prépondérance et des moyens d'action que nous sommes loin de posséder….le commerce français est nul* »[569] Le 15 mai 1883 il est rapporteur d'un projet de loi sur l'accroissement de l'engagement français au Tonkin et une interprétation forte du traité de 1874, projet qui sera adopté. En 1884 on le voit montrer son intérêt pour le Laos à l'occasion d'un projet de chemi de fer. Son dernier combat sera celui de la création de l'Union Indochinoise. Le 7 juin 1887 Eugène Etienne est nommé sous-secrétaire d'Etat à'la Marine et aux colonies. Une commission est aussitôt nommée pour travailler à la réforme administrative des pays indochinois. Jules Blancsubé y figure avec Emile Flourens, Paul Dislère, Francis Charmes et Auguste-Jacques Haussmann. Partisan d'une union assez lâche faisant une bonne place à la Cochinchine, il laissera sa santé dans l'aventure et décèdera en mars 1888[570]. Jules Blancsubé laissera l'image d'un homme rêvant d'une grande Indochine. N'avait-il pas déclaré lors d'une des premières sessions du Conseil Colonial le 22 novembre 1880 à propos de la concession du chemin de fer de Mytho : « *Tel qu'il est proposé par l'administration, le chemin de fer doit être en principe concédé jusqu'au Laos. Cette proposition me satisfait, mais néanmoins je voudrais voir insérer cette clause dans le cahier des charges, que le concessionnaire sera tenu de continuer le chemin de fer jusqu'au Tonkin et au Yunnan lorsqu'il en recevra l'ordre* ». Quelques années après Le Courrier de Saigon, annonçant l'arrivée d'un vapeur des Messageries Fluviales à Savannakhet écrira « *Le rêve des Blancsubé et Garcerie va se trouver ainsi réalisé, la vallée du Mékong est conquise sur un parcours de près de deux mille kilomètres !* ». Jules Blancsubé a bien attaché son image à celle du Laos.

Jules Harmand peut être aussi considéré comme un des pivots de ce réseau. Nous avons mentionné son intimité avec Jules Blancsubé. Jeune homme sans doute un peu turbulent, il était devenu médecin auxiliaire de la marine, ce qui à l'époque n'était pas prestigieux. Il s'embarqua

[569] Patrick Tuck, The French Wolf and the Siamese Lamb, The French Threat to Siamese Independance (1858-1907), op. cit. p.344, 32N

[570] Eric Gojosso, *L'empire indochinois*, op. cit. p. 37.

pour un premier séjour en Cochinchine en 1866. Il revint en 1873 comme attaché médical auprès du détachement de Francis Garnier au Tonkin. Il se joignit ensuite à Louis Delaporte pour une étude des ruines d'Angkor. Désireux de monter sa propre expédition il fit en vain le siège de l'administration saïgonnaise mais finit par obtenir la mission du Museum d'Histoire Naturelle en 1877-1878 dont nous avons parlé plus haut. Le Myre de Villers voulait disposer d'hommes de confiance dans les postes diplomatiques régionaux à défaut de pouvoir conduire la diplomatie française en Asie du Sud-Est, faveur qui lui avait été refusée par Paris, fut très heureux de soutenir la candidature de Jules Harmand, qui était de plus un ami de Jules Blancsubé, au poste de consul à Bangkok. Le jeune candidat ne manquait pas de soutiens à Paris : son oncle Gustave Humbert allait être Ministre de la Justice et de la Religion dans le cabinet de Freycinet du 30 janvier au 29 juillet 1882. Lorsque Jules Harmand fut nommé consul en 1881, Le Myre de Villers lui déclara « *Nous voulons former cet empire français rêvé par quelques uns d'entre nous et qui doit s'étendre depuis le Quang Tung et le Yunnan jusqu'aux environs de Bangkok* »[571].

Cette description du réseau ne saurait être complète sans mentionner le phénomène franc-maçon, particulèrement prégnant dans le parti qui soutient l'expansion coloniale. La liste est longue : Léon Gambetta, Jules Ferry, Eugène Etienne, Francis Charmes, Emile Flourens, François de Mahy, Félix Faure, Paul Dislère, Henri Brisson, tous « gambettistes » sont francs-maçons[572]. Certes l'opposition anticolonialiste compte aussi des « frères » comme Camille Pelletan et Talandier, mais la balance semble pencher d'un certain côté et les hommes du milieu, eux aussi francs-maçons (Floquet, Lockroy), peuvent être convaincus en faveur de l'expansion. Les grands commis envoyés en Indochine seront souvent aussi de la confrérie : Ernest Constans, premier gouverneur général, Etienne Richaud son successeur, Jean-Marie de Lanessan, Paul Doumer, Antony Klobukowski le sont ; seul Armand Rousseau fera exception pendant la période qui nous intéresse. La première loge maçonnique au Viêt Nam « le réveil de l'Orient » est créée dès 1868 ; elle compte trente-sept membres en 1870 et près de quatre-vingt-dix à la fin du siècle. Jules Blancsubé, Paul Dislère et Auguste Pavie en font partie[573]. Une deuxième loge sera créée au Tonkin, « Fraternité tonkinoise » sera créée officiellement le 23 juin 1887. Mais n'y aura apparemment pas de loge maçonnique plus tard au Laos.

En France ces hommes avaient l'oreille d'hommes politiques, de journalistes et d'hommes d'affaires. Parmi les premiers il convient de mentionner tout particulièrement un homme de confiance de Jules Ferry, François Deloncle. Celui-ci, petit neveu d'un député de la Convention, fils d'un professeur républicain engagé politiquement, débuta dans une carrière universitaire : entré à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes en 1873, il en sortit professeur de Hindi et traducteur de Persan. Il collabora à plusieurs journaux, mais il s'intéressa vite à la politique et devint secrétaire du Comité des Gauches en 1877. Devenu membre du cabinet de Charles de Freycinet il est chargé en 1881 de négociations commerciales avec nos voisins

[571] R.M.C. Cornell #3481, Harmand Papers, 2/22, Le Myre de Villers « Note sur la politique du gouvernement de Cochinchine vis-à-vis du Siam » cité par Patrick Tuck, *The French Wold and the Siamese Lamb*, op. cit. 20N p. 343 et p.44

[572] Claude Gendre, *La franc-maçonnerie mère du colonialisme, l'exemple du Vietnam*, op. cit, pp. 36-38

[573] Claude Gendre, *La franc-maçonnerie mère du colonialisme, l'exemple du Vietnam*, op. cit p. 94.

européens puis devient chef de cabinet d'Eugène Spuller dans le gouvernement de Léon Gambetta. Orientaliste brillant il est aussi lié à Ferdinand de Lesseps et appartient à une génération fascinée par les grands travaux. Il est donc proche des banques d'affaires et va se lier à Krohn et Reinach à l'occasion d'un projet, mûri en 1882, de percement de l'isthme de Kra. Son influence sur la politique de la France en Indochine va prendre forme lors d'un long voyage qu'il entreprend discrètement en Asie à l'instigation de Jules Ferry. Il appartient en effet à l'époque au corps consulaire mais son affectation est très vague. Il démarre son voyage à Suez, poursuit en Perse, en Inde, à Ceylan et à Singapour. Il se rend compte de l'hostilité des milieux coloniaux anglais à l'égard de la politique française au Tonkin. Il commente dans une lettre du 10 janvier 1884 à Jules Ferry un article du *Times of Ceylon* : « *La presse anglaise de l'Inde e cesse d'exciter les esprits contre ce qu'elle appelle la politique agressive de la France vis-à-vis de la Chine. Elle met en circulation les nouvelles les plus fausses relativement à notre action au Tonkin et la moindre dépêche équivoque de l'officieuse agence Reuters sert de prétexte à de violents articles sur les dangereuses ambitions françaises et les légitimes alarmes qu'elles doivent causer à toutes les populations pacifiques de l'Extrême-Orient* ». Il saisit l'occasion en retour pour mentionner « *la persévérante tenacité (britannique) àvouloir pénétrer commercialement et politiquement en Chine par la vallée du Bhramapoutre* ». Mis au courant du voyage de Paul Néis, il relate le 22 mars 1884 dans une lettre à Jules Ferry[574] les conquêtes des Hô et l'incapacité de l'empire du Vietnam comme du royaume du Siam. Il suggère l'envoi d'une mission militaire conjointe franco-siamoise : « *Dans tous les cas le cabinet de Bangkok n'aurait aucune protestation à élever si, pour faire respecter les droits territoriaux de l'Empereur d'Annam, notre protégé, ou pour se rendre compte de la force réelle des bandes, les autorités militaires du Tonkin décidaient jamais de faire procéder à une reconnaissance du côté des pays occupés par les Hô. Tout au plus le Siam pourrait demander à coopérer à cette reconnaissance (…) et l'on pourrait dès lors apprécier le rôle qu'ils (les Hô) sont appelés à jouer pour ou contre l'extension de notre influence dans la direction de Luang Phrabang* ». Son voyage va l'emmener, sous prétexte de tourisme afin de ne pas alerter « *les espions anglais très nombreux* », à Mandalay à la cour du roi Thibaw. Le 22 mai 1884 il rend compte à Jules Ferry d'une nuit de discussion avec le premier ministre, les membres les plus importants de son cabinet et l'ingénieur français Bonvillain, bien introduit auprès du roi. On y apprend au détour que le ministre birman des travaux publics est un ancien élève de l'Ecole Centrale à Paris. Les entretiens portèrent sur le traité de commerce mais aussi sur la reconnaissance par les Birmans d'une frontière commune sur le Mékong entre le Tonkin et leur royaume, frontière se prolongeant au nord jusqu'à Xieng Hung (Jinhong aujourd'hui, Kiang Hung ou Kieng Yung Dji alors) et incluant donc huit des douze Sipsong Pannas, en contradiction, bien entendu, avec la carte dressée par Archibald Colquhoun dans « *Across Chrysé* ». Dans la lettre suivante adressée à Jules Ferry Deloncle va encore plus loin : « *Il devient dès lors urgent d'étudier comment notre domaine colonial ajourd'hui encore mal défini pourra demain s'étendre jusqu'à des frontières scientifiques dans cette partie de l'Extrême-Orient. Sur cet intéressant sujet je prends la liberté de vous communiquer les impressions que j'ai pu recueillir au cours de mes voyages au Siam, dans les*

[574] Archives privées de la famille Deloncle.

*Détroits, la Péninsule Malaise et en Birmanie. Pour constituer une colonie riche et puissante, offrant à notre entreprise commerciale des débouchés toujoursassurés et d'autre part garantie stratégiquement par terre et par mer les surprises d'un coup de main isolé vu l'effort régulier d'une guerre internationale, l'Indo-Chine Française doit comprendre les vallées du Song-Koi, du Mékong et du Ménam. La possession du Yunnan méridional, du Laos birman et siamois et du Siam proprement dit, semble devoir être nécessairement l'objet final de la politique suivie, patiente et persévérante de la République.* » Le décor des ambitions françaises était désormais planté : François Deloncle n'aura de cesse de promouvoir l'expansion de l'Indochine. Attaché à la résidence de Huế le 10 juillet 1885, il eut certainement l'occasion d'y partager ses vues. François Deloncle fera partie du groupe qui, avec Jules Harmand déjà rencontré à Bangkok, poussera à la création du vice-consulat de France à Luang Phrabang et il inspirera plus tard la création à Paris d'un Syndicat Français du Laos dont les agents commerciaux devaient accompagner Pavie.

Qu'en était-il des milieux d'affaires ? Il convient à cet égard de distinguer les milieux cochinchinois des milieux métropolitains. Les premiers étaient encore largement embryonnaires et concentrés sur leur territoire[575]. Seuls les négociants, comme les frères Denis, pouvaient espérer travailler au ravitaillement d'un éventuel corps expéditionnaire et les transporteurs, comme les Messageries Fluviales, étendre leur réseau sur les différents biefs du Mékong séparés par des rapides encore infranchissables. Nous avons vu que Jules Blancsubé s'était posé en promoteur d'un chemin de fer longeant le Mékong dont les concessionnaires pourraient être ses amis saïgonnais. Le Laos portait avc lui la légende d'une grande richesse minière, Joubert avait recueilli quelques renseignements à l'occasion de l'exploration du Mékong avec Doudart de Lagrée en 1867, mais les Cochinchinois ne possédaient alors aucune expertise en la matière. D'autre part l'enthousiasme pour le Laos était loin d'être partagé par tous en Cochinchine. Ludovic Jammes rédige dans le Courrier de Saïgon du 22 mars 1896 un article intitulé « La vérité sur le Laos » qui débute par un « *La dominante historique de cette fin de siècle sera marquée en France, par l'engouement irréfléchi pour certaines conquêtes lointaines* » ; il poursuit : « *Le Laos vient bien à propos nous servir d'exemple et montrer à tous ceux qui se targuent d'honnêteté politique et d'indépendance, la folie d'une expédition aveugle dans un pays que dix Français n'avaient pas visité* »… « *Il n'était jamais venu à l'idée de M. Pavie et de ses compagnons de science de bâtir tout un système de conquête, sur un pays à travers lequel on marche des journées entières sans rencontrer une case ni un habitant* »… « *Tous les Français qui ont tenté un commerce de quelque importance dans ces régions se sont infailliblement ruinés.* »

En revanche les groupes métropolitains vont s'intéresser au Laos dans une perspective géographique plus large et se montreront disposés à tenter l'expérience, poussés en ce sens à vrai dire par le « parti colonial ». Nous nous référerons ici essentiellement aux travaux de Dieter

[575] Gilles de Gantès, « Le particularisme des milieux d'affaires cochinchinois (1860-1910) : comment intégrer un comptoir asiatique à un empire colonial protégé », dans Hubert Bonin et alii, *L'esprit économique impérial (1830-1970)*, op. cit. pp. 735-748.

Brötel[576] qui entame son analyse avec la Société d'Economie Industrielle et Commerciale (S.E.I.C.) fondée en 1888 par Léon Tharel qui s'intéressera spécifiquement au Laos. Mais la SEIC a un objet large de soutien à l'expansion colonial et d'envoi de missions d'étude. En font partie Léon Ducret, président de la « chambre des industries diverses » et membre du « comité consultatif des chemins de fer », Georges Hartmann, vice-président de la « chambre des distillateurs de Paris » et de la « chambre de l'épicerie en gros », le négociant Paul Kinsbourg, membre du « comité de la chambre des négociants-commissionnaires et exportateurs », l'horloger et bijoutier Gustave Sandoz, Hippolyte Suillot, H. des Houx publiciste et C. Lapierre. Débutant avec trente-trois membres, elle atteindra vite la centaine. Kohn & Reinach, déjà mentionné en fait partie. Le transporteur Rueff des Messageries Fluviales ainsi que Reeder Nicole du Havre également. Le textile était représenté : Léon Blondet du « comité lainier de Roubaix », ainsi que des soyeux. Le monde politique était admis et on retrouve bien évidemment François Deloncle, les députés Yves Guyot et Léopold Goirand ; le consul en Birmanie Frédéric Haas, chaud partisan de la résistance à l'emprise anglaise, en est. Stanislas Simon, directeur de la Banque de l'Indochine la rejoindra plus tard.

La stimulation des exportations françaises était une préoccupation majeure de la SEIC qui avec l'aide de Deloncle et des publicistes aboutira à la création d'un « Comité de la défense de tous les intérêts français à l'étranger » dont l'existence sera brève. Dans un climat protectionniste, on est à l'époque du tarif Méline, Deloncle et la SEIC défendent des idées libre-échangistes. Ils sont soutenus par les Lyonnais Aynard et Everte, comme par Roux et Lockroy. Ils obtinrent la franchise pour les matières premières et la SEIC remportera quelques succès au Tonkin avec l'aménagement de ports et le développement des mines.

Inquiet dès 1886 de l'indolence du gouvernement français au Laos, Tharel et Deloncle vont étendre à ce pays une formule qu'ils avaient déjà testée en Afrique : avec Massip, des Roux, Kinsbourg et Rueff ils créèrent en octobre1889 le Syndicat Français du Haut Laos. Jules Ferry, Eugène Etienne et Jules Harmand soutinrent l'initiative qui, placée sous une tutelle politique, fut acceptée par Pavie. Le banquier Reinach, Hartmann, Lapierre rejoignirent le groupe qui décida de confier la mission sur le terrain à un ingénieur des mines, Paul Macey, ancien membre de la mission d'étude du canal de Kra et que donc Deloncle connaissait bien. Il s'agissait de conquérir de nouveaux marchés au Laos même, mais aussi en Chine et dans les Etats Shan où l'on voulait prendre de vitesse les Anglais de Hildebrand. Le projet de chemin de fer en cours de préparation par Colquhoun et Hallett inquiétait. La rivalité franco-britannique dans le Haut-Mékong se précisait. La deuxième phase de la Mission Pavie prenait une nouvelle dimension. Macey allait parcourir lui aussi le Laos jusqu'au Sipsong Panna. A son retour en octobre 1891 allait se tenir une grande réunion d'information à Paris à l'issue de laquelle le Suyndicat Français du Haut Laos devenait le Syndicat Français du Laos avec un capital sensiblement augmenté : l'énumération des actionnaires donne à la fois l'idée de l'étendue de l'engouement et permet d'approfondir

[576] Dieter Brötel, « Mission Pavie, politische und ökonomische Rolle des Syndicat Français du Laos », dans *Frankreich im Fernen Osten*, op. cit. pp. 142-222.

notre connaissance du « réseau » mais un regard rétrospectif montre aussi la superficialité de l'entreprise.

La liste des actionnaires ou des institutions qu'ils représentent donne une idée du réseau : MM. Brunau-Varilla, Hartmann (Chambre des Distillateurs et des Epiciers en gros), Ducret (chambre des industries diverses),Estieu, Amédée-Prince et Pra (Commissionnaires), Suillot et Adrian ( chambre des produits chimiques), Couste, Denis Galet, Menier (chambre des confiseurs et chocolatiers), Poirrier, Ancelot (chambre des dentelles et broderies), Camille (fournisseur aux armées), Dehollain (textile), Expert-Bezançon (comité central des chambres syndicales), Fauré-Lepage (armes), Guerlain (parfumerie), Gibert (Société académique indochinoise), Leguay (directeur de l'hôtel Continental), Marcilhacy (chambre des tissus), Savoy (ancien de la chambre des négiciants-commissionnaires), Sandoz (horlogerie), Martenot (Union du Commerce et de l'Industrie), Der Reeder Nicole (transports), Kohn & Reinach (banque), Gaston Pillois (banque), Jules Rueff. L. Blondet, E.Siegfried, J. Fleury, Yves Guyot, Rolland, de Marsay, Béraud (ces trois derniers étant aussi promoteurs du Transsaharien) et une quinzaine d'autres détenaient une action chacun. On comptait aussi parmi les personnes influentes mais petits actionnaires le Prince d'Arenberg, Hippolyte Percher (correspondant de nombreux journaux), Patinot (Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez et directeur du Journal des Débats), Roy (ancien président de la chambre de commerce de Paris), Jules Siegfried (Syndicat industriel français en Indochine, représentant Le Havre et Rouen), Aynard (banquier et soyeux lyonnais, administrateur de la Société des Fonderies, Forges et Aciéries de Saint-Etienne), Albert Cousin (Société Agricole et Commerciale de la Casamance). Le Syndicat Français du Laos agrégeait en fait une série de personnalités engagées dans la SEIC et le Comité de l'Afrique Française. On ne peut s'empêcher de remarquer que des secteurs entiers de l'économie française, et non des moindres, sont absents de ce tour de table ; on ne voit guère non plus les grandes banques. Le conseil d'administration du Syndicat Français du Laos était présidé par Léon Tharel et comportait neuf membres : Suillot, Ducret, Hartmann, Pra, Brunau-Varilla, Prince, Estieu et Kinsbourg[577]. Deloncle qui avait été élu député de l'arrondissement de Castellane dans les Basses-Alpes aux élections générales du 22 septembre 1889 allait représenter activement ce groupe au sein du « parti colonial » à la Chambre des Députés. Ce groupe allait s'opposer aux diplomates Spuller et Waddington jugés trop conciliants à l'égard de l'Angleterre et du Siam.

Les liens politiques de ces personnalités nous ramènent aux partisans de l'expansion car Deloncle rêvait toujours d'un contrôle des Sipsong Pannas, porte de la Chine. Le groupe s'articulait derrière Eugène Etienne, le ministre des Affaires Etrangères Ribot, Léon Say, les publicistes Gabriel et Francis Charmes, Constans, Maurice Rouvier. Tous se réunissaient occasionnelement dans le château de Nivellers appartenant à Jacques Reinach. Eugène Etienne apportait enfin à son ami Deloncle le soutien des entreprises marseillaises et le lien avec les hommes d'affaire Albert Rey et Charles-Roux, le député Jules roche, le sénateur Albert Grévy.

[577] Dieter Brötel, *Frankreich im Fernen Osten*, op.cit. pp. 163-165.

c) L'enchaînement des évènements

a. L'avancée française au Viêt Nam[578]

Nous sommes contraints de remonter près de quinze ans avant l'instauration du protectorat pour en mettre en évidence les prémisses et surtout identifier les acteurs de la poussée française vers le Laos. Le 2 janvier 1880 la *République Française*, l'organe de presse de Gambetta et des *Républicains Oppotunistes* réclame l'occupation du Tonkin au nom des intérêts commerciaux et stratégiques de la France alors même que l'Amiral Jauréguiberry, ministre de la Marine, met au point un plan d'intervention limité. Derrière les journalistes se profile un groupe de notables conduits par un personnage dont nous reparlerons, Jules Blancsubé, député républicain et Président du Conseil Colonial de Cochinchine. Dans ce groupe figurent aussi Félix Faure, F. de Mahy, Paulin Vial, Paul Dislère, le Vice-Amiral Peyron, de Kergaradec alors consul à Hanoï.

Après les gouvernements de prudence de Freycinet et Duclerc à l'issu desquels un accord de compromis sur le Tonkin est signé avec les Chinois, Jule Ferry revient aux affaires le 21 février 1883, décidé à avancer au Tonkin. Le 10 mai 1883, sur le rapport de Blancsubé, la Chambre vote un crédit militaire qui permet de donner l'assaut. L'amiral Courbet bombarde les forts de Huế et Jules Harmand impose à la cour une convention du 25 août 1883 très dure qui conduira à la guerre avec la Chine. Le général Bouet se heurte alors aux Pavillons Noirs alliés aux Vietnamiens dans la vallée du Fleuve Rouge. Courbet puis Millot lui succèdent. De ralonge budgétaire en rallonge budgétaire Jules Ferry obtient encore des crédits le 17décembre 1883. Le parti de la paix en Chine est prêt à un nouveau compromis : un nouvel accord est signé à Tien Tsin (Tianjing) le 11 mai 1884. Le 6 juin Patenôtre signe à Huế un nouveau traité de protectorat par lequel l'Annam renonce au Tonkin. Concommitamment, le 17 juin Thomson impose à Norodom un nouveau traité de protectorat qui équivaut à une abdication. Les affaires semblent bien engagées pour les Français mais la situation sur le terrain s'enlise quand survient en février 1885 l'incident de Lang Son qui entraîne la chute de Jules Ferry. « Ferry le Tonkinois » est tombé le 30 mars mais son successeur obtient des crédits et la fance reste sur place. Un nouveau traité est signé à Tien Tsin le 9 juin 1885 et ratifié par la chambre le 6 juillet. Le président du conseil Brisson déclare alors « *Ce dont il s'agit aujourd'hui, ce n'est pas de nous étendre, d'entreprendre à nouveau, c'est d'essayer d'aménager nos possessions nouvelles* »[579].

b. La France songe à s'engager au Laos

Si la période de 1875 à 1885 est une phase de conquête du Viêt Nam avec pour but ultime un accès à la Chine et celle de 1885 à 1889 est présentée comme une période de « consolidation » pour les hauts dirigeants, la réflexion sur la stratégie globale et les étapes suivantes de l'expansion coloniale ne s'arrête pas pour autant chez ceux qu'on pourrait appeler les cadres intermédiaires : députés, diplomates, militaires, hommes d'affaires. L'attention du public est captée par le

[578] Carte p. 240

[579] Jacques Thobie, « La France coloniale de 1870 à 1914 » dans Jean Meyer et alii, *Histoire de la France Coloniale, des origines à 1914*, op. cit. p.623.

Tonkin, d'autres regardent déjà vers le Laos et le Siam. Cela est d'autant plus vrai que la conscience d'une compétition avec l'Angleterre dans cette « course au clocher » est très vive et vire parfois à la paranoïa chez les hommes de terrain.

Nous avons vu que les invasions Hồ, connues de toutes les parties prenantes, suscitent l'inquiétude. Dès 1875[580] le poste diplomatique à Bangkok se pose la question de leur impact sur la géopolitique régionale. Mais les hommes détachés par le Quai d'Orsay ne saisissent pas toute la portée des évènements. Pour Paris, le Laos est siamois et il convient d'autre part de ne pas froisser Londres. Enfin c'est aussi une période d'effacement pour les Français à Bangkok ; les envoyés connaissent mal le pays et accumulent les maladresses protocolaires. Jules Harmand, leur successeur aura des mots très durs à leur égard[581], comme par exemple : « *Plus je vois, plus je connais les choses et personnes de ce pays-ci, plus je suis étonné , confondu, renversé de la bêtise, de la platitude, de la nullité, de la paresse de tous ces consuls* »[582] et plus loin : « Ces imbéciles se retranchaient derrière leurs instructions leur enjoignant, comme toujours, à une grande prudence, pour ne rien faire »[583] Il est nommé à la fin de 1881 ; ses commentaires associés aux découvertes des voyageurs vont faire comprendre que le vide politique dans la vallée du Mékong ne saurait durer. Harmand à son ministre de tutelle Duclerc le 5 octobre 1882 « *Les Anglais, établis à Xieng Mai, seraient bientôt en effet, au moins moralement, les maîtres de la vallée du Mékonget de l'importante position de Luang Prabang. Coupés ainsi du grand fleuve indochinois, menacés comme nous le sommes en outre de voir, si l'on ne se préoccupe pas plus activement du Siam, l'Angleterre accaparer le protectorat de ce royaume et amener ses canonières sur le Grand Lac du Cambodge que notre imprévoyance a si maladroitement laissé couper en deux par une frontière fictive, notre situation en Cochinchine et en Annam deviendrait des plus précaires* »[584]. La progression des Français au Viêt Nam au début des années 80 va leur faire redécouvrir une carte de l'Empire viêtnamien établie en 1838 par Mgr Taberd montrant que la frontière de l'empire se situe sur le Mékong. Nous y reviendrons. En ce qui concerne les visées françaises sur le Laos, les années 1883-1885 vont constituer un tournant. En Orient Jules Harmand et Alexandre de Kergaradec sentent que le moment est propice pour la France d'étendre son influence dans toute la vallée du Mékong. Harmand écrit en ce sens à son Ministre des Affaires Etrangères le 20 mars 1883[585], de Kergaradec et Lorgeon lui emboîteront le pas le 5 février et le 24 mai 1884. D'autre part Jules Ferry a chargé discrètement François Deloncle d'une mission qui le mènera de l'Iran à Singapour avec une étape importante à Mandalay. Là, il est reçu en mai 1884 avec empressement par le roi Thibaw qui est à la recherche d'un allié pour résister à l'avance anglaise. Le Birman suggère à la France d'occuper le royaume de Luang

[580] Boîte GGI 13532-13650, dossier 13586, 1875, « Le Siam et les Ho »

[581] Patrick Tuck, *The French Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p.45

[582] R.M.C. Cornell #3481 Harmand papers 2/31 , Harmand's Bangkok Journal, 21 juillet 1882, cité par Patrick Tuck, *The Fench Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p. 344 23N.

[583] R.M.C. Cornell #3481 Harmand papers 2/32 , Harmand's Bangkok Journal, 29 août 1882, cité par Patrick Tuck, *The Fench Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p. 344 24N

[584] MAE CP Siam 8, lettre d'Harmand à Duclerc, cité par Patrick Tuck, The French Wolf and the Siamese Lamb, op. cit. p. 350, 89N

[585] MAE CP Siam 9, 1883-1885, cité par Dieter Brötel, *Frankreich im Fernen Osten*, op. cit. p. 110 et notes p. 654

Phrabang et la principauté de Xieng Kheng. Il se montre disposé, en échange d'une alliance militaire, à laisser les Français s'installer à Keng Tung, dans la partie orientale des Etats Shan. Les Français pourraient ainsi contrôler le Haut-Mékong et interdire aux Anglais une des voies d'accès à la Chine du sud. L'intérêt pour le Laos s'exprime également publiquement à Saïgon : le 3 février, le 19 juin, le 17 août et les 2 et 9 novembre 1884 paraissent des articles dans *Le Saïgonnais* qui appellent à la construction d'une voie ferrée au Laos et à une politique de fermeté vis-à-vis du Siam[586].

Pendant cette période le camp des expansionnistes va d'une part favoriser une nouvelle série d'expéditions au caractère plus politique même si parfois les protagonistes n'en sont pas totalement conscients d'autre part pousser à la création d'un poste de vice-consul à Luang Phrabang. Le dernier royaume indépendant des principautés Tay occupe en effet une position stratégique au cœur de la péninsule. Par souci de clarté nous suggéreons de passer d'abord en revue les explorations dans leur ordre chronologique mais nous devons admettre que la Mission Pavie est intimement liée au second sujet.

c. Les explorations changent de nature

A partir des années 1880 les promoteurs des explorations capitalisent sur ce qui a déjà été appris, ils ne se focalisent plus sur le Tonkin, laissant ce souci aux politiques et aux militaires. Les hommes en charge sont eux-mêmes des anciens explorateurs devenus consuls : Harmand à Bangkok, de Kergaradec à Hanoï, Haas à Mandalay. Ils sont conscients des progrès faits de leur côté par les voyageurs anglais. Les voyages d'Harmand et d'Aymonier les ont convaincus qu'il faut désormais se pencher sur les structures politiques de la vallée du Mékong et de ses affluents. Les troubles du Yunnan sont connus, tous sentent que les invasions Hồ vot avoir un impact politique.

i. Paul Néis[587]

La mission de Paul Néis menée en 1882-1883 aurait pu encore relever du domaine « apolitique ». Ce médecin qui a déjà fait ses preuves dans le Donnaï reçoit la mission conjointe du Ministère de l'Instruction Publique de Paris et du Gouvernorat de Cochinchine d'explorer le pays Phou-Eun et la vallée de la Nam Ou. En fait cette mission est inspirée par Jules Harmand, consul à Bangkok et Le Myre de Villers, premier gouverneur civil de la Cochinchine a un objectif politique implicite. Paul Néis devra apporter des présents au roi de Luang Phrabang, ainsi celui-ci se sentira-t-il, espère-t-on, prêt à accepter par écrit la présence d'un vice-consul français auprès de lui[588]. En fait Néis n'est pas du tout l'homme de la situation et Harmand se demande d'emblée pourquoi Le Myre de Villers l'a choisi. Si Néis reste un scientifique, ses commanditaires sont obsédés par la rivalité avec l'Angleterre et les visées très expansionniste que l'on lui prête. Harmand écrit à Freycinet et au président du conseil Duclerc respectivement le 19 juin et le 5 octobre 1882 : « *Il n'est pas douteux…que si les Anglais sont conduits à s'emparer dans un venir*

[586] Dieter Brötel, *Frankreich im Fernen Osten*, op. cit. p. 116 et note p. 657.
[587] Carte p. 241
[588] Dieter Brötel, *Frankreich im Fernen Osten*, op. cit. pp. 92-94.

*rapproché du reste de la birmanie, tout une partie du Laos…celle…qui produit en abondance du bois de teck*[589]*, ne soit entraînée rapidement à graviter dans l'orbite de la Grande-Bretagne… Ce jour-là nos ambitions légitimes dans la partie orientale de la presqu'île subiront la plus rude atteinte et pourront même…si nous n'y prenons garde dès maintenant, être réduites à néant. Les Anglais établis à Xieng Maï seront bientôt en effet, au moins moralement maîtres de la vallée du Mékong et de l'importante position de Luang Phrabang. Coupés ainsi du grand fleuve indochinois, menacés comme nous le sommes en outre de voir, si l'on ne préoccupe pas plus activement du Siam, l'Angleterre accaparer le protectorat de ce royaume et amener ses canonnières sur le Grand Lac du Cambodge que notre imprévoyance a si maladroitement laissé couper en deux par une frontière fictive, notre situation en Cochinchine et en Annam deviendrait des plus précaires* »[590]. On ne saurait mieux exprimer la position stratégique qu'occupe en fait le Laos au sein de la péninsule.

La situation politique et l'omniprésence des Hồ ne permettront pas à Néis d'atteindre tous ses objectifs. Ses talents d'observateur géographique et ses qualités humaines seront reconnues mais Jules Harmand qui suit de Bangkok les progrès de son travail est sans illusion sur ses capacités en anthropologie et histoire naturelle. L'humaniste qu'est Paul Néis est choqué par le commerce des esclaves dont il est témoin et, de façon intéressante, Harmand suggère dans une lettre adressée au ministre à Paris de censurer cette partie de son rapport. Il craint en effet, compte tenu de l'implication de nombreuses parties prenantes régionales dans ce commerce, que les Anglais en tirent parti contre la France. Jules Harmand poursuit en appelant de ses vœux une amélioration du traité franco-vietnamien de 1874 pour légitimer une action française dans la zone d'influence vietnamienne au Laos[591].

### ii. La Réveillère[592]

L'Amiral La Réveillère va profiter des progrès de la technologie fluviale pour tenter de remonter le Mékong aussi loin que possible à partir de 1884. Franchir les rapides de Sambor puis ceux de Preapatang pour atteindre le Laos. Il résumera son expérience sous le nom de plume de Paul Branda sous le titre évocateur : « Le Haut-Mékong ou le Laos ouvert ». Réveiller n'est pas un conquérant belliqueux, il se montrera sceptique sur les projets de protectorat : il a identifié Stung Treng et Bassac comme des postes commerciaux où la France se doit d'ouvrir des comptoirs. Il respecte les Siamois mais il pense avec une certaine candeur que ceux-ci laisseront le champ libre aux implantations pacifiques des Français sur la rive gauche du Mékong.

### iii. La Mission Pavie[593]

Elle est naturellement d'une tout autre ampleur que les précédentes et il est presque indécent que de la présenter en quelques lignes. Dès la fin de la Mission Néis, le réseau des expansionnistes

[589] Il doit s'agir du « Laos birman », c'est-à-dire du Lan Na ».
[590] MAE CP Siam 8, 1880-1882, cité par Dieter Brötel, *Frankreich im Fernen Osten* , op. cit. p. 93
[591] Lettre de Jules Harmand au Ministre en date du 15 mai 1883, dans ANOM, GGI Amiraux et gouverneurs n°11389-11882, dossier 11878, 1882-1884 « Exploration du docteur Néis au Laos.. », op. cit .
[592] Carte p. 242
[593] Carte p. 243

français sent que l'invasion des Hồ est un évènement qui va changer la donne régionale, susciter les interventions internationales et donc contraindre les Français à agir. Le consul Jules Harmand s'adresse en ce sens à son ministre le 20 mars 1883 ; Paul Néis décrit de Luang Phrabang la situation à de Kergaradec, devenu consul à Bangkok, le 18 novembre 1883, lequel écrit à son tour à Jules Ferry le 5 février 1884. François Deloncle rédige le 22 mars 1884 une « Note sur les Hô au Laos » pour Jules Ferry, qui lui a confié une mission confidentielle en Asie. Ces hommes réfléchissent à l'extension d'une influence française sans partage sur le royaume de Luang Phrabang et l'occupation militaire des hautes régions du Tonkin où les Hồ sont installés[594]. La mainmise sur le Tonkin en 1885 va permettre de passer à une nouvelle phase de l'expansion, appuyée sur les « droits historiques » de la cour de Huế sur la rive gauche du Mékong. Le maître d'œuvre de cette entreprise allait être Auguste Pavie pour lequel on allait négocier avec les Siamois la création du poste de vice-consul de France à Luang Phrabang et à qui on allait donner l'instruction de parcourir le Laos. Le 11 novembre 1885 un décret annonçait officiellement la création du vice-consulat de Luang Phrabang et la nomination à sa tête d'Auguste Pavie[595]. Nous reviendrons plus bas sur le cheminement politico-diplomatique qui aboutit à ce résultat. Précisons seulement ici l'esprit des instructions qui furent données à Auguste Pavie. Compte tenu de la grande ignorance qui prévalait tant chez les Français que chez leurs rivaux à propos du Laos, les objectifs de la mission étaient nombreux : mesurer l'extension de l'influence vietnamienne sur les territoires de la rive gauche du Mékong, mesurer le degré d'influence des Anglais dans cette région, explorer les voies de communication avec le Viêt Nam, procéder à des relevés topographiques sur la surface maximale, faire des recherches historiques sur les principautés lao et shan, analyser le potentiel commercial trans-Mékong. D'entrée de jeu Pavie mit en garde contre l'opinion simpliste qui bornait le Laos au Mékong[596].

De fait, les évènements allaient conférer des priorités à la Mission. Comme on le verra, Pavie ne put rejoindre son poste qu'en 1887. Il arrive à l'embouchure de la Nam Kok le 30 janvier 1887. Le 11 février il est à Luang Phrabang, il est reçu par le roi dès le 15. Une première expédition en direction de Muong Theng part de Luang phrabang le 30 mars 1887 mais l'insécurité lui impose de rebrousser chemin peu après Muong Ngoï le 4 mai. De retour à Luang Phrabang, il quitte naturellement la capitale qui va être saccagée le 10 et 11 juin 1887. En juillet 1887 est créée une commission d'investigation mixte franco-siamoise dont il est le président, l'apprenant en septembre alors qu'il est toujours à Phichaï, il ne pourra être de retour à Luang Phrabang que le 25 novembre 1887. La nouvelle responsabilité va lui permettre de remonter la Nam Ou et son affluent jusqu'aux Sipsong Châu Tay. Il quitte Luang Phrabang le 27 janvier 1888; le 18 février il est près de Muong Khoaï, sur la route de Điện Biên à Sơn La, où il établit la liaison avec la colonne Pernot. Il remonte alors la Rivière Noire à partir du 3 mars 1888 et atteint Muong Laï le 9. La jonction entre Luang Phrabang et la Haute Région du Viêt Nam est établie : un premier objectif est atteint. Nous en verrons les importantes conséquences politiques.

[594] Dieter Brötel, *Frankreich im Fernen Osten*, op. cit. p. 110
[595] Hélène Simon, *Auguste Pavie, explorateur en Indochine*, op. cit. p. 102
[596] Dieter Brötel, *Frankreich im Fernen Osten*, op. cit. p. 128

En janvier 1889 tous les membres de la Mission sont réunis autour de Pavie à Luang Phrabang. Cupet est chargé d'explorer le sud-est du Laos, d'étudier le bassin du Sông Ca et de rejoindre Hanoï ; Garanger doit gagner Mandalay par le Haut-Mékong. Pavie, accompagné de Vacle descend le Mékong pour parcourir la moyenne vallée pour identifier les passages de la cordillère annamitiques. Ce dernier groupe se met en marche le 15 février 1889 ; il pénétre au Viêt Nam par Napé et se rend à Vinh. De 1886 à 1889 les études géographiques de ce que Pavie appelle la « deuxième période » se sont déployées sur plus de onze mille kilomètres[597]. La « deuxième » Mission Pavie de 1889 à 1892 va avoir un contenu nettement plus politique. Les autorités françaises vont la doubler d'une mission commerciale commanditée par le Syndicat Français du Haut-Laos comme on le verra plus bas, mais restant subordonnée à la mission principale : ses acteurs sont principalement Paul Macey et Georges Garanger. La « troisième » Mission Pavie reprendra alors que cette fois Auguste Pavie a été nommé consul à Bangkok dans une perspective nettement annexionniste. Les Français continuent leurs investigations par monts et par vaux mais les membres du Syndicat Français décident de s'installer à Bassac, Outhène, Luang Phrabang et Xieng Hung. La dernière implantation se révèlera inaccessible. Garanger y fut reçu poliment mais il dut constater que les Chinois le jugeaient indésirable.

#### iv. Taupin[598]

Alors que le roi Chulalongkorn avait clairement annoncé en 1886 ses intentions d'annexions territoriales dans le monde laotien, les Français se confirmaient leur analyse de la position stratégique de Stung Treng encore terre siamoise. Le gouverneur de la Cochinchine Filippini décida alors (peu avant sa mort subite en 1887) de confier à Jacques Taupin une « mission politico-commerciale d'exploration et d'études dans le Laos inférieur » à Jacques Taupin. Il s'agissait d'évaluer la domination siamoise entre Bassac, Oubone et Stung Treng. Taupin s'acquitta de sa tâche entre le 6 novembre 1887 et août 1888 ; il séjourne plusieurs mois à Oubone et se rend à Bassac et dans le pays des Brou, où il rencontre Si-Votha prêt à faire sa reddition. Il reviendra de ce voyage avec quelques informations fantaisistes sur les richesses minières, « *c'est la Californie laotienne* », il proposait l'implantation d'un représentant commercial à Bassac[599].

#### v. Camille Gauthier[600]

Camille Gauthier apparaît comme un franc-tireur au service du groupe parisien Compagnie Française du Tongkin et l'Indochine. Cet ancien cadre de la Banque de l'Indochine à Pondichéry, Yokohama et Hong Kong s'était dans les études de marché au Tonkin en 1884-1886. Il avait étendu son aire d'investigation au Siam et au Laos. Arrivé à Bangkok en août 1887, il remonte vers le nord et rencontre Pavie à Phichai en octobre 1887. Ils vont faire route ensemble. Le 6 novembre ils arrivent à Nan et rejoignent le Mékong à Pak Beng. Il quitte Pavie en décembre à Luang Phrabang, descend le Mékong. On le retrouve le 20 janvier1888 à Stung Treng. Ses

[597] Hélène Simon, *Auguste Pavie, explorateur en Indochine*, op. cit. p. 145 et p.150.
[598] Carte p. 244
[599] Jacques Taupin, « Mission d'exploration et d'études dans le Laos inférieur », dans *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, tome XII octobre 1889-octobre 1890, pp. 448-460.
[600] Carte p. 245 en préparati

recommandations sont claires : face aux ambitions siamoises et anglaises, la France doit installer des postes sur le Mékong de Xieng Hung à la frontière cambodgienne[601]. Il jugea le potentiel du caoutchouc considérable et proposa que des postes commerciaux fixes à Bassac, Outhène, Nongkhai et Xieng Hung fussent créés et apportent leur soutien à la Mission Pavie. Quelque temps plus tard il crée un établissement à Luang Phrabang, confié à Charles Pinson.

vi. Heurtel
vii. Charles-Eudes Bonin

d. La première étape : l'établissement du vice-consulat

Les partisans de l'expansion jugent qu'il leur faut un homme à Luang Phrabang susceptible de gagner la confiance du roi et de tenir tête aux commissaires siamois. Avant d'en venir aux faits, nous aimerions nous arrêter une nouvelle fois sur trois points : la paranoïa française vis-à-vis de l'Angleterre, les divergences stratégiques au niveau géopolitique entre Paris et l'Indochine, les différences d'ambitions entre les « maximalistes » et les « réalistes ».

i. La paranoïa[602]

Il est frappant a posteriori de constater à quel point les hommes de terrain surestimaient les intentions britanniques et sous-estimaient la finesse des Siamois. Des hommes comme Le Myre de Villers et Jules Harmand étaient apparemment persuadés de deux choses : la monarchie siamoise était destinée à imploser sous l'effet des rivalités internes et de la corruption. Effectivement Jules Harmand soutint longtemps le clan du « Vieux Siam » du régent Suriawong et des Bunnag au tempérament décentralisateur contre le clan du « Jeune Siam » très jacobin du roi Chulalogkorn et de son beau-frère le prince Devawongse, encouragé par les Anglais. Il se trompa lourdement et fut contraint à des contorsions pour revenir dans les faveurs du Prince Devawongse[603]. En second lieu l'Angleterre inspirait une peur réelle. Le souvenir de la défaite aux Indes le siècle précédent était encore vif chez beaucoup de marins et de militaires ; les allusions au lâchage de Dupleix par les Bourbons ne sont pas rares dans les correspondances privées ; l'éviction récente des Français d'Egypte était également bien connue.. A la décharge des Français, les représentants de sa Majesté la reine ne se montraient pas toujours des plus agréables. Le consul anglais à Bangkok, Mr Knox, par exemple, par ailleurs diplomate chevronné[604], se montre assez odieux avec les Français[605]. Toujours est-il que la méfiance française à l'égard des Britanniques est intense et les Français sont persuadés depuis deux décennies que l'imposition d'un protectorat britannique sur le Siam n'est qu'une question de temps. Dès 1862 l'amiral Bonard écrivait à Chasseloup-Laubat « *Il est indispensable que notre influence…soit prédominante (au Cambodge) ; de là dépendent la prospérité et la sécurité de la*

[601] Camille Gauthier, « Une exploration commerciale au Laos », dans *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, tomeXI octobre 1888-Octobre 1889, pp. 10-71.
[602] Carte p. 246
[603] Patrick Tuck, *The French Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p. 52-53.
[604] Patrick Tuck, *The French Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p. 46.
[605] ANOM, Boîte GGI

*Basse Cochinchine.. Par le pays de Cambodge , par ses lacs et son fleuve est en contact direct avec la Basse-Cochinchine, aucune invasion pour le présent n'est à redouter de la part des faibles Siamois seuls ; mais ce serait un immense danger qu'il faut prévoir dans le cas où la puissance maritime qui domine à Siam (l'Angleterre n.d.l.r.) pourrait préparer dans le lac et le haut du fleuve, devenus de fait des possessions siamoises, des moyens puissants d'attaque..* » ; « *Tout fait prévoir que (les Anglais) ne tarderont pas à imposer leur protectorat à ce royaume (de Siam)* » écrit Le Myre de Villers le 28 septembre 1881 ; « *La Cochinchine deviendrait entièrement ouverte et nous serions obligés d'accumuler sur les rives du fleuve les moyens de défense les plus puissants.. une véritable armée* » écrit l'Amiral Cloué à Le Myre de Villers le 29 septembre 1881[606]. Jules Harmand croyant que le Siam courait à la banqueroute, serait obligé pour se libérer de ses dettes de céder des territoires à son créancier britannique : « *Les finances siamoises sont encore pires que les finances de la Turquie, et avec les gaspillages insensés auxquels toute la cour se livre, ce pays marche rapidement à un emprunt, qu'il ne purra jamais payer, et le Gouvernement auquel appartiendront les créanciers se paieront en territoire. Ce sera l'Angleterre…* »[607]. Il ne devrait pas être difficile d'accumuler les citations en ce sens. En réalité les Britanniques ne cherchaient nullement à étendre leur domaine ; leur diplomatie remportait au Siam les succès qu'elle escomptait et ce au grand profit des intérêts privés tels ceux de la Borneo Company.

ii. Les divergences stratégiques

Vis-à-vis du Siam et de l'Angleterre comme de la conquête en général les positions de Saïgon et de Paris étaient souvent divergentes et, comme nous l'avons vu, il ne fut pas rare que Saïgon mît Paris devant le fait accompli. Pour schématiser la situation, depuis le Second Empire la France avait toujours voulu ménager la Grande-Bretagne, ou à tout le moins éviter de s'opposer à elle frontalement. De son côté le Foreign Office, contre son opinion publique n'avait pas entravé la conquête du Tonkin. Les deux chancelleries partageaient l'opinion que la bonne solution était qu'un Etat-tampon existât entre les deux empires : le Siam faisait l'affaire au sud et lorsque Jules Ferry fit part en 1884 à Lord Salisbury, par l'intermédiaire de l'ambassadeur Lyons, de son intention d'étendre l'influence française jusqu'à Keng Tung dans les Etats Shan, il fut question de créer un Etat-tampon centré autour de Bhamo.

En ce qui concerne le Siam, les divergences d'appréciation et d'attitude étaient patentes. Paris se montrait conciliant vis-à-vis de la dynastie Chakri, mais également un peu indifférent. Ce comportement put être constaté de façon assez constante. Le prince de La Tour d'Auvergne, Ministre des Affaires Etrangères de Napoléon III écrivait à l'Amiral Rigault de Genouilly, Ministre de la Marine et des Colonies le 13 septembre 1869 : « *Ce gouvernement (Siam), Votre Excellence ne l'ignore pas, s'est montré prêt à pencher vers l'alliance d'une autre puissance limitrophe. C'est afin de combattre cette tendance que nous avons dû user avec lui de ces ménagements qu'on interprête mal à Saïgon, où prédominent naturellement les préoccupations*

[606] Patrick Tuck, *The French Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. 14N p. 342.
[607] R.M.C. Cornell #3481 Harmand papers 2/32 , Harmand's Bangkok Journal, 21 août 1882, cité par Patrick Tuck, *The Fench Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p. 346 45N

*d'agrandissement immédiat de la colonie. On semble pas assez reconnaître à Saïgon que du moment où nous ne songeons pas à conquérir le Siam, une sage politique nous commande de nous faire un bon voisin de ce royaume interposé entre nous et les possessions anglaises. Le Siam croit son indépendance également menacée des deux côtés. Il importe de le rassurer en ce qui nous concerne, de l'attirer à nous par de bons procédés, et d'arriver à lui faire accepter une sorte de protectorat moral qui serait comme le prolongement du protectorat effectif que nous avons établi sur le Cambodge. Grâce à ce système applicable également aux autres Etats qui entourent notre colonie, celle-ci se trouverait couverte d'un réseau d'alliés dépendant d'elle à des degrés divers, se mouvant dans son orbite, et nous procurant tous les avantages de la souveraineté sans un donner les charges* »[608].

Les « Indochinois » partageaient une version bien différente. Leur expérience du terrain leur montrait des fonctionnaires siamois méfiants et roublards qui n'avaient jamais accepté la présence française au Cambodge et derrière lequels se cachaient les croquemitaines anglais. En fait les colons projetaient sur la dynastie Chakri leur vision des Nguyên et des Norodom à qui ils avaient tenu un langage musclé. « *La crainte, voilà notre arme véritable ! Les Siamois nous ont en horreur, et nous ne les prendrons ni par les cadeaux, ni par la gentillesse, ni par les sentiments. Nous n'obtiendrons rien que par la peur !* »[609].

iii. Les différences d'ambitions

Nous verrons que grâce à Auguste Pavie et par la conjonction d'heureuses circonstances (pour les Français), la France put s'installer sur la rive gauche du Mékong. Mais était-ce là un projet qui rassemblait unanimement les décideurs ? Tel ne fut pas le cas, la déception fut grande chez certains. On pourrait dresser un tableau montrant des cercles concentriques mettant en évidence sur le cercle extérieur les maximalistes puis par degrés le cercle intérieur des minimalistes.

Si l'on met à part les rêves irréalistes d'une Indochine incluant un protectorat complet sur la vallée de la Ménam Chao Phraya qui furent évoqués par Gambetta le 15 décembre 1882, deux semaines avant sa mort : « *Il faut que la France s'établisse au Tonkin commet plus qu'elle ne l'est en Cochinchine, afin de mettre la main sur l'Annam, sur le royaume de Siam et sur la Birmanie, et avoir ainsi barre sur les Indes* »[610], un homme comme François Deloncle espérait franchement que l'Indochine française s'étendrait sur le plateau de Korat et couvrirait au nord-ouest les Etats de Keng Tung et les Sipsong Pannas[611]. Les milieux saïgonnais, reconnaissant l'unité culturelle des deux rives du Mékong et comprenant que pour drainer les richesses de la vallée du Mékong vers les ports vietnamiens, il convenait de faire barrage aux flux vers Bangkok via Khorat et que mieux valait donc contrôler l'Isan. En revanche, des hommes plus proches des milieux parisiens comme Jean-Marie de Lanessan sentaient que les moyens manqueraient pour

[608] Patrick Tuck, *The French Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p. 340 60N
[609] R.M.C. Cornell #3481 Harmand papers 2/20 , Harmand à Blancsubé, avril1882, brouillon, cité par Patrick Tuck, *The Fench Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p. 346 50N.
[610] Charles-Robert Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?* op. cit. pp. 109-110, repris dans
[611] Voir carte p. 247

maîtriser de très vastes territoires et plaidèrent pour une occupation limitée à une simple frange sur la rive droite du Mékong. C'est cette dernière option qui prévalut comme on le sait.

### iv. Les évènements

La première tentative française de progresser vers un protectorat du Laos remonte à 1882, elle émane du Jules Harmand avec l'assentiment de Le Myre de Villers. Entre juin et juillet de cette année là le consul de France à Bangkok, notamment à l'occasion d'une conversation avec son homologue anglais William Palgrave, eut l'impression que les Britanniques voulaient renforcer leur emprise à Chieng Mai (ce qui était inexact) et de là s'établir à Luang Phrabang. Il s'en ouvrit à Le Myre de Villers et celui-ci choisit d'utiliser Paul Néis pour obtenir du roi de Luang Phrabang une lettre par lequel celui-ci ferait appel aux Français si les Anglais manifestaient quelque intention de s'installer dans son royaume. C'était, comme l'écrivit Harmand à Le Myre de Villers le 6 juillet 1882, les prémices d'un protectorat : « *Il y a tant de formes de protectorat, ou – sans employer un terme prématuré et qui n'est pas sans dangers - tant de procédés à suivre pour faire accepter à des populations inférieures la reconnaissance de notre autorité* »[612]. La manœuvre échoua car Paul Néis n'était pas l'homme de la situation. Les « Indochinois » mal considérés par les Siamois et suspicieux des Anglais manquaient d'atouts pour étendre leur influence dans la vallée du Mékong.

Les Français réfléchirent dès lors à faire remonter la négociation en Europe et tenter une négociation globale qui aurait réglé tout ensemble la situation de la haute-Birmanie, la neutralisation du Siam et l'avancée française en Indochine. Blancsubé aurait écrit à Jules Ferry en 1883 : « *Tout, à l'ouest de l'Indochine, depuis Calcutta jusqu'à Singapour, l'Angleterre le possède : elle a su refouler dans l'intérieur des terres l'antique empire des Birmans. La cour de Mandalay subit avec peine ces conquêtes qui tendent à l'annihiler ; elle supporte impatiemment la prépondérance que veulent exercer les conquérants ; et ce n'est pas un mystère pour vous, Monsieur le Ministre, que la Birmanie cherche à s'appuyer sur nous pour résister à l'envahisseur qui la menace. L'Angleterre exerce aussi une influence prépondérante au Siam et dans toute la vallée du Meinam. Notre situation en Cochinchine et au Cambodge doit nous assurer ce rôle* »[613]. Ce fut justement sur ces entrefaites qu'une ambassade birmane se rendit à Paris en juillet 1883 pour négocier un traité commercial auquel étaient annexées des stipulations secrètes. L'accord fut signé le 19 novembre 1883. L'intention de Jules Ferry était d'obtenir une monnaie d'échange avec l'Angleterre à propos du Siam (dont le périmètre incluait le Laos). L'ambassadeur à Paris, Lord Lyons fit rapidement et fortement part à Jules Ferry de l'émotion de son gouvernement à ce moment même où les relations anglo-birmanes se détérioraient. Jules Ferry eut la prudence de ne pas s'engager au-delà des accords commerciaux et lorsque Deloncle fut à Mandalay, comme nous l'avons évoqué plus haut, en mai 1884, la France renonça à l'occasion offerte de prendre possession des Etats Shan. De même lorsqu'en octobre suivant l'amiral Peyron suggéra de soutenir le prince Mingun prétendant au trône, Ferry sur les conseils du nouveau consul à

[612] Patrick Tuck, *The French Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p. 350, 90N
[613] S.H.M. Fonds Taboulet, Papiers de Blancsubé, carton 3, cité par Patrick Tuck, *The French Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p. 352, 3N

Rangoon Voission, le refusa de peur de déclencher une intervention armée des Anglais contre Mandalay. Enfin Ferry fit traîner en longueur des négociations sur des fournitures d'armement aux Birmans mais obtint pour la France un poste de consul à Mandalay. Haas inaugura le poste. Le traité franco-birman fut signé le 15 janvier 1885. Sa partie publique ne contenait rien qui pût choquer les Anglais. Après la chute de Ferry en mars, Harmand étant alors consul à Calcutta, Paris décida de discuter avec Londre de la neutralisation du Siam. Les diplomates français purent poursuivre la stratégie de Ferry discrètement en dépit de l'atmosphère anti-coloniale qui régnait à la Chambre des Députés. Le Quai d'Orsay était sans illusion sur la pertinence d'une alliance avec la Birmanie. Waddington, ambassadeur à Londres écrivit à Charles de Freycinet, son ministre de tutelle le 20 octobre 1885 : « *l'encouragement donné à Thibaw pour la conclusion avec la France d'un traité de commerce qu'il refuse aux Anglais et la présence à Paris d'une mission politique dans un moment où les relations entre l'Angleterre et la Birmanie sont arrivées à un maximum de tension, ont tous les caractères d'une maladresse diplomatique de premier choix*… »[614]. Waddington récusait par la même occasion l'idée un moment caressée par Jules Ferry de la création d'un Etat-tampon entre Bhamo et le Yunnan. Alors même que la tension anglo-birmane se ravivait et qu'une troisième guerre semblait probable, le cabinet français conclut que « *notre politique à l'égard du Siam d'après l'avis de ceux mêmes de nos agents qui auraient apporté à Bangkok des idées toutes différentes, doit être moins à viser pour nous-mêmes un protectorat que l'hostilité des Anglais rendrait à bref délai impraticable que nous prémunir contre toute tentative de ce genre de la part de nos rivaux mieux en situation que nous de mener à bien une pareille entreprise . En un mot nous pourrions nous tenir pour satisfaits le jour où l'indépendance du Siam se trouverait garantie par un accord international* »[615]. De Freycinet offrit formellement le 28 octobre 1885 aux Anglais une proposition de neutralisation du Siam, mais le 22 octobre l'ultimatum anglais au roi Thibaw avait déjà expiré ; le 13 novembre 1885 les troupes anglaises entraient en Haute-Birmanie. La partie française sentit qu'elle n'était pas en position de réagir et qu'elle avait perdu une carte à la table de négociation mais une discussion avait commencé à prendre forme, le coup de bluff de Jules Ferry avait produit quelque effet, les Anglais se satisfirent de la réserve française.et la publication le 11 novembre 1885 du décret créant le vice-consulat de France à Luang Phrabang confié à Auguste Pavie ne souleva pas de protestation britannique.

1886 s'annonçait comme une année cruciale. Les Siamois n'étaient pas restés inactifs. Chulalongkorn sentant le danger avait déjà enrôlé depuis 1884 le cartographe anglais James McCarthy pour parcourir le nord et le nord-est du territoire. L'annexion de la Haute-Birmanie par les Anglais le 1er janvier 1886 et les progrès des Français dans la Haute Région du Tonkin donnaient un caractère d'urgence à cette mission. Dans le même temps, il fallait maintenant résoudre la question des Hồ et priver les étrangers, surtout les Français en l'occurrence, d'un prétexte d'intervention. Sur la rive droite du Mékong le système d'implantation permanente de commissaires du gouvernement auprès des *Tiao Muong* locaux avait remplacé depuis quelques

[614] Dieter Brötel, *Frankreich im Fernen Osten*, op. cit. p. 122
[615] MAE MD Asie-Birmanie 51, note pour le ministre, octobre 1885 cité par Patrick Tuck, *The french Wolf and the Siamese Lamb*, op. cit. p. 355 32N

années la pratique des missions occasionnelles. Sur la rive gauche, Bangkok se préparait à placer des garnisons permanentes de la bordure des Sipsong Châu Tay aux Hua Phan et plus au sud jusqu'aux rives de la Sékong. Les Français étaient placés devant le fait accompli et il ne pouvait être question d'ouvrir des hostilités.

Face à la Grande-Bretagne, la France n'était pas non plus dans une position de négociation forte. Bien heureusement, les Anglais semblaient d'une part satisfaits d'avoir devancé les Français dans l'acquisition d'accès à la Chine et d'avoir sécurisé la frontière orientale de l'empire des Indes, d'autre part ils se souciaient maintenant de la situation sur la frontière nord-ouest de cet empire. Lord Kimberley, Secrétaire d'Etat pour l'Inde put écrire à Lord Dufferin, le vice-roi des Indes le 26 février 1886 : « *Of course we don't wish to see Siam swallowed up by France, but besides that such an event, though possible, cannot be very near, I do not see that we should feel much anxiety now that we have all Burmah. It would have been a serious evil that French ifluence should predominate in the upper valley of the Irrawady. It is by no means of the same importance to us that France should dominate the country watered by the Mekong, or even, though that would certainly be objectionable, the country through which runs the Meanam (Chaophraya). The situation is for obvious reasons not comparable to the position of Russia on our North West frontier for the simple reason that the French possessions are within the sphere in which our naval superioritycan be exerted with its full weight* » [616]. En ce début de 1886, la diplomatie française devait donc principalement trouver un arrangement avec le Siam. Or celui-ci, informé dès les deniers jours d'octobre 1885 par le consul Alexandre de Kergaradec de la décision française de créer un poste consulaire à luang Phrabang, était totalement réticent et n'était disposé à accepter que des missions temporaires. Le prince Devawongse exigeait qu'une convention analogue à celle signée avec les Anglais à Chiengmaï fût signée, ce que de Kergaradec refusait.

Lorsque Pavie arrive à Bangkok le 19 mars 1886, les autorités siamoises refusent de lui accorder les passeports nécessaires. Pavie et de Kergaradec, mettent à profit cette oisiveté forcée pour analyser la situation. Ils apprennent les mouvements de troupes siamois vers le nord à la poursuite des Hồ et découvrent la carte dressée par McCarthy qui montre un « Grand Siam » s'étendant jusqu'à la Rivière Noire et la cordillère annamitique [617]. Ils alertent Paul Bert, résident général de l'Annam-Tonkin qui ne dispose que peu de forces disponibles mais donne l'ordre à la colonne Pernot de s'apprêter à faire mouvement vers Điện Biên. Les négociations se poursuivent sur l'accréditation de Pavie ; les Français craignant que le temps ne joue contre eux acceptent un compromis proche du modèle de Chiengmaï une convention « *en vue de favoriser le commerce entre l'Annam et Luang Prabang* » est signée le 7 mai 1886. Le roi du Siam gardait son titre de « roi des Laotiens » et la convention ne s'appliquait pas aux territoires extérieurs au Royaume de Luang Phrabang, enfin le vice-consul participait aux décisions légales qui ressortaient du droit siamois. Cette convention fut mal accueillie à la Chambre des Députés où les amis de François Deloncle stigmatisèrent le renoncement au « rêve birman » et la ratification tarda; de Kergaradec

[616] Patrick Tuck, *The French Wolf and the Siamese Lamb*, op.cit. pp. 84-85.
[617] Voir carte p.

insista pour que le Siam reconnût l'autonomie du Royaume de Luang Phrabang. Aussi quand Chulalongkorn, dans son discours du trône du 21 septembre 1886 proclama officiellement l'annexion du pays Phou Eun et des Hua Phan, le Royaume de Luang Phrabang était seulement qualifié d'Etat tributaire et le chef des Sipsong Châu Tay désigné comme un « chef rebelle du Laos »[618]. Le 30 septembre 1886, Pavie put quitter Bangkok alors que la convention n'avait pas encore été ratifiée à Paris. Il arrive à Luang Phrabang le 11 février 1887 quelques jours avant la ratification par le Sénat le 15 février[619].

Les évènements qui vont se dérouler entre 1887 et 1893 puis 1896 méritent d'être traités dans le détail dans le cadre d'un travail spécifique sauf à reprendre sans esprit critique ce qui a déjà été écrit soit dans un esprit partisan soit en passant trop rapidement sur la réalité du terrain. Nous nous conterons ici de souligner les efforts qui furent entrepris à partir de 1888 par les Français pour trouver dans l'histoire du Viêt Nam la justification de leurs ambitions laotiennes et de décrire succinctement la séquence des évènements qui aboutirent au traité du 3 octobre 1893 avec le Siam qui donnait à la France la mainmise sur la rive gauche du Mékong jusqu'à Xieng Sène.

L'argumentaire français se construit sur la base des traités signés par la France d'une part et les suzerainetés vietnamiennes d'autre part. A cet égard la carte la carte dressée par Mgr Taberd[620] en 1838 va illustrer à point nommé le second point.

Les Français invoquent « *le traité de 1787 par lequel les royaumes de France et d'Annam s'engageaien à se prêter un mutuel appui contre les ennemis de l'une ou l'autre puissance, le traité de 1862 par lequel l'empereur d'Annam s'interdisait toute cession de territoire à une natio étrangère sans le consentement de la France, le traité de 1884 par lequel la France s'engage à garantir l'intégrité complète des Etats de l'Empereur d'Annam, le traité du 15 juillet 1867 entre la France et le Siam par lequel …le Siam s'abstiendra de tout empiètement sur les frontières du Cambodge. Or si cette dernière clause a été introduite dans le traité, c'est en vertu des droits de l'Empereur d'Annam…et la clause relative à la libre circulation des vapeurs français sur le Mékong indiquait que la France entendait faire entrer le cours tout entier de ce fleuve dans sa sphère d'influence et d'action* » écrit le résident supérieur en Annam Brière[621]. Selon la même analyse les droits de l'Annam sur la rive gauche du Mékong remontent au XVe siècle et se sont renforcés sous Minh Mạng lorsque celui-ci établit les Trấn qui relevaient respectivement du Thanh Hóa, du Nghệ An, du Hà Tịnh, du Quảng Bình et du Quảng Trị.

En ce qui concerne le royaume de Luang Phrabang, la légitimité est assurée par la déclaration du roi Ounkham à Auguste Pavie à Paklay le 27 juin 1887 : « *Notre pays n'est pas une conquête du Siam. Luang Prabang, voulant protection contre toutes attaques, volontairement lui offrit tribut. Maintenant, par son ingérence, notre ruine est complète. Je*

[618] Diet Brötel, *Frankreich im Fernen Osten*, op. cit. p. 132
[619] Kontsri Subamonkala, *La Thaïlande dans ses relations avecla France*, op. cit. p. 144.
[620] Voir carte p. 248
[621] ANOM Brière *Rapport au Gouverneur Général sur les territoires du Laos annamite occupés par les Siamois*, 7 septembre 1892

*voudrais ne plus le connaître. Si mon fils consent, nous nous offrirons en donà la France, sûrsqu'elle nous gardera des malheurs futurs* »[622].

Après l'arrivée de pavie à Luang Phrabang, les évènements s'enchaîneront : du 7 au 11 juin les Tay et les Pavillons noirs mettent Lang Phrabang à sac. Une fois ceux-ci repartis Pavie parvient à faire libérer les deux frères de Deo Van Tri qui avaient été emmenés en otage à Bangkok. Le groupeavec le commissaire siamois Phya Surissak remonte vers les Sipsong Châu Tay où Pavie retrouve la colonne Pernot. Avec l'aide de celle-ci et deux chefs Tay, Pavie parvient à se concilier Deo Van Seng et son fils Deo Van Tri. Le rapport de force étant en faveur des Français, les Siamois évacuent Muong Theng (Điện Biên) et renoncent en 1888 aux Sipsong Châu Tay. Les deux années suivantes sont consacrées par Pavie à parcourir le pays, en constatant la présence détachements siamois çà et là le long de la frontière vietnamienne. Les troupes françaises vont faire mouvement dans le sud vers Bassac et dans le centre vers Khamkeut, forçant les Siamois à se retirer sans qu'un coup de feu ne soit tiré. Il est frappant en effet de constater qu'aucune des deux parties ne voulut commettre l'irréparable. Néanmoins en septembre 1893, la France força le destin. Deux canonières franchirent la passe de Pak Nam et pointèrent leurs batteries sur le palais royal de Bangkok. Pavie, consul à Bangkok depuis 1892 remis au gouvernement siamois un ultimatum qui fut accepté et, par le traité du 3 octobre 1893, le Siam renonçcait aux territoires situés sur la rive gauche du Mékong.

Cette description trop brève simplifie à outrance le face-à-face franco-siamois, néglige l'attitude de l'Angleterre, omet les discussions qui n'ont pas manqué d'avoir lieu au sein du camp français entre « maximalistes », « réalistes » et opposants à toute conquête, enfin il aurait été intéressant de voir comment la presse avait suivi ces évènements importants.

3/ Conclusion de la troisième partie

Cette partie est généralement bien connue et mieux décrite ailleurs. Nous avons essayé de reconstituer l'esprit du temps et de montrer les différences d'analyse, d'ambition et de comportement des différents acteurs. L'exercice ne pouvait être qu'imparfait compte tenu de l'inaccessibilité de certaines sources, due principalement à nos lacunes linguistiques. Mais aussi à l'immensité du domaine archival à explorer.

Du côté français trois motivations ont finalement abouti à la conquête du Laos : le désir stratégique de défendre l'ensemble Viêt Nam Cambodge sur son flanc ouest ; l'autre était d'approfondir l'hinterland des villes côtières vietnamiennes en détournant à leur profit des flux économiques qui lui avaient échappé ; la dernière était sans doute la combinaiso de la volonté de puissance et du goût de l'aventure.

Les principautés laotiennes sont essentiellement passives durant cette période. On a vu que les décennies précédentes les avaient fortement affaiblies. Il est néanmoins remarquable qu'aucun des *muong* de la rive droite n'ait été tenté de renouer des liens avec les deux royaumes

[622] Auguste Pavie, *A la conquête des cœurs*, op. cit. p. 80

restés lao. Leur réaction à l'arrivée des Français mériterait d'être mieux analysée si des sources existent.

Anglais et Français obtinrent ce qu'ils désiraient, dans un climat apaisé. Certes Fachoda était à venir mais l'Entente cordiale suivrait. Il est probable que les Français, compte tenu de ce qu'était un système économique colonial voué à l'échec, auraient éprouvé des difficultés à englober l'Isan. Au nord, la Chine a réagi à temps pour limiter les empiètements occidentaux. Les Sipsong Panna auraient fort bien pu passer dans leur giron ainsi des franges montagneuses peuplées des mêmes minorités que l'Indochine. Mais là encore les moyens budgétaires des métropoles n'auraient pas suffi.

# CONCLUSION GENERALE

Délivré des Hồ en 1888 du fait de la double action des Siamois et des Français, le Laos pouvait enfin entrer dans une période de paix. Les envahisseurs venus de Chine furent repoussés par les deux puissances concurrentes, Siam et France, avec leurs objectifs et leurs moyens propres. Les Siamois croyaient avoir assuré leur emprise sur toute la rive gauche du Mékong après avoir posé les bases d'une administration solide sur la rive droite. Leurs troupes avaient contraint les Pavillons noirs et autres à se réfugier dans les vallées de la Rivière Noire et du Fleuve Rouge ; les Vietnamiens, vaincus par les Français, ne constituaient plus un danger. Les Français, de leur côté, grâce à l'habilité du colonel Pennequin et d'Auguste Pavie allaient neutraliser et reconduire en Chine les dernières bandes, offrant une « paix des braves » à ceux qui manifestaient des intentions pacifiques et avaien fondé des foyers dans les villages Tay. Dans le même élan ils s'étaient ralliés les princes Tay et leur avaient offert un pouvoir régional qu'ils garderaient très longtemps. Devenus témoins impuissants du face-à-face franco-siamois les Laotiens auraient pu s'attendre au pire. Si les deux rivaux avaient voulu en découdre, le sol laotien aurait une fois de plus servi de champ de bataille entre deux adversaires plus lourdement armés que ne l'avaient été leurs prédécesseurs. Fort heureusement il n'en fut rien. Ni les Français, ni les Siamois ne voulurent déclencher des hostilités dont les répercussions internationales auraient pu être importantes.

La période 1887-1893 mérite à elle seule un ouvrage. Elle a certes été écrite plusieurs fois, soit trop brièvement, soit dans un esprit partisan. Auguste Pavie a montré dans « A la conquête des cœurs » avec beaucoup de finesse les enjeux de la campagne 1887-1888. Il lui a consacré un ouvrage entier. La vulgate fait de la prise du Laos par les Français les années suivantes une épopée chevaleresque, il en alla en fait autrement, le sang aurait pu couler à plusieurs reprises.

En réalité notre objectif, annoncé dans l'introduction, était de montrer ce que le Laos avait subi durant cette soixantaine d'année, que la période 1828-1887 n'avait pas été vide d'évènements. Mais l'histoire événementielle ne se suffisait pas à elle seule. Thongchai Winichakul nous avait ouvert les yeux sur un véritable choc culturel : celui qui avait fait découvrir aux Siamois et sans doute au monde Tay tout entier que la terre était ronde et qu'un système politique millénaire était destiné à évoluer.

Il convenait donc d'essayer de comprendre ce qu'avait pu être le monde Tay au début du XIXe siècle, ce qui aboutit à deux constatations primaires : la vision du monde de ces peuples était complexe car elle associait des concepts remontant à l'époque où les peuples Tay habitaient le sud de la Chine. Puis le bouddhisme avait recouvert ce vieux fonds sans le détruire grâce à une forme de syncrétisme. En second lieu nous étions amenés à constater que le monde Tay recouvrait des réalités très différentes et qu'au sein même du Laos la légitimation du pouvoir s'opérait de façons diverses. Nous eumes la chance de pouvoir découvrir une littérature foisonnante sur les royautés bouddhiques et la légitimation du pouvoir dans le monde Tay. La complexité théorique du sujet était redoutable et méritait un très long travail car on ne saurait le traiter sans maîtriser

l'œuvre de Paul Mus et de ses épigones, sans remonter aux origines indiennes, khmère et chinoise de la science politique asiatique. C'est d'autre part très souvent par l'analyse des rites que l'on peut appréhender le rapport du citoyen au pouvoir et dans ce domaine la complexité reste forte et pose d'abord la question de l'évolution de ces rites dans le temps. En un mot les observations contemporaines des anthropologues sont-elles pertinentes pour le siècle qui précède leurs analyses. Nous en avons accepté l'hypothèse avec quelques réserves à la lecture de l'œuvre de Charles Archaimbault. La deuxième difficulté bien connue réside dans la multiplicité des variantes de tel mythe ou de tel rite. Nous sommes loin d'avoir couvert tout le sujet, néanmoins nous pensons avoir raisonablement montré la diversité socio-politique du monde Tay. Restant toujours focalisé sur le monde Tay nous avons tenté de le prendre dans sa globalité et d'inclure la description des Sipsong Panna et des Sipsong Châu Tay, car nous étions convaincu que toutes ces cultures, en dépit de leur isolement géographique, vivaient en symbiose. Nous regrettons à cet égard de ne pas avoir abordé le Lan Na, ni les principautés de Nan et de Kengtung. Enfin nous aurions aimé montrer toute la diversité ethnologique du Laos et exposer la façon dont chaque peuple envisageait sa société et ses rapports avec ses voisins. Nous l'avons effleuré avec les Khmou.

En tout état de cause nous espérons avoir fait entrevoir dans la première partie de notre travail la richesse culturelle d'un monde pénétré du sens du sacré et disposant d'une vision propre et originale de l'univers. Il était d'autre part important de montrer la révolution qui s'était opérée dans les esprits de l'époque. Bien le faire aurait nécessité une paraphrase presqu'entière du livre de Thongchai Winichakul. La mutation était visible au Siam mais ne savons presque rien de ce qu'il en était au Laos.

Enfin pour conclure sur notre premier chapitre, nous craignons d'avoir été un peu trop « essentialiste » et d'avoir imaginé des concepts de frontières oniriques. L'affaire des *kong din* et la façon très prosaïque avec laquelle se menaient les conflits montrait aussi que la distance intellectuelle entre Occidentaux et Orientaux n'étaient pas très grande en définitive. La vérité est sans doute dans un juste milieu.

L'histoire événementielle qui fait l'objet du second chapître fut aussi pour nous une révélation. Le sens commun avait retenu que les déportations avaient seulement concerné Vientiane en 1828. Il n'en fut rien. Nous espérons avoir bien mis en évidence l'ampleur et la durée de ces transplantations de villages entiers. De même les troubles de Chine sont connus mais souvent considérés isolément : les découvrir dans leur simultanéité meurtrière leur donne une tout autre dimension. Les chiffres des pertes en vies humaines sont terrifiants. Enfin l'extension en pratique d'un Siam originellement centré sur la vallée de la Chao Phraya et l'isthme de Kra mérite tout notre intérêt. Le Siam s'est en définitive montré assez belliqueux, guerroyant aussi bien dans le pays Shan qu'au Cambodge et au Laos. La manière dont il a également réussi en quelques décennies à s'assurer la maîtrise de l'Isan est spectaculaire : on aurait très bien pu imaginer que les muong de la rive droite du Mékong se révoltassent périodiquement contre l'autorité bangkokaise. Cela ne se produira que sous une forme

millénariste en 1901-1902. La rapidité d'adaptation du Siam au monde moderne, frappe enfin, surtout si on la compare à celle de ses voisins.

Dans les expansions anglaises et françaises déjà bien connues nous espérons avoir fait deviner le rôle des réseaux d'hommes décidés. L'expansion française au Laos aurait trè bien pu ne pas avoir lieu. Nous aurions aimé faire connaître avec plus de détail et de profondeur les liens entre hommes politiques, militaires, voyageurs et hommes d'affaires. Connaître les liens mais aussi les inimitiés. La colonie française en Cochinchine n'était pas un monde d'amitié et d'unanimité. La séquence événementielle est également importante car de 1873 à 1887 les hommes agissent, réagissent suivant des enchainements à double niveau. C'est pourquoi nous avons consacré une telle importance au contexte : la période est celle d'une grande instabilité ministérielle à Paris. La question coloniale n'y est pas étrangère. Nous n'avons fait qu'effleurer le sujet. L'examen de la pensée et de l'action des Gambetta, Ferry, de Freycinet méritait quelques réflexions complémetaires.

Sur le plan des sources, nous avons lu autant d'ouvrages que possible et avons porté beaucoup de soin à établir la bibliographie. Ce qui caractérise cette catégorie de sources, c'est l'émiettement de l'information en ce qui concerne notre sujet. Pour établir la synthèse que nous avons tentée, il nous a fallu piocher dans une très vaste gamme d'ouvrages qui chacun contenait une parcelle d'information, à l'exception bien sûr de certains comme les travaux de Stanley Tambiah, Bernard Formoso, Kennon Breazeale, Charles Archaimbault, Volker Grabowsky, Patric Tuck et Dieter Brötel. Le grand absent de notre bibliographie est le monde universitaire thaï. Nous aurions pouvoir lire la dizaine d'ouvrages consacrés à l'Isan : nous avons dû nous contenter de ce qu'en prenaient les auteurs anglo-saxons. Pour ce qui est des sources primaires, nous avons identifié et listé des références abondantes, la collecte s'enrichit tous les jours de nouvelles découvertes. Nous devons admettre que nous ne les avons qu'imparfaitement utilisées : elles s'avèrent pourtant indipensables pour comprendre le comportement des acteurs et leur perception des faits.

Le projet dans lequel nous nous sommes lancé s'est avéré au fil des jours très ambitieux, compte tenu de la richesse événementielle de ces six décennies, du nombre d'acteurs qu'elle a sollicités dans un grand espace géographique. Chacun des chapitres mérite un approfondissement. Les sources relatives au Laos proprement dit sont hélas assez pauvres et nous sommes souvent contraint d'appréhender ce pays à travers ses voisins. Nous espérons avoir ouvert des pistes de réflexion sur le système politique laotien sous ses différentes versions, luang prabanaise, vientianaise, champassakaise. Les interactions entre les différentes principautés laotiennes restent un mystère et il convient notamment de mieux connaître les principautés Isan et de comprendre pourquoi, à aucun moment lors de l'avancée française, elles n'ont tenté de se rapprocher de leurs sœurs de la rive gauche.Pourquoi Oubone s'est-il toujours posé en rival de Champassak au lieu de s'allier à lui. S'il est vraisemblable que le « Grand Laos » n'a jamais vraiment existé à l'époque moderne, du moins la plupart des principautés étaient à cheval sur le Mékong. Le Grand Fleuve n'était sans doute pas à l'origine une frontière mais un trait d'union. Est-ce que les destins divergents des deux rives sont essentiellement dûs à l'habileté siamoise et

à la lassitude ou l'indifférence française ? Les thèmes restant à étudier sont nombreux. L'un d'entre eux concerne les débuts de la colonisation française. Dans les années 1894-1896 les premiers administrateurs français ont rédigé des monographies sur les territoires qui leurs étaient assignés. Ces documents, disponibles à l'ANOM méritent d'être exploités pour dresser le tableau de ce qu'était le Laos en 1893.

-

BIBLIOGRAPHIE

1/Archives

a) Archives du Ministère des Affaires Etrangères
   - Archives diverses et politiques 1815-1896, tome IV volume 11 : Extraits du Journal de voyage de Lefèvre-Pontalis et de Macey de Luang Prabang à Xieng Khong sur le Mékong
   - MAE MD 7053
     i. Notes sur Xieng Hung, Xieng Kheng, Xieng Cang et les pays relevant de Nan, situés sur la rive gauche du Mékong.
     ii. Frontières de Luang Prabang.
     iii. Xieng Kheng, frontières et contenance.
     iv. Lettre du 23 juillet 1893 de M. Garanger à M. Pavie sur l'influence de Mynguan aux pays Shan.
     v. Lettre du 23 février 1893 de M. Garanger à M. Pavie sur les dispositions de Xieng Kung, de Muong Khé et de Xieng Cang à l'égard des Français et des Anglais en 1893.
     vi. Lettre du 12 mars 1893 de M. Garanger à M. Pavie sur les Anglais aux Sipsong Pannas et à Xieng Kheng à la fin de 1892 et au commencement de 1893.
     vii. Note du résident supérieur Brière du 20 juin 1893, exposé des droits historiques de l'Annam sur le Laos central.
     viii. Luang Prabang et la Chine

b) Archives Nationales d'Outre-Mer
   - Boîte GGI,
     i. dossier 9734, « Les relations commerciales entre l'Annam et le Laos »
     ii. dossier 9745, 1894, « Rapport Odend'hal »
     iii. dossier 9759, 1896, « Rattachement des huyen de Hua Phan au Thanh Hoa »
   - Boîte GGI 10278-10360,
     i. dossier 10300, 1885, « Opinion du Siam sur les protectorats français. Lettre de Pavie »
     ii. dossier 10311, 1875, « Notice historique sur les annexions siamoises par Moura »
     iii. dossier 10315, 1869, « carte établie par C. Mourin d'Arfeuille »
     iv. dossier 10318, 1881-1883, « Mission Garcerie »
     v. dossier 10335, 1863, « rapport Doudart de Lagrée sur le Cambodge »

- Boîte GGI 10781-10972,
    i. dossier 10919, 1881, « Les Siamois en pays Shan »
    ii. dossier 10952, 1881, « Renseignements de Blanc sur le Laos »
- Boîte GGI 10973-11068,
    i. dossier 10988, « Deloncle et l'isthme de Khra »
    ii. dossier 11010, 1883, « A propos des Ho »
    iii. dossier 11067, 1884-1885, « Télégrammes de Blancsubé. Nouvelles de l'Assemblée Nationale. Politique intérieure française »
- Boîte GGI Amiraux et Gouverneurs 11389-11882,
    i. dossier 11870, 1873-1882, « Mission Harmand et consulat à Bangkok»
    ii. dossier 11871, 1877, « Exploration du Fleuve Rouge par de Karadec »
    iii. dossier 11872, 1866, « Note de Doudart de Lagrée »
    iv. dossier 11873, 1866-1868, « Lettres et rapports de Doudart de Lagrée »
    v. dossier 11874, 1866-1867, « journal d'exploration »
    vi. dossier 11875, 1866-1874, « Lettres diverses de l'expédition »
    vii. dossier 11876, 1866, « Exploration du Mékong, note sur le commerce du Laos »
    viii. dossier 11877, 1869, « Mission au Laos de Mourin d'Arfeuille, Lt de vaisseau, et Rheinart, cap d'inf. de marine. Lettres adressées à l'Amiral Gouv. Sur le voyage de la mission : région de Khône, Bassac, Attopeu et rapport de Mourin d'Arfeuille sur le voyage au Laos »
    ix. dossier 11878, 1882-1884, « Exploration du Docteur Néis au Laos (Tran Ninh et Louang Prabang) avec deux cartes »
- Boîte GGI 13201-13423
    i. dossier 13301, 1873, « Sur la difficulté d'obtenir des passeports pour le Laos »
    ii. dossier 13303, 1873, « Renseignement politiques sur le Laos. Appel du roi de Bassac »
    iii. dossier 13338, 1875, « Remarques du résident à Phnom-Penh sur les provinces du Sud-Laos »
    iv. dossier 13341, 1875, « Visées commerciale françaises à Sambor »
- Boîte GGI 13532-13650
    i. dossier 13536, 1884, « Situation au nord-est du Siam »
    ii. dossier 13538, 1884, « Situation au Laos du Nord-Est »
    iii. dossier 13546, s.d., « Luang Prabang »
    iv. dossier 13548, 1883-1884, « Divers »
    v. dossier 13549, 1883, « Commerce avec le Cambodge »
    vi. dossier 13553, 1883, « Demandes du roi de Luang Prabang »
    vii. dossier 13554, 1883, « Le Siam et les Ho »
    viii. dossier 13558, 1883, « Le Siam et le Laos »
    ix. dossier 13565, 1882, « Le commerce lao-khmer »
    x. dossier 13566, 1882, « Les frontières du Laos siamois »

xi. dossier 13586, 1875, « Le Siam et les Ho »
xii. dossier 13588, 1875, « Les Ho et Luang Prabang »
xiii. dossier 13589, 1876, « Un Ho prisonnier »
xiv. dossier 13601, 1874, « Les Anglais et le teck »
xv. dossier 13608, 1873, « Visées anglaises »
xvi. dossier 13629, 1883, « Les Anglais à Chiengmai »
xvii. dossier 13631, 1882, « Préparation d'expédition au Laos »
xviii. dossier 13634, 1883, « Le Laos birman »
xix. dossier 13642, 1882, « Le Siam et la Chine »

- Boîte GGI 13651-13729
  i. dossier 13653, 1882, « Lettre de Jules Harmand du 17 mai 1882. Activisme des Birmans pro-anglais à Luang Prabang »
  ii. dossier 13659, s.d. « Collusion entre les Ho et les Chinois du Siam »
  iii. dossier 13660, 1881, « Le choléra à Bangkok »
  iv. dossier 13665, 1880, « Passeport pour le Laos pour Mgr Fiot »
  v. dossier 13667, 1880, « La mission catholique au Laos dépend de Mgr Puginier »
  vi. dossier 13669, 1879, « Relations diplomatiques entre le Siam et l'Annam à propos des rebellions (Tonkin et Sy Botha) »
  vii. dossier 13670, 1879, « La France s'interpose »
  viii. dossier 13671, 1879, « Ambiance anti-européeene à Bagkok »
  ix. dossier 13672, 1879, « Ambassade annamite. Invasion des Ho »
  x. dossier 13683, 1876-1877, « Piraterie siamoise chez les Poueun »
  xi. dossier 13684, 1876, « Réaction annamite contre les Ho »
  xii. dossier 13699, 1887, « Impact du traité franco-siamois sur le Laos et la Cochinchine »
  xiii. dossier 13701, s.d. « Visite de Dewawongse »
  xiv. dossier 13704, 1887, « Projet de route de Phichay à Paklay »
  xv. dossier 13709, 1887, « Les frontières de Luang Prabang »
  xvi. dossier 13718, 1886, « Phoueun et Hua Phan »
- Boîte GGI
  i. dossier 14342, « Cupet »
  ii. dossier 14343, « Counillon »
  iii. dossier 14346, « Mission Pavie, Syndicat Français du Laos, Journal de voyage de Paul Macey »
  iv. dossier 14350, « Rivière au Tran Ninh »
  v. dossier 14359, « Mission Pavie, journal de voyage de Paul Macey »
  vi. dossier 14365, « Mission Pavie. Journal de voyage de Paul Macey »
- Boîte GGI
  i. 14415, Lugan, « Historique du Royaume de Luang Prabang »
  ii. dossier 14476, « Territoires du Laos annamite occupés par les Siamois »
- Boîte GGI 15665-15697

i. dossier 15696, 1896-1898, « Organisation du Laos »
ii. dossier 15697, 1893-1894, « Organisation du Laos »

- Boîte GGI 20441-20499
  i. dossier 20473, 1895, « Rapport sur Paklay »
  ii. dossier 20475, 1895, « Rapport sur Khemmarat »
  iii. dossier 20478, 1897, « Rapport politique sur le Bas-Laos »
  iv. dossier 20488, 1896, « Monographie de Muong Hou »
  v. dossier 20489, 1896, « Monographie de Nam Tha »
  vi. dossier 20490, 1894, « Historique du Tran Ninh »
  vii. dossier 20491, 1895, « Rapport Delineau sur le Tran Ninh »
  viii. dossier 20494, 1896-1897, « Monographie du Tran Ninh par A. Grand et Notice de Lejeune »
- Boîte GGI 20601-20673
  i. dossier 20663, 1896, « Monographie de Vientiane »
  ii. dossier 20664, 1896, « Monographie de Xieng Khong »
  iii. dossier 20666, 1899, « Rapport économique sur le Haut-Laos »
  iv. dossier 20667, 1897, « Rapport économique de Tournier »
  v. dossier 20668, 1897, « Rapport politique sur le Bas-Laos »
  vi. dossier 20670, 1897, « Rapport sur la situation économique du Laos »
- Boîte GGI
  i. Dossier 20686, 1894-1896, « Rattchement du Thran Ninh »
- Boîte GGI 20718-20739
  i. dossier 20718, 1894, « Rapport Frébault à Stung Treng »
  ii. dossier 20720, 1894-1897, « Rapports mensuels de Dombret agent commercial à Bassac »
  iii. dossier 20723, 1894, « Rapport sur Songkhone »
  iv. dossier 20724, 1894-1895, « Rapport de M. Hardy, chef du poste administratif de Muong Het sur la situation des Hua Panh Tang Hoc »
  v. dossier 20725, 1894-1895, « Muong Ha Hin »
  vi. dossier 20729, 1895, « Rapport sur Savannakhet »
  vii. dossier 20732, 1897, « Rapport politique d'Odend'hal à Attopeu »
  viii. dossier 20734, 1895, « Rapport de Muong luan Pou Kha »
  ix. dossier 20737, 1895-1899, « Rapports politiques de Paklay et Xieng Sène »
- Boîte GGI 22218-22257
  i. dossier 22236, 1894-1895, « Mission Bouinais au Sud-Laos »
  ii. dossier 22249, 1894-1897, « Mission Debay »
- Boîte GGI 25506-25623
  i. dossier 25571, 1891, « Commissaire siamois à Nongkhai »
  ii. dossier 25586, 1888-1889, « Faillite du commerçant Chomel à Stung Treng »
  iii. dossier 25591, 1888, « Un mandarin chinois à Luang Prabang »

iv. dossier 25592, 1889, « Intervention chinoise dans les Sipsong Panna »
v. dossier 25593, 1888, « Evacuation du Laos par les Ho »
vi. dossier 25607, 1896, « Le Chao Fa et l'histoire de Xieng Sène »

c) Archives des Missions Etrangères de Paris

- Tonkin, volume 690
  i. Lettre du 7 juin 1772 : Tentative de Mgr Reydellet d'ouvrir le Laos à la foi (745)
- Tonkin, volume 691
  i. Lettre de juin 1785, M. Le Breton à M. Blandin : notes sur le pays de Tran Ninh (538-541-542)
  ii. Lettre du 9 juin 1785, Besoin de missionnaires pour le Laos (559)
  iii. Lettre du 14 juillet 1785, Ouverture de la Mission du Laos par M. Le Breton (583)
  iv. Lettre de Juillet 1785, Excursion au Laos (628-629)
  v. Lettre, Visite manquée au Tran Ninh (692)
- Tonkin, volume 692
  i. Lettre du 28 juillet 1788, de M. Le Breton aux directeurs du séminaire à Paris, désir d'ouvrir le Laos à la foi (9-10), insalubrité de ce pays (11)
  ii. Lettre du 3 juillet 1789, Mission à Lac Tho (115)
  iii. Lettre du 7 avril 1797 de M. Lepavée à ses parents, voyage de M. Lepavée en Chine et au Laos (811), population, mœurs et coutumes (812), insalubrité (814)
- Tonkin, volume 693
  i. Lettre du 10 avril 1798, de Mgr Longer à M. Boiret, insalubrité des montagnes du Lac Tho (18), de l'évangélisation du Laos (19)
  ii. Lettre du 15 avril 1798, lettre de M. Gérard à M. Blandin, destructions (34), inutilité de la prédication chez les Laotiens et chez les Muong (36)
  iii. Lettre du 22 janvier 1799, de M. Langlois à M. Barret, mœurs des habitants des montagnes (100)
  iv. Lettre du 27 septembre 1799, de M. Guérard à MM. Alary et Chaumont, projet d'entrer au Laos (251)
  v. Lettre du 15 septembre 1801, de Mgr Longer à la Sainte Congrégation, situation du Tonkin occidental (515), sa division et son administration (517)
- Tonkin, volume 694
  i. Lettre du 10 mai 1826, de Mgr Longer à M. de Boisnautier, histoire rétrospective (646)
  ii. Lettre de novembre 1830, de Mgr Longer (767)
  iii. Notice historique sur Mgr Jacques-Benjamin Longer de 1831 (787)
- Tonkin, volume 695

i. Mars 1833.Relation de la persécution dans l'ouest du Tonkin par M. F. de Marette ; Description des provinces de l'ouest, leur situation géographique.
ii. 1834. Mgr Havard à Messieurs les directeurs des séminaires. Visite aux Lac Tho (287)
iii. 31 janvier 1836. Pesécution tonkinoise. Post-scriptum de la suite de la relation de la persécution dans l'ouest du Tonkin jusqu'en novembre 1835 (F. de Marette) (457)
iv. 12 juin 1836. M. F. de Marette à l'administration du museum de Paris. Carte du pays où en cultive la laque (641)

- Tonkin, volume 697
  i. Mars 1846. M. Legrand à Messieurs du Conseil de Lyon. Villages laotiens (878-879-880).
- Tonkin, volume 700
  i. 5 septembre 1789. M. La Mothe à M. Letondal. Mort de Mgr Davoust. Mort de M. Lebreton (1391)
- Tonkin, volume 701
  i. 22 septembre 1795. Lettre de M. Le Pavée. Eloge de ses Tonkinois des bois (151)
  ii. 18 mai 1821. Mgr Longer à la propagande : catalogue du Tonkin Occidetal en 1820 (954)
  iii. 1er août 1822. Mgr Longer à la propagande : catalogue du Tonkin Occidental en 1821(964)
  iv. 12 février 1823. Mgr Longer à la propagande : catalogue du Tonkin Occidental en 1822 (978)
- Tonkin, volume 703
  i. 1847. Catalogue des missions du Tonkin Occidental (39)
  ii. 1847. Tableau général des affaires du Tonkin Occidental pendant l'année 1847 envoyé à Messieurs Langlois t Charrier (40)
  iii. 29 février 1849. Mgr Retord à MM. les membres du Conseil central de Lyon : territoire du vicariat occidental du Tonkin, sa poulation (219), son clergé (220), espérances d'avenir (224), création de nouvelles paroisses (225)
  iv. 28 mai 1851. M. Charbonnier à M. Charrier. Voyage de M. Charbonnier au Lac Tho (473-474)
  v. 16 août 1851. Tableau statistique de la mission du Tonkin Occidental pour l'année 1851 (485)
  vi. 9 mai 1854. Arrestation de MM. Taillandier et Collombet (683)
  vii. 10 mai 1854. M. Retord à M. Charrier. Mort de M. Collombet (693)
  viii. 11 octobre 1856, M. Gally à M. Charrier, ambassade de M. de Montigny (941)

ix. 17 octobre 1856, M. Charbonnier à M. Rousseille, ambassade de M. de Montigny (946)

- Tonkin, volume 704
  i. 28 octobre 1878 ; Mgr Puginier à M. Lemonnier, M. Fiot envoyé au chau Laos (607)
  ii. 14 février 1880, Mgr Puginier aux directeurs du séminaire : détails sur l'évangélisation du Châu Laos (711)
  iii. 28 février 1880, Mgr Puginier à M. Lemonnier, succès de M. Fiot au Châu Laos
  iv. 20 mai 1880, Mgr Puginier au cardinal Simeoni, nouvelles de la mission et surtout du Laos (743)
  v. 13 août 1880, Mgr Puginier à M. Lemonnier, bonne nouvelles du châu Laos (764)
  vi. 24 septembre 1880, Mgr Puginier aux directeurs, mort de Fiot notice biographique (771)
  vii. 28 décembre 1880, Mgr Puginier à M. Lemonnier, envoi d'une expédition apostolique au châu Laos (797)
  viii. 12 mars 1881, Mgr Puginier aux directeurs, succès apostoliques au Châu Laos (813)
  ix. 24 juin 1881, acte de décès de Perreaux au châ Laos (840)
  x. 28 juin 1881, acte de décès de Tisseau au Châu Laos (842)
  xi. 1er septembre 1881, M. Pinabel à M. Delpech, il faudrait faire du Laos tout entier une mission autonome (856)
  xii. Octobre 1881, M. Seguret à M. Maury, il est envoyé au Châu Laos (910)
  xiii. 25 novembre 1881, Mgr Puginier à M. Lemonnier, bonnes nouvelles du Châu Laos (934)
  xiv. 26 novembre 1881, acte de décès de M. Thoral au Châu Laos
  xv. 18 décembre 1881, Mgr Puginier aux directeurs, Poligné remplace Thoral au Châu Laos (939)
  xvi. 25 avril 1882, M. Raymond à M. Maury, Succè de M. Séguret au Châu Laos (959)
  xvii. 26 mai 1883, Mgr Puginier aux directeurs, attaques des Pavillons Noirs (1075)
  xviii. 3 janvier 1884, actes de décès de MM. Antoine, Séguret, Gélot, Manissol, Rival massacrés au Châu Laos (1172-1180)
- Tonkin, volume 705
  i. 8 janvier 1889, Mgr Puginier à M. Lemonnier, mort de M. Idatte au Châu Laos (143 et 147)
  ii. 31 août 1889, Mgr Puginier à M. Lemonnier, mort de M. Escallier au Châu Laos (172-174)
  iii. 1er décembre 1893, M. Schlotterbeck à sa famille, ses travaux à Nam Xang durant l'année.

- Tonkin, volume 706
    i. 16 août 1854, tentative de MM. Colombet et Taillandier pour évngéliser les tribus de la montagne (46)
    ii. 8 décembre 1854, Mort de M. Colombet, Récit de son expédition ave ce missionnaire pour aller évangéliser les tribus laociennes (47).
- Haut-Tonkin, volume 711
    i. 4 décembre 1895, Mgr Raymond à MM. les directeurs, état des missions du Tonkin occidental et du Haut-Tonkin (2)
- Cambodge, volume 765
    i. 18 janvier 1853, Mgr Miche à MM. mes directeurs, établissement de MM. Cordier et Beuret au Laos (1)
    ii. 9 janvier 1854, Mgt Miche à MM. les directeurs, mort de M. Beuret (3)
    iii. 25 août 1854, M. Bouillevaux à M. Barran, la tentative vers le Laos n'a pas encore donné de résultat
    iv. 15 février 1855, Mgr Miche à M. Barran, Son voyage à Bangkok pour régler la question du Laos (7)
    v. 1er mai 1855, M. Aussoleil à M. Albrand, son envoi au Laos, difficulté de la conversion des laotiens, caractère de ce peuple (10)
    vi. 18 janvier 1856, M. Hestrest à M. Tesson, étude des langues, semblables difficultés au Laos (13)
    vii. 30 janvier 1856, Mgr Miche à MM. les directeurs, voyages de missionnaires vers le Laos (14)
    viii. 12 avril 1856, M. Aussoleil à M. Albrand, échec de l'expédition au Laos (15)
    ix. 4 juillet 1856, Mgr Miche à M. Albrand, prétentions de Mgr Pallegoix sur le Laos (18)
    x. 4 mai 1858, Mgr Miche à M. Libois, envoi de MM. Aussoleil et Triaire vers Bangkok en vue d'une nouvelle tentative de pénétration au Laos (31)
    xi. 4 mai 1858, Mgr Miche à Mgr Thominé-Desmazures, tentative d'entrer au Laos frustrée par le mauvais vouloir des mandarins siamois (32)
    xii. 30 août 1858, M. Triaire à M. le Supérieur, sa présence à Bangkok en attendant de pénétrer au Laos, points de pénétration (37)
    xiii. 14 octobre 1858, Mgr Miche à M. Fontaine, au sujet d'une lettre à demander au roi en faveur des missionaires du Laos (39)
    xiv. 25 novembre 1858, Mgr Miche à M. Libois, départ de MM. Aussoleil et Triaire pour le Laos (42)
    xv. 16 décembre 1858, M. Cordier à M. Albrand, expédition vers le Laos par Bangkok (43)
    xvi. 1er janvier 1859, Mgr Miche à MM. les directeurs, pénétration au Laos (45)
    xvii. 22 août 1859, Mgr Miche à M. Libois, mort de M. Triaire et échec de la tentative de M. Aussoleil au Laos (54)

xviii. 1er octobre 1859, M. Hestrest à M. Albrand, mort de M. Triaire (55)
xix. 12 décembre 1859, Mgr Miche à MM. les directeurs, essai d'établisement au Laos (58)
xx. 31 mai 1860, M. Barreau à M. le Supérieur, regret que le laos soit passé à la la mission de Siam (70)
xxi. 20 septembre 1860, M. Barreau à M. Rousseille, abandon du Laos au Siam par la mission du Cambodge (71)
xxii. 28 septembre 1867, Mgr Miche, le Laos est siamois (149)
xxiii. 18 avril 1870, M. Aussoleil à M ; le Supérieur, au sujet des limites du Siam (156)

- Lettres de Mgr Puginier, volume 816
  i. 23 janvier 1888, notes sur les frontières ouest du Tonkin, question du Laos (74)
- Siam, volume 871
  i. Février 1881, caravane de Guéjo et Phrodomme vers Yasothon trouvée incendiée.elle se rabat sur Oubone (89)
  ii. 22 décembre 1881, Phrodomme rentre à Bangkok après avoir laissé le Père Xavier à Oubone (91)
  iii. 26 décembre 1882, le Père Clément doit aller au Laos, Phrodomme nommé supérieur du Laos siamois (92),
  iv. 17 juillet 1883, Phrodhomme et Rondel descendent le Mékong de Nongkhai à Pak Moune après l'avoir remonté pour défendre les chrétiens de Nongkhai. (96)
  v. Février 1884, départ de Dabin pour Oubone où il doit rester un an (97)
  vi. 7 novembre 1891, le père Phrodomme teste la ligne fluviale Pak Moune Saïgon Bangkok et la trouve dispendieuse « vu la rapacité du fisc en Cochinchine et à Phnom Penh » (125)
- Siam, volume 872
  i. Le Laos siamois, historique par le Père Rondel
- Siam, volume 872 A
  i. Le Laos siamois, historique par le Père Bernat
- Siam, volume 892
  i. 2 janvier 1831, Mgr Pallegoix à M. Legrégeois, renseignement sur la mission du Laos (705)
  ii. 30 juin 1831, Mgr Florens à M. Legrégeois, renseignements sur les Laotiens (727)
  iii. 9, octobre 1833, M. Courvezy à M. Legrégeois, départ de M. Pallegoix pour une expédition au Laos (955)
  iv. 1er mai 1834, M. Pallegoix à M. Legrégeois, visite au Laos, arrestation de M. Pallegoix, arrestation de vingt néophytes laotiens (989)
  v. 3 juillet 1836, Mgr Courvezy à M. Legrégeois, question au sujet des missions de Siam, Nicobar, Ligor et Laos (1385)

- Siam, volume 893
    i. 8 mars 1840, M. Claudet à M. Libois, départ de M. Vernhet pour le Laos (595)
    ii. 28 mars 1840, Mgr Pallegoix à M. Legrégeois, on n'a pas voulu donner de passeport à M. Vernhet (617)
    iii. 10 juin 1840, M. Vernhet à M. Libois, voyage de M. Vernhet au Laos (nord de Siam) (663)
    iv. 1841, Mgr Courvezy à M. Legrégeois, extrait d'une lettre de Mgr Pallegoix parlant d'un grand nombre de chrétiens au Laos (871)
    v. 24 octobre 1842, M. Vernhet à M. Libois, détails sur le voyage de M. Vernhet au Laos (1113)
    vi. 28 août 1843, M. Clémenceau à M. Libois, on va entreprendre une mission au Laos (1288)
    vii. 18 janvier 1844, M. Clémenceau à M. Libois, Grandjean et Vachol au Laos (1341)
    viii. 20 février 1844, M. Vernhet à M. Libois, travaux de M. Vernhet, détails sur sa chrétienté (1345)
    ix. 2 avril 1844, M. Clémenceau à M. Libois, voyage de MM. Grandjean et Vachol au Laos (1349).
    x. 21 avril 1844, M. Dupond à M. Libois, travaux de MM. Claudet, Vachol Grandjean (1357)
    xi. 31 mai 1844, M. Clémenceau à M. Libois, retour de MM. Grandjean et Vachol, détails sur leur voyage au Laos (1379).
    xii. 3 juin 1844, M. Claudet à M. Libois, retour de MM. Grandjean et Vachol (1384)
    xiii. 11 juin 1844, Mgr Pallegoix à M. Libois, voyage de MM. Grandjean et Vachol (1388)
    xiv. 30 juillet 1847, Mgr Pallegoix à M. Libois, le roi de Siam est content que le commandant Lapierre ait battu les Annamites (1579)
    xv. 30 octobre 1850, M. Claudet à M. Libois, éloge de M. Grandjean (1762)
    xvi. 3 novembre 1851, M. Dupond à M. Libois, projets des deux nouveaux rois qui veulent européaniser le Siam (1838)
    xvii. 17 mai 1853, M. Dupond à M. Monnicon, l'armée siamoise est au Laos pour la guerre avec les Birmans (1951), Mgr Cuénot veut que le Laos relève de la mssion du Siam (1953)
    xviii. 8 décembre 1855, M. Daniel à M. Monnicon, cadeaux envoyés par Napoléon III au roi de Siam (2074)
    xix. 4 mai 1856, M. Fontaine à M. Libois, on attend M. de Montigny pour faire un traité avec Siam (2077)
    xx. 3 août 1856, Mgr Pallegoix à M. Libois, M de Montigny est arrivé à Siam (2103)

xxi. 23 juin 1858, M. Fontaine à M. Libois, bonnes impressions que les ambassadeurs siamois ont rapportées d'Europe (2174)

- Siam, volume 894
  i. 2 mars 1856, Mgr Pallegoix à M. Albrand, échec de la tentative de Mgr Miche de s'établir au Laos (6)
  ii. 5 juillet 1856, M. Dupond à M. Albrand, échec des efforts pour pénétrer au Laos, tentative de Mgr Miche, la principauté de Muang Lu sera le point d'accès le plus facile (13)
  iii. 13 mars 1857, M. Dupond à M. Albrand, le Supérieur de Paris pourrait, sans empiéter sur les droits du vicaire apostolique, lui sugérer d'ouvrir le Laos (30).
  iv. 28 août 1857, Mgr Pallegoix à M. Albrand, ratification peu glorieuse pour la France du traité vec Siam (42).
  v. 28 juin 1858, M. Clémenceau à M. Albrand, les anglais préparent le percement de l'isthme de Kra, Aussoleils et Triaire s'apprêtent à partir pour le Laos (65)
  vi. 4 août 1858, M. Clémenceau à M. Albrand, Aussoleil et Triaire attendent la fin de la saison des pluies, prochaine arrivée à Bangkok de princes laociens (68)
  vii. 21 novembre 1858, M. Clémenceau à M. Albrand, ouverture de la mission du Laos par M. Aussoleil et M. Triaire (74)
  viii. 27 mars 1858, M. Clémenceau à M. Albrand, des mandarins laociens ont dit que MM Aussoleil et Triaire ont été bien reçus par le roi du Laos (86)
  ix. 23 avril 1858, M. Dupond à M. Albrand, les deux missionnaires du Laos ont écrit. Ils ont rencontré un mandarin bien disposé à leur égard. Rappel de la conversion et de la mort en 1850 d'une princesse laocienne (88)
  x. 8 juillet 1858, M. Martin… mort édifiante de M. Triaire (95)
  xi. 14 juillet 1858, M. Dupond à M. Rousseille, échec de sa tentative au Laos, mort de M. Triaire (96)
  xii. 28 juillet 1858, M. Clémenceau à M. Libois, échec de l'expédition au Laos, mort de M. Triaire, M. Aussoleil malade revient à Bangkok, Français attaqués au Laos (97)
  xiii. 17 octobre 1856, M. Charbonnier à M. Rousseille, ambassade de M. de Montigny (946)
- Siam, volume 894
  i. 2 mars 1856, Mgr Pallegoix à M. Albrand, échec de la tentative de Mgr Miche de s'établir au Laos (6)
  ii. 5 juillet 1856, M. Dupond à M. Albrand, échec des efforts pour pénétrer au Laos, tentative de Mgr Miche, la principauté de Muang Lu sera le point d'accès le plus facile (13)

iii. 13 mars 1857, M. Dupond à M. Albrand, le Supérieur de Paris pourrait, sans empiéter sur les droits du vicaire apostolique, lui sugérer d'ouvrir le Laos (30).
iv. 28 août 1857, Mgr Pallegoix à M. Albrand, ratification peu glorieuse pour la France du traité vec Siam (42).
v. 28 juin 1858, M. Clémenceau à M. Albrand, les anglais préparent le percement de l'isthme de Kra, Aussoleils et Triaire s'apprêtent à partir pour le Laos (65)
vi. 4 août 1858, M. Clémenceau à M. Albrand, Aussoleil et Triaire attendent la fin de la saison des pluies, prochaine arrivée à Bangkok de princes laociens (68)
vii. 21 novembre 1858, M. Clémenceau à M. Albrand, ouverture de la mission du Laos par M. Aussoleil et M. Triaire (74)
viii. 27 mars 1858, M. Clémenceau à M. Albrand, des mandarins laociens ont dit que MM Aussoleil et Triaire ont été bien reçus par le roi du Laos (86)
ix. 23 avril 1858, M. Dupond à M. Albrand, les deux missionnaires du Laos ont écrit. Ils ont rencontré un mandarin bien disposé à leur égard. Rappel de la conversion et de la mort en 1850 d'une princesse laocienne (88)
x. 8 juillet 1858, M. Martin… mort édifiante de M. Triaire (95)
xi. 14 juillet 1858, M. Dupond à M. Rousseille, échec de sa tentative au Laos, mort de M. Triaire (96)
xii. 28 juillet 1858, M. Clémenceau à M. Libois, échec de l'expédition au Laos, mort de M. Triaire, M. Aussoleil malade revient à Bangkok, Français attaqués au Laos (97)

d) Service Historique de la Défense
- Fonds Taboulet 77G, 3 cartons. Papiers de Jules Blancsubé (1834-1888), député de la Cochinchine :
  i. Correspondance, articles et discours relatifs à son activité politique en faveur de l'Indochine (1870-1887)
  ii. Notes et coupures de presse relatives à Jules Blancsubé et la piraterie au Tonkin (1889-1909)

e) Archives de la Chambre de Commerce de Paris
- Bulletins de la SEIC

f) British Library
- Scott 1891, 36, India Office & Oriental Collections

g) Thai National Library

- Chotmaihet ratchakan thi sam (CMH R. 3)
- TNL R5/38/28 : liste des villes laotiennes sous contrôle siamois et vietnamien en 1860[623].

h) Cornell University Library
   - Rare and Manuscript Collections (R.M.C.), #3481, Harmand Papers

i) Archives privées de la famille Deloncle

1/ Outils de travail

a) Bibliographies
   - BAKER Chris & KASETSIRI Charnvit, *Annotated Bibliography on the Mekong*, University of Washington Press, 2008
   - BOUDET Paul
   - BREBION A. *Dictionnaire de Bio-bibliographie générale, ancienne et moderne de l'Indochine française*, Paris, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1935, 446 p.
   - CORDIER, *Bibliotheca Indosinica*
   - DESSAINT Alain, *Minorities of Southwest China*, HRAF Press, New Haven, 1980, 371 p.
   - GAY Bernard
   - HALPERN Joel
   - KEYES Charles, *Southeast Asian Research Tools Laos*, Honolulu, University of Hawaii, Southeast Asia Paper n°16 part VII, 1979, 98 p.
   - LAFONT Pierre-Bernard, *Bibliographie du Laos*, Paris, EFEO
   - METAYE Roger, « Tables du Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises », dans *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises*, tome XLVI n° 4, 1971, pp. 441-604
   - MOGENET Luc
   - NGUYỄN THẾ ANH, *Bibliographie critique sur les relations entre le Viêt Nam et l'Occident*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1967, 310 p.
   - SAGE William, *Laos, a Bibliography*, Institute of Southeast Asian Studies, Singapour, 1986, 254 p.
   - TANABE Shigeharu, *Religious Traditions among Tai Ethnic Groups*. A Selected Bibliography, Ayuthaya, Ayuthaya Historical Study Centre, 1991, 262 p.

b) Atlas
   - HERRMANN, « Historical and Commercial Atlas of China », dans *T'oung Pao*, volume X, 1899
   - GRANDIDIER

[623] Kennon Breazeale, The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom, op. cit. p. 26

- HERRMANN
- LAUNAY Adrien, *Atlas des missions de la Société des Missions Etrangères*, Lille, Société de Saint-Augustin, 1890.
- PLUVIER, *Historical Atlas of Asia*, Leiden, E.J. Brill,
- POLLACHI, *Atlas colonial français*, Paris, L'Illustration
-

2/ Bibliographies spécialisées thématiques

a) Cosmogonie, cosmologie, religion et système politique

a.1 Le monde tay

- ABHAY Nhouy, « Les noms de personnes », dans *France-Asie n°118-120*, 1956
- AFANASSIEVA Elena, « Baan and müang as polysemantic expressions for Tai key conceptions », dans Tai Culture volume 3(2), pp.27-30.
- AJMER Goran, « Reconciling Power with Authority, an Aspect of Statecraft in Traditional Laos », dans *Man*, volume 14 New Series, pp.734-749.
- ARCHAIMBAULT Charles, *Structures religieuses lao*, Vientiane, Vithagna, 1973, 289 p.
- ARCHAIMBAULT Charles, "Religious structures in Laos", dans *The Journal of the Siam Society LII part 1*, avril 1964, Bangkok.
- ARCHAIMBAULT Charles, *La course de pirogues, un complexe culturel, Ascona, Artibus Asiae, 1972, 128 p.*
- ARCHAIMBAULT Charles*, Contribution à l'étude d'un cycle de legends lau, Paris, EFEO, 1980, 440 p.*
- ARCHAIMBAULT Charles, *The New Year Ceremony at Bassak (South Laos), Ithaca NY, Cornell Data Papers n°78, Cornell University Press, 1971*
- ARCHAIMBAULT Charles*, "Le Liang Ho Devata Luong à Luong P'rabang", dans Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises, volume 46 n°2, 1971, pp 217-280.*
- ARCHAIMBAULT Charles*, Le sacrifice du buffle à l'autel du T'at Luong (Wieng Can), Ethnos (Stockholm) volume 40 n°1-4, 1975, pp. 114-149.*
- BARTH Fredrik *(ed), Ethnic Groups and Boundaries, Bergen/Oslo/Londres, 1969, 153 p.*
- BE Viet Dang, "Ethnogénèse des Tay et des Nung du Viêt Nam", *dans Péninsule volume 38, 1999, pp. 15-34.*
- BONIFACY Auguste, *Cours d'ethnologie indochinoise*, Hanoï, IDEO, 1919
- BOURLET Antoine, "Les Thay", dans *Anthropos*, 1907, pp. 356-373, 619-632 et 921-932
- BOUTE Vanina, "Political hierarchical processes among some highlanders of Laos", *dans SADAN Mandy & ROBINNE François (éds), Changing or*

*exchanging? Dynamics of transformation among the highlanders of Southeast Asia, Leiden, Brill, 2007, pp. 187-208.*

- BOUTE Vanina, *En miroir du pouvoir, Les Phounoy du Nord-Laos: ethnogénèse et dynamique d'intégration, Paris, EFEO, 2011, 328 p.*
- BOUTE Vanina, "Ritual restructurings of New Year ceremonies in Northern Laos", dans *WILLIAMS P. & LADWIG Patrice (eds), Buddhist funeral cultures of Southeast Asia and China, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, pp. 99-118.*
- BOUTE Vanina, "Des ancêtres aux esprits du lieu: centralisation politique et evolution des rituels collectifs dans le Nord Laos", *Moussons n°19, 2012, pp. 91-110.*
- BRERETON Bonnie Capala, *Thai Tellings of Phra Malai, Texts and Rituals Concerning a Popular Buddhist Saint, Tempe, Arizona State University Press, 1995, 252 p.*
- BRERETON Bonnie Capala et YENCHEUY Somroay, *Buddhist Murals of Northeast Thailand, Reflections of the Isan Heartland, Bangkok, Mekong Press, 2010, 84 p.*
- BRUNEAU Michel*, L'Asie entre Inde et Chine, logique territoriale des Etats, Belin, Paris, 2006, 317 p.*
- CALDWELL Ian, « The Myth of the Exemplary Center », dans Shelly Errington's *Meaning and Power in a Southeast Asian Realm*, dans Journal of Southeast Asian Studies, volume 22, 1991, pp. 109-118.
- CAM Trong, « Le rôle de l'esprit Môt (phi Môt) chez les Tai Noirs du Viêt Nam et quelques techniques de guérison élémentaires », dans *Aséanie* n°6, 2000, pp. 125-146.
- CHAMBERLAIN James, « The Origin of the Southwestern Tai », dans *Bulletin des Amis du Royaume Lao*, 1972, pp. 233-244.
- CHAMBERLAIN James, « Remarks on the Origins of Thao Hung or Cheuang », dans Robert BICKNER & al. *Papers from a Conference on thai Studies in Honor of William J. Gedney*, Ann Arbor, the university of Michigan South, 1986, pp. 57-90
- CHAMBERLAIN James, « Thao Hung or Cheuang : a Tai Epic Poem », dans *Mon-Khmer Studies*, volume 18-19, pp. 14-33
- CHARPENTIER, Sophie et CLEMENT Pierre, *Eléments comparatifs sur les habitations des ethnies de langue thaï*, Paris, 1978, CERA, 259 p.
- CHEN Han Seng, *Frontier Land Systems in Southernmost China*, New York, Institute of Pacific Relations 1949
- COEDES George et ARCHAIMBAULT Charles, *Les trois mondes, Paris, EFEO, 1973, 294 p.*
- COEDES George*, Les Etats hindouisés d'Asie du Sud-Est,* Paris

- COEDES George, "The Traibhumikatha, Buddhist Cosmology and Treaty on Ethics", *in East and West, VII, Avril 1956, pp. 349-353.*
- COEDES George, "Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos Occidental", dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, tome XXV, 1925
- COLLINS Steven, *Readings of the Vessantara Jataka*, New York, Columbia University Press, 2016, 216 p.
- CONDOMINAS Georges, « Essai sur l'évolution des systèmes politiques thaïs », *dans L'espace social à propos de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Flammarion, 1980, pp 259-316.
- CONDOMINAS Georges, « Phiban cults in rural Laos » dans G.W. SKINNER et Anthony Thomas KIRSCH (eds), *Change and Persistance in Thai Society ; Essays in Honour of Lauriston Sharp*, Ithaca, Cornell University Press, 1975, pp. 252-273.
- CONDOMINAS Georges, « Notes sur le bouddhisme populaire en milieu rural lao », dans *Archives de Sociologie des Religions*, volume 25, pp. 81-110.
- CONDOMINAS Georges, *Le bouddhisme au village*, Vientiane, Les Editions des Cahiers de France, 1998, 230 p.
- CONDOMINAS Georges, « Essay on the evolution of the Thai political systems », dans *From Lawa to Mon, from Saa to Thai : historical and anthropological aspects of Southeast Asian spaces*, Occasional Paper, Canberra, Research School f Pacific Studies, 1990, pp. 28-91
- CONDOMINAS Georges, *Formes extrêmes de dépendance : contribution à l'étude de l'esclavage en Asie du Sud-Est*, Paris, EHESS, 1998, 582 p.
- DANG Nghiêm Van, « The Flood Myth and the Origin of Ethnic Groups in Southeast Asia », dans *Journal of American Folklore*, 106(421), 1993, pp. 304-337.
- DANG Nghiêm Van, « An Outline of the Thai in Viet Nam », dans *Vietnam Studies*, volume 32, 1972, pp.143-199
- DAVIS Richard, *Muang Metaphysics: a Study of Northern Thai Myth and Ritual*, Bangkok, Pandora, 1984
- DAVIS Richard, "Tolerance and Intolerance of Ambiguity in Northern Thai Myth and Ritual", dans *Ethnology*, volume 13, 1974, pp. 1-24.
- DAY, T & REYNOLDS Craig, 'Cosmologies, Truth Regimes, and the State in Southeast Asia', *dans Modern Asian Studies*, vol. 34, no. 1, 2000, pp. 1-55.
- DELOUCHE Gilles, « … », dans *Mélanges offerts à Claude Alibert*, Paris, Karthala
- DURRENBERGER Paul & TANNENBAUM Nicola, « Continuities in Highland and Lowland Religions in Thailand », dans *The Journal of the Siam Society*, volume68, 1989, pp. 48-56.

- DHANY NIVAT Prince, « The Old Siamese Conception of the Monarchy », dans *The Journal of the Siam Society*, Volume 35 (2), 1941.
- DEYDIER Henri, *Lokâpala, génies, totems et sorciers du Nord Laos*, Paris, Plon, 1954, 242 p.
- DODD, William Clifton, *The Tai Race : Elder Brother of the Chinese,* Cedar Rapids, Iowa, The Torch Press 1923
- DORE Amphay, « Les joutes mythiques entre l'aîné kassak et le puiné lao : contribution à l'étude de la fondation du Lane-Xang » dans *Péninsule*, n°1, 1980, pp. 47-72.
- DUNDES Alan (ed), *The Flood Myth*, Berkeley, Berkeley University Pres, 1988.
- EVANS Grant, « Secular Fundamentalism and Buddhism in Laos », dans Myung-Seok OH & Hyung-Jun KIM (éds) *Religion, Ethnicity, and Modernity in Southeast Asia*, Séoul, Seoul National University Press, GIAS Monograph Series 17, 1998.
- FOREST Alain, « Le processus traditionnel de légitimation du pouvoir royal dans les pays de bouddhisme theravâda », dans *Journal des Anthropologues*, n°104-105, 2006, pp. 165-189.
- FORMOSO Bernard, « La cosmologie des T'aï et l'empreinte du Bouddhisme » dans *Diogène* n°174, avril-juin 1996, pp. 53-71
- FORMOSO Bernard, « Les dieux du sol en Asie : de l'apprivoisement à l'inféodation », dans *Etudes Rurales* n°143-144, 1996, pp. 15-26.
- FORMOSO Bernard, « Du corps humain à l'espace humanisé : système de référence et représentation de l'espace dans deux villages du Nord-Est de la Thaïlande », dans *Etudes Rurales*, n°107-108, pp. 137-170.
- FORMOSO Bernard, « Alliance et séniorité, le cas des Lao du Nord-Est de la Thaïlande », dans *L'Homme* n°115, 1990, pp. 71-97.
- FORMOSO Bernard, « Le bun pha wet des Lao du Nord-Est de la Thaïlande », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* tome 79 n°2, 1992, pp. 233-260.
- GABAUDE Louis, *Les cetiyas de sable,* Paris, EFEO,
- GAINSBOROUGH Martin (éd), *On the borders of State power. Frontiers in the Greater Mekong Sub-region*, Londres, Routledge, 2009, 128 p.
- GARDS Richard, "Buddhist and political authority", in LASWELL and CLEVELAND (eds), *The ethics of power, Harper New York NY, 1962.*
- GESICK Lorraine (ed), *Centers, Symbols and Hierarchies. Essays on the Classical States of Southeast Asia*, New Haven, Yale University Southeast Asia Studies, Monograph Series n°26, 1983, 241 p.
- GOGOI Padmeswar, *The Tai and the Tai kingdoms,* Gauhaty University, 1968
- GOKHALE Balakrishna Govind, "Early Buddhist kingship" dans *The Journal of Asian Studies,* volume XXVI n°1, 1966, pp. 15-22.

- GRABOWSKY Volker & KHAMHUNG Senmany, *"*Traditional Lao Literature in the late Lan Xang period: the Case Study of Kap Muong Phuan*", dans Proceedings of the 8th International Conference on Thai Studies, Nakhon Phanom, 2002.*
- GRAY Christine, "Royal Words and their Unroyal Consequences", dans *Cultural Anthropology*, volume 7(4), 1992, pp. 448-463.
- HALL Kenneth & WHITMORE John (eds*), Explorations in Early Southeast Asian History, The Origins of Asian Statecraft,* Ann Arbor MI, Michigan Papers on South and Southeast Asia n°11, 1976
- HARRELL Stevan (éd), *Cultural encounters on China's ethnic frontiers,* Seattle, University of Washington Press, 1995.
- HAYASHI Yukio, *Practical Buddhism among the Thai-Lao*, Kyoto, Kyoto University Press, 2003, 450 p.
- HEINE-GELDERN (von) Robert , *Conceptions of State and kingship in Southeast Asia,* Data Paper 18, SEAP, Cornell University Press, Ithaca NY, 1956.
- HIGH Holly, "The Spirit of Community; Puta Belief and Communal Sentiments in Southern Laos", dans Andrew WALKER (éd) *Tai Lands and Thailand Community and State in Southeast Asia*, Honolulu, University of Hawwaii Press, 2009, pp. 89-112.
- HORSTMANN Alexander & REED Wadley, (eds), *Centering the Margin: Agency and Narrative in Southeast Asian Borderlands,* New York/Oxford, Berghahn, 2006.
- HUTHEESING Otome Klein, "How does a Tai Spirit come to be on a Lisu Home Altar. A Note on the Merger of Lowland and Highland Cosmologies", dans *Proceedings of the 4th International Conference on Thai Studies*, Kunming, 1990
- ISHII Yoneo, *Sangha, State and Society, Thai Buddhism in History*, Honolulu, The University of Hawaii Press, 1986.
- ISHII Yoneo, *The Changing Self Image of Southeast Asian Society During the 19th and 20th Centuries*, Tokyo, Toyo Bunko Research Library 10, 2009.
- JACKSON Peter, « Royal Spirits, Chinese Gods, and Magic Monks : Thailand's Boom-time Religions of Prosperity », dans *Southeast Asian Research*, volume 7 (3), 1999, pp. 245-320.
- JACKSON Peter, « Re-interpreting the Thraipum Phra Ruang : Political Functions of Buddhist Symbolism in Conemporary Thailand », dans Trevor LING (ed), *Buddhist Trends in Southeast Asia*, Singapour, ISEAS, 1993, pp. 64-100.
- JAISER Gerhard, *Thai Mural Painting*, Bangkok, White Lotus, 2010, volume 1 158 p., volume 2 114 p
- KATO Kumiko, « Power Division Model of Muang polity of Tai-Lue », dans *Proceedings of the 4th International Conference on Thai Studies*, Volume 3, Kunming, 1990, pp. 364-371

- KEYES Charles, “Who are the Tai? Reflections on the Invention of Identities”, dans Lola ROMANUCCI-ROSS & George DE VOS, *Ethnic Identity: Creation, Conflict, and Accomodation,* Walnut Creek CA, AltaMira Press, 1995.
- KEYES Charles, “Kin Groups in a Thai-Lao Community”, dans G.W. SKINNER & Anthony Thomas KIRSCH (eds) *Change and Persistence in Thai Society: Essays in Honor of Lauriston Sharp,* Ithaca, Cornell University Press, 1975.
- KEYES Charles, *The Golden Peninsula,* Honolulu, 1977, University of Hawaii Press, 370 p.
- KEYES Charles, “Contested Visions of Community in East and Southeast Asia”, dans Charles KEYES, Helen HARDACRE, & Laurel KENDALL (eds), *Asian Visions of authority: Religion and the Modern States of East and Southeast Asia*, Honolulu, University of Hawaii press, 1994, pp. 1-16.
- KIRSCH Thomas, *Feasting and Social Oscillation: a Working Paper on Religion and Society in Upland Southeast Asia*, Ithaca, 1973, Cornell University Press, 49 p.
- KIRSCH Thomas, “Cosmology and Ecology as Factors in Interpreting Early Thai Social Organization”, dans *Journal of Southeast Asian Studies*, volume 15(2), 1984, pp. 253-265.
- KIRSCH Thomas, “Complexity in the Thai Religious System. An Interpretation”, dans, *The Journal of Asian Studies*, volume 36(2), 1977, pp. 241-266.
- KITSIRI Malalgoda, “Millenialism in Relation to Buddhism” dans *Comparative Studies of Society and History*, volume 12 (4), 1970, pp. 424-441.
- KORET Peter, “Books of Search: the Invention of Traditional Lao Literature as a Subject of Study” dans *Grant EVANS, (ed) Laos: Culture and Society*, Chiengmaï, Silkworm Books, 1999, pp. 226-257.
- KORET Peter, “Convention and Creativity in Traditional Lao Literature”, dans David Smyth (ed), *The Canon in Southeast Asian Literature*, Richmond, Surrey, Curzon Press, 2000, pp. 210-214
- KRICAK, *The royal tradition of Lan Sang,* Bangkok, 1936.
- KULKE Hermann, *Kings and Cults. State Formation and Legitimation in India and Southeast Asia*, New Delhi, Manohar, 1978, 385 p.
- LAFONT Pierre-Bernard, “Inventaire des manuscrits des pagodes du Laos”, dans *Bulletin de l’Ecole Française d’Extrême-Orient*, 1965
- LAFONT Pierre-Bernard, “Génies, anges et demons en Asie du Sud-Est”, dans Collectif, *Génies, anges et démons*, Paris, Le Seuil, Sources Orientales, 1972, pp.
- LAFONT Pierre-Bernard, “Notes sur les familles patronymiques Thaï Noires de Son La et de Nghia Lo”, dans *Anthropos*, volume 50, 1955, pp. 798-809.
- LAFONT Pierre-Bernard, “Religion et pouvoir dans les principautés tay du Nord-Idochine”, dans Alain Forest et Léon Vandermersch (éd) *Cultes populaires et sociétés asiatiques*, Paris, L’Harmattan, 1991

- LAFONT Pierre-Bernard, "Le That de Muong Sing", dans *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises*, tome XXXII-1,
- LEACH Edmund, "The Frontiers of Burma", dans *Comparative Studies in Society and History*, volume 3(1), 1960-1961, pp. 49-68.
- LEFFERTS Leedom & CATE Sandra, *Buddhist Storytelling in Thailand and Laos, The Vessantara Jataka Scroll at the Asian Civilsations Museum*, 2012, Singapour, Asian Civilisations Museum, 163 p.
- LEFFERTS Leedom, "Village as Stage: Imaginative Space and Time in Rural Norteast Thai lives", dans *The Journal of the Siam Society*, volume 92, 2004, pp. 129-144.
- LEFFERTS Leedom, "Theravada Buddhism and Political Engagement among the Thai-Lao of Northeast Thailand: the Bun Phravet Ceremony", papier présenté à la reunion annuelle de *l'Association of Asian Studies*, Honolulu, 2011.
- LEMOINE Jacques, "Féodalité taï chez les Lü des Sipsong Panna et des Taï blancs, noirs et rouges du Nord-Ouest du Viet Nam", dans *Péninsule n°35*, 1997, pp. 171-218.
- LEMOINE Jacques, "Panorama des auteurs français sur les Taï du Viet Nam occidental et leurs prolongements au Laos*",* dans *Péninsule n°34*, 1997, pp. 39-80.
- LEMOINE Jacques, "Systèmes politiques des marches du monde chinois", dans *Péninsule* n°35, 1997, pp. 3-23.
- LEMOINE Jacques, "Mythes d'origine, mythes d'identification", dans *L'Homme*, n°27 (1), 1987, pp. 58-85.
- LEMOINE Jacques & FORMOSO Bernard (éds), *Boudhas, Nagas et lieux de Mémoire en R.D.P Lao. Essais à la mémoire de Charles Archaimbault*, Bangkok, OI Publishing, 2014, 385 p.
- LING Trevor, *Buddhism, Imperialism, and War*, Londres, Alle & Unwin, 1979, 163 p.
- LINGAT Robert, *Royautés bouddhiques*, Paris, EHESS, 1989.
- LORRILLARD Michel, "Sceaux et autres symboles de l'autorité dans l'espace lao ancien", dans *Péninsule n°71*, 2015, pp. 7-34.
- MANIVANNA Kéo, "Aspects socio-économiques du Laos medieval", dans Maurice GODELIER (éd) *Sur le mode de production asiatique*, Paris CERM Editios Sociales, 1969, pp.
- MEKARATANA Vilailak, "King Lithai's use of Bodhisatva: an Acquisition for an Absolute Power", dans *Proceedings of the Fourth International Conference on Thai Studies*, volume 3, Kunming, 1990, pp. 476-479.
- MIZUNO Koichi, "Multihouse Compounds in Northeastern Thailand", dans *Asian Survey*, volume 8 (10), 1968, pp. 842-852.
- MIZUNO Koichi, *Social System of Don Daeng Village: a Community Study in Northeast Thailand*, Kyoto, Kyoto University Discussion Papers n° 12-21, 1971.

- MOERMAN Michael, "Ethnic Identification in a Complex Civilization: Who are the Lue?", dans *American Anthropologist*, volume 67(2), 1965, pp.1215-1230.
- MOGENET Luc, "Notes sur la conception de l'espace à Louang Prabang", dans *Bulletin des Amis du Royaume Lao*, n°7-8, 1972, pp. 166-196.
- MUNIER Christophe, *Sacred Rocks and Buddhist Caves in Thailand*, Bangkok, White Lotus, 1998, 266 p.
- MUS Paul, *Barabudur Esquisse d'une Histoire du Bouddhisme fondée sur la critique archéologique des textes*, Hanoï, IDEO, 1935. Réédité par Arma Artis, Paris, 1990, 810 p.
- MUS Paul, « Thousand-armed kannon : a mystery or a problem » dans *Journal of Indian and Buddhist Studies*, Tokyo, 1964, pp. 1-33.
- MUS Paul, « Cultes indiens et indigènes au Champa », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, volume 33(1), 1934, pp. 367-410
- NEPOTE Jacques, « Louang Phrabang, d'une position géopolitique articulatoire à un urbanisme microcosmique » dans *Péninsule* n°34, 1997, pp. 131-154.
- NEPOTE Jacques, « Mythes de fondation et fonctionnement de l'ordre social dans la vallée basse du Mékong accompagnée de considérations sur l'indianisation », dans *Péninsule* n°38, 1999, pp. 35-67.
- NGAOSIVATHANA Mayoury & Pheuyphanh, *The Enduring Sacred Landscape of the Naga*, Chiengmaï, Mekong Press, 2009, 96 p.
- NGUYEN THE Anh, « Etablissement par le Viêt Nam de sa frontière dans les confins occidentaux », dans LAFONT (éd). , *Les frontières du Viêt Nam*, Paris, L'Harmattan, 1989, pp. 185-193.
- NIMMANAHAEMINDA Kraisri, « Put vegetables into baskets and people into towns », dans Lucien HANKS, Jane HANKS & Lauriston SHARP (eds), *Ethnographic Notes on Northern Thailand*, Ithaca, Cornell University Press, 1965, pp. 6-9
- O'CONNOR Richard, « Tai in Tai Context : the Impact of a Ruling Center », dans *Crossroads*, volume 5(1), 1990, pp. 1-21.
- PAPET Jean-François, « La notion de mü:ang chez les Thaï et les Lao », dans *Péninsule n°35 (2)*, 1997, pp. 219-222.
- PELTIER Anatole, *Le Syvsvat*, Paris, EFEO, 1971. 191 p.
- PELTIER Anatole, « Le roman classique lao », dans *Péninsule n°11-12 et 15-16*, 1985-1986.
- PELTIER Anatole, *Le roman classique lao*, Paris, EFEO, 1988. 674 p.
- PELTIER Anatole, « Les littératures lao du Lan Na, du Lan Xang, de Kengtung et des Sipsong Panna », dans *Péninsule n°21*, 1990, pp.
- PETERS Heather, « Buddhism and Ethnicity among the Tai Lue of Sipsongpanna », dans *Proceedings of the International Conference on Thai Studies*, Kunming, Volume 3, 1990, pp. 339-352.

- PITIPHAT Sumitr, « The Religion and Beliefs of the Black Thai and a Note on the Study of Cultural Origins », dans *The Journal of the Siam Society*, volume 68, 1980, pp. 29-38.
- PLACZEK James, « Phi miang, Black Thai Symbols of State and Leadership », dans *Proceedings of the International Conference on Thai Studies*, Kunming, Volume 3, 1990, pp. 48-68.
- POLSON Ivan, « Knowing your Place, the Cognitive Geography of the Mural Stories », à paraître
- PREMCHIT Sommai & SWEARER Donald, « A Translation of Tamnan Mulasasana Wat Pa Daeng : the Chronicle of the Founding of Buddhism of the Wat Pa Daeng Tradition », dans *The Journal of the Siam Society*, 1972, pp. 1-20.
- PRUESS James, *The That Phanom Chronicle : a Shrine History and its Interpretation*, Ithaca, Cornell University Data Paper n°104, 1976
- PRUESS James « Merit-seeking in Public ; Buddhist Pilgrimage in Northeastern Thailand », dans *The Journal of the Siam Society*, volume 64, part 1, 1976, pp. 169-206.
- QUACH-LANGLET Tâm, « La perception des frontières entre le Laos et le Viêt Nam à travers quelques cartes vietnamiennes et occidentales », in LAFONT (éd), *Les frontières du Viêt Nam*, L'Harmattan, Paris, 1989, pp. 25-63.
- RAENDCHEN Jana, « The Origins of the Lao, Myths and Legends », dans *Tai Culture*, Volume VII n°2, Seacom Edition Berlin, décembre 2002, pp. 135-159.
- RAJADHON Anuman, « The Phi », dans *The Journal of the Siam Society* n°41, 1954, pp.153-178.
- RAQUEZ Alfred. *Pages laotiennes*, Hanoï, Schneider, 1902, 537 p.
- REID Anthony, *Slavery, Bondage, and Dependency in Southeast Asia*, New York, 1983, St Martins
- RENARD Ronald, « Tai Lü Self, House, Village and Moeng », dans *Crossroad*s, volume 5(1), 1990, pp. 43-58.
- REYNOLDS Craig, « Buddhist Cosmography in Thai History, with Special Reference to Nineteenth Century Cultural Change », dans *The Journal of Asian Studies* volume 35 n°2, 1976, pp. 203-220.
- REYNOLDS Frank, *Three worlds according to king Ruang*, Berkeley CA, 1982
- RHUM Michael, *The ancestral lords: gender, descent, and Spirits in a Northern Thai Village*, DeKalb, Northern Illinois University, 1994, 202 p.
- RHUM Michael, "The Cosmology of Power in Lanna", dans *The Journal of the Siam Society*, volume 75, 1987, pp. 91-107.
- ROBERT R., *Note sur les Tay Deng de Lang Chanh*, Hanoï, IDEO, 1941. 182 p.
- ROUX Henri, "Quelques minorités ethniques du nord de l'Indochine", dans *France-Asie*, n°, 1954,

- RUSSEL S. D. (ed), *Ritual, Power and Economy: Upland-Lowland Contrast in Mainland Southeast Asia*, De Kalb IL, Northern Illinois University Press, Center for Southeast Asian Studies occasional paper n°14, 1989
- SAHAI Sachchidanand, "Indochinese geography as described in the Phra Lak Phra Lam: a Laotian version of the Ramayana", dans IYENGAR Srinivasa (ed) *Asian Variations in Ramayana*, New Delhi, Sahitya Akademi, 1983.
- SAHAI Sachchidanand, *The Rama Jataka in Laos: a study of the Phra Lak Phra Lam*, 2 vol, New Delhi, B.R. Publishing Corporation, 1996.
- SCOTT James, *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*, Paris, Le Seuil, 2013, 529 p.
- SCOTT James, *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven, Yale University Press, 1985.
- SILVESTRE, « Les Thai Blancs de Phong-Tho », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême Orient* tome XVIII n°4, 1918, pp. 1-56.
- SIMATRANG Sone, Symbolism and Development of the Triworld and Universe Paintings with Respectto Theravada Buddhism Conceptas Shown on thai Wall mural Paintings », dans *Proceedings of the Fourth International Conference on Thai Studies*, volume 3, Kunming, 1990, pp. 458-475
- SMITH Bardwell, *Religion and legitimation of power in Thailand, Laos, and Burma*, Chambersburg PA , Anima Books, 1978, 231 p.
- SNODGRASS Adrian, *The Symbolism of the Stupa*, Ithaca, Cornell University Press, 1985.
- SPANGEMÄCHER Anne, "Les systèmes politiques des Plang dans le context de la société féodale Taï aux Sipsong Panna (Chine du Sud-Ouest), dans *Péninsule* n°35, 1997, pp. 117-131.
- STEWART T. C., *The city as an image of man*, Londres, Latimer Press, 1970
- STUART-FOX Martin, *Naga Cities of the Mekong*, Singapour, Media Masters, 2006, 128 p.
- SUKSAMRAN Somboon, "Buddhism, Political Authority, and Legitimacy in Thailand and Cambodia", dans Trevor LING (ed), *Buddhist Trends in Southeast Asia*, Singapour, ISEAS, 1993, pp. 101-153.
- TAILLARD Christian, *Le Laos, stratégie d'un Etat-tampon*, Montpellier 1989, Reclus, 200 p.
- TAILLARD Christian, « Les régimes politiques passent…Les échelles d'organisation de l'espace demeurent. Essai sur l'héritage des systèmes politiques Tai au Laos », dans Jacqueline MATRAS et Christian TAILLARD (éd) *Habitations et Habitats d'Asie du Sud-Est continentale : pratiques et représentations de l'espace*, Paris, 1992, L'Harmattan, pp. 305-342.
- TAILLARD Christian, «Le village lao de la région de Vientiane : le pouvoir local face au pouvoir étatique », dans *L'Homme*, 1977, pp.21-100.

- TAMBIAH Stanley, *World Conqueror & World renouncer, a Study of Buddhism and Polity in Thailand against a Historical Background*, Londres, Cambridge University Press, 1976, 557 p.
- TAMBIAH Stanley, "The Buddhist Conception of Kingship and its Historical Manifestations: a Reply to Spiro", *Journal of Asian Studies*, n°37(4), 1978, pp. 801-809.
- TAMBIAH Stanley, *Buddhism and the Spirit Cults in North-East Thailand*, Cambridge, 1970, Cambridge University Press, 388 p.
- TAMBIAH Stanley, "Animals are Good to Think and Good to Prohibit", dans *Culture, Thought, and Social Action*, Cambridge, 1985, Harvard University Press, pp. 169-211.
- TAMBIAH Stanley, "The Galactic Polity in Southeast Asia", dans *Culture, Thought and Social Action*, Volume 65, 1985.
- TANABE Shigeharu, "Spirits and Ideological Discourse: the Tai Lü Guardian Cults in Yunnan", dans *Sojourn*, n°3(1), 1988, pp. 1-25.
- TANNENBAUM Nicola & KAMMERER Cornelia (eds), *Founders' Cults in Southeast Asia : Ancestors, Polity, Identity*, New Haven CT, Monograph 52, Yale University Southeast Asia Program, 2003
- TANNENBAUM Nicola, "Households and Villages. The Political-Ritual Structure of Tai Communities", dans *Ethnology*, volume 31(3), 1992, pp. 259-275.
- TAYLOR J., *Forest Monks and the Nation-State: an Anthropological and Historical Study in Northeastern Thailand*, Singapour, ISEAS, 1993.
- TAYLOR J. "Social Activism and Resistance on the Thai Frontier: the Case of Phra Prajak Khuttajitto", dans *Bulletin of Concerned Asian Scholars*, volume 25 (2), 1993.
- TERWIEL Barend Jan, "The Rotating Naga: a Comparative Study of an Excerpt from the Oldest Tai Literature", dans *Asie du Sud-Est et Monde Insulindien (ASEMI)* n°26, 1985, pp. 221-245.
- TERWIEL Barend Jan, "The Origin and Meaning of the Thai City Pillar", dans *The Journal of the Siam Society*, volume 66 (1), 1978, pp. 159-171.
- TERWIEL Barend Jan, "Formal Structure and Informal Rules: an Historical Perspective on Hierarchy, Bondage, and the Patron-client Relationship", dans Han ten BRUMMELHUIS & Jeremy KEMP *Strategies and Structures in Thaoi Society*, Amstrdam, Universiteit van Amsterdam, 1984.
- TOSSA Wajuppa, Phadaeng *Nang Ai, a Translation of a Thai-Isan Folk Epic In Verse*, Lewisburg, Bucknell University Press, 1990, 174 p.
- TOSSA Wajuppa, Phya Khankhaak, the Toad Kin; *A Translation of an Isan Fertility Myth into English Verse*, Lewisburg, Bucknell University Pres, 1996, 164 p.
- TUCCI Giuseppe, *Théorie et pratique du mandala*, Paris, Fayard, 1971, 152 p.

- TURTON Andrew, "Matrilineal Descent Groups and Spirit Cults of the Thai-Yuan in Northern Thailand" dans *The Journal of the Siam Society*, n°60 (2), 1972, pp. 217-256.
- TURTON Andrew, "Architectural and Political Space in Thailand", dans G. MILNER (ed), *Natural Symbols in Southeast Asia*, Londres, SOAS, 1978.
- TURTON Andrew & CHITAKASEM Manas, *Thai Constructions of Knowledge*, Londres, SOAS, 1991.
- VAN ESTERIK Penny, "Interpreting a Cosmology: Guardian Spirits in Thai Buddhism", dans *Anthropos* n°77(1), 1982, pp. 1-15.
- VANDERGEEST Peter & PELUSO Nancy, "Territorialization and State Power in Thailand", dans *Theory and Society*, volume 24, 1995, pp. 385-426.
- WADE Geoff, "The Southern Chines Borders in History" dans Grant EVANS, Christopher HUTTON & KUAH Khun Eng, *Where China Meets Southeast Asia, Social & Cultural Changes in the Border Regions*, Copenhague, NIAS Press, 2000, pp. 28-50.
- WATERSON Roxana, *The Living House, an Anthroplogy of Architecture in Southeast Asia*, Oxford, 1990, Oxford University Press
- WIJEYEWARDENE Gehan, "The Still Point and the turning World: toward the Structure of Northern Thai Religion", dans *Mankind*, volume 7, 1970, pp. 247-255.
- WIJEYEWARDENE Gehan, "The Anthropology of Borders: a Brief Summary", dans *Proceedings of the Fourth International Conference on Thai Studies*, Kunming, volume 3,1990, pp. 430-434.
- WILSON Constance, "The Holy Man in the History of Thailand and Laos", dans *Journal of Southeast Asian Studies*, volume 28 (2), pp. 345-364.
- WINICHAKUL Thongchai, *Siam mapped, Geo-Body of a Nation*, Chiengmaï, Silkworm Books, 1994, 228 p.
- WOLTERS Oliver William, *History, Culture and Region in Southeast Asian Perspectives*, SEAP, Ithaca NY, Cornell University Press, 1999, 272 p.
- WONGTHES Pranee, "The Jataka Stories and Lao-Puan Worldview" dans *Asian Folklore Studies*, Tokyo, 1989, pp. 21-30.
- WOODSIDE Alexander, *Vietnam and the Chinese Model*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1988, 358 p.,
- ZAGO Marcello, *Rites et cérémonies en milieu bouddhiste lao*, Rome, Universita Gregoriana Editrice, 1972
- ZHEN Peng, "On the Dai Suzerain Law of Xishuangbanna", dans *Proceedings of the Fourth International Conference of Thai Studies*, volume 3, Kunming, 1990, pp. 372-381.


a.2. Le monde austro-asiatique

- CHAMBERLAIN James, « The Origin of the Sek. Implications for Tai and Vietnamese History », dans *Journal of the Siam Society,* volume 86 n° 1-2, 1998, pp. 27-48
- EVRARD Olivier, "Interethnic Systems and Localized Identities: the Khmu Subgroups (Tmoy) in North-West Laos", dans Mandy SADAN & François ROBINNE François, *Changing or exchanging? Dynamics of transformation among the highlanders of Southeast Asia*, Leiden, Brill, 2007, pp. 127-159.
- EVRARD Olivier, *Chronique des cendres; anthropologie des sociétés Khmou et dynamiques inter-ethniques au Nord-Laos*, Paris, Editions de l'IRD, 2006, 430 p.
- FERLUS Michel, « La cosmogonie selon la tradition Khmou », dans Jacqueline THOMAS & Lucien BERNOT, *Langues et Techniques, Nature et Société, tome 1, l'approche linguistique,* Paris, Klinckiek, 1972, pp. 277-282.
- FERLUS Michel, « Un mythe Khamou : l'origine des baguettes divinatoires », dans Michel COYAUD (éd), dans *Documents du Lacito,* Paris, 1976, Sélaf , pp. 24-31.
- GOUDINEAU Yves, "Sociétés austro-asiatiques et monde bouddhique" *Séminaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes*, séance du 31 mai 2000.
- KANIA Raymond & HATUWONG KANIA Siriphan, "The So People, Northeastern Thailand" , dans *The Journal of the Siam Society,* volume 67 1ère partie, 1979, pp. 74-110
- LEBAR Frank et alia, *Ethnic Groups of Mainland Southeast Asia*, New Haven, HRAF, 1964
- LEBAR Frank, *Ethnographic Notes on the Khamu*, Vientiane, USAID, 1965.
- LINDELL Kristina, SWANN J-Ö, TAYANIN Damrong, "The Flood. Three Northern Kammu Versions of Story of the Creation", dans *Acta Orientalia* n°37, 1976, pp.183-200.
- PROSCHAN Frank, « People of the Gourd : Imagined Ethnicities in Highland Southeast Asia », dans *The Journal of Asia Studies* volume 60 n°4, 2001
- PROSCHAN Frank, « Cheuang in Khmu Folklore, History and Memory », dans Sunit PITIPHAT, *Proceedings of the First International Conference on the Literary, Historical and Cultural Aspects of Thao Hung Thao Cheuang*, Bangkok, Thammasat Thai Khadi Research Institute, 1998
- PROSCHAN Frank, « We are all Kmhmu. Just the Same : Ethnonyms, Ethnic Identiti and Ethnic Groups », dans *American Ethnologist* volume 34(1), 1997, pp. 91-113.
- ROUX Henri & TRẦN Văn Chu, « Les Tsa-Khmu », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient,* tome XXVII, 1927, pp. 169-222
- VAIL Peter, « Thailand's Khmer as Invisible Minority : Language, Ethnicity and Cultural Politics in North-Eastern Thailand », dans *Asian Ethnicity*, volume 8 (2), 2007, pp. 111-130.
- WALL Barbara, *Les Nya Heun*, Vientiane, Editions Vithagna

a.3. Le monde tibéto-birman


- BOUTE Vanina, "An ethnohistory of Highland Societies in Laos", *The Journal of Lao Studies, Special issue 2, 2015, pp. 54-76.*
- BOUTE Vanina, "Une double légitimation du pouvoir aux marches du Royaume de Luang Prabang", dans *Péninsule n° 71, 2015, pp. 77-99*
- EVRARD Olivier, "L'intégration politique et culturelle des ethnies minoritaires au Nord-Laos: l'exemple des Phou Noï, dans *Péninsule* n°37, 1998, pp. 23-42.
- TOOKER Deborah, "Putting the Mandala in its Place: a Practice-based Approach to the Specialization of Power on the Southeast Asian Periphery: the Case of the Akha", dans *Journal of Asian Studies* volume 55 (2), mai 1996, pp. 323-358.
- TOOKER Deborah, "Some Continuities in the Communication of Hierarchy in Tai (Dai) and non-Tai (Akha/Hani) Groups, *Proceedings of the 4th International Conference of Thai Studies*, Volume 3, Kunming, 1990.
- TOOKER Deborah, "Asymmetric Alliance in a Non-Stratified Society: Mechanism of Egalitarianism among the Akha", présentation à la réunion annuelle de *l'American Anthropology Association*, Chicago, 1991.


a.4. Le monde miao-yao


- CALLENDER C.R., "Among the Yao", dans Laos News 12(3), 1915, pp. 80-85.
- JONSSON Hjorleifur, "Does the House Hold? History and the Shape of Mien (Yao) Society, *Ethnohistory*, volume 48(4), 2001, pp. 613-654.
- JONSSON Hjorleifur, "Moving House. Migration and the Place of Household on the Thai Periphery", dans *The Journal of the Siam Society*, volume 87, 1999, pp. 99-118.
- JONSSON Hjorleifur, "Yao Minority Identity and the Location of Difference on the South China Borderlands", dans *Ethnos: Journal of Anthropology*, volume 65, 2000, pp. 56-81.
- KANDRE Peter, "Autonomy and Integration of Social Systems: The Iu Mien Mountain Population and their Neighbors", dans Peter KUNDSTADTER (éd) *Southeast Asian Tribes, Minorities, and Nation*s, volume 2, Princeton, 1967, Princeton University Press, pp. 583-638.
- LEMOINE Jacques & CHIAO Chien, *The Yao of South China, Recent International Studies*, Paris, Pangu, 1991.
- MISCHUNG Roland, "Wild People at the Edge of Thai Society: Thai Conceptions versus Constructions of Space and History by Hmong and Karen", dans Volker GRABOWSKY (éd), *Southeast Asian Historiography; Unravelling the Myths*, Bangkok, River Books, 2011, pp. 84-99.

- MOERMAN Michael, "Chiangkham's Trade in the Old Days", dans George SKINNER & Thomas KIRSCH (eds), *Change and Persistence in Thai Society*, Ithaca, 1975, Cornell University Press.
- TAPP Nicholas, "Geomancy as an Aspect of Upland-Lowland Relationship", dans Glenn HENDRICKS (éd) *The Hmong in Transition*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1986


b) Histoires du Laos


- ARCHAIMBAULT Charles, « L'histoire de Campassak », dans *Journal Asiatique*, 1961, Société Asiatique, Paris, pp. 519-595
- ARCHAIMBAULT Charles, « Les annales du royaume de S'ieng Khwang », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient tome LIII fascicule 2*, 1967, Paris, pp. 557-673.
- ASKEW Marc, *Vientiane*
- AYME Georges, *Monographie du Vème territoire militaire*, Hanoï, IDEO, 1930.
- AYMONIER Etienne, *La société du Laos siamois*, L'Harmattan, Paris, 2003, 298 p.
- BAIRD Ian, « Millenarian Movements in Southern Laos and North Eastern Siam (Thailand) at the Turn of the Century : Reconsidering the Involvement of the Champassak Royal House », dans *South East Asia Research*, volume 21(2), 2013, pp. 257-279
- BLANCK P. « Le Tran Nigne à l'ouest du Tongkin », dans *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884, pp. 434-450.
- BOBO Capitaine, « Les habitants du Laos », dans *Revue Française de l'Etranger et des Colonies*, volume 23, 1898, pp. 505-516, 571-582, 725-733
- BOUROTTE Bernard, « Essai d'histoire des populations montagnardes du Sud-indochinois jusqu'à 1945 », dans *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises*, tome 30, 1955, pp 1-133.
- BOUTIN André, « Monographie de la province des Houa Phan », in *Bulletin des Amis du Laos* n°1, septembre 1937, Taupin, Hanoï, pp. 69-120
- BREAZEALE Kennon & SMUCKARN Snith, *The Phuan, a society in search of survival,* New Haven, Monograph Series n°31, Yale University Southeast Asia Studies, 1988
- BUI Quang Tung, "Chao Anou, roi de Vientiane, à travers les documents vietnamiens", dans *Bulletin de la Société d'Etudes Indochinoises*, tome XXIII, 1958, pp. 401-406.
- CHEVALIER Joseph, *Lettres du Tonkin et du Laos (1901-1903)*, Paris, L'Harmattan, 1995
- CHEYROU-LAGREZE Henri, *Esquisses laotiennes*, Rochefort, Imprimerie Robertine, 1921, 84 p.

- CHING Cheung Kua, *Collection of Extracts on Laos from Chinese Annals*, Vientiane, Institute of research and Culture (Ministry of information and Culture) 1997
- COHEN Paul T., "Lue across Borders: Pilgrinage and the Muang Sing Reliquary in Northern Laos", paper presented at the "*International Conference on South China and Mainland Southeast Asia: Cross Border Relations in the Post-socialist Age*", Hong Kong, 1996
- COURTET, "Esquisse commerciale du Laos inférieur", dans *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises de Saïgon*, 1890.
- DAMPRUN M., "Monographie de la province de Savannakhet (Laos français), dans *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises de Saïgon*, tome XLVII-1 (1904), pp. 19-71
- DELINEAU, "Cam-mon, Cam-keut", dans *Revue Indochinoise Illustrée*, tome 1-3, 1893, pp. 260-269.
- DEVILLERS Philippe, *Histoire du Laos*, Paris
- DEYDIER Henri, *Introduction à la connaissance du Laos*, Saïgon, 1942, IFOM, 145 p.
- EVANS Grant, *Lao royalty*, Chiengmaï, Silkworm Books, 2009, 430 p.
- EVANS Grant, *Laos: Culture and Society*, Chiengmaï, Silkworm Books, 1999,
- EVANS Grant, *A Short History of Laos, the Land In Between*, Sydney, Allen and Unwin, 2002
- FERLUS Michel, "Le récit Khamou de Chuang et ses implications historiques pour le Nord-Laos", dans *Asie du Sud-Est et Monde Insulindien (ASEMI)*, volume 10 n°2-4, pp. 327-365.
- FINOT Louis, "Recherches sur la littérature laotienne", dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, volume 17, n°5, 1917
- FORBES Andrew, "The struggle for hegemony in late nineteenth century Laos: the third military expedition to the North-East (1885-1887)", dans BULLER Ann (éd), *Proceedings of the International Conference on Thai Studies*, 1987, Canberra, The National Australian University, volume 3, part 1, pp. 81-88
- FORBES Andrew, "Red, Black, Yellow and Striped Banners: the Siamese Military Expedition to Laos and Sipsongchutai of 1884-1885", dans *The Journal of the Siam Society*, volume 76, 1988, pp. 134-144
- FORMOSO Bernard, "Les Isan", dans *Péninsule* n°29, 1994, pp. 53-98.
- FOROPON J., *La province des Hua-Phan (Laos)*, Hanoï, 1927, 48 p.
- GOSCHA Christopher & IVARSSON Soren (eds), *Contesting visions of Lao past*, Copenhague, NIAS Press, 2003, 326 p.
- GOSLING Betty, *Old Luang Prabang*,
- GOSSELIN Charles, *Le Laos et le protectorat français*, Paris, Perrin, 1900,
- GOUDINEAU Yves et LORRILLARD Michel, *Nouvelles Recherches sur le Laos*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient,

- GRABOWSKY Volker, "Lao and Khmer Perceptions of National Survival" dans Sri KUHNT-SAPTODEWO, Volker GRABOWSKY & Martin GROSSHEIM, *Nationalism and Cultural Revival in Southeast Asia: Perspectives from the Centre and the Region*, 1997, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, pp. 145-165
- GRABOWSKY Volker, "The Isan up to its Integration into the Siamese State" dans Volker GRABOWSKY (ed) *Regions and National Integration in Thailand*, 1892-1992, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 1995, pp. 107-129.
- GRABOWSKY Volker, "Introduction to the History of Müang Sing (Laos): the Fate of a Lü Principality", dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, volume 87, 1999, pp. 233-291.
- GROSSIN Pierre, *Notes sur l'histoire de la province de Cammon*, IDEO, Hanoï, 1933, 77 p.
- GUILLEMET E. et O'KELLY K., « En colonne dans le Haut-Laos », dans *Revue Indochinoise* 1916-1917
- GUTZLAFF Charles, *Journal of two Voyages along the Coast of China in 1831 & 1832*, New York, John Haven 1833
- GUTZLAFF Charles, *Journal of three Voyages along the Coast of China in 1831, 1832 & 1833*, Londres, Frederick Westley & A.H. Davis, 1834, 450 p.
- HEYWOOD Denise, *Ancient Luang Prabang*, Bangkok, River Books, 2006
- HIRSHFIELD Claire, « The Struggle for the Mekong Banks 1892-1896 », dans *Journal of Southeast Asian History*, volume 9 n°1, 1968, pp. 25-52.
- HOSHINO Tatsuo, *Pour une histoire médiévale du Moyen Mékong*, Bangkok, Duang Kamol, 1986,
- IVARSSON Soren, *Creating Laos: the Making of Lao Space between Indochina and Siam*, Copenhague, NIAS Press, 238 p.
- KIMURA Sokichi, *An Annotated Translation of Dai Nam Chinh Bien Liet Truyen So Tap, Nam Chong Truyen (Description of the Luang Prabang Kingdom)*, Illinois, Southeast Asia, volume 50, 1955, pp. 797-809.
- LACROZE Luc, "L'affaire de Muong Sing" dans *Bulletin de l'ANAI*, 1992, pp. 7-10.
- LACROZE Luc, *Monographie de deux provinces septentrionnales du Laos: Phongsaly et Houa Khong*, Metz, Les Cahiers de Péninsule, 1994, 134 p.
- LAFONT Pierre-Bernard, *Aperçu sur le Laos*, Vientiane, Alliance Française, 1959, 57 p.
- LEFEVRE-PONTALIS Pierre, "L'invasion Thaïe en Indo-Chine", dans *T'oung Pao*, n°8 (1), 1897, pp.53-78.
- LE BOULANGER Paul, *Histoire du Laos français*, Hanoï, IDEO, 1931, 381 p.
- LEMIRE Charles, *Le Laos annamite, régions des Tiem (Ai Lao) des Moï et des Pou-eun (Cammon et Tran-Ninh) restitués en 1893*, Paris, Challamel, 1894, 86 p.

- LEMIRE Charles, « Les frontières de l'Annam-Tonkin avec le Siam et la Birmanie », *Revue de l'Anjou*, volume 23(5-6), 1891, pp. 238-260
- LEMIRE Charles, « Le pays des pou-ens (Cammon et Tran Ninh), *Revue de l'Anjou*, 1894
- LORRILLARD Michel, "Quelques données relatives à l'historiographie lao", dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, volume 86, 1999, pp. 219-232.
- LORRILLARD Michel, "Sceaux et autres symbols de l'autorité dans l'espace lao ancien", dans *La double legitimation des pouvoirs en Asie du Sud-Est, Péninsule* n°71, 2015, 7-24.
- MALPUECH Urbain, *Historique de la province de Savannakhet*, Hanoï , IDEO, 26 p.
- MANICH M.L., *History of Laos, including the History of Lannathai Chiengmai*, Bangkok, Chalermnit, 1967, 337 p.
- MCCARTHY James, *An Englishman's Siamese Journal*,
- MEYER Roland, *Le Laos*, Exposition Coloniale Internationale de Paris 1931, Hanoï, IDEO, 1930,
- MONPEYRAT, « Monographie de la Province de Muong Son (territoire des Huas-Phans-Thang-Hoc), dans *Revue Coloniale*, volume 20, 1904, pp. 125-140 & volume 21 pp. 283-302.
- NGAOSIVATH Pheuyphanh, *Paths to conflagration* : *Fifty Years of Diplomacy and Warfare in Laos, Thailand and Vietnam*, Ithaca NY, Cornell Southeast Asia Program, 1998, 270 p.
- NGAOSIVATHANA Mayoury & BREAZEALE Kennon (eds), *Breaking new Ground in Lao History, Essays on the Seventh to the Twentieth Century*, Chiengmaï, Silkworm Books, 2002, 383 p.
- NGAOSIVATHN Pheuyphanh & Mayoury, « Lao Historiography and Historians. Case Study of the War Between Bangkok and the Lao in 1827 », dans *Journal of Southeast Asian Studies*, volume 20 n°1, 1989, pp. 55-69.
- NGAOSIVATHN Pheuyphanh & Mayoury, *Kith and Kin Politics : The Relationship Between Laos and Thailand*, Manille, Journal of Contemporary Asia Publishers, 1994.
- OSMOY (d'), « Xieng Khouang et le Tran Ninh », dans *Revue Indochinoise*, tome 21-2, 1914, pp. 195-208
- PALLEGOIX Jean-Baptiste, « Notice sur le Laos », dans *Bulletin de la Société de Géographie* 1836.
- PAVIE Auguste, *Mission Pavie, 1879-1895 : Etudes Diverses, Géographie et Voyages*, Paris, Ernest Leroux, 1901
- PAVIE Auguste, *Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam* (Mission Pavie-Etudes diverses-Tome II), Paris, Ernest Leroux, 1898.

- PAVIE Auguste, *Au pays des millions d'éléphants et du parasol blanc. A la conquête des cœurs*, Rennes, Terres de Brume Editions, 1995.
- PELACOT (de) Capitaine, « Le Tran Ninh historique », dans *Revue Indochinoise*, tome 4-32, pp. 569-580, tome 4-33, pp. 661-665, tome 4-34, pp. 755-767, 1906
- PEREIRA C., *Perspectives sur l'adminitration régionale et locale du Laos*, Vientiane, IRDA, 1962.
- PHINITH Saveng, *Contribution à l'histoire du Royaume de Luang Prabang*, Paris, EFEO
- PHINITH Saveng, « La frontière entre le Laos et le Vietnam (des origines à l'instauration du protectorat français) vue à travers les manuscrits lao », dans LAFONT (éd), *Les frontières du Viêt Nam*, Paris, L'Harmattan, 1989, pp. 194-203.
- PHINITH Saveng, SOUK-ALOUN Phou Ngeun et THOGNCHANH Vannida, *Histoire du pays lao, de la préhistoire à la république*, Paris, L'Harmattan, 1998
- PINABEL Père, « Notes sur quelques peuplades sauvages dépendant du Tongkin », dans *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, tome VII, 1884, pp. 417-433.
- RAQUEZ Alfred, « Au Laos », *Revue Indochinoise*, tome 3-18, 1905, pp. 1320-1332
- RAQUEZ Alfred, « Vers le Laos – les Sip Song Chau Thai », dans *Revue Indochinoise*, tome 3-16, 1905, pp. 1145-1171
- REID Anthony & MARR David, *Perceptions of the Past in Southeast Asia*, Singapour, Heinemann Educational Books, 1979
- REINACH (de) Lucien, *Le Laos*, Paris, Guilmoto, 1911
- REINACH (de) Lucien, *Le Laos*, Paris, A. Charles, 1901, deux volumes + 174 p.
- ROUX Henri, « Quelques minorités ethniques du Nord Indochine », dans *France-Asie* n°92-93, 1954, pp. 1-419.
- ROY Jules-Victor, *Les Francs-Comtois en Orient. Henri Mouhot, premier explorateur du Laos (1826-1861)*, Dôle, Vernier-Arcelin, 1884.
- SCHWEISGUTH P., *Un siècle d'histoire dans la péninsule indochinoise*, Hanoï, Taupin, 1944.
- STONE D., « Nationalism and the Lao Resistance », dans *Contemporary Southeast Asia*, volume 2 (3), 1980, pp. 250-281.
- STUART-FOX Martin, "On the Writing of Lao History: Continuities and Discontinuities", dans *Journal of Southeast Asian Studies*, volume 24 n°1, 1993, pp.106-121.
- STUART-FOX Martin, "The French in Laos, 1887-1945" dans *Modern Asian Studies*, volume 29 n°1, 1995, pp. 111-139.
- STUART-FOX Martin, *A History of Laos*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997

- STUART-FOX Martin, *The Lao Kingdom of Lan Xang: Rise and Decline*, Bangkok, White Lotus, 1998
- TOURNIER, *Notice sur le Laos français*, Paris, Schneider, 1900
- TRAN Van Quy, "The Quy Hop Archive: Vietnamese-Lao Relations Reflected in Border-Post Documents Dating from 1619 to 1880", dans Mayoury NGAOSIVATHANA & Kennon BREAZEALE (eds), *Breaking new Ground in Lao History*, Chiengmaï, Silkworm Books, 2002, pp. 239-260.
- VICKERY Michael, "Review of Mayoury and Pheuyphanh Ngaosivathn, Chao Anu 1767-1829" dans *Journal of Southeast Asian Studies*, volume 21 n°2, 1990, pp. 441-445.
- VIRAVONG Maha Sila, *History of Laos*, JPRS, New York NY, 1959, 147 p.
- WILSON Constance (Ed). *The Middle Mekong river Basin, studies in Tai history and culture*, Northern Illinois University Press, DeKalb IL, 2009, 412 p.
- WILSON Constance, "The History of the Holy Man in Thailand and Laos", dans *Journal of Southeast Asian Studies*, volume 28 (2), 1997, pp. 345-364.
- WHITMORE John, "The Thai-Vietnamese struggle for Laos in the nineteenth century", dans ADAMS Nina (ed), *Laos war and revolution*, Harper Colophon Books, New York, 1970, pp.53-66.
- WYATT David, "Siam and Laos 1767-1827", dans *Journal of Southeast Asian History*, volume 4 n°2, 1963, pp 13-32.
- YANG Baoyun, "Présentation concise des résultats de la recherche sur le Laos en Chine", dans *Péninsule* n°27, 1993, pp. 93-104.


c) Histoires du Siam


- AMORAWONGWICHIT (Mom), *Phongsawadan huamuong monthon Isan (Chronique des muong du nord-est)*, Bangkok, Khurusapha, Collection des chroniques, volume 3, pp. 184-395
- BAKER Chris & PHONGPAICHIT Pasuk, *A History of Thailand*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005
- BARME Scot, *Luang Wichit Wathakan and the Creation of a Thai Identity*, Singapour, Institute of Southeast Asian Studies, 1993, 212 p.
- BOWRING John, *The Kingdom and People of Siam*, 2 volumes
- BROWN Marvin, *From Ancient Thai to Modern Dialects*, Bangkok, Social Science Association Press of Thailand, 1965.
- BUNNAG Tej, *The Provincial Administration of Siam, 1892-1915*, Kuala Lumput, Oxford University Press, 1977.
- CHATTHIP Nartuspha, "The ideology of Holy Men revolts in Northeast Thailand", dans TURTON Andrew & TANABE Shigeharu (eds), *History and Peasant consciousness in South East Asia*, Senri Ethnological Studies 13, Osaka, National Museum of Ethnology, 1984, pp. 111-134.

- COHEN Paul T. “Buddhism unshackled: the Yuan “Holy Man” Tradition and the Nation State in the Tai World” dans *Journal of Southeast Asian Studies*, volume 32 n°2, 2001, pp. 227-247
- CURTIS Lilian, *The Laos of North Siam*, Philadelphia, The Westminster Press, 1903
- DUKE Pensri, *Les relations entre la France et la Thaïlande (Siam) au XIXe siècle d’après les archives des Affaires Etrangères*, Bangkok, Chalermnit, 1962, 328 p.
- FEENY David, « The Political Economy of Regional Inequality in Developing Economies : the Northeast of Thailand 1800-2000 », dans *Crossroads* volume 17 (1), 2003, pp. 29-59. et *Fourth International Conference on Thai Studies, Kunming, China,* May, 1990
- FLOOD Chadin, *The Dynastic Chronicles. Bangkok Era. Fourth Reign B.E. 2494-2511*, Tokyo, The Centre for East Asian Cultural Studies, 1965 (5 volumes)
- GRABOWSKY Volker, « Forced resettlements campaigns in Northern Thailand during the early Bangkok period” in *Journal of the Siam Society, Volume 87 parts 1 & 2*, Bangkok, 1999, pp. 45-86.
- GRABOWSKY Volker (ed), *Regions and National Integration in Thailand 1892-1992*, Wiesbaden, Harrassoitz Verlag, 1995,
- GRABOWSKY Volker, “Ethnicity and Ethnic Conflicts in Old Siam”, dans *Tai Culture*, volume 23, Seacom Edition Berlin, 2013, pp. 7-25.
- GRABOWSKY Volker, “The Thai Census of 1904: Translation and Analysis”, dans *The Journal of the Siam Society*, volume 84 part 1, 1996, pp. 49-86.
- GRISWOLD Alexander Brown, “King Mongkut in perspective”, dans *The Journal of the Siam Society*, volume XLV, 1957, pp.
- HANKS Lucien Mason “Merit and Power in the Thai social order”, dans *American Anthropologist*, volume LXIV, 1962, pp. 1247-1259.
- HONG Lysa, *Thailand in the Nineteenth Century*, Singapour, Institute of Southeast Asian Studies, 1984,
- INGRAM James, *Economic Change in Thailand 1850-1970*, Stanford, Stanford University Press, 1971.
- ISHII Yoneo, “A Note on Buddhist Millenarian Revolts in Northeastern Siam”, dans *Journal of Southeast Asian Studies* volume 6 n°2, 1975, pp. 121-126
- JACQ-HERGOULAC’H M, *Etude historique et critique du livre de Simon de La Loubère “Du Royaume de Siam”*, Paris, Edition Recherches sur les civilisations, 1987
- KASETSIRI Charnvit, “Thai Historiography from Ancient Times to the Modern Period”, dans Anthony REID & David MARR, *Perceptions of the Past in Southeast Asia*, Singapour, Heinemann Educational Books, 1979, pp. 156-170.
- KENNEDY Victor, « An Indigenous Early Nineteenth Century Map of Central and Eastern Thailand », dans *In Memoriam Phya Anuman Rajadhon*, Bangkok, The Siam Society, 1970, pp. 315-348

- KEYES Charles, *Isan: regionalism in Northeastern Thailand*, Data paper 65, Southeast Asia Program, Cornell University, Ithaca NY, 1967, 86 p.
- KEYES Charles, "Millennialism, Theravada Buddhism and Thai Society" dans *The Journal of Asian Studies*, volume 36 n°2, 1977, pp. 282-303.
- KEYES Charles, "Buddhism and National Integration in Thailand", dans *Journal of Asian Studies*, n°30(3), 1971.
- KEYES Charles, "Thailand, Laos and the Thai Northeastern Problem", dans *Australia's Neighbours*, volume 4 (17), 1964, pp. 1-4.
- KEYES Charles, "Ethnic Identity and Loyalty of Villagers of Northeasten Thailand", *Asian Survey*, volume 6 (7), 1966, pp. 362-369.
- KEYES Charles, "Domain, Kinship, and Political Control on the khorat Plateau", Seattle, 1971, mimeo.
- KEYES Charles, "The Northeastern Thai Village: Stable Order and Changing World", dans *The Journal of the Siam Society*, volume 63, part 1, 1975, pp. 177-207.
- KEYES Charles, "In Search of Land: Village Formation in the Central Chi River Valley, Northeastern Thailand", dans *Contributions to Asian Studies*, volume 9, 1976, pp. 45-63.
- KEYES Charles, "Introduction", dans Charles KEYEs (éd), *Peasant Strategies in Asian Societies: Perspective on Moral and Rational Economic Approaches*, *Journal of Asian Studies*, vol 42 (3), 1983, pp. 753-768.
- KEYES Charles, "Economic Action and Buddhist Morality in a Thai Village", dans *Peasant Strategies in Asian Societies: Perspective on Moral and Rational Economic Approaches*, *Journal of Asian Studies*, vol 42 (3), 1983, pp. 851-868.
- KEYES Charles, "National Heroine or Local Spirit? The Struggle over Memory in the case of Thao Suranari of Nakhon Ratchasima", dans *Cultural Crisis and Social Memory: Modernity and Identity in Thailand and Laos*, Richmond, Routledge Curzon, 2002, pp. 113-136.
- KEYES Charles, "Opening Reflections: Northeastern Thai Ethnoregionalism Updates", dans Philip HIRSCH ² Nicholas TAPP (eds), *Tracks and TracesThailand and the Work of Andrew Turton*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2010.
- KIRSCH Thomas, "Development and Mobility among the Phu Thai of North East Thailand", dans *Asian Survey* volume 6, 1966, pp. 370-378.
- KLAUSNER William, *Reflections: One Year in an Isaan Village circa 1955*, extrait de ses "collected writings", Bangkok, Siam Reflections Publications Co, 2000.
- LONDON Bruce, "Is the Primate City Parasitic? The Regional Implications of Decision-making in Thailand", dans *Journal of Developing Areas*, octobre 1977, pp. 49-67

- LONDON Bruce, “Internal Colonialism in Thailand: Primate City Parasitism reconsidered”, dans *Urban Affairs Quarterly*, volume 14 (4), 1979, pp. 485-514.
- LUNET DE LAJONQUIERE Eugène, “Le Laos Siamois”, dans *Bulletin du Comité de l’Asie Française*, Paris, tome 7 n°6, 1907, pp. 268-294.
- MAGDE Charles, Survey before Development in thai Villages, New York, United Nations Secretariat, 1957
- MEYERS Dean, “Siam under Siege (1893-1902), Modern Thailand’s decisive decade from the “Paknam incident” to the fist flowering of the “Chakri reformation”, in *Journal of the Siam Society, Volume 82 parts 1 & 2*, Bangkok, 1994, pp. 121-134.
- MOFFAT Abbot Low, *Mongkut, the King of Siam*, Ithaca NY, Cornell University Press, 1961.
- MURDOCH John, “The 1901-1902 Holy Man Rebellion”, dans *The Journal of the Siam Society*, volume 62 part 1, 1974, pp. 47-66.
- NARTSUPHA Chatthip, “ The Ideology of Holy Men Revolts in North East Thailand”, dans Andrew TURTON & Shigeharu TANABE, *Historical and Peasant Consciousness in Southeast Asia*, Osaka, National Museum of Ethnology, 1984, pp. 111-134.
- NARTSUPHA Chatthip & PRASARTSET Suthy (eds), *The Political Economy of Siam (1851-1910)*, Bangkok, Social Science Association of Thailand, 1978.
- NGUYEN Thê Anh, “Thai-Vietnamese Relations in the first Half of the Nineteenth Century as seen through the Vietnamese Official Documents”, dans Volker GRABOWSKY (éd), *Southeast Asian Historiography, Unravelling the Myths*, Bangkok, River Books, 2011, pp. 294-305.
- NOTTON Camille, *Annales du Siam*, 3 volumes, Paris, Charles Lavauzelle, 1926-1932.
- PALLEGOIX Jean-Baptiste, *Description du royaume Thaï ou Siam 1854*
- RABIBHADANA Akin, *The organization of the Thai society in the early Bangkok period 1782-1873*, Ithaca NY, 1969, Data Paper n°74, Cornell University Press
- RIGGS Fred Warren, *The Modernization of a Bureaucratic Polity*, Honolulu, East-West Center Press, 1967, 470 p.
- SIFFIN William J., *The Thai bureaucracy. Institutional change and development*. Honolulu, East-West Center Press, 1966.
- SKINNER William, *Chinese Society in Thailand*, Ithaca, Cornell University Press, 1957.
- SMALLEY William, *Linguistic Diversity and National Unity : Language Ecology in Thailand*, Chicago, Chicago University Press, 1994, 436 p.
- STERNSTEIN Larry, « An Historical Atlas of Thailand », dans *The Journal of the Siam Society*, volume 52(1), 1964, pp. 7-20.

- STRECKFUSS David, « The Mixed Colonial Legacy in Siam : Origins of the Racialist Thought, 1890-1910 », dans Laurie SEARS (ed), *Autonomous Histories : Particular Truths*, Madison, University of Wisconsin-Madison, 1993.
- SUBAMONKALA Kontsri, *La Thaïlande et ses relations avec la France*, Paris, Editions Pedone, 1940, 473 p.
- SUEHIRO Akira, *Capital Accumulation in Thailand 1855-1985*, Tokyo, The Centre for East Asian Cultural Studies, 1989.
- TERWIEL Barend Jan, *Through Travellers' Eyes : an Approach of Early Nineteeth-century Thai History*, Bangkok, Editions Duang Kamol, 1989.
- TERWIEL Barend Jan*, Thailand's Political History from the 13th Century to Recent Times*, Bangkok, River Books, 2005, 344 p.
- TERWIEL Barend Jan, « Bondage and Slavery in Early Nineteenth Century Siam » dans Anthony Reid (ed), *Slavery, Bondage, and Dependency in Southeast Asia*, New York, Saint Martin's Press, 1983, pp. 118-137.
- THAI ROYAL INSTITUTE, *Encyclopaedia of Thai Geography*, Bangkok, 1964
- TIRABUTANA Prajuab, *A Simple One : the Story of a Siamese Childhood*, Ithaca, Cornell University Data Paper n°30, 1958.
- VELLA Walter, *Siam under Rama III, 1824-1851*, Locust Valley NY, 1957,
- VELLA Walter, *The Impact of the West on the government in Thailand*, Berkeley, University of California Press, 1955.
- VICKERY Michael, "Thai regional elites and the reforms of King Chulalongkorn" dans *Journal of Asian Studies*, volume XXIX n°4, 1970, pp. 863-881.
- WALES Quaritch H.G., *Siamese State Ceremonies,* Londres, Bernard Quaritch, 1931, 326 p.
- WOOD W., *A History of Siam*, Londres, Fisher Unwin, 1924.
- WILSON Constance, *Tribute and Gift Exchange in the Pre-modern Thai Political System: The Early Bangkok Period, 1781-1874*, presentation à la 5th International Conference on Thai Studies, Londres, SOAS 1993, 29 p.
- WINICHAKUL Thongchai, "The Changing Landscape of the Past: New Histories of Thailand since 1973", dans *Journal of Southeast Asian Stu*dies, volume 26 n°1, 1995, pp. 99-120.
- WIPHAKPOTJANAKIT Toem, *Prawattisat Isan (Histoire du nord-est)*, tomes 1 & 2, Bangkok, Social Science Association of Thailand, 1970.
- WYATT David, *Thailand, a short history*, Yale University Press, New Haven, 1982, 351 p.
- WYATT David, *Studies in Thai History*
- WYATT David, "Family Politics in nineteenth century Thailand" dans *Journal of Southeast Asian History*, volume X n°2, 1968.
- YATSUHIRO Toshio (ed), *Studies of Northeast Villages in Thailand*, Bangkok, USAID, 1968.

d) Histoires du Viet Nam

- BOUILLEVEAUX C. *L'Annam et le Cambodge. Voyages en 1850 et notices historiques*, Paris, Victor Palmé, 1874, 544 p.
- CHABANT Edmond, *Notes sur l'histoire des hauts-pays du Nord-Ouest du Vietnam*, Laichau, 1951
- FOLLIOT, « Examen des anciennes frontières entre le Siam et l'Annam, d'après la carte de Mgr Taberd et des empiètements des Siamois sur le territoire annamite », dans *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises*, 1889
- GOSCHA Christopher, *Thailand and the Southeast Asian Networks of the Vietnamese Revolution 1885-1954*, Richmond, Surrey, Curzon, 1999
- HARDY Andrew, « People in-between ; Exile and Memory among the Vietnamese Exiles in Thailand – Research Note », dans Frédéric MANTIENNE & Keith TAYLOR (éd), *Monde du Vietnam – Vietnam World, Hommage à Nguyên The Anh*, Paris, Les Indes Savantes, 2008, pp. 271-293.
- HICKEY Gerald Cannon, *Sons of the Mountain, Ethnohistory of the Vietnamese Central Highlands to 1954*, New Haven CT, Yale University Press, 1982
- LAFONT Pierre-Bernard, *Les frontières du Viet Nam*, L'Harmattan, Paris, 1989, 265 p.
- LE THANH Khoi, *Le Viêt Nam : histoire et civilisation*, Paris, Editions de Minuit, 1955, 579 p.
- McALEAVY Henry, *Black Flags in Vietnam : the Story of a Chinese Intervention*, New York, Allen & Unwin, 1968, 296 p.
- MIGNOT Fabrice, *La France et les princes thaï*, Paris, l'Harmattan
- PAPIN Philippe, *Parcours d'un historien du Viêt Nam, recueil des articles écrits par Nguyên Thê Anh*, Paris, Les Indes Savantes, 2008, 1026 p.

e) Histoire du Cambodge

- CHANDLER David, *A History of Cambodia*, Chiengmaï, Silkworm Books, 1993
- KHIN Sok, *Le Cambodge entre le Siam et le Vietnam de 1775 à 1860*, Paris, EFEO, 1991, 354 p.
- MIKAELIAN Grégory, *La royauté d'Oudong*, Paris, PUPS, 2009, 374 p.

f) Histoires du Lan Na

- BOWIE Katherine, « Slavery in Nineteenth Century Northern Thailand. Archival Anecdotes and Village Voices », dans Paul DURRENBERGER (ed), *State, Power, and Culture*, New Haven, Yale University Press, 1996,
- BRAILEY Nigel, « Chiengmai and the Inception of an Administrative Centralization Policy in Siam, dans *Southeast Asian Studies* 11/3 et 11/4, 1973-1974, pp. 299-320 et 439-469.

- GRABOWSKY Volker, *Bevölkerung und Staat in La Na. Ein Beitrag zur Bevölkerungsgeschichte Südostasiens*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2004, 609 p.
- GRABOWSKY Volker, « Forced Resettlement Campaign in Northern Thailand during the Early Bangkok Period » dans *Oriens Extremus*, Volume 37(1), 1994, pp 45-107.
- HANKS Lucien M., « The Yuan of Northern Thai » dans John MCKINNON & Wanat BHRUKSASRI (eds), *Highlanders of Thailand*, Kuala Lumpur Oxford University Press, 1983, pp. 101-111
- HANKS Lucien M. & HANKS Jane, *Tribes of the North Thailand Frontier*, New Have, Yale University Press,
- NOTTON Camille, *Annales du Siam*,
- NIMMANAHAEMINDA Kraisri, « Put Vegetables into Baskets, People into Towns », dans Lucien Hanks, Jane Hanks, and Lauriston Sharp, *Ethnographic Notes on Northern Thailand,* Data Paper n°58, Southeast Asia Program, Cornell University, Ithaca, 1965, pp. 6-9.
- ONGSAKUL Sarassawadee, *History of Lan Na*, Chiengmaï, Silkworm Books, 2005, 328 p.
- PENTH Hans, *A Brief History of Lan Na: Civilizations of North Thailand*, Chiengmaï, Silkworm Books, 1994
- SATYAWADHNA Choltira, "Ethnic Relationships in the History of Lanna: reconsidering the Lwa Role in the Lanna Scenario", dans *Tai Culture* volume 2 n°2, 1997, pp. 6-29.
- SETHAKUL Ratanaporn, *The Lue in Nan Province*, Chiengmaï, Payap Research and Development institute, 1995
- WYATT David, *The Nan Chronicle*, Ithaca NY, Cornell University Press, 1994


g) Histoire des Sipsong Panna et des confins Shan


- EVANS Grant, HUTTON Christopher & KUAH Khun Eng (eds), *Where China meets Southeast Asia, Social & Cultural Changes in the Border Regions*, Copenhaguen, NIAS Press, 2000, 346 p.
- GANESCO H, « Un royaume d'opérette : Muong Sing », dans *Revue Indochinoise*, 1907, pp. 3-7.
- GRABOWSKY Volker, "Tai Lue identities in the Upper Mekong valley: glimpses from mulberry paper manuscripts", dans *Aséanie 31*, Bangkok, juin 2013, pp. 11-54.
- GRABOWSKY Volker, « Introduction to the History of Muong Sing prior to French Rule : the Fate of a Lüe Principality », dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, volume 86, 1999, pp. 233-291

- GRABOWSKY Volker, « Compte-rendu Pierre-Bernard LAFONT, Le royaume de Jyn Khen », dans *Aséanie* n°5, 2000, pp. 179-181
- GRABOWSKY Volker & KASPAR-SICKERMANN Walther, « The town of Muong Sing, Past and Present », dans *Lane Xang Heritage Journal* (Vientiane) n°4, 1997, pp. 125-158.
- GRABOWSKY Volker & WICHASIN Renoo, *Chronicles of Chiang Kheng, a Tai Lü Principality of the Upper Mekong*, Honolulu, Center for Southeast Asian Studies, University of Hawaii, 2008, 400 p.
- HAYASHI Yukio & SAYAVONGKHAMDY Thongsa, *Cultural Diversity and Conservation in the Making*, Kyoto, Kyoto University, 2003
- HERDERSHOT Clarence, *The Conquest, Pacification, and Administration of the Shan States by the British 1886-1897*, Chicago, The University of Chicago Libraries, 1938,
- KATO Kumiko, « Control of Irrigation by Müang Political Power : the Case of Müang Chiang Hung (Moeng Cheng Hung) of Sipsongpanna », dans *Tai Culture*, volume 3(2), 1998, pp.49-71.
- KATO Kumiko, « The Main Trade Routes between China and Burma through Sipsongpanna before the 1950s » dans *Linguistic and Anthropological Study of the Shan Culture Area*, Tokyo, Institue for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa, 1999, pp. 201-222..
- KEYES Charles, « Who are the Lue ? Revisited Ethnic Indentity in Lao, Thailand and China », communication présentée au séminaire : *The State of Tai Studies*, organisé par l'Office of the national Culture Commission of Thailand, Bangkok 10-13 septembre 1993.
- LAFONT Pierre-Bernard, *Le royaume de Jyn Khen : chronique d'un royaume tay loe2 du Haut-Mékong (XVe-XXe siècles)*, Paris, L'Harmattan, 1998, 290 p.
- LAFONT Pierre-Bernard, « Le That de Muong Sing », dans *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises*, tome XXXII fascicule 1, 1957
- LAFONT Pierre-Bernard, « La plaine de Muong Sing », dans *Les Cahiers d'Outre-Mer*, Bordeaux, 1973
- LEFEVRE-PONTALIS Pierre, *Voyages dans le Haut-Laos et sur les frontières de Chine et de Birmanie* (Mission Pavie Indochine 1879-1895, tome V), Paris, Ernest Leroux, 1902
- LEMOINE Jacques, « Féodalité Taï chez les Lü des Sipsong Panna et le Taï blancs, noirs et rouges du Nord-Ouest du Viet Nam », dans *Péninsule* n°35, 1997, pp. 171-217.
- LIEW-HERRES Foon Ming, GRABOWSKY Volker, WICHASIN Renoo, *Chronicle of Sipsong Panna*, Silkworm Books, Chiengmaï, 2012, 405 p.
- LIEW-HERRES Foon Ming, "Intra-dynastic and Inter-Tai conflicts in the Old Kingdom of Moeng Lü in Southern Yunnan", dans *SOAS Bulletin of Burma Research*, n° 5, 2007, pp. 51-112.

- MELCHERS William, "The Thai Invasion of Kengtung During the Reign of King Rama III", dans Ronald D. Renard (ed) *Anuson Walter Vella*, Honolulu, Center for Asian and Pacific Studies, University of Hawaii at Manoa, 1986, pp. 193-207.
- MILNE L & COCHRANE W, *Shans at Home*, Londres, Murray, 1910
- MITTON G.E., *Scott of the Shan Hill*, Londres, Murray, 1936,
- MOERMAN Michael, "Ethnic Identification in a Complex Society: Who are the Lue?", *American Anthroplogist*, n°67(5), 1965, pp.1215-1230.
- MOERMAN Michael, "Being Lue: Uses and Abuses of Ethnic Identification", dans June HELM (ed), *Essays on the Problem of Tribe*, Seattle, University of Wahshington Press, 1967.
- PHINITH Saveng, "L'histoire du muong de Xieng Rung, un texte siamois relative à l'histoire du sud des Sipsongpanna de 1836 à 1858", dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* tome LXIV, 1977 , pp. 115-150
- RISPAUD J, "Sur une tribu des confins sio-laotiens: les thi Lu", dans *France-Asie*, n°97, 1954.
- RITTER Lt, *Histoire des Phan-Nas de Muong Ouneua depuis leurs origins jusqu'à l'arrivée des Français*, Outay, ronéotypé, 1947.
- SERIZIER P., "Rites Lu. La cérémonie du sacre de Tiao Fa de Xieng Kheng (Muong Sing), dans *Revue Indochinoise*, 1, 1906
- SETHAKUL Ratanaporn, "Political Relations between Chiang Mai and Kengtung in the nineteenth Century", dans Prakai NONTAWASEE (ed), *Changes in Northern Thailand and the Shan States, 1886-1940*, Singapour, Institute of Southeast Asian Studies, 1988, pp.311-319.
- SETHAKUL Ratanaporn, « The Lue of Sipsongpanna and Muong Nan in the Nineteenth Century », dans Andrew TURTON (ed), *Civility and Savagery : Social Identity in Tai States*, Richmong, Surrey, Curzon, 200, pp. 312-329.
- SAIMONG Mangrai, *The Padaeng Chronicle and the Jentung State Chronicle translated*, Michigan Papers on South and Southeast Asia n°19, Ann Arbor, The University of Michigan, Center for South and Southeast Asian Studies, 1981.
- WALKER Andrew, *The Legend of the Golden Boat : Regulation, Trade and Traders in the borderlands of Laos, Thailand, China and Burma*, Richmond, Surrey, Curzon, 1999.
- WYATT David, *The Nan Chronicle*, Ithaca, 1966, Cornell University Press, 78 p.


h) Histoires des minorités et de la Chine du Sud.


- ATWILL David, *The Chinese Sultanate. Islam, Ethnicity, and the Panthay Rebellion in Southwest China 1856-1873*, Stanford CA, Stanford University Press, 2005, 264 p.

- ATWILL David, "Blinkered Vision: Islamic Identity, Hui Ethnicity and the Panthay Rebellion in Southwest China 1856-1873", dans *The Journal of Asian Studies*, volume 62 n°4, novembre 2003, pp. 1079-1108
- BELLO David, "The Venomous Course of Southwestern Opium: Qing Prohibition in Yunnan; Sichuan, and Guizhou in the early Nineteenth Century" dans *The Journal of Asian Studies*, Volume 62 n°4, 2003, pp. 1109-1142.
- BELLO David, *Opium and the Limits of Empire: the Opium Problem in the Chinese Interior 1729-1850*, Cambridge, Harvard University Press, Harvard East Asian Monograph, 2005, 361 p.
- BONIFACY Auguste, "Les groupes ethniques de la Rivière Claire", dans *Revue Indochinoise*, juin-juillet 1904. Pp. 813-828 & 1-16.
- CAM Trong, "Les Thaï Noirs du Viet Nam, repères historiques", dans *Péninsule* n°42, 2001, pp. 81-144.
- COOKE Nola & LI Tana, Water Frontier, Commerce and the Chinese in the Lower Mekong Region 1750-1880, Rowman & Littlefield, 2004, 202 p.
- BOUCHERY Pascal, "Sur les migrations ancestrales des Hani de Chine", dans *Péninsule* n°31, 1995, pp. 163-180.
- BOUCHERY Pascal, "Un modèle de société égalitaire: les Hani de Chine", dans *Péninsule* n°35, 1997, pp. 71-94.
- CHAZEE Laurent, *Atlas des Ethnies et Sous-ethnies du Laos*, Bangkok, White Lotus
- CORLIN Claes, *Common Roots and Present Inequality: Ethnic Myths among Highland Populations of Mainland Southeast Asia*, NIAS Report 17, Copenhague, Nordic Institute of Asian Studies, 1994.
- CULAS Christian, *Le messianisme hmong aux XIXe et XXe siècles, la dynamique religieuse comme instrument politique*, Paris, CNRS Editions, 2005, 375 p.
- DASSE Martial, *Montagnards, révoltes et guerres révolutionnaires en Asie du Sud-Est continentale*, Bangkok, D.K. Books, 1976.
- DAUFFES A.E. , "Notes ethnographiques sur les Kos", dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, volume 6, 1906, pp. 327-334.
- DAVIS Sara, *Song and Silence: Ethnic Revival on China's Southwest Borders*, New York, Columbia University Press, 2005.
- DESSAINT Alain, *Minorities of Southwest China and Related peoples and an Annotated Bibliography*, New Haven, HRAF Press, 1980.
- FALL Bernard, "Problèmes des Etats polyethniques en Indochine", dans *France-Asie*, volume XVII, n°172, 1962.
- FERLUS Michel, "Une histoire Phou Noy; la guerre des Ho et des Phou Noy", dans Maurice COYAUD (éd), *Littérature Orale, Asie 1*, Paris SELAF, 1977, pp. 32-35.

- GIERSCH Pat, “A MotleyThrong: Social Change on Southwest China’s Early Modern Frontier 1700-1880”, dans *The Journal of Asian Studies*, volume 60 n°1, 2001, pp. 67-94.
- GEDDES, William, *Migrants of the Mountains: the Cultural Ecology of the Blue Miao (Hmong Njua) of Thailand*, Oxford, Clarendon Press, 1976.
- GRANDSTAFF Terry, “The Hmong, Opium and the Haw: Speculation on the Origin of their Association”, dans *The Journal of the Siam Society*,volume 67 2ème partie, 1979, pp. 70-79.
- HANKS Lucien, HANKS Jane & SHARP Lauriston, *Ethnographic Notes on Northern Thailand*, Ithaca, Cornell University Press, 1965.
- HERMAN John, “Empire in the Southwest”, dans *The Journal of Asian Studies*, volume 56 n°1, février 1997, pp. 47-74.
- IZIKOWITZ Karl-Gustav, *Lamet: Hill Peasants in French Indochina*, Göteborg, AMS Press, 1951, 375 p.
- JENKS Robert, *Insurgency and social disorder in Guizhou, the “Miao” rebellion 1854-1873*, Hawaii University Press, Honolulu, 1994, 228 p.
- JONSSON Hjorleifur, Mien Relations, Ithaca NY, Cornell University Press, 2006
- JONSSON Hjorleifur, “Does the House hold? History and the Shape of the Mien (Yao) Society”, dans *Ethnohistory* volume 48 n°4, 2001, pp.613-654.
- KEYES Charles, “Who are the Tai? Reflections on the Inventions of Identities”, dans Lola ROMANUCCI & Ross et Georgee DE VOS (eds), *Ethnic Identity, Creation, Conflict and Accommodation*, Londres, Altamira Press, 1995, pp. 136-160.
- MAI NA Lee, *Dreams of the Hmong Kingdom, the Quest for Legitimation in French Indochina (1850-1960)*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2015, 401 p.
- MOTE F.W., “The Rural Haw (Yunnanese Chinese) of Northern Thailand, dans Peter KUNSTADTER (éd) *Southeast Asian tribes, Minorities and Nations*, Princeton, Princeton University Press, 1967
- LE FAILLER Philippe, *La Rivière Noire. L’intégration d’une marche frontière au Vietnam*, Paris, CNRS, 2014, 570 p.
- LEE James, *The Political Economy of a Frontier, Southwest China, 1250-1850*, Cambridge MA, Harvard University Press
- LEFEVRE-PONTALIS Pierre, *Voyage dans le Haut-Laos et sur les frontières de Chine et de Birmanie* (Mission Pavie-Géographie et Voyages-tome V), Paris, Ernest Leroux, 1902.
- LEMOINE Jacques, *L’initiation du mort chez les Hmong*, Bangkok, Pandora, 1972,
- LEMOINE Jacques, “Les ethnies no Han du Sud de la Chine”, dans J. Poirier (éd), *Ethnologie Régionale*, tome 2, Paris, 1978, La Pléïade, pp. 731-995.

- LI Daoyong, "The Kammu people in China and their social customs" dans *Asian Folklore Studies*, n°43(1), 1984, pp. 15-28.
- LI Fuyi, "History of the Tai Lue", dans *Collection of Studies on South West China*, Kunming, Yunnan University, 1946.
- LIEW-HERRES Foon-Ming, *The Treatises on Military Affairs of the Ming Dynastic History (1368-1644)*, 2 volumes, Hambourg, Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens, 1998.
- LIEW-HERRES Foon-Ming, "The Aboriginal Tribes and Tribal Principalities in Yunnan as presented in the ming and Early Qing Historiography. A Preliminary Survey", dans Hayashi YUKIO & Thongsa SAYAVONGKHAMDY (eds), *Cultural Diversity and Conservation in the Making of Mainland Southeast Asia and Southwest China: Regional Dynamics in the Past and Present*, Kyoto/Vientiane, Kyoto University Press 2003
- LINDELL Kristina, TAYANIN Damrong, SVANTESSON Jan Olaf & LUNDSTROM Hakan, *The Kammu Year: its lore, its Music*, Lund, Scandinavian Institute of Asian Studies & Curzon Press, 1982.
- LOMBARD-SALMON Claudine, *Une exemple d'acculturation chinoise: la province du Guizhou au XVIIIe siècle*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient, 1972.
- MAO Youquan, "The Core Value of Hani Genealogy", dans *Second International Hani/Akha Culture Studies Conference*, Chiengmaï/chienraï, 1996.
- MICHAUD Jean & CULAS Christian, "The Hmong of the Southeast Asia Massif: their Recent History of Migration" dans Grant EVANS, p.9 Christopher HUTTON & KUAH Khun Eng, (eds), *Where China Meets Southeast Asia, Social & Cultural Change in the borders Regions*, Copenhague, NIAS press, 2000, pp. 98-121.
- MICHAUD Jean (ed), *Turbulent Times and Enduring Peoples. Mountain Minorities in the Southeast Asian Massif*, Richmond, Curzon Press, 2000.
- MORDANT Cdt, "Monographie du Véme territoire Militaire (Phongsaly)", dans *Extrême-Asie* , 1934
- NEWMAN R.K., "Opium Smoking in Late Imperial China: a Reconsideration", dans *Modern Asian Studies*, volume 29 n°4, 1995, pp. 765-794.
- NGUYEN Duy Thieu, "Genealogical of the Akha in Northern Laos", dans *Second International Hani/Akha Conference*, Chiengmaï/Chiengraï, 1996.
- POLLARD S., *The Story of the Miao*, Londres, Henry Hooks, 1919.
- PRASERTKUL Chiranan, *Yunnan Trade in the Nineteenth Century. Southwest China's Cross-Boundaries Functional System*, Bangkok, Chulalongkorn University Press, 1989.
- PROSCHAN Frank, "Peoples of the Gourd: Imagined Ethnicities in Highland Southeast Asia", dans *The Journal of Asian Studies*, Volume 60 n°4, novembre 2001, pp. 999-1032.

- PROSCHAN Frank, "We are all Kmhmu, Just the Same, Ethnonyms, Ethnic Identities and Ethnic Groups", dans *American Ethnologist*, n°34(1), 1997, pp. 91-113.
- ROCHER Emile, *La province chinoise du Yun-Nan*, Paris, Ernest Leroux, 2 volumes, 1880,
- ROCHER Emile, *Histoire des princes du Yunnan et leurs relatios avec la Chine*, Leide, E.J. Brill, 1899, 126 p.
- ROUX Henri, "Deux tribus de la region de Phongsali", dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, volume 24 (3-4), 1924, pp. 373-500
- ROUX Henri & TRAN Van Chu, "Les Tsa Khmu", dans *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, volume 27, 1927, pp. 169-222.
- RUEY Yih-Fu, "The Miao, their Origins and Southward Migrations", dans *Proceedings of the International Assocciation of Historians of Asia Conference*, Taipei, 1962.
- SAVINA François, *Histoire des Miao*, Hong-Kong, Société des Missions Etrangères de Paris, 1924.
- SOULIE G. "La province du Yunnan", dans *Annales de la Société de Géographie Commerciale*, Hanoï, IDEO, 1908
- TAPP Nicholas, MICHAUD Jean et CULAS Christian, *Hmong/Miao in Asia*, Silkworm Books, Chiengmaï, 2004, 500p.
- TAPP Nicholas, *Sovereignty and Rebellion: the White Hmong in Northern Thailand*, Singapour, Oxford University Press, 1989.
- TAYANIN Damrong, *Being Kammu*, Ithaca, Cornell Southeast Asia Program, 1994,
- TURTON Andrew (ed), *Civility and Savagery: Social Identity in Tai States*, Richmond, Surrey, Curzon, 2000.
- WALKER Anthony (ed), *The Highland Heritage: Collected Essays on Upland North Thailand*, Singapour, Suvarnabhumi Books, 1992.
- WIENS Herold, *Han Chinese Expansion in South China*, Hamden, The Shoe String Press, Yale University, 1967
- WIJEYEWARDENE Gehan, *Ethnic Groups across National Boundaries in Mainland Southeast Asia*, Singapour, ISEAS, 1990


i) Colonialisme


- AGERON Charles-Robert, « Jules Ferry et la colonisation » dans *Jules Ferry fondateur de la République*, Actes du colloque organisé par l'EHESS, présentés par François Furet, EHESS, Paris, 1985, pp. 191-206.
- AGERON Charles-Robert, « Gambetta et la reprise de l'expansion coloniale », dans *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, tome LIX n°215, 2ème trimestre 1972, pp. 165-204

- AGERON Charles-Robert, *France coloniale ou parti colonial ?*, Paris, 1978, 302 p.
- BONIN Hubert, HODEIR Catherine, KLEIN Jean-François, *L'esprit économique impérial (1830-1970)*, Paris, Publications de la SFHOM, 2008, 844 p.
- BRUNEAU Michel & DORY D., *Géographie des colonisations (XVe-XXe siècles)*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- BRUNSCHWIG H, *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français*, Paris, Armand Colin, 1960, 200 p.
- CADY John, *The Roots of French Imperialism in Eastern Asia*, Ithaca NY, Cornell University Press, 1954,
- FIERRO Alfred, *La Société de Géographie de Paris (1821-1946)*, Paris, Honoré Champion, 1983
- FREMEAUX Jacques, *De quoi fut fait l'empire ? Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris, CNRS Editions 2009, 576 p.
- GENDRE Claude, *La Franc-maçonnerie, mère du colonialisme. Le cas du Vietnam*, Paris, L'Harmattan, 2011, 161 p.
- GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France,* Paris, Denoël La Table Ronde, 1972, 332 p.
- LAGANA Marc, *Le parti colonial français*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1990, 188 p.
- LANESSAN DE Jean-Louis, *L'expansion coloniale de la France*, Félix Alcan, Paris, 1886, 1016 p.
- LEJEUNE Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, 236 p.
- MANCERON Gilles, *1885 : le tournant colonial de la République*, Paris, La Découverte, 2006, 166 p.
- MAUNOIR C., *Rapports annuels sur les progrès de la géographie 1867-1892*, Paris, Ernest Leroux, 1896, trois volumes
- MEYER Jean et alii, *Histoire de la France coloniale, tome 1, des origines à 1914*, Armand Colin, Paris, 1991, 847 p.
- MEYNIER André, « Le mouvement colonial français et ses principales personnalités, 1890-1914 », dans *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, 1975, pp. 640-673.
- MOHAMED-GAILLARD Sarah et ROMO-NAVARETTE Maria, *Des Français Outre-Mer*, Paris, PUFS, 2005, 250 p.
- MOLLIEZ Jean-Yves et GEORGE Jocelyne, *La plus longue des républiques*, Fayard, Paris, 1994, 872 p.
- PISANI-FERRY Fresnette, *Jules Ferry et le partage du monde*, Grasset, Paris, 1962, 306 p.
- SINGARAVELOU Pierre (éd), *L'empire des géographes ; géographie, exploration et colonisation, XIXe-XXe siècle*, Paris, Belin, 2008.

- TARLING Nicholas, *Imperialism in Southeast Asia ; a Fleeting, Passing Phase*, Lodres, Routledge, 2001, 313 p.
- THOMAS Frédéric, « L'invention des hauts-plateaux d'Indochine. Conquête coloniale et production de savoirs », dans *Ethnologie Française*, 2004 (4), tome XXXVII, pp. 639-649.

j) Explorations et conquêtes françaises

- AJALBERT Jean, *Ces Phénomènes, artisans de l'empire*, Paris, Edouard Aubanel Editeur, 1941, 519 p.
- AYMONIER Etienne, *Voyage dans le Laos, tomes 1 et 2*, Ernest Leroux, Paris, 1897, 341+360 p.
- BLANCHARD DE LA BROSSE Paul, « La mission Pavie et l'action pacifique de la France dans la vallée du Mékong », dans Ligue Maritime et Coloniale Française, *La mer et l'empire*, Paris, Editions Ariane, 1945, pp. 54-73.
- BLANCK Charles, « Le Tran Nigne à l'ouest du Tongking », dans *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 4ème trimestre 1884.
- BONIN Charles-Eudes, « De Tourane à Stung Treng en remontant la rivière d'Attopeu», dans *Bulletin de la société de Géographie de Paris*, novembre1894
- BONIN Charles-Eudes, « De Tourane au Mékong ; mission au Laos », dans *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, tome XVIII, 1896.
- BRANDA Paul, *Le Haut-Mékong ou le Laos ouvert*, Fischbacher, Paris, 1889, 85 p.
- BREBION A., *Dictionnaire de Bio-bibliographie générale, ancienne et moderne, de l'Indochine française*, Paris, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1935, 446 p.
- BRISSON Théodule-Auguste-Marie, « Le Lac-thô », dans *Annales des Sociétés des Missions Etrangères* n° 28 et 29, 1902
- BROC Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle*, Asie volume 2, Paris, Editions du CTHS, 1992.
- BRÖTEL Dieter, *Frankreich im Fernen Osten. Imperialistische Expansion und Aspiration in Siam, und Malaya, Laos und China 1880-1914*, Stuttgart, Franz Steiner, 1996
- CABANON Antoine, *L'œuvre d'Auguste Pavie en Indochine*, Annemasse, Imprimerie P. Grandchamp, 1920.
- CHOVELON Bernard, *Henri Mouhot, du pays des éléphants blancs au temple d'Angkor*, Paris, Maisonneuve, 2001, 194 p.
- CHOVELON Bernard et Bernadette, *Doudart de Lagrée, diplomate, explorateur*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1997, 211 p.
- COLLECTIF, *Hommes et Destins, tome VI Asie*, Paris, Académie des Sciences d'Outre-Mer, 1985, 474 p.

- COLONNA, « Monographie de la province de Saravane », dans *Bulletin des Amis du Laos*, n°2, 1938,
- CORNEVIN René, « Auguste Pavie (1847-1925) », dans René CORNEVIN, Hommes et Destins, volume 6, Paris, Académie des Sciences d'Outre-Mer, 1985, pp. 322-326.
- COURTET M., « Esquisse commerciale du Laos inférieur », dans *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises de Saïgon*, Saïgon, 1890, pp.
- DALBIN Georges, « A missionary's journey through Laos from Bangkok », dans *Journal of Straits Branch of the Royal Geographic Society*, juin 1885, n°15
- DALLOZ Jacques, *Francs-Maçons d'Indochine 1868-1975*, Paris, Editions Maçonniques de France, 2002.
- DELINGETTE Arthur, *Relation d'un voyage chez les Moïs*, Paris, Société anonyme de l'imprimerie Kugelmann, 1895, 100 p.
- DION Isabelle, *Auguste Pavie, explorateur aux pieds nus*, ANOM, Aix-en-Provence, 2010, 200 p.
- DUMOULIN Stéphane, *Le Tonkin. Exploration du Mékong*, Paris, Delagrave, 1888, 396 p.
- EDEL Chantal, *Sur le Mékong et les pistes d'Indochine*, Grenoble, Glénat, 2004, 128 p.
- FAUVILLE Henri, *La présence étrangère en Birmanie à travers les siècles*, Paris, Sudestasie, 1996,
- FIERRO Alfred, *La Société de Géographie 1821-1846*, Paris, Librairie H. Champion, 1983, 343 p.
- FRIGUENON Colonel, « Un grand explorateur de l'Indochine » dans *Bulletin du Comité de l'Asie Française*, novembre-décembre 1925, p. 352
- FROMENTIN-LIBOUTHET Marion, *L'image du Laos au temps de la colonisation française (1861-1941)*, Paris, L'Harmattan, 2012, 307 p.
- GAGNEUX Pierre-Marie, « Les écritures lao et leur évolution du XVe au XIXe siècle », dans *Asie du Sud-Est et Monde Insulindien (ASEMI)*, volume 14 n°1-2, 1983, pp. 75-95.
- GARNIER Francis, *Voyage d'Exploration en Indochine effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868, par une Commission Française présidée par M. le Capitaine de Frégate Doudart de Lagrée*. Paris, Hachette
- GAUTHIER Camille, *Une exploration commerciale au Laos*, Saïgon, SEL, 1889, 64 p.
- GAY Bernard, « La perception des mouvements millénaristes du Su et du Centre du Laos (fin du XIXe ciècle – milieu du XXe siècle) depuis la décolonisation», dans *La réappropriation du patrimoine culturel dans le contexte du mouvement nationaliste et de la décolonisation en Asie du Sud-Est*, Moscou, Académie des Sciences de l'URSS, Institut de l'Orientalisme, 1989, pp. 229-240

- GAY Bernard, *Le bassin du Mékong. Images du Passé*, Paris, INALCO-Diagonale, 1996.
- GHEERBRANDT J.L., *Pavie, le grand humain de l'Indochine,* J. Peyronnet, 1949, 157 p.
- GHOSH Lipi, *Burma, myth of French intrigue*, Naya Udyog, Calcutta, 1994, 182 p.
- GOJOSSO Eric, *L'empire indochinois, le Gouvernement Général de l'Indochine de la création de l'Union Indochinoise au rappel de Richaud (1887-1889)*, Poitiers, Presses Universitaires Juridiques de l'Université de Poitiers, 2016, 472 p.
- GOMANE Jean-Pierre*, L'exploration du Mékong, la mission Ernest Doudart de Lagrée-Francis Garnier 1866-1868*, Paris
- GUILLEN Pierre, *L'expansion 1881-1898*, Paris, Imprimerie Nationale, 1984, 521 p.
- GUILLOT E., « La France au Laos », dans *Annales de Géographie*, 1890
- GUILLOT E. *La France au Laos et la question du Siam*, Lille, L. Danel, 1894
- GUIRAL P. *Prévost-Paradol 1829-1870. Pensée et action d'un libéral sous le Second Empire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1955, 842 p.
- HARMAND Jules, *Explorations coloniales au Laos*, Soukha Editions, Paris, 2010, 236 p.
- HARMAND Jules, *Domination et colonisation*, Paris, Flammarion, 1910
- HEURTEL M., « Voyage au Laos », in *Revue Maritime et Coloniale*, octobre 1890, Paris, 1890, 20 p.
- JANVRAIS Théophile, « L'explorateur Auguste Pavie » dans *Revue Indochinoise*, volume 10 n°242, 1902, pp. 515-517.
- JESHURUN Chandran, *The Contest for Siam 1889-1902, A Study in Diplomatic Rivalry*, Kuala Lumpur, Penerbit Universiti Kebangsaan Malaysia, 1997
- JULIEN Félix, *Doudart de Lagrée au Cambodge et en Indochine*, Paris, Challamel, 1886, 177 p.
- KEAY John, *Mad about the Mekong, Exploration and Empire in Southeast Asia*, Londres, Harper & Collins, 2005, 294 p.
- KLEIN Jean-François, « Pacifier le Tonkin dans l'ombre de la Chine. Théophile Pennequin (1849-1916) ou la naissance d'un colonial atypique », dans Alain RUSCIO (éd), *Une vie pour le Viêt Nam, Mélanges en l'honneur de Charles Fourniau*, Paris, Les Indes Savantes, 2016, pp. 185-210.
- LAFONT Pierre-Bernard, « L'affaire de Muong Sing (1893-1896) vue par la chronique royale de Xieng Kheng », dans *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer LXXII*, n°267, 1985.
- LANDON Kenneth, « Thailand's Quarrel with France in perspective », dans *Far Eastern Quarterly*, volume 1, 1941, pp. 25-42.

- LANGLOIS Charles-François (Père), « Remarques sur la notice (sur le Laos) de Mgr Pallegoix, dans *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 2ème semestre 1836.
- LAZARD Jean-Joseph (Père), « Voyage aux rapides du Mékong et aux chutes de Khône », dans *Missions Catholiques*, n°XXVI, 18 mai 1894.
- LE FAILLER Philippe, « L'art de choisir son camp. Chefs montagnards et partisans au temps de la conquête du Tonkin (1885-1890) », dans Alain RUSCIO (éd), *Une vie pour le Viêt Nam, Mélanges en l'honneur de Charles Fourniau,* Paris, Les Indes Savantes, 2016, pp. 129-160.
- LE TOURNEUR D'ISON Claudine, *Temples perdus, et Henri Mouhot découvrit Angkor*, Paris, CNRS Editions, 2013, 167 p.
- LEHEAULT Philippe, *La France et l'Angleterre en Asie, tome 1, l'Indochine*, Berger-Levrault, Paris, 1892, 772 p.
- MACEY Paul, « Cinq ans au Laos, l'extension territoriale et économique de l'Indochine », dans *Bulletin de la Société Géographique de l'Est* n°18, 1896, pp. 1-28.
- MALLERET Louis, « Auguste Pavie, explorateur et conquérant pacifique », dans *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises* n°37, 1947, pp. 4-16
- MALLERET Louis, « Le centenaire de la mort d'Henri Mouhot », dans *Bulletin de la Société d'Etudes Indochinoises*, tome XXXVI-4, 1961, pp. 683-687
- MARQUET Jean « La tombe d'Henri Mouhot », dans *Revue Indochinoise*, 1925, pp. 371-379
- MARTIN Jean-Marie (Père), « Relation sur le Laos », dans *Missions Catholiques* n°156 et seq, 1899.
- MARTIN Jean-Marie (Père), « Au Laos, Song Ma, Song Dhiel », dans *Missions Catholiques* n°1582 à 1586
- MAUNOIR Charles, *Rapports annuels sur les progrès de la géographie 1867-1892*, Paris, Ernest Leroux, 3 volumes, 1896
- MICHE J.C. Mgr, « Geography of Cambodia », dans *Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia 6*, Singapour, 1852.
- MIGNOT Fabrice, *La France et les princes thaïs des confins du Viet Nam et du Laos. Des Pavillons Noirs à Dien Bien Phu (1873-1954)*, Paris, L'Harmattan, 2010, 195 p..
- MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES, *Documents diplomatiques. Affaires du Siam et du Haut-Mékong*, Paris, Imprimerie Nationale, 1896
- MIRBEAU Octave, *Lettres de l'Inde*, L'échoppe, Paris, 1991, 117 p.
- MOUHOT Henri, *Voyage aux royaumes de Cambodge, de Siam et du Laos*, Paris, Hachette, 1883, 335 p.
- MOURIN D'ARFEUILLE C., « Voyage au Laos », dans *Revue Maritime et Coloniale*, n°32, janvier-avril 1872, pp. 465-479
- NEIS Paul, Voyage dans le Haut-Laos, dans *Le Tour du Monde*, Paris, 80 p.

- ORLEANS (d') Philippe, *Autour du Tonkin*, Paris, Calmann-Lévy, 1894, 654 p.
- ORLEANS (d') Philippe, *Du Tonkin aux Indes*, Paris, Calmann-Lévy, 1898
- OSBORNE Milton, *River Road to China. The Mekong River Expedition 1866-1873*, New York, Allen & Unwin, 1975, 250 p.
- PAVIE Auguste, *Mission Pavie 1879-1895 : Etudes diverses & Géographie et Voyages*, Paris, Ernest Leroux, 1901
- PAVIE Auguste, *Au pays des millions d'éléphants et du parasol blanc (A la conquête des cœurs), Paris, Terre de Brume Editions, 1995, 309 p.*
- PETIT Edouard, *Francis Garnier, sa vie, ses voyages, son œuvre, 1839-1874*, Paris, Dreyfous, 1894.
- PETIT-BRULFERT Patricia, *Francis Garnier*, Editions ESA, 2016
- PETIT-HUGUENIN, « Auguste Pavie diplomate, la question franco-siamoise des Etats Laotiens (1884-1896) », in *Revue d'Histoire des Colonies*, tome XXXV, Paris, 1948, pp. 200-230.
- PINABEL Pierre-Charles-Louis (Père), « Notes sur quelques peuplades sauvages dépendant du Tongking », dans *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 4ème trimetre 1884.
- POUVOURVILLE (de) Albert (Matgioi), *L'affaire de Siam*, Chamuel, Paris, 1897, 325 p.
- POUVOURVILLE (de) Albert (Matgioi), *La politique indo-chinoise 1892-1893*, Albert Savine, Paris, 1894, 322 p.
- PRESCHEZ P, « Les relations franco-birmanes aux XVIIIe et XIXe siècles », dans *France-Asie*, n°189-190, 1967
- PRODHOMME Jean-Alexandre (Père), « Excursion au Laos avec le Père Gélot », dans *Annales de la Propagation de la Foi*, n°329.
- PUGINIER Paul (Mgr), « M. Fiot et la mission du Laos au Tonquin occidental », dans *Missions Catholiques*, Paris, 1881
- PYM Christopher (ed), *Henry Mouhot's Diary : Travels in the Central Part of Siam, Cambodia and Laos during the Years 185_-1861*, Oxford, Oxford in Asia Historical Reprints, Oxford University Press 1966 (1984).
- RICARD Abbé, *Le jeune martyr du Laos*, Paris, Blound 1899.
- RIVIERE Armand-Joseph, « Note sur les Méos et le commerce du Mékong », dans *Annales de Géographie*, 1893-1894
- RIVIERE Armand-Joseph, « Une province laotienne : le Kham-Muon », dans *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, 1892-1893
- ROUX E. « Aux sources de l'Irrawadi, D'Hanoï à Calcutta par terre », dans Le *Tour du Monde*, 1897
- ROY J., « Henri Mouhot, premier explorateur du Laos, 1826-1861 », dans *Revue Franc-Comtoise*, 1884, 29 p.
- SEAUVE C., « Les relations de la France et du Siam », dans *Revue des Troupes Coloniales*, 1907

- SERENE R. « La tombe d'Henri Mouhot », dans *Bulletin de la Société d'Etudes Indochinoises*, tome XXII-2, 1947, pp. 93-96.
- SERY, *Les frontières du Laos*
- SIMON Hélène, *Auguste Pavie, explorateur en Indochine*, Editions Ouest-France, Rennes, 1997, 255 p.
- STUART-FOX Martin, Conflicting conceptions of the state : Siam, France and Vietnam in the late Nineteenth Century, dans *Journal of the Siam Society*, Volume 82 parts 1 & 2, Bangkok, 1994, pp. 135-146.
- TABOULET Georges, *La geste française en Indochine*, Paris, Adrien Maisonneuve, 2 volumes, 1955-1956.
- TABOULET Georges, "Le voyage d'exploration du Mékong (1866-1868); Doudart de Lagrée et Francis Garnier", dans *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, tome LVII, n°206, 1970, pp. 5-90.
- TABOULET Georges, "Les origines du chemin de fer de Saïgon à My-Tho. Projet Blancsubé d'un chemin de fer de pénétration au Laos et au Yunnan", dans *Bulletin de la Société d'Etudes Indochinoises*, tome XVI-3, 1941, pp.1-19.
- TAUPIN Jacques, « Relation d'un voyage d'exploration et d'études au Laos », dans *Bulletin de la Société Normande de Géographie*, tome XII, 1890
- TAUPIN Jacques, *Rapport à Monsieur le Gouerneur Général de l'Indochine sur les résultats de la mission de M. J. Taupin au Laos*, Saïgon, Rey et Curiol, 1889.
- TAUPIN Jacques, « Mission d'exploration et d'étude dans le Laos inférieur », dans *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris*, 1889-1890.
- TAUPIN Jacques, « Huit jours au pays des Braous (Laos) », *Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises de Saïgon*, 1888.
- TUCK Patrick, *The French Wolf and the Siamese Lamb, the French Threat to Siamese Independence, 1858-1907*, White Lotus, Bangkok, 1995, 434 p.
- VERCEL Roger, *Francis Garnier. A l'assaut des fleuves*, Paris, Albin Michel, 1952
- VILLEMEREUIL (de) A. B. *Doudart de La Grée, capitaine de Frégate, chef de l'expédition du Mé-Kong et de l'Indo-Chine*, Paris, Challamel, 1875, 62 p.
- VILLEMEREUIL (de) A.B. , *Exploration et missions de Doudart de Lagrée, capitaine de frégate... : extraits de ses manuscrits mis en ordre par M. A.-B. de Villemereuil*, Paris, Imprimerie et Librairie de Madame Veuve Bouchard-Huzard 1883, 681 p.
- XIENG-LA, "Etats Chans français", dans *La Revue indochinoise* n°207, 1902, pp. 925-931.


k) Explorations et conquêtes anglaises


- ARCHER W., Report on a Journey in the Me-Kong Valley, Londres, Harrison, 1892

- COLQUHOUN Archibald, *Les frontières du Tonkin (Across Chysé)*, Paris, Lecène et Oudin, 1883
- COLQUHOUN Archibald, *Amongst the Shan*, Londres, Field & Tuer, 1885.
- GRABOWSKY Volker & TURTON Andrew, *The Gold and Silver Road of Trade and Friendship: The McLeod and Richardson Diplomatic Missions to Tai States in 1837*, Chiengmaï, Silkworm Books, 2004, 652 p**.**
- GUTZLAFF Charles, « The Country of the Free laos », dans *Journal of the Royal Geographic Society*, 1849
- GUTZLAFF Charles, « Frontiers of China toward Birmah », *Journal of the Royal Geographic Society*, 1849
- GUTZLAFF Charles, *Journal of Three Voyages along the Coast of China in 1831, 1832, and 1833 with Notices of Siam*, Londres, Westley & Davis, 1834
- HALLETT Holt, *One Thousand Miles on an Elephant in the Shan States*, Edimbourg, Blackwood and Sons, 1890.
- HARVEY G.E., *British Rule in Burma (1824-1942)*, 1946.
- HENDERSHOT C. , *The Conquest, Pacification, and Administration of the Shan States by the British 1886-1897*, Chicago, 1936
- MCCARTHY James, *Surveying and Exploring in Siam*, Bangkok, White Lotus, 1994 (1900), 215 p.
- MUKHERJEE Aparna, *British Colonial Policy in Burma (1840-1885)*, New Delhi
- SAIMONG Sao Mangrai, *The Shan States and the British Annexation*, Ithaca, Cornell University Press, 1965
- SCOTT G. *Gazeteer of Upper Burma*, Rangoon, 1900-1901.
- SMYTH Warrington H., *Five Years in Siam, 1891-1896*, Bangkok, White Lotus, 1994 (1898)
- SMYTH Warrington H, *Exploring for Gemstones on the Upper Mekong: Northern Siam and Parts of Laos in the Years 1892-1893*, Bangkok, White Lotus, 1998 , originellement intitulé *Notes of a Jouney on the Upper-Mekong, Siam*, Londres, The Royal Geogaphic Society,1895.
- TARLING Nicholas, *Imperialism in Southeast Asia. A Fleeting, Passing Phase*, Londres, Routledge, 2001, 313 p.
- WALKER H.B., *Report on the Kengtung-Kengcheng Mission 1893-1894*, Calcutta, DCLI, 1895


l) Thèses


- ABHAKORN Rujaya, *Ratburi, an Inner Province: Local Government and Central Politics in Siam (1868-1892)*, PhD dissertation, Ithaca, Cornell University, 1984.

- BOUCHERY Pascal, *Les Hani: introduction à l'étude d'une population tibéto-birmane du Yunnan en relation avec la Chine*, Université de Paris X, UMR 16, 1995, 3 volumes.
- BOWIE Katherine, *Peasant Perspective on the Political Economy of the Northern Thai Kingdom of Chiang Mai in the Nineteenth Century: Implications for the Understanding of Peasant Political Expression,* PhD Dissertation, Anthropology Department, University of Chicago, 1988.
- BRADLEY Camp Davis, *States of Banditery: The Nguyên Government, Bandit Rule and the Culture of power in the Post-Taiping China-Vietnam Borderland*, PhD of Philosophy, University of Washington, 2008, 437 p.
- BRAILEY Nigel, *The Origins of the Siamese Forward Movement in Western Laos 1850-1892,* PhD dissertation, University of London, 1968.
- BREAZEALE Kennon, *The integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, Oxford University, 1975
- BREAZEALE Kennon, *The Historical Works of Prince Damrong Rachanuphap*, M.A. thesis, Hawaii University, 1971, 204 p.
- BUNNAG Tej, *The provincial administration of Siam from 1892 to 1915: a study of the creation, the growth, the achievements, and the implications for modern Siam, of the Ministry of Interior under Prince Damrong Rachanuphap*, these, Saint Anthony's college, Oxford University, 1968.
- CHUENGSATIANSUP Komatra, *Living on the Edge: Marginality and Contestation in the Kui Communities of Northeast Thailand*, PhD dissertation Harvard University, 1998.
- COMTE M., *Economie, idéologie et pouvoir. La société cambodgienne (1863-1886)*, these pour le doctorat en science économique, Lyon, Université Lyon II, 1980.
- CUASAY Peter, *Time Borders and Elephant Margins: Among the Kuay of South Isan, Thailand*, PhD dissertation, University of Washington, 2002.
- DONES Alexandra, *Recovering Khmer Ethnic identityfrom the Thai National Past: an Ethnography of the Localism Movement in Surin Province*, PhD Dissertation, Cornell University, 2006.
- DORE Amphay, *Contribution ethno-historique a la connaissance de la culture louang-phrabanaise*, Paris, 1987
- DORE Amphay, *La divination dans le royaume de Lane Xang Hom Khao*, Paris 1972
- ECKERT Henri, *Les militaires indochinois au service de la France (1859-1939)*, thèse d'histoire contemporaine sous la direction de Jean Martin, Université Paris IV, 1998, 2 volumes.
- EILAND Michael Dent, *Dragon and Elephant: Relations between Vietnam and Siam 1782-1847*, PhD thesis, The George Washington University, 1989

- GAGNEUX Pierre-Marie, *Contribution à la Connaissance de la Civilisation Laotienne d'après l'épigraphie du Royaume de Vientiane (XVe-XIXe siècles)*, these de doctorat de 3ème cycle présentée à l'EHESS, 1975, 521 p.
- GESICK Lorraine, *Kingship and Political Integration in Traditional Siam, 1767-1824*, PhD Dissertation, Cornell University 1976.
- GOMANE Jean-Pierre, *L'exploration du Mékong*, these Paris VII, 1976, 448 p.
- IVARSSON Soren, *Bringing Laos into Existence: Laos between Siam and Indochina 1860-1945*, PhD thesis, Copenhaguen, University of Copenhaguen, 1999,
- JONSSON Hjorleifur, *Shifting Social Landscape: Mien (Yao) Upland Communities and Histories in State-Client Settings*, PhD Dissertation, Cornell University, Ithaca, 1996.
- KAMMERER Cornelia Ann, *Gateway to the Akha World: Kinship, Ritual, and Community among Highlanders of Thailand*, PhD Dissertation, University of Chicago, 1986
- KEYES Charles, *Peasant and Nation: the Integration of a Thai-Lao Village in the National System of Thailand*, PhD dissertation, Ithaca, Cornell University, 1966.
- KOCH Anne, *Collective Protest Movements in Siam between 1850-1930*, MA thesis, The Institute of Social Studies, La Haye, 1981.
- KIRSCH Thomas, *Phu Thai Religious Syncretism*, PhD dissertation, Harvard University, 1967.
- KLEIN Jean-François, *Soyeux en Mer de Chine. Stratégie des réseaux lyonnais en Extrême-Orient (1843-1906)*, thèse d'histoire contemporaine sous la direction de Claude Prudhomme, Lyon-2, 2002, 1200 p.
- KORET Peter, *Whispered So Softly It Resounds Through The Forest, Spoken So Loudly It Can Hardly Be Heard. The Art of Parallelism in Traditional Lao Literature*, PhD thesis, Londres, School of Oriental and African Studies, Université de Londres, 1994.
- LAINE Elsa-Xuân, *Le rôle des villes frontalières de la vallée du Mékong dans la stratégie thaïlandaise de commandement de la region du Grand Mékong*, thèse de géographie humaine et économique dirigée par le Professeur Manuelle et soutenue à l'INALCO Franck, 2013
- LORRILLARD Michel, *Les chroniques royales du Laos. Essai d'une chronologie des souverains lao (1316-1887)*, thèse de 3ème cycle, Paris, EPHE, 1995, 476 p.
- LUX Thomas, *Mango Village: Northeastern Thai Social Organization*, MA Thesis, University of Chicago, 1962.
- MIKUSOL Paitoon, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910: a Case Study of the Huamuang Khamen Padong (Surin, Sangkha and Khukhan)*, PHD dissertation, University of Washington, 1984, 257 p.

- PRUESS James, *Veneration and Merit-seeking at Sacred Places: Buddhist Pilgrimage in Contemporary Thailand*, PhD dissertation, University of Washington, 1974.
- NGO Ba Tay, *Les difficultés franco-anglaises à propos du Siam*, these Institut d'Etudes Politiques, Paris, 1952
- RAMSAY James, *The Development of a Bureaucratic Polity: the Case of Northern Siam*, PhD dissertation, Cornell University, 1971.
- REYNOLDS Craig J., *The Buddhist Monkhood in Nineteenth Century Thailand*, Cornell University, 1972.
- RHUM Michael, *Tutelary Spirits of a Northern Thai Village*, PhD dissertation, Harvard Univrsity, 1987
- SATYAWADHNA Choltira, *The Dispossessed: An Anthropological Reconstruction of Lawa Ethnohistory in the Light of their Relationship with the Tai*. PhD Dissertation, Canberra, Australian National University, 1991, 484 p.
- SETHAKUL Ratanaporn, *Political, Social, and Economic Changes in the Northern States Resulting from the Chiang Mai Treaties of 1874-1883*, PhD disssertatio, History, Northern Illinois University, 1989.
- SIRIPAPHANH Bounthieng, *Luang Prabang et son art*, 2 volumes, these de Doctorat d'Etat, Université de Paris, 1994.
- STRECKFUSS David, *Creating the Thai: the Emergence of Indigenous Nationalism in Non-colonial Siam, 1850-1980*, MA thesis, University of Wisconsin-Madison, 1987.
- TOOKER Deborah, *Inside and outside: Schematic Replication at the levels of Village, Household and person among the Akha of northern Thailand*, PhD dissertation, 1988, Harvard University.
- VISTARINI Bill, *Representations of Laos: late Nineteenth Century French and Lao Constructs*, PhD thesis, Bundoora, Victoria, La Trobe University, 1994.

# ANNEXES

Sommaire p.204

Cartes p. 205

Dynasties

Gouvernements de l'empire et de la IIIe République

Administration de l'Indochine française

Essai de chronologie

Prosopographie

Toponymie

- Les muong de l'Isan
- Les muong lao
- Les Sipsong Châu Tay
- Toponymie laotienne

CARTES

Note de la page 33 : Carte de la Nam Bak

Note de la page 37 : schéma d'un mandala (extrait de Christian Taillard, *Laos, stratégie d'un* Etat-tampon, avec la permission de l'auteur)

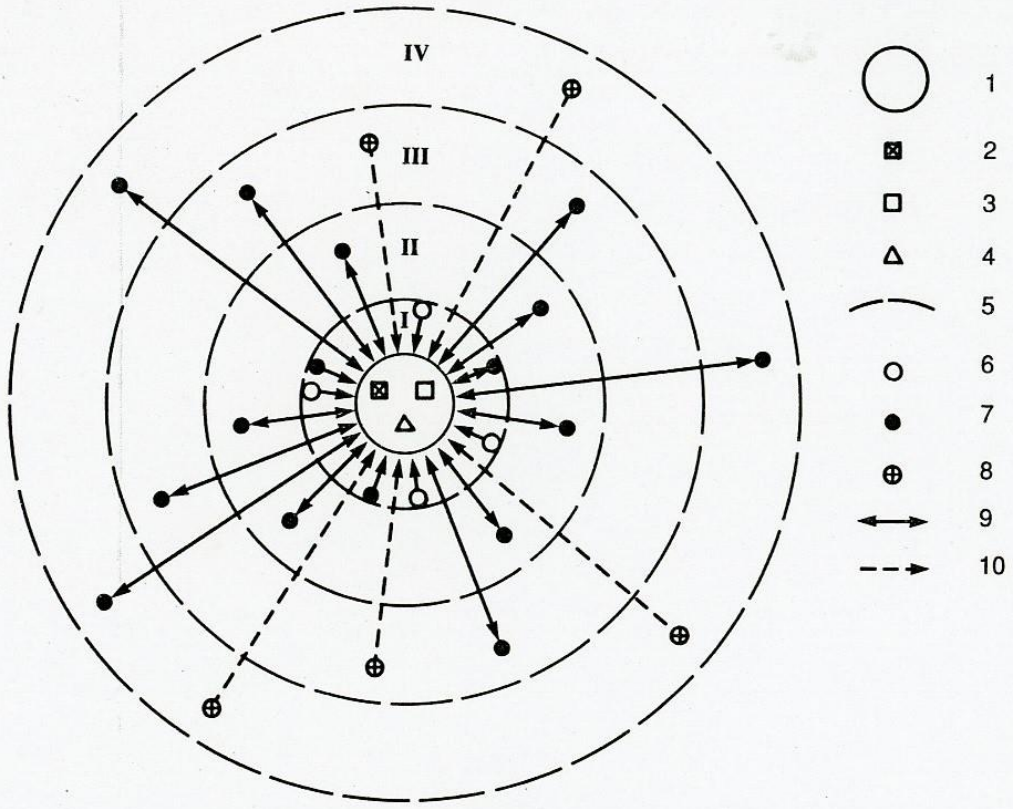



**figure 5**
***Modèle d'organisation spatiale à l'échelle du pouvoir central, en auréoles, des principautés***

1. Enceinte défensive interne à une ville entourant:
2. Palais; 3. Pagode; 4. Poteau tutélaire.
5. Limite de la ville sans rupture brusque avec les campagnes environnantes.
6. Villages d'artisans; 7. Villages de paysans; 8. Villages serviles.
9. Relation de réciprocité (dialectique autonomie-dépendance).
10. Relation de dépendance des villages serviles.

I, II, III, IV. Auréoles concentriques autour du palais, de la pagode et du poteau tutélaire, d'obligations décroissante avec l'éloignement.

Note de la page 38 : schéma d'un mandala (extrait de Christian Taillard, *Laos, stratégie d'un* Etat-tampon, avec la permission de l'auteur)

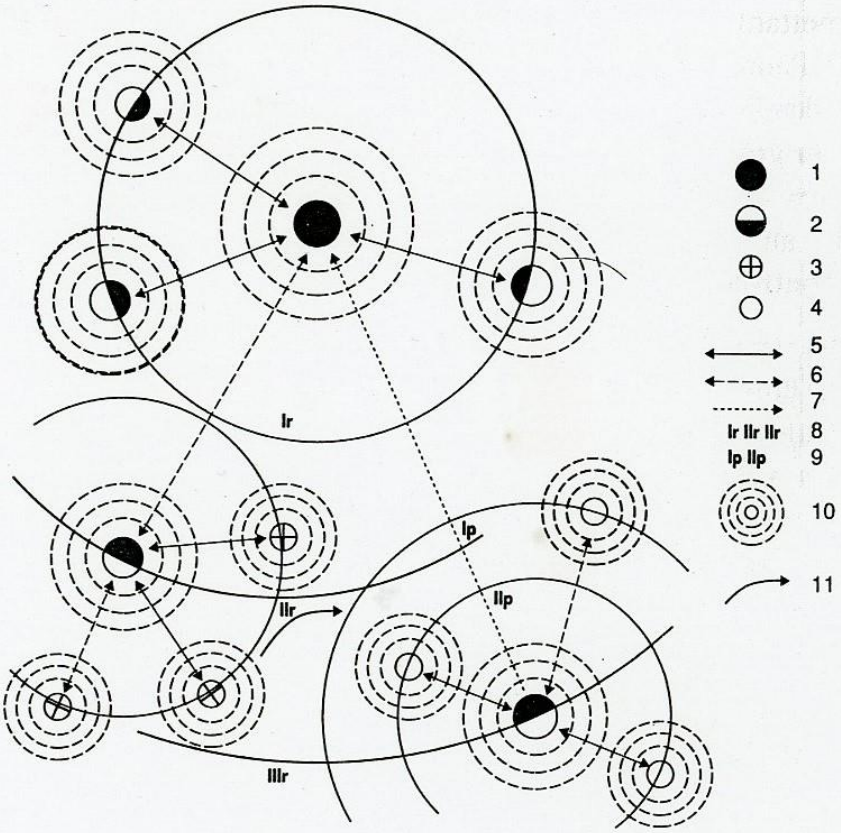
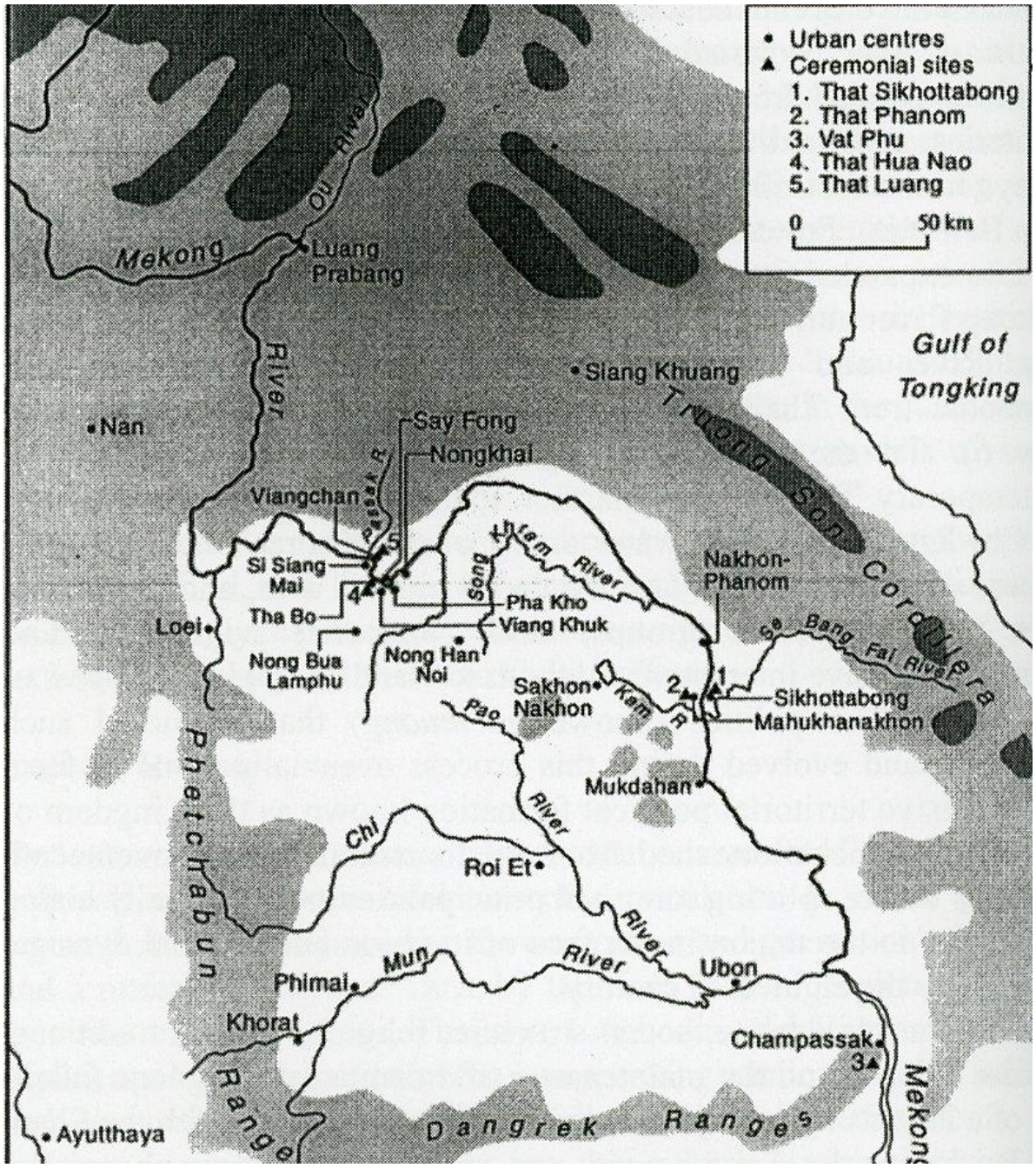


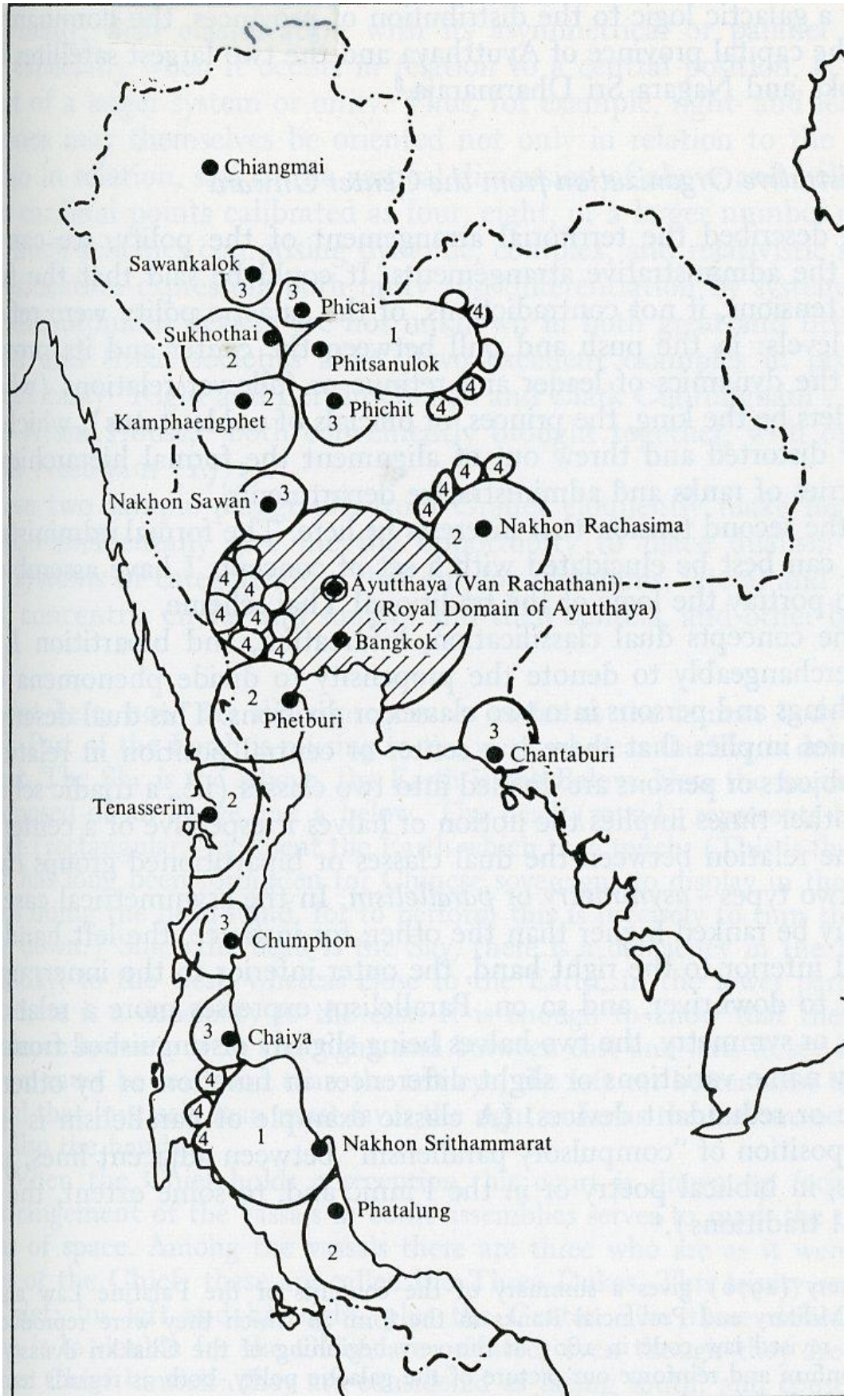

**figure 6**
***Modèle d'organisation spatiale à l'échelle du pouvoir central: modèle à «emboîtement» ou modèle «galaxie»***

1. Capitale du royaume.
2. Capitales des principautés directement liées au royaume, ou de royaumes tributaires.
3. Capitales de principautés indirectement liées au royaume.
4. Capitales de principautés n'ayant pas de lien avec le royaume (simple appartenance à un royaume tributaire).
5. Relations de réciprocité reposant sur des liens de consanguinité.
6. Relations de réciprocité reposant sur des liens d'alliance.
7. Rattachement par le seul paiement d'un tribut.
8. Orbites autour du royaume.
9. Orbites autour des principautés de premier rang.
10. Organisation en auréoles de chacune des principautés constituant le royaume (cf. fig. 5).
11. Possibilités pour une principauté de changer d'orbite à l'intérieur du royaume ou avec un royaume voisin.

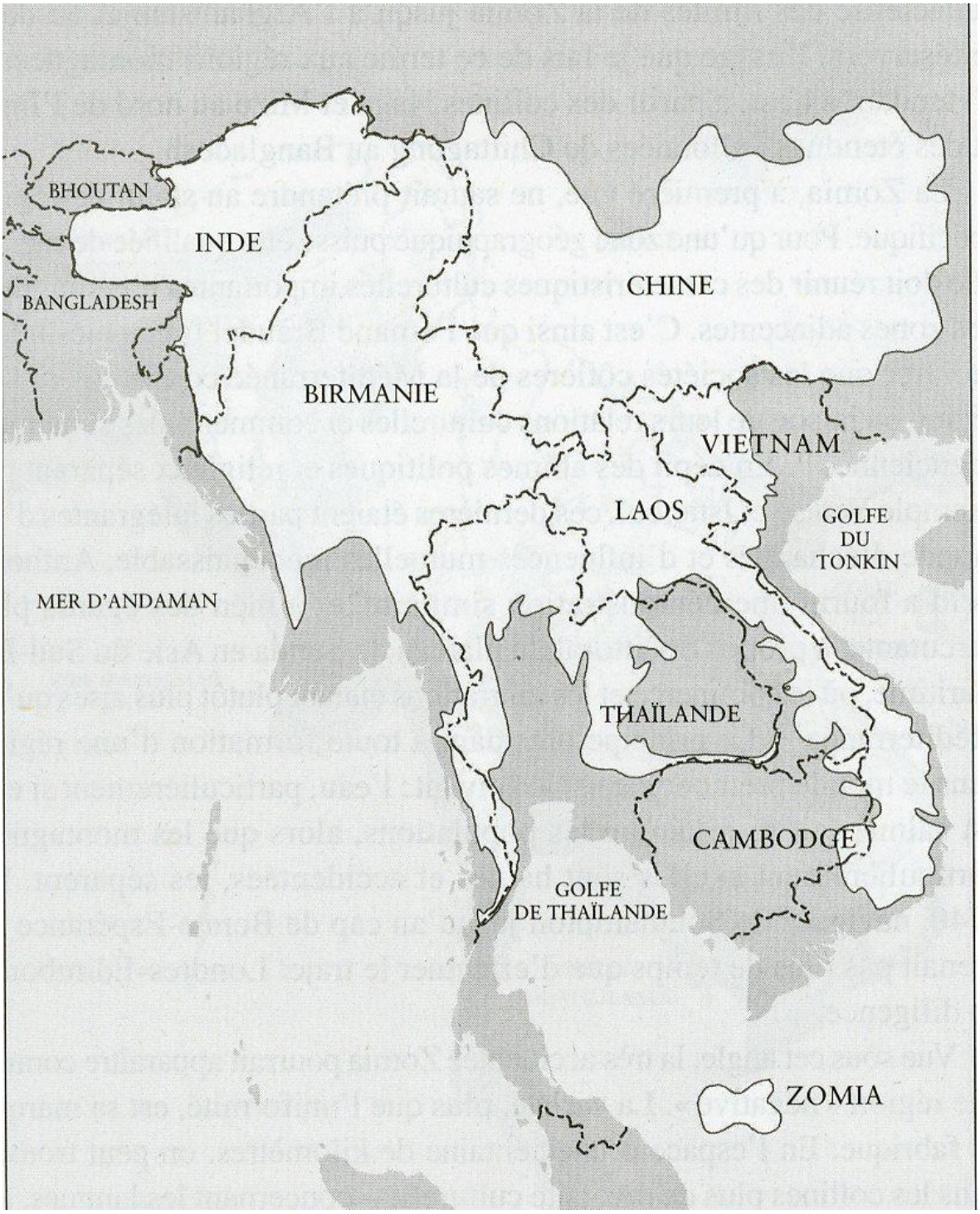
Note de la page 45 : Sites sacrés et prabat de l'Isan



Note de la page 49 : le mandala siamois au XVIIIe siècle

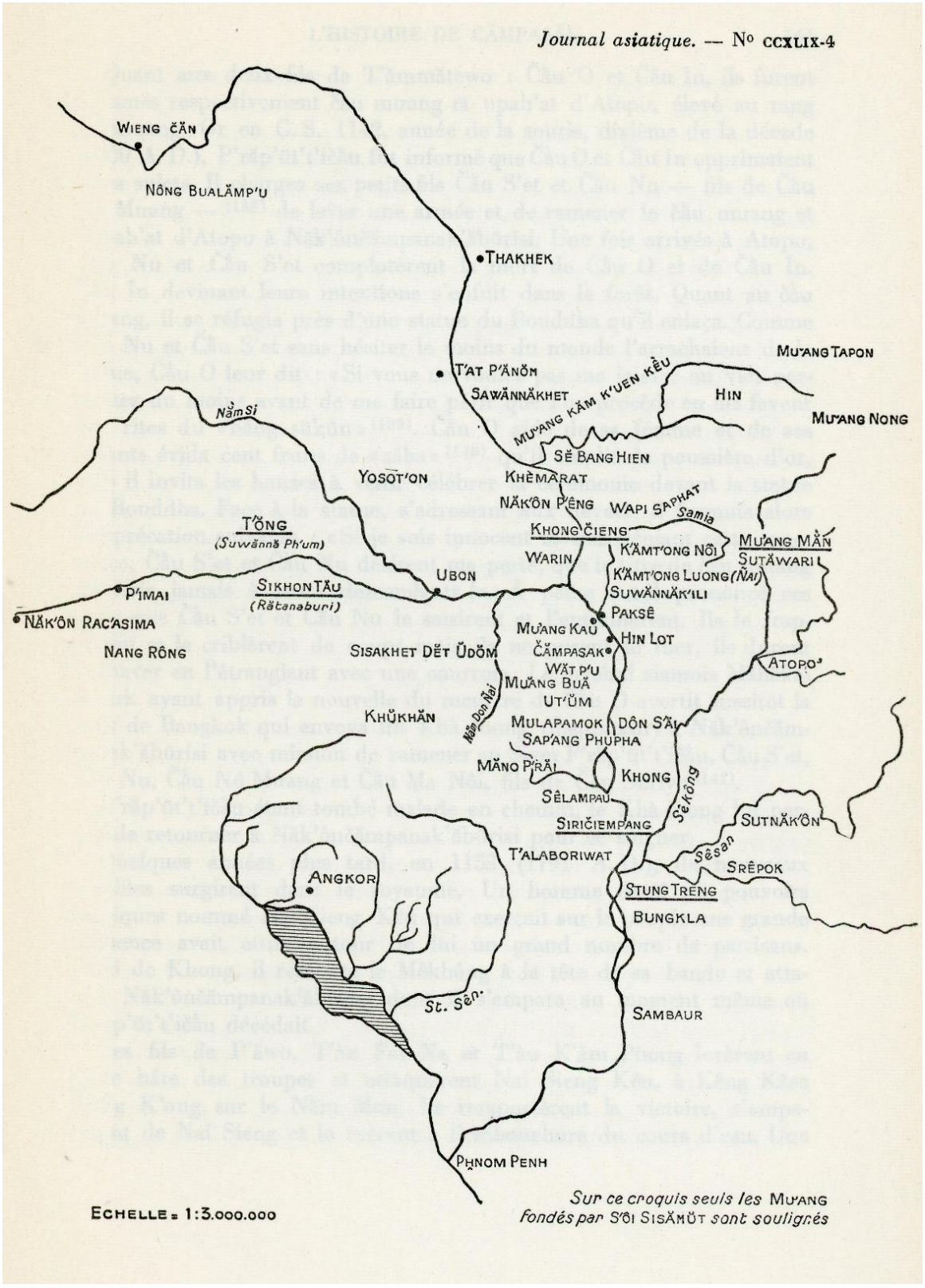


Zomia

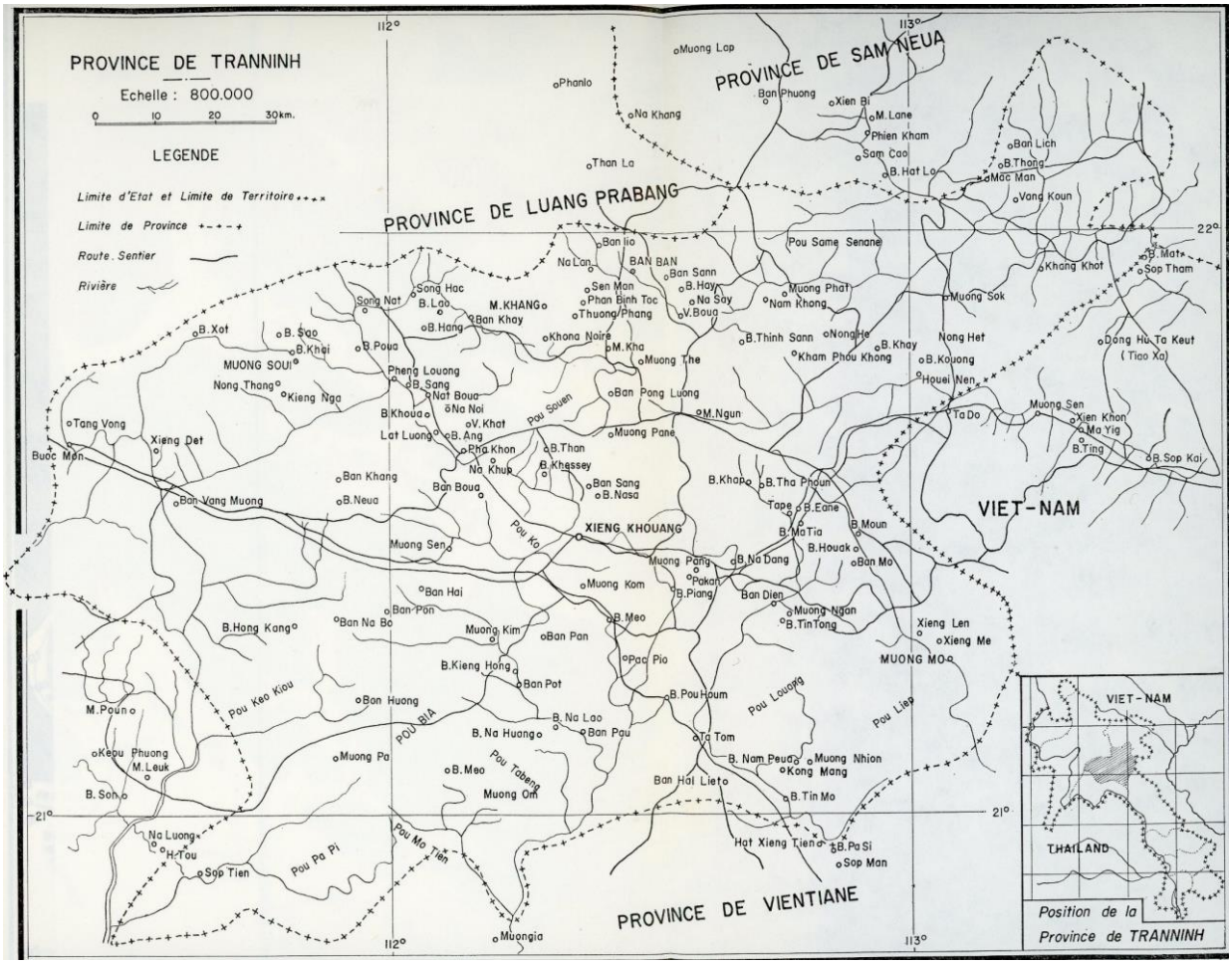

BHOUTAN
INDE
BANGLADESH
CHINE
BIRMANIE
VIETNAM
LAOS
GOLFE
DU
TONKIN
MER D'ANDAMAN
THAÏLANDE
CAMBODGE
GOLFE
DE THAÏLANDE
ZOMIA

Note de la page 50 : le royaume de Luang Phrabang

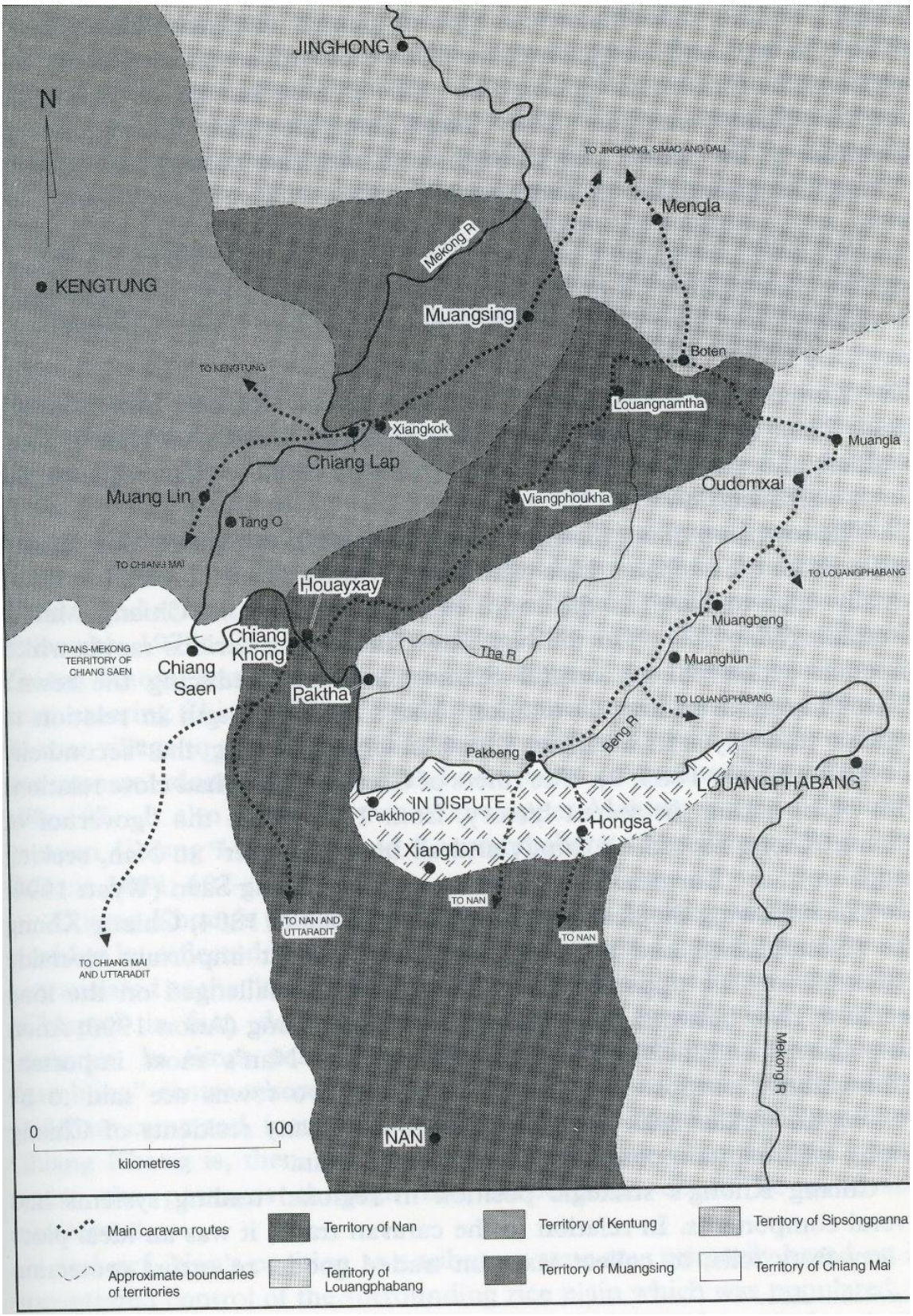
Note de la page 51 : le royaume de Champassak



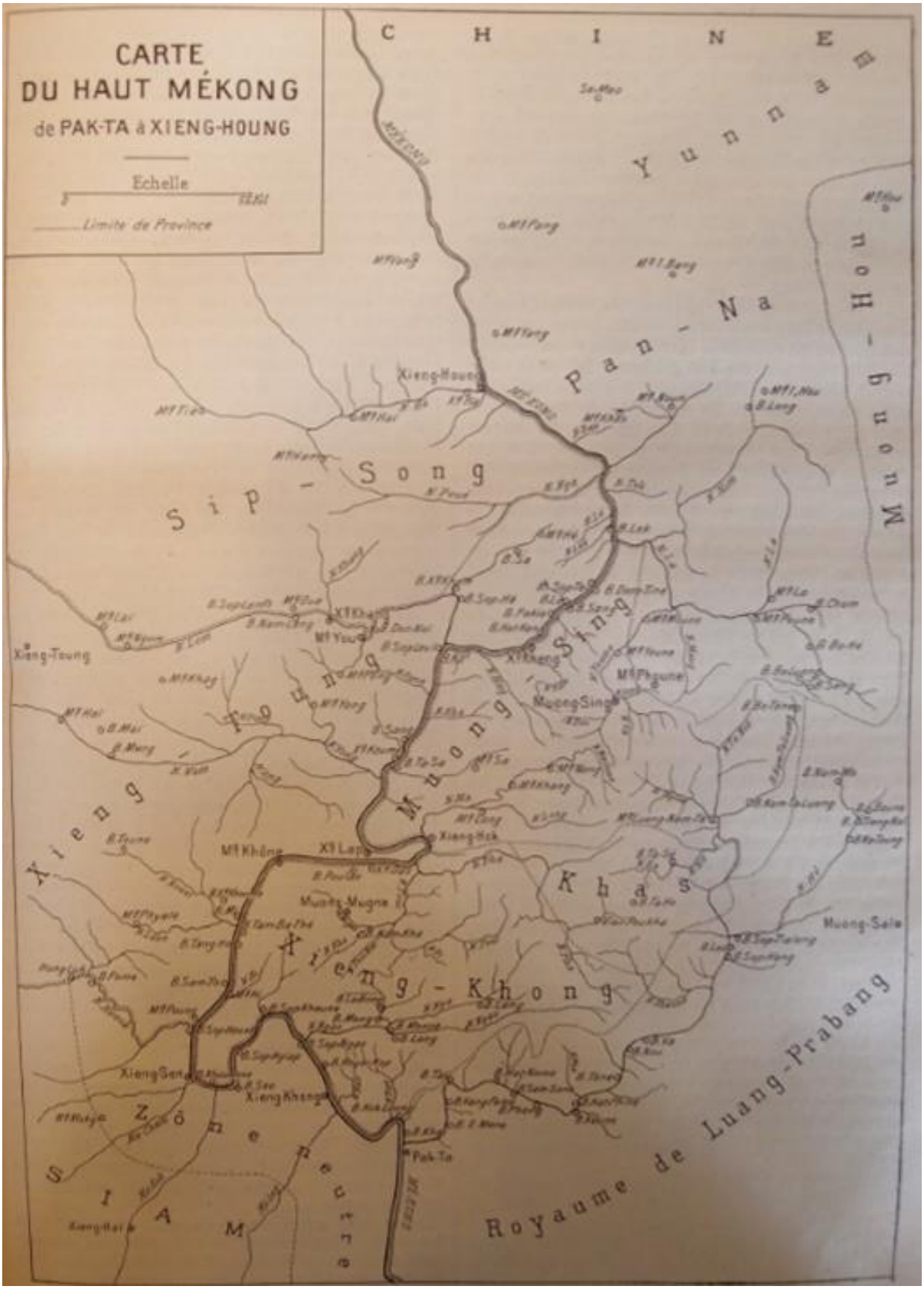
Note le la page 52 : le pays Phou Eun



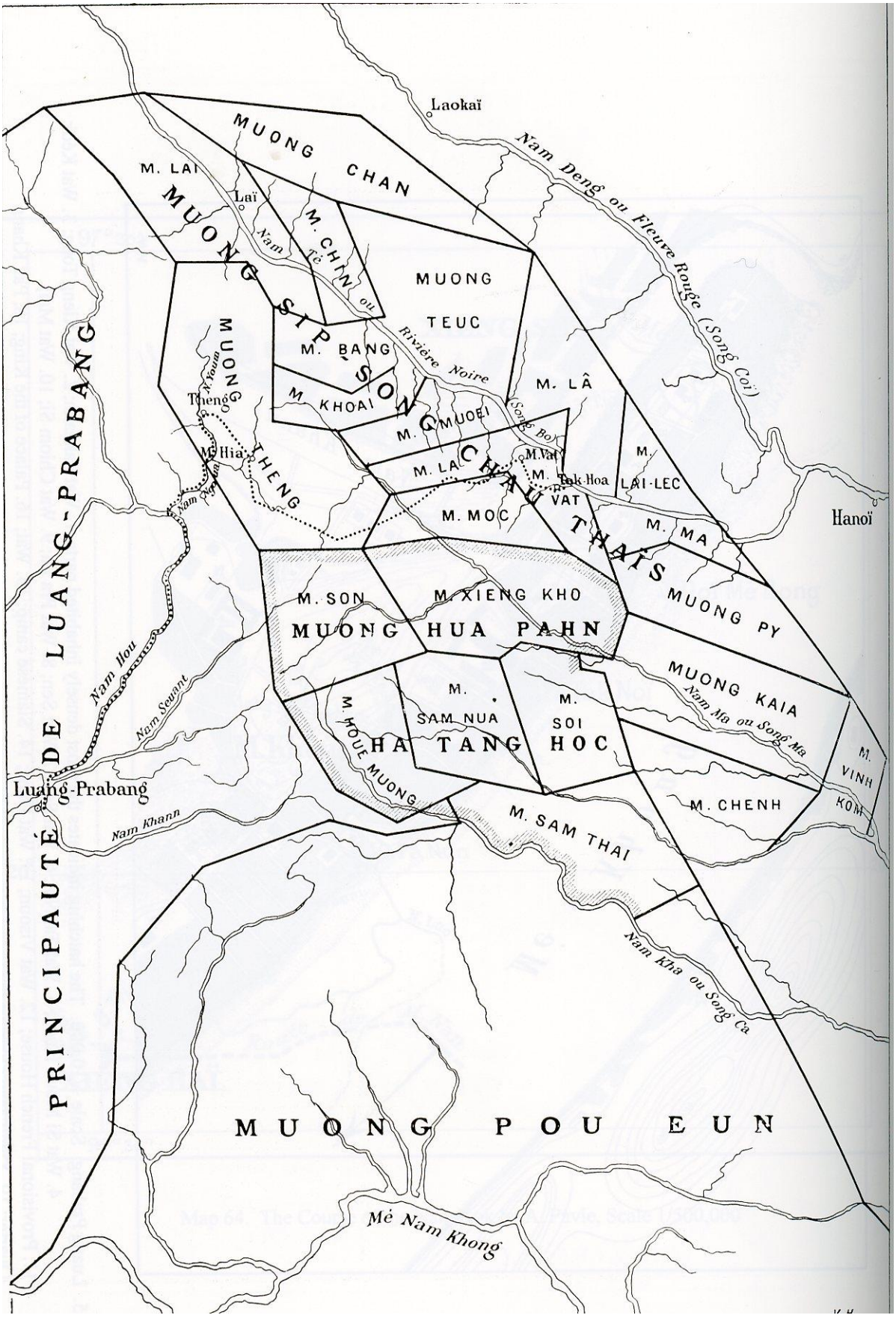
Note de la page 53 : la principauté de Nan



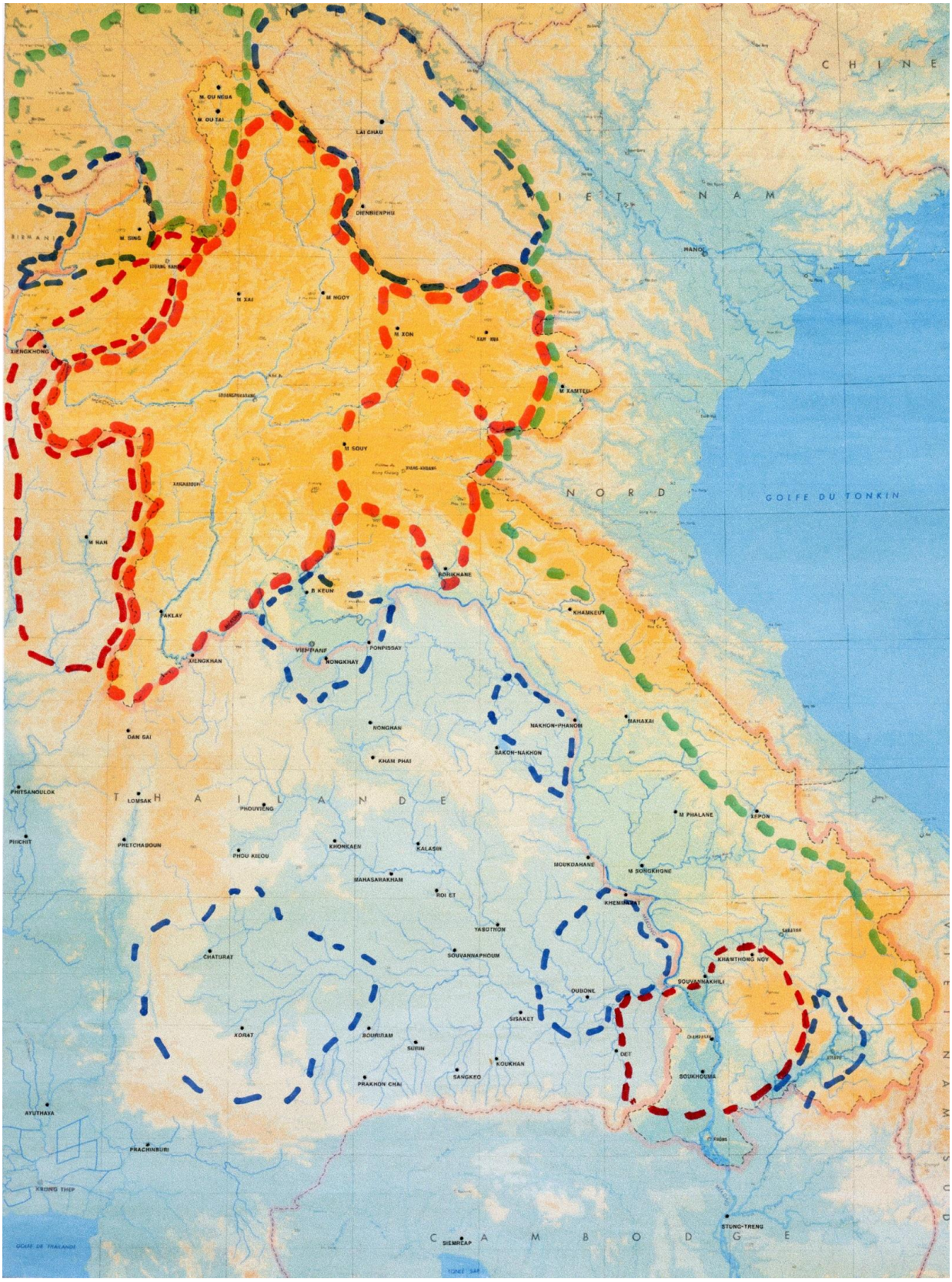
Note de la page 54 : les Sipsong Panna



Note de la page 55 : les Sipsong Châu Tay



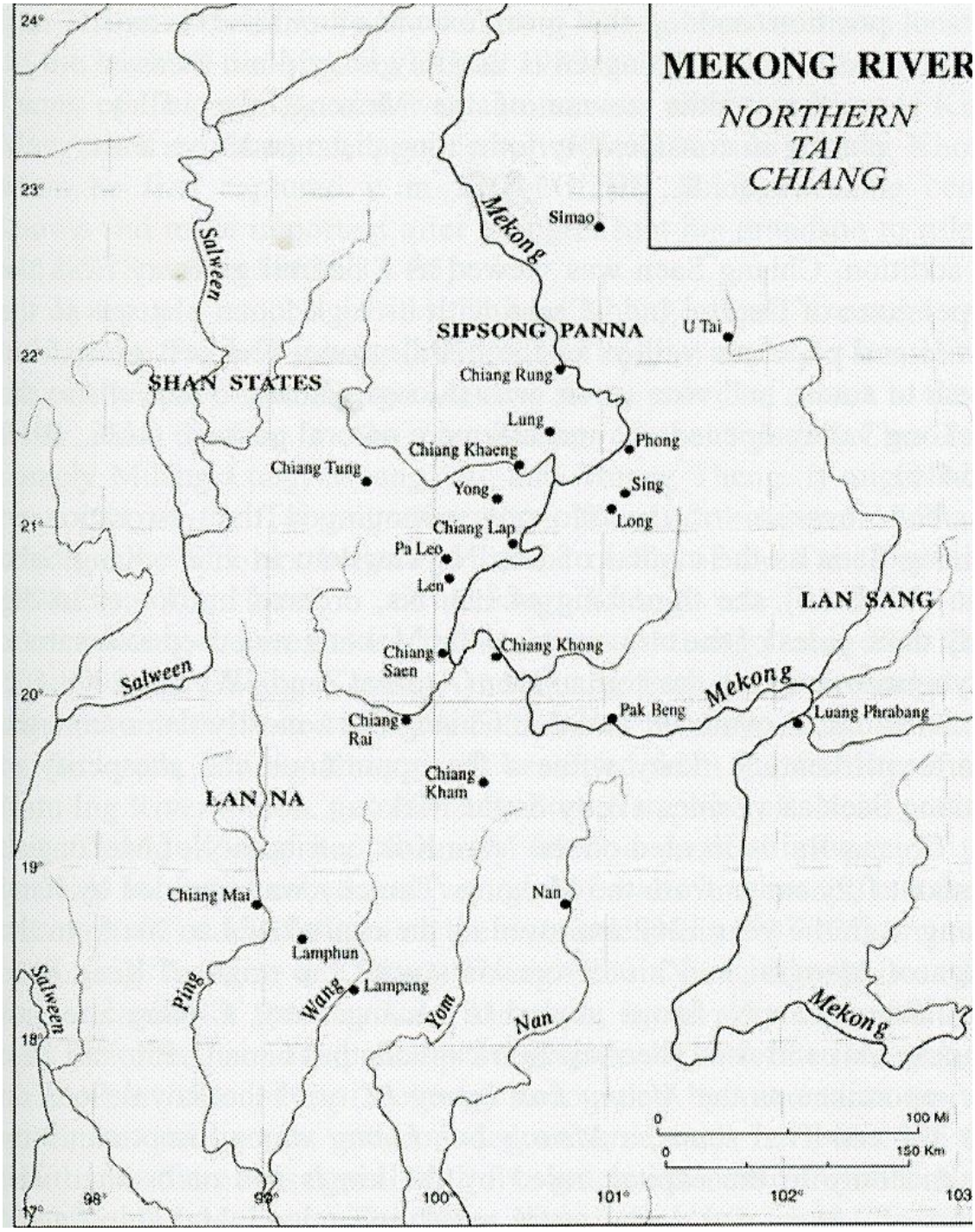
Note de la page 56 : carte d'ensemble



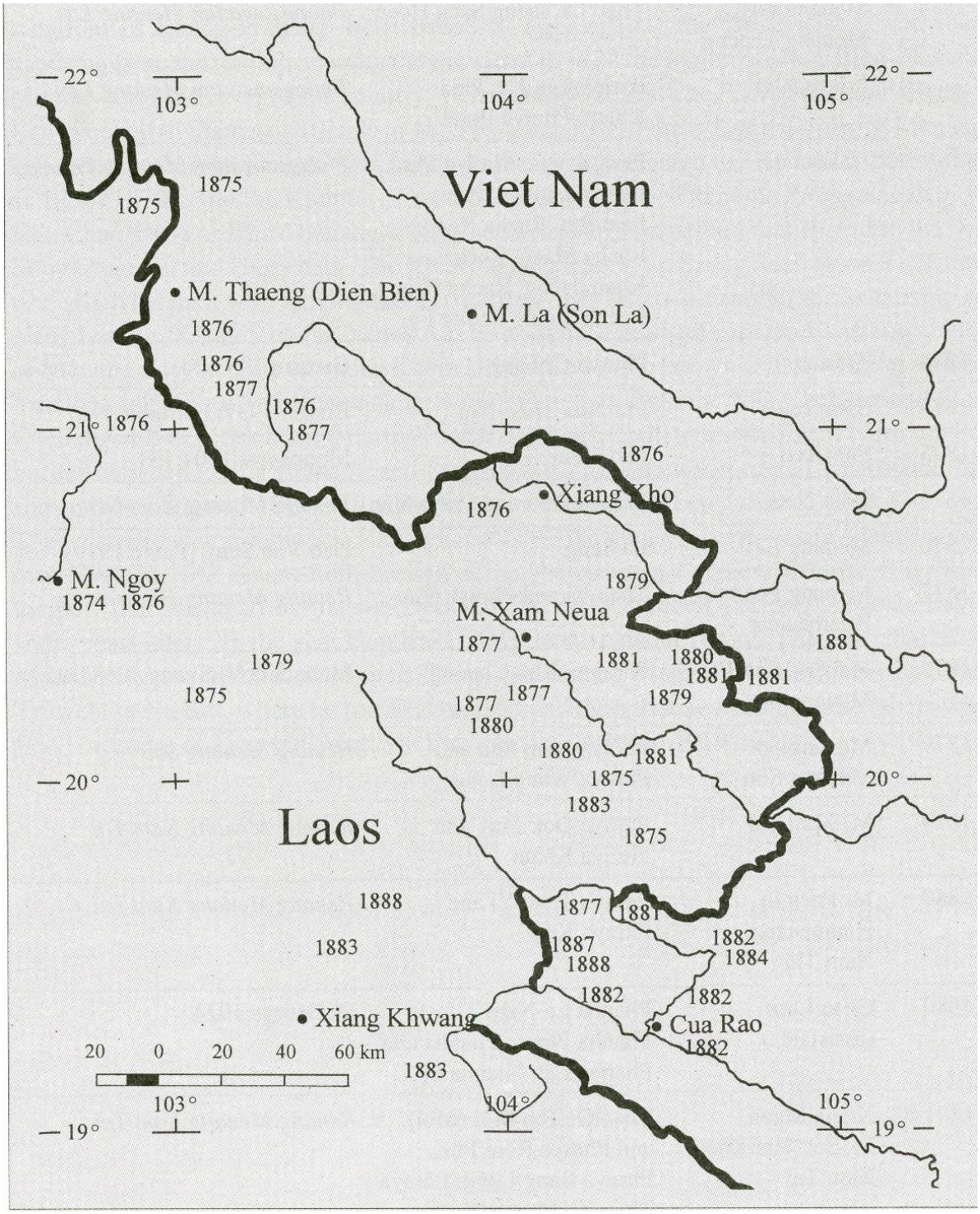
Note de la page 62 : la guerre siamo-vietnamienne



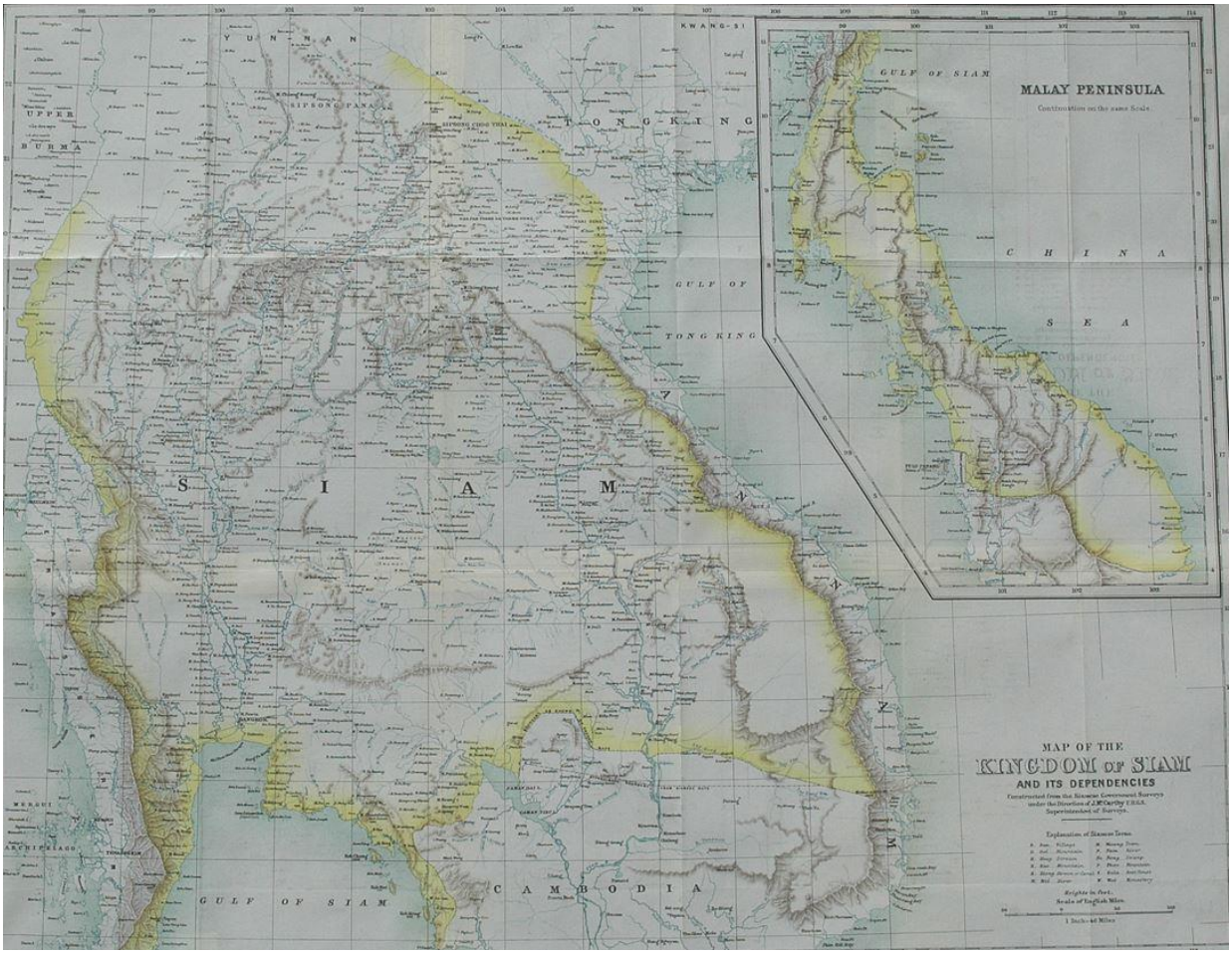
Note de la page 65 : les Etats Shan



Note de la page 66 : les révoltes khmou



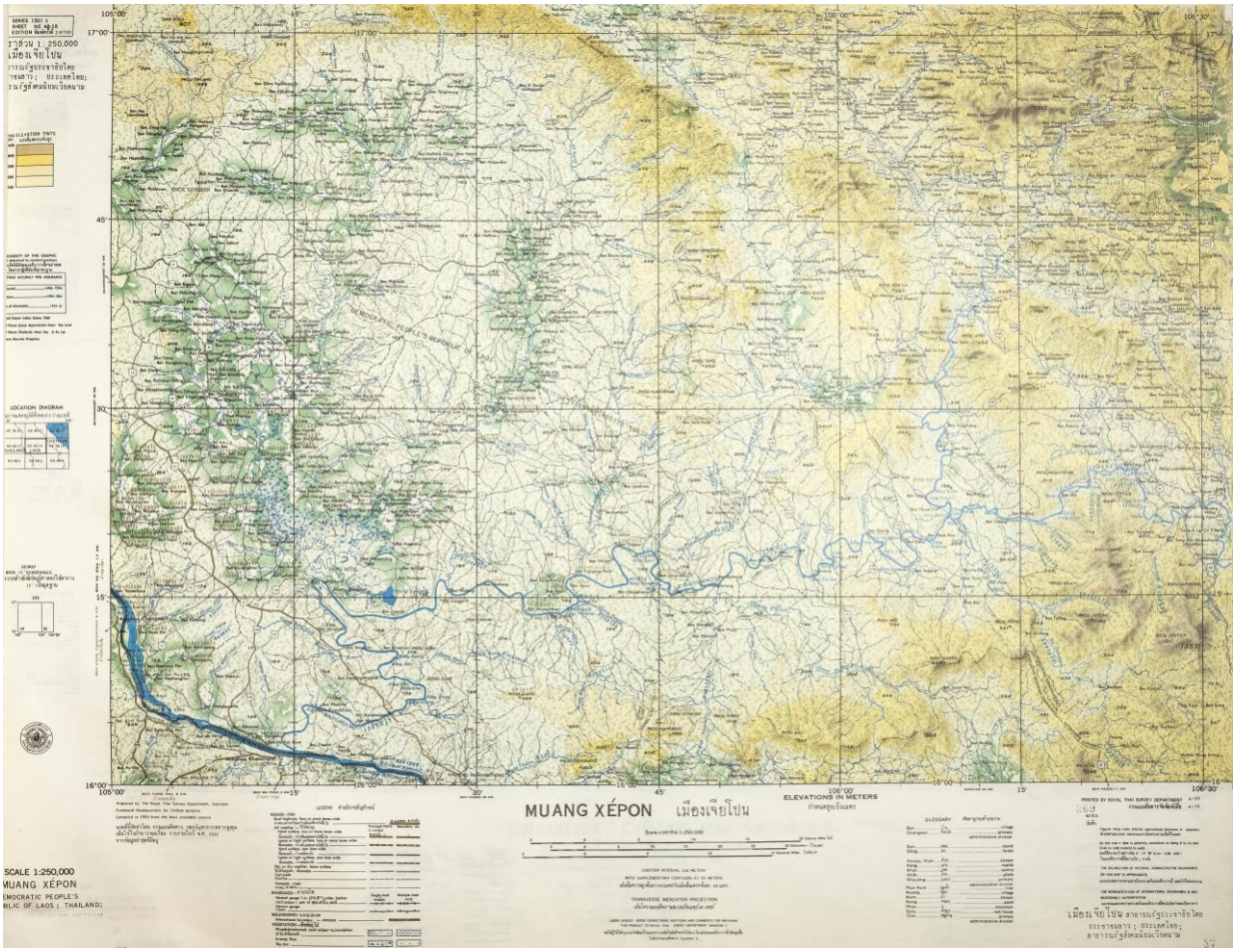
Note de la page 67 : la carte de McCarthy



Note de la page 67 : les déportations

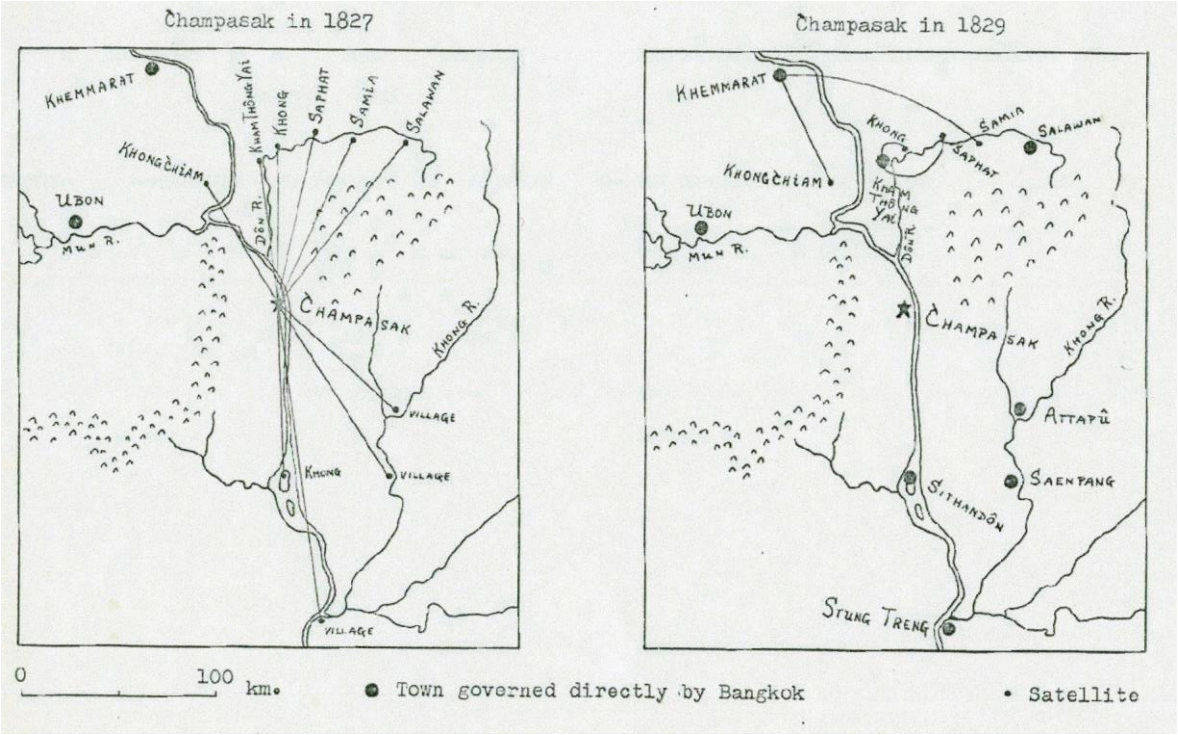


Note de la page 73 : carte de la Sé Bang Hien

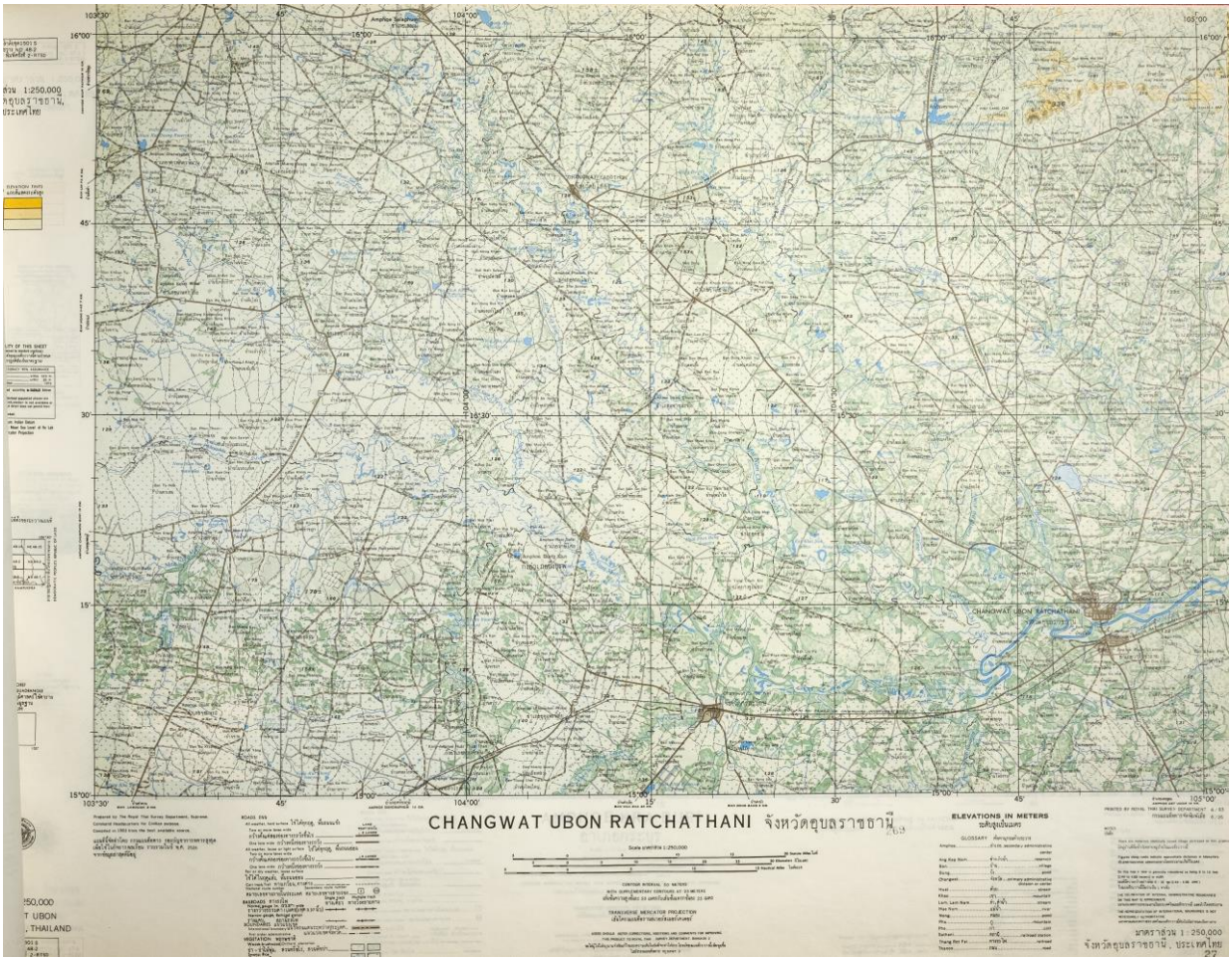


Note de la page 74 : carte de Kalasin

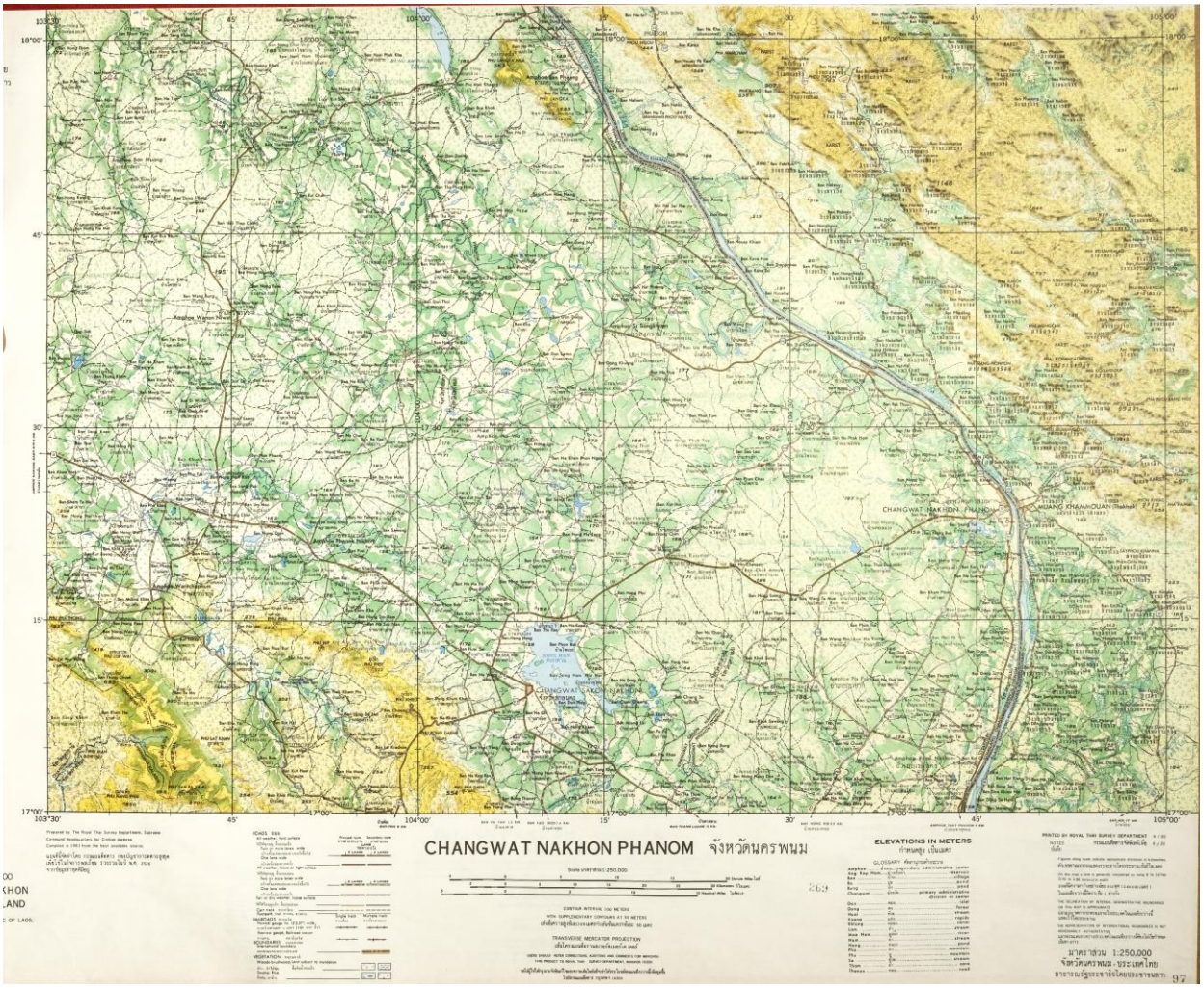
Note de la page 77 : carte de Champassak



Note des pages 79 et 80 : carte d’Oubone



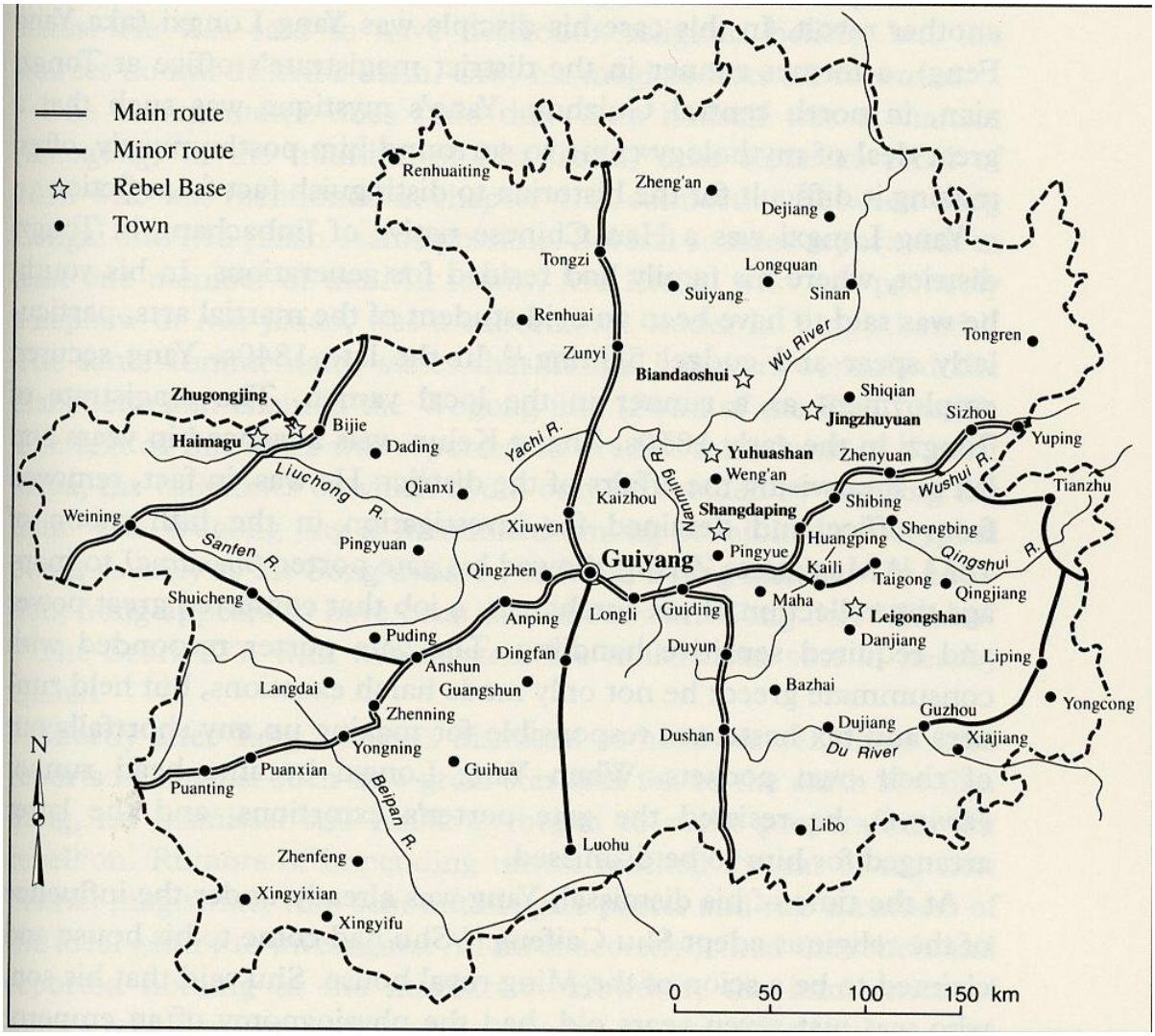
Note de la page 82 : vallée de la Songkhram



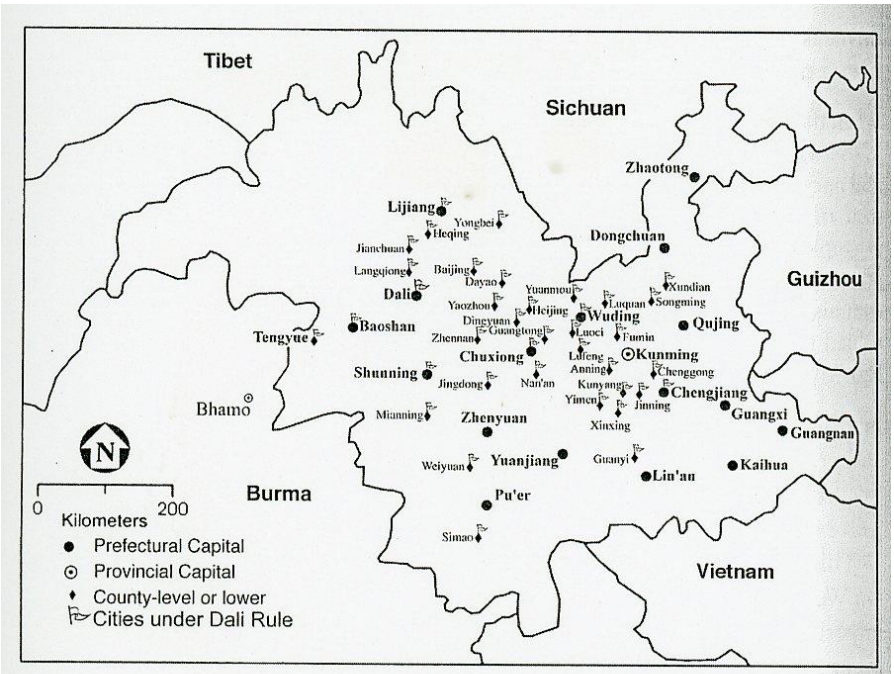
Note de la page : Les muong de l'Isan



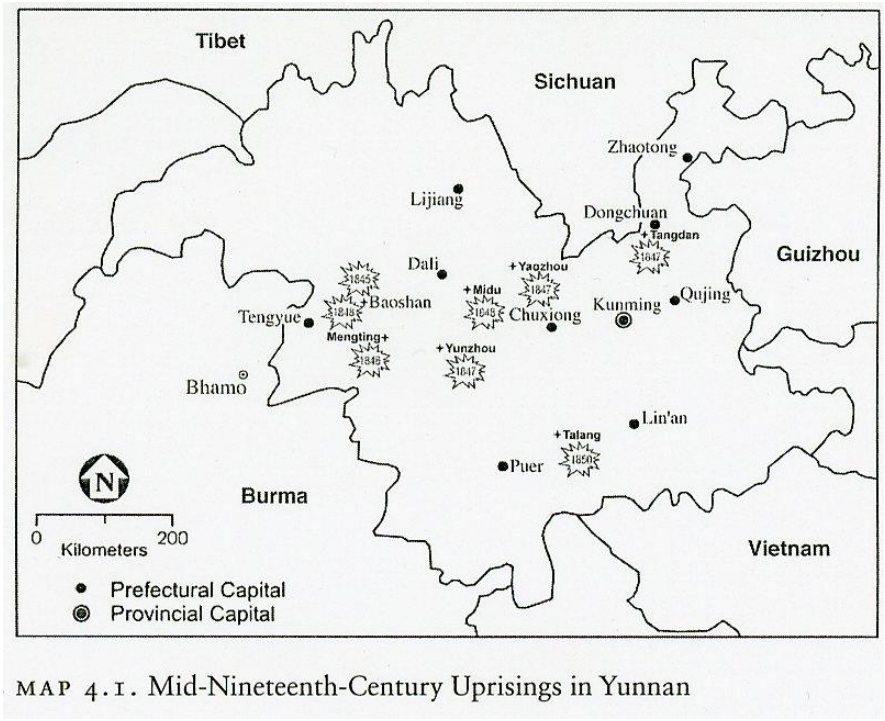
Note de la page 95 : la révolte Miao



Note de la page 96 : la révolte Panthay

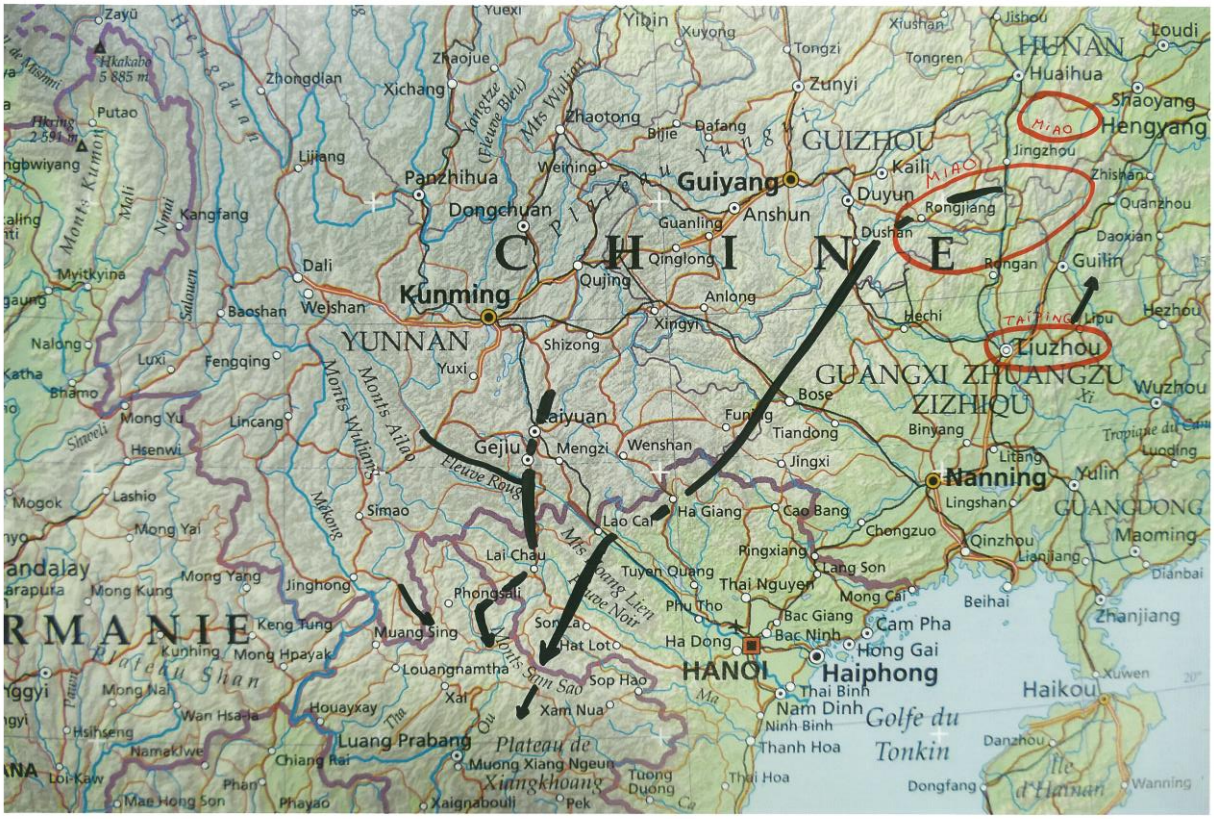



MAP 9.1. Cities under Dali or Hui Control, 1867–1868

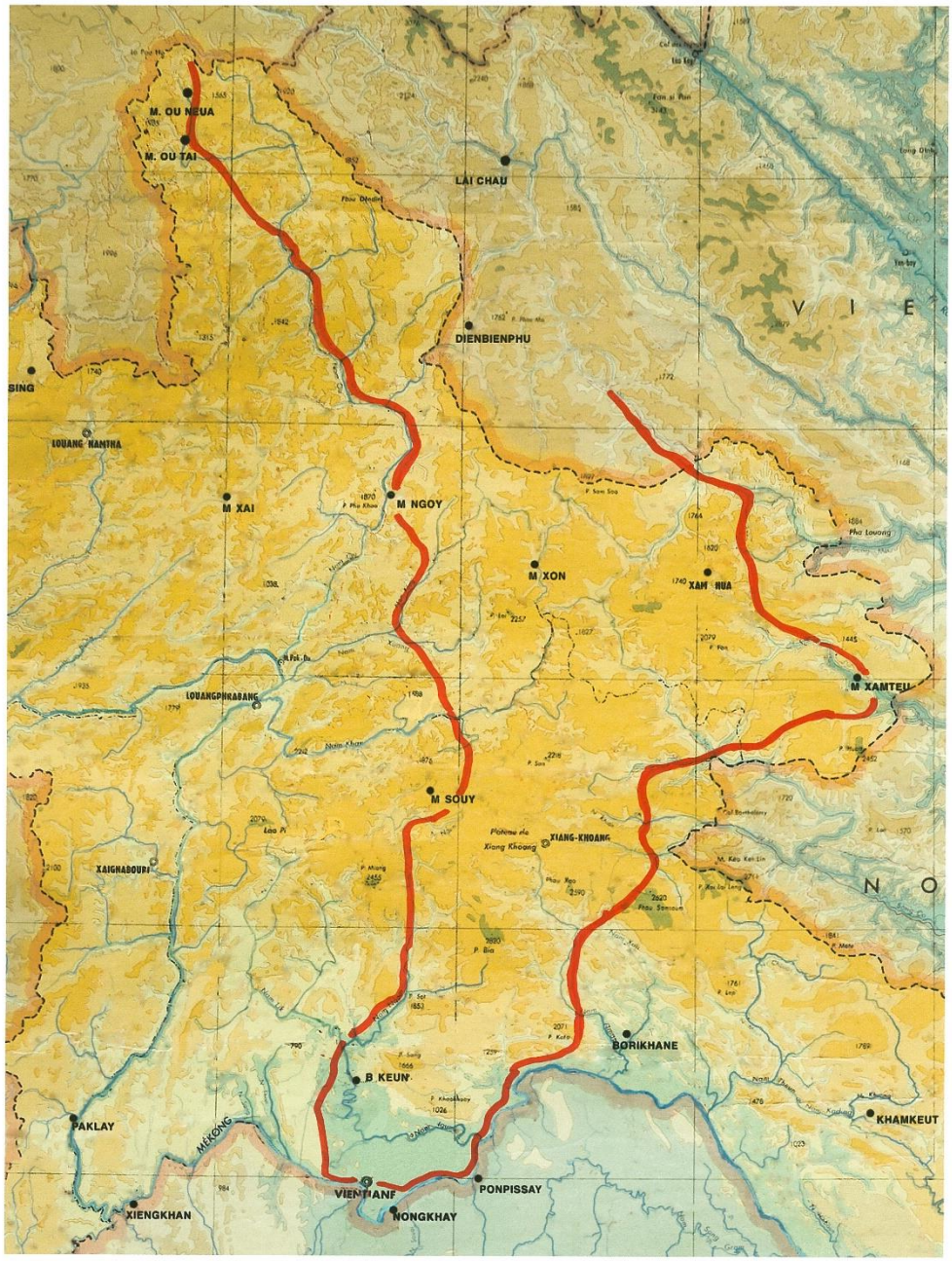



MAP 4.1. Mid-Nineteenth-Century Uprisings in Yunnan

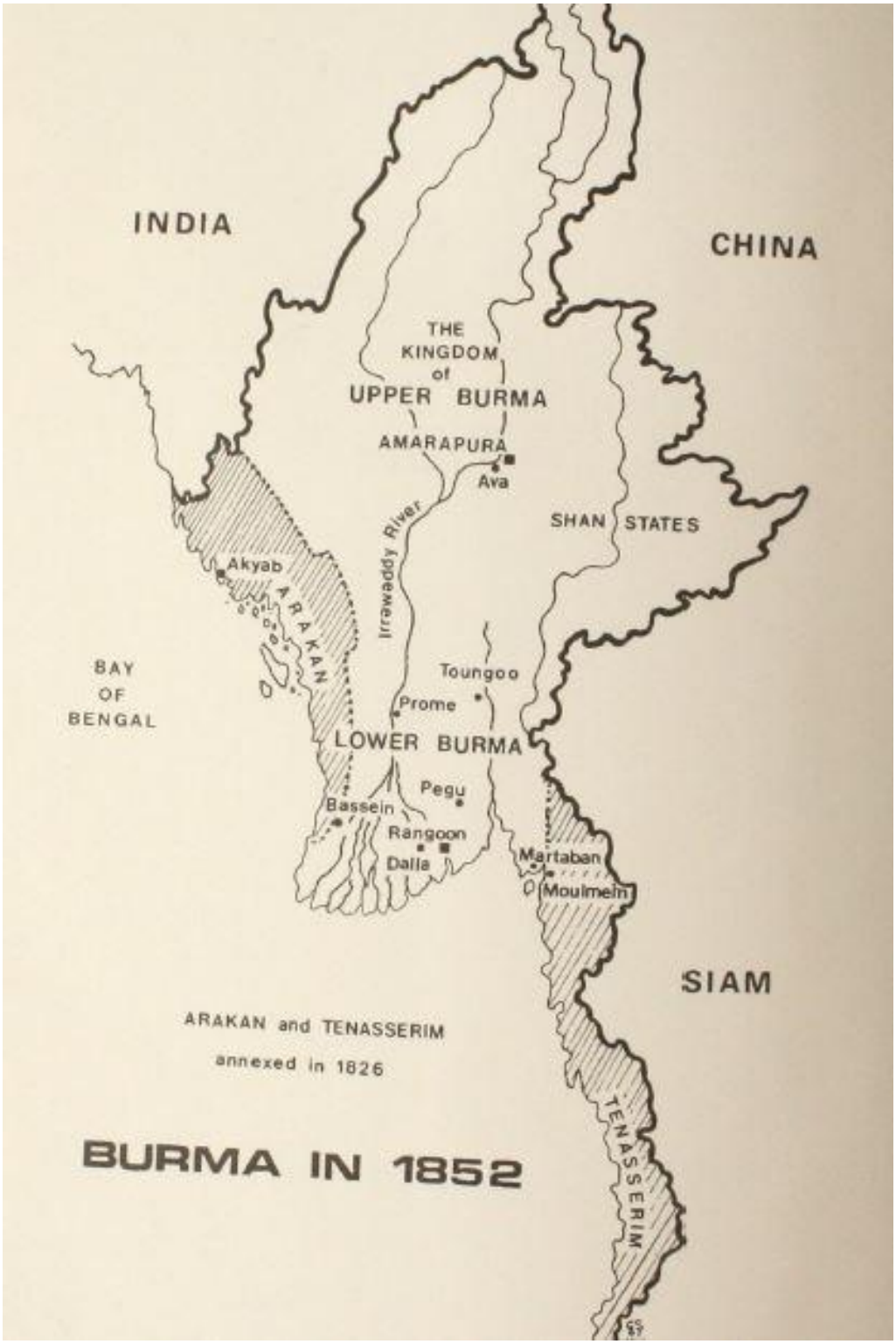
Note de la page 98 : les migrations Hmong



Note de la page 99 : les Hồ



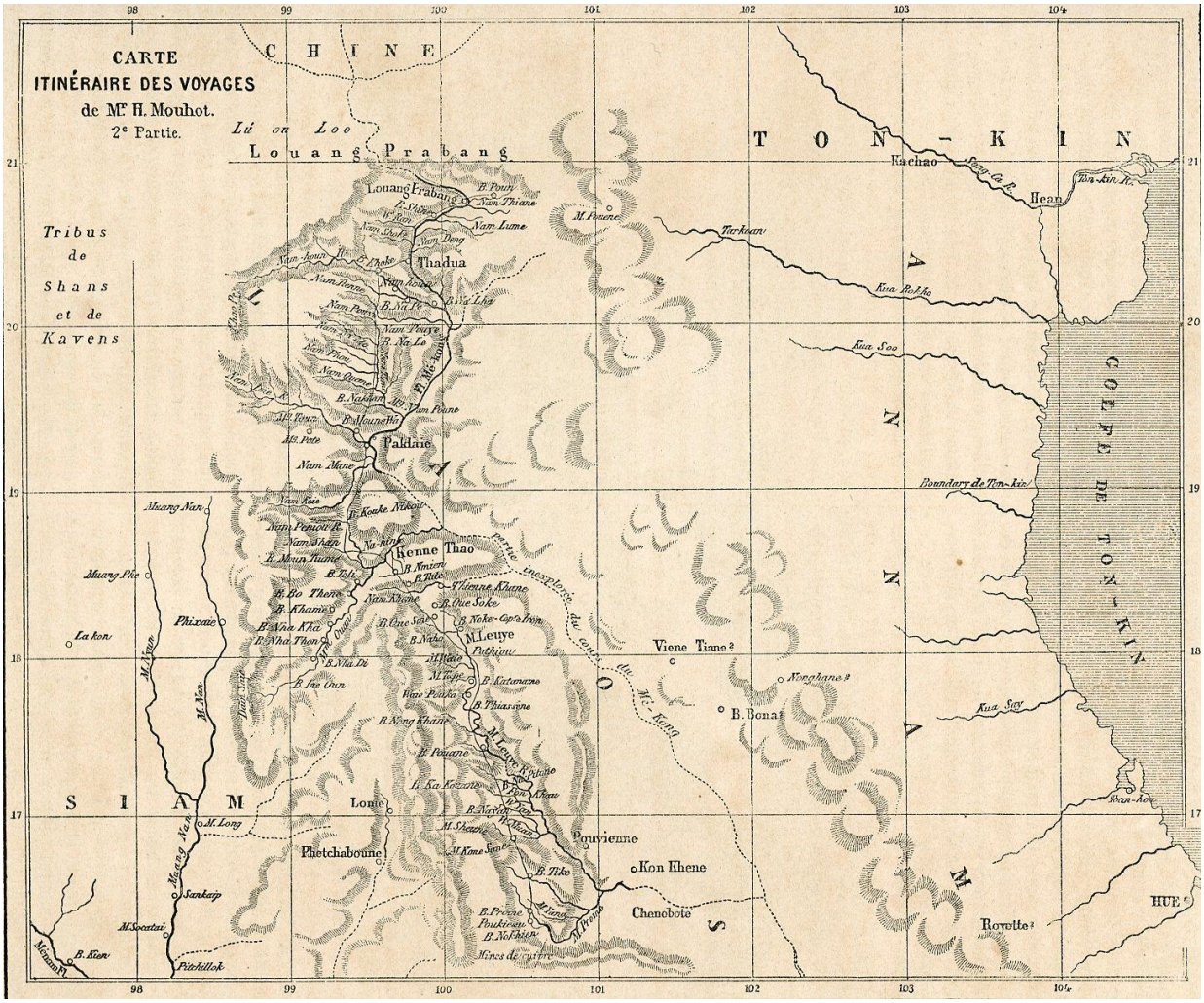
Note de la page 107 : la 1ère guerre birmane



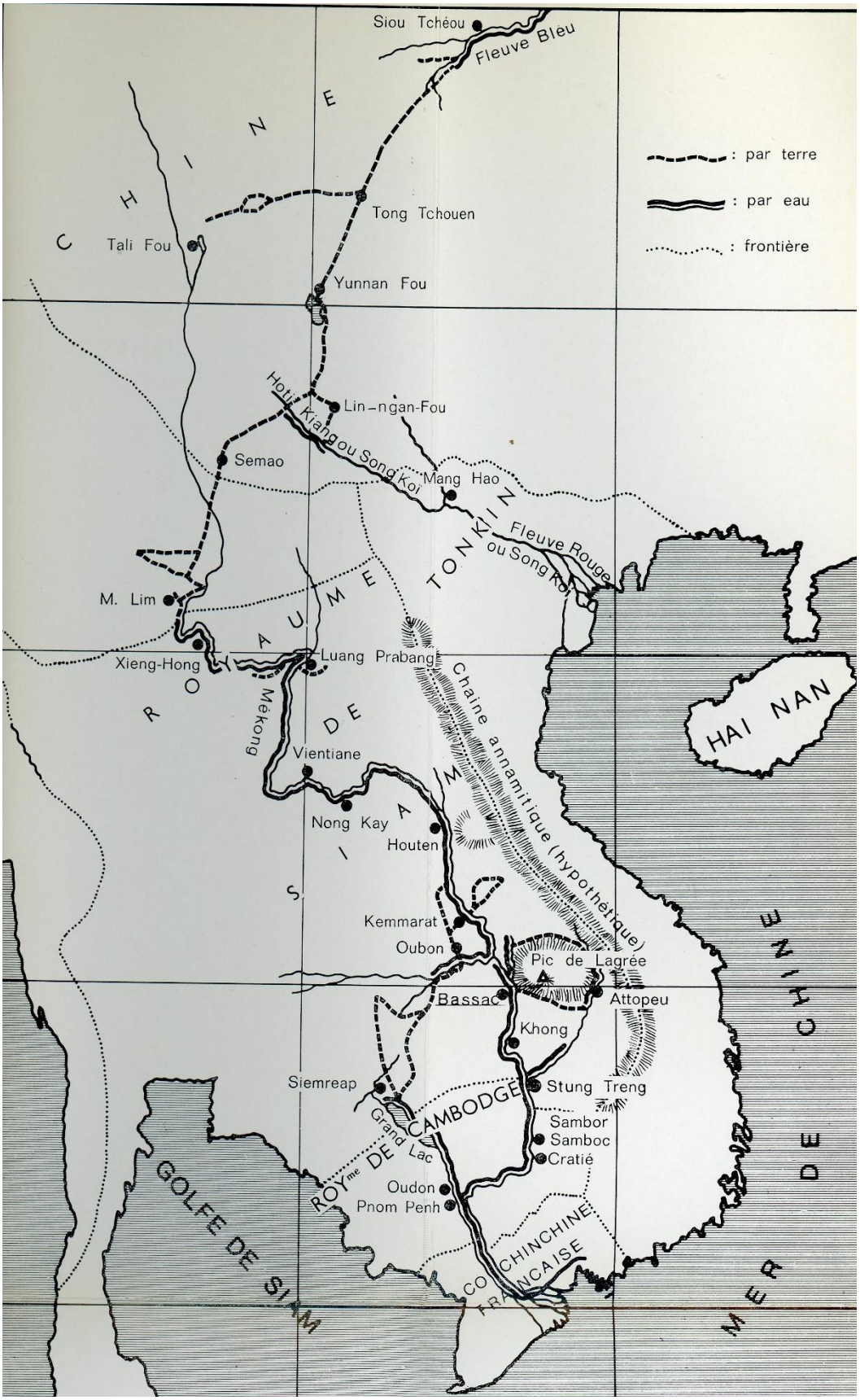
Note de la page 108 : la seconde guerre birmane



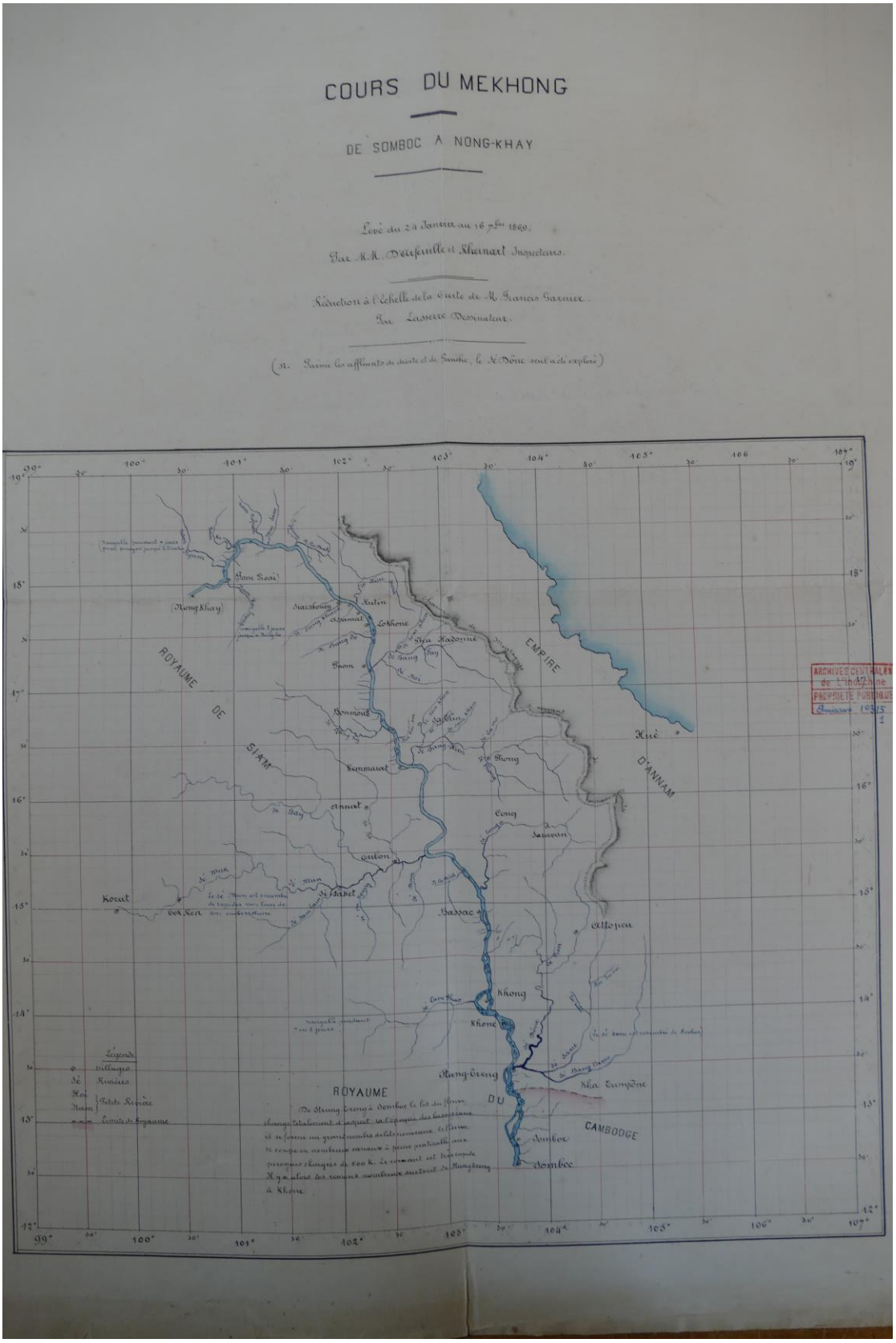
Note de la page 114 : voyage d'Henri Mouhot



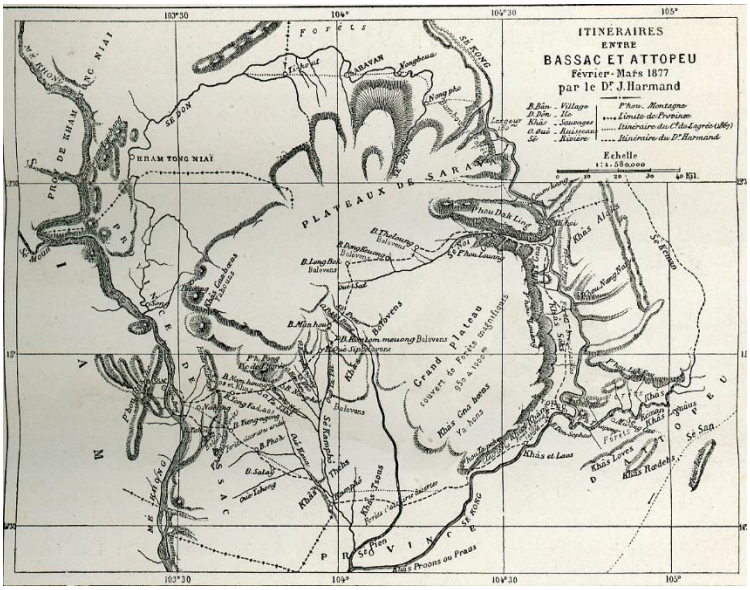
Note de la page 114 : Voyage de Doudart de Lagrée



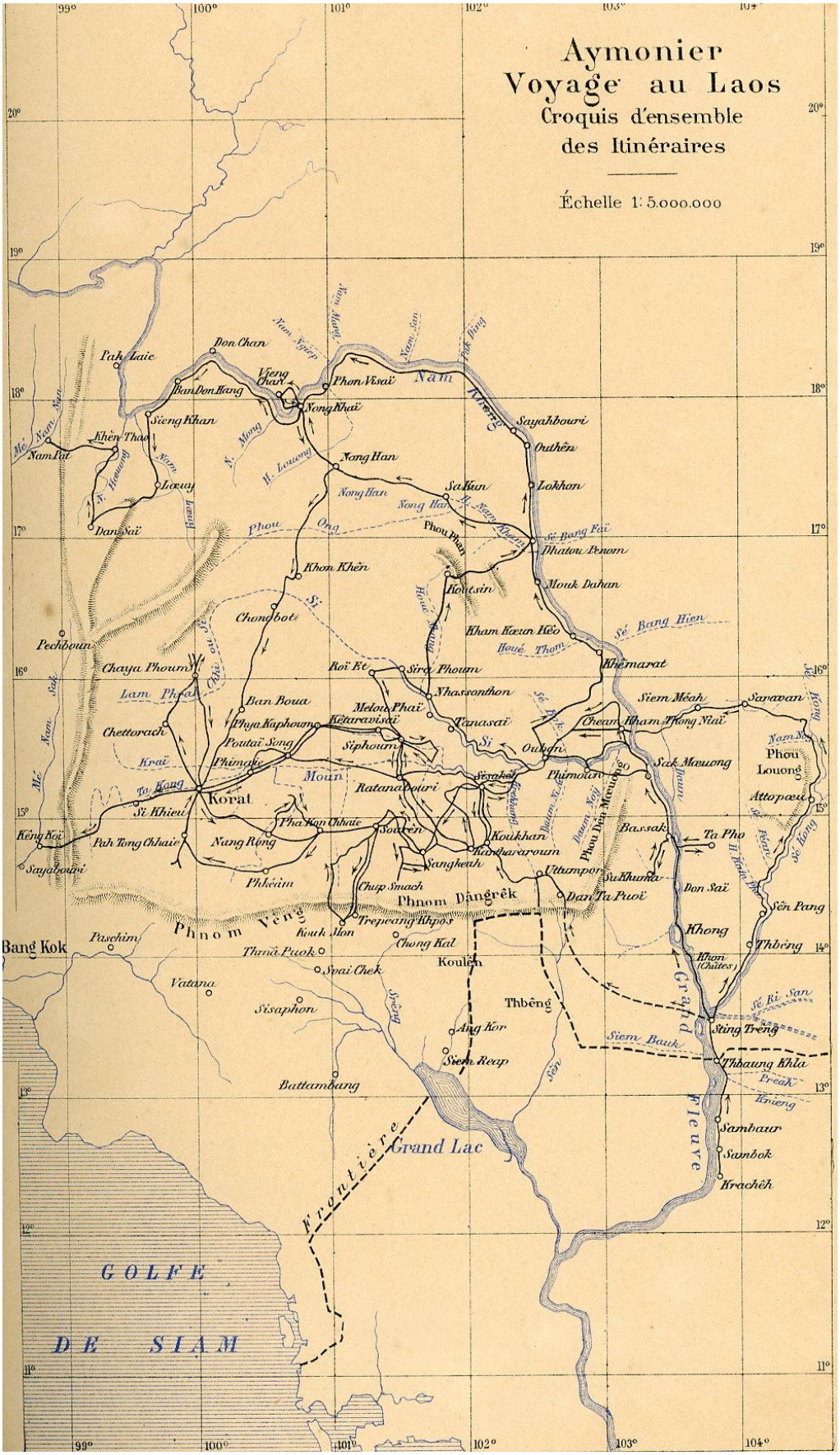
Note de la page 116 : voyage de Mourin d'Arfeuille et Rheinart



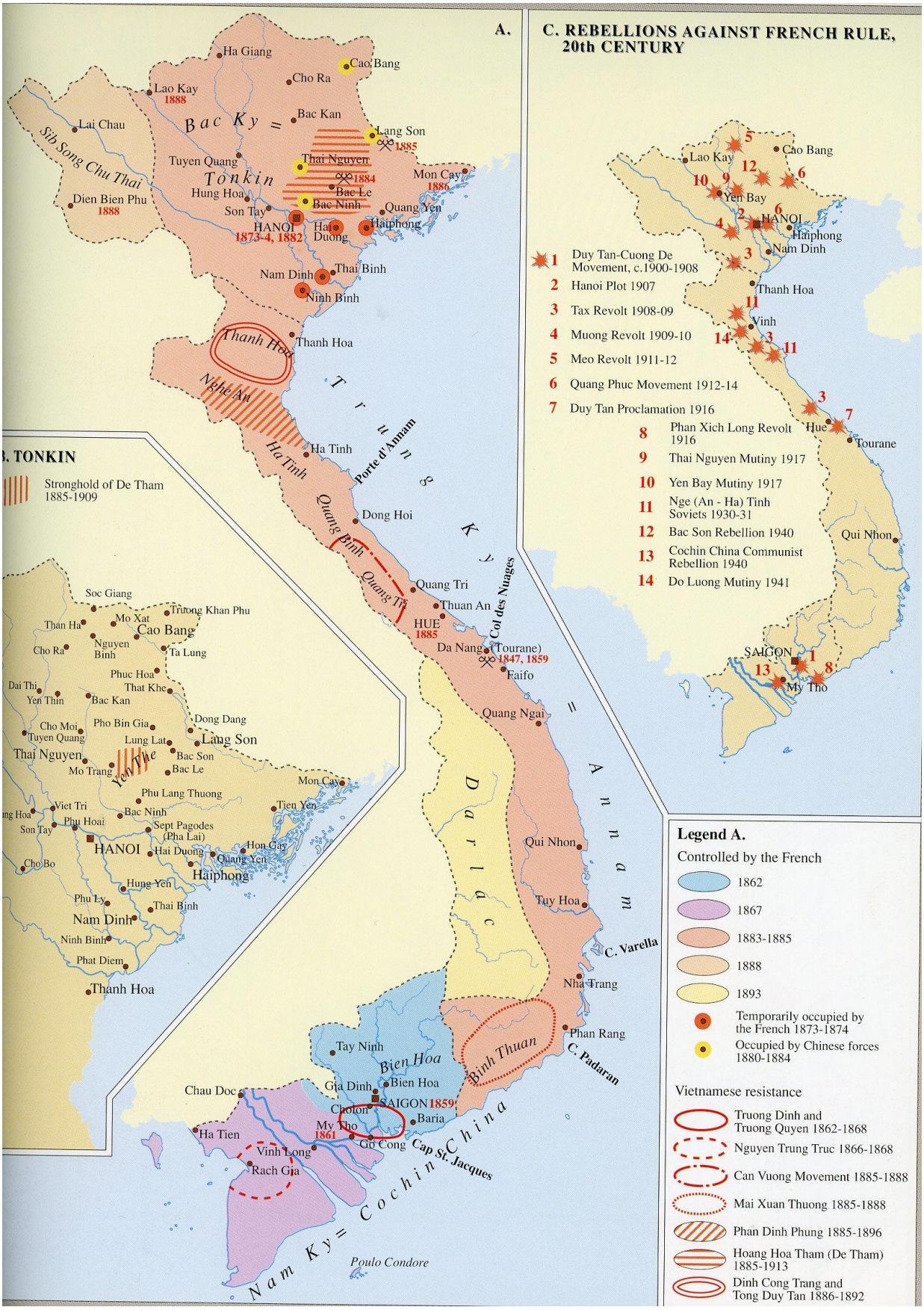
Note de la page 117 : voyage de Jules Harmand


ITINERAIRES
ENTRE
BASSAC ET ATTOPEU
Février-Mars 1877
par le Dr J. Harmand
Echelle
1:1.500.000
PLATEAUX DE SARA
Grand Plateau
couvert de Forêts magnifiques
950 à 1100m
Khâs Cao boms
Pa Nams
Khâs et Laos
Khâs Laves
Khâs Rodehés
Khâs Proons ou Praos
Khâs Tsons
Khâs Baloves
Khâs Alaks
Khâs Tcholes
Khâs Tcholes
Khâs Tcholes

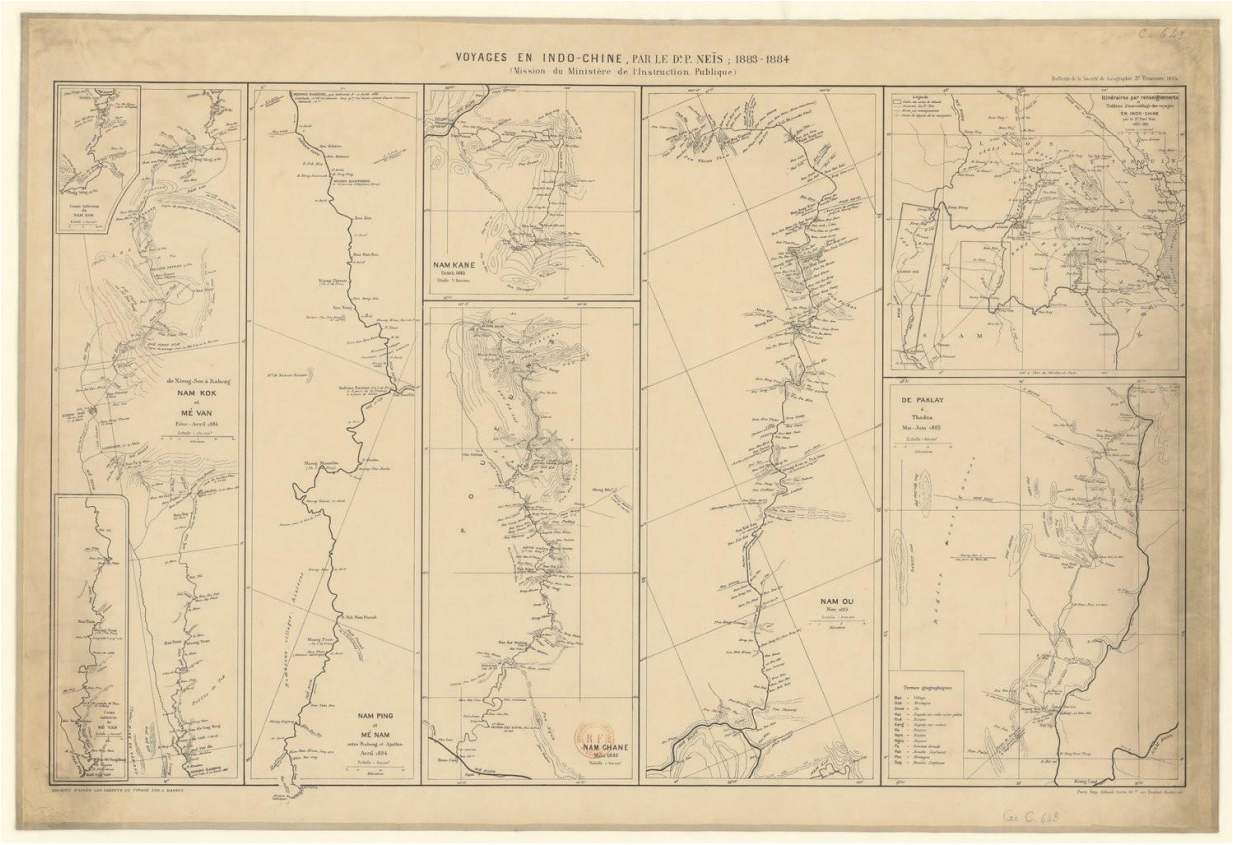
Note de la page 118 : voyage d'Etienne Aymonier



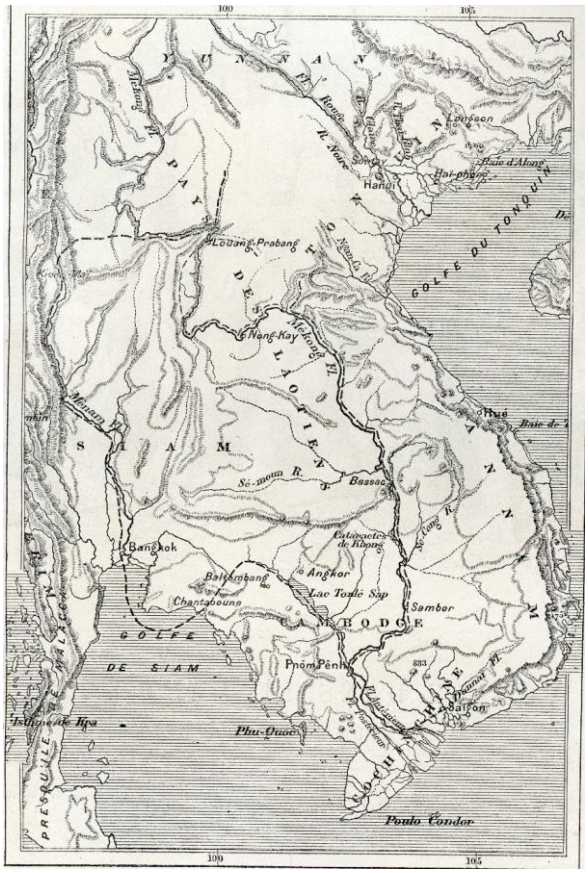
Note de la page 129 : conquête du Viêt Nam (source : Pluvier)



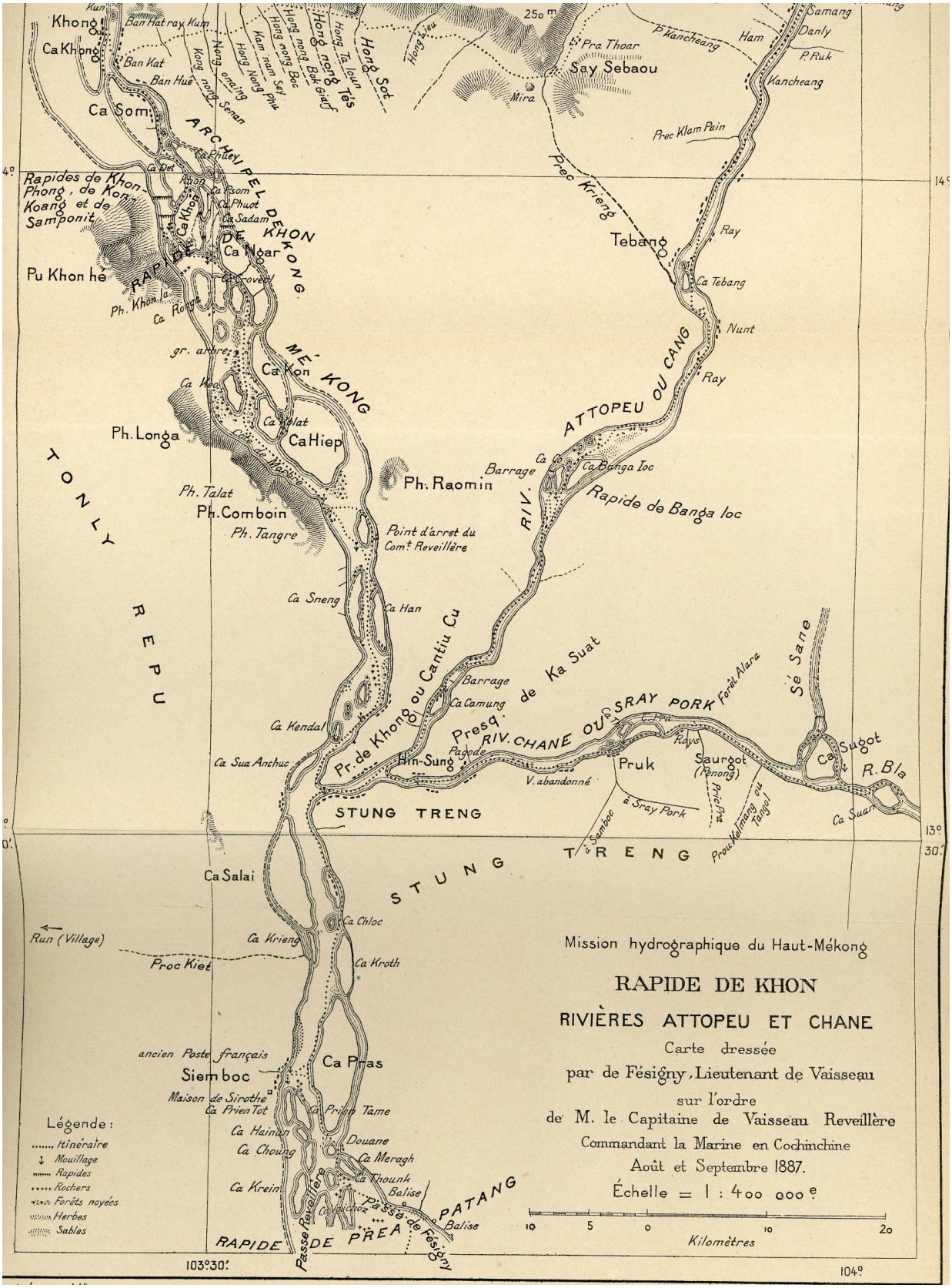
Note de la page 132 : voyage de Paul Néis



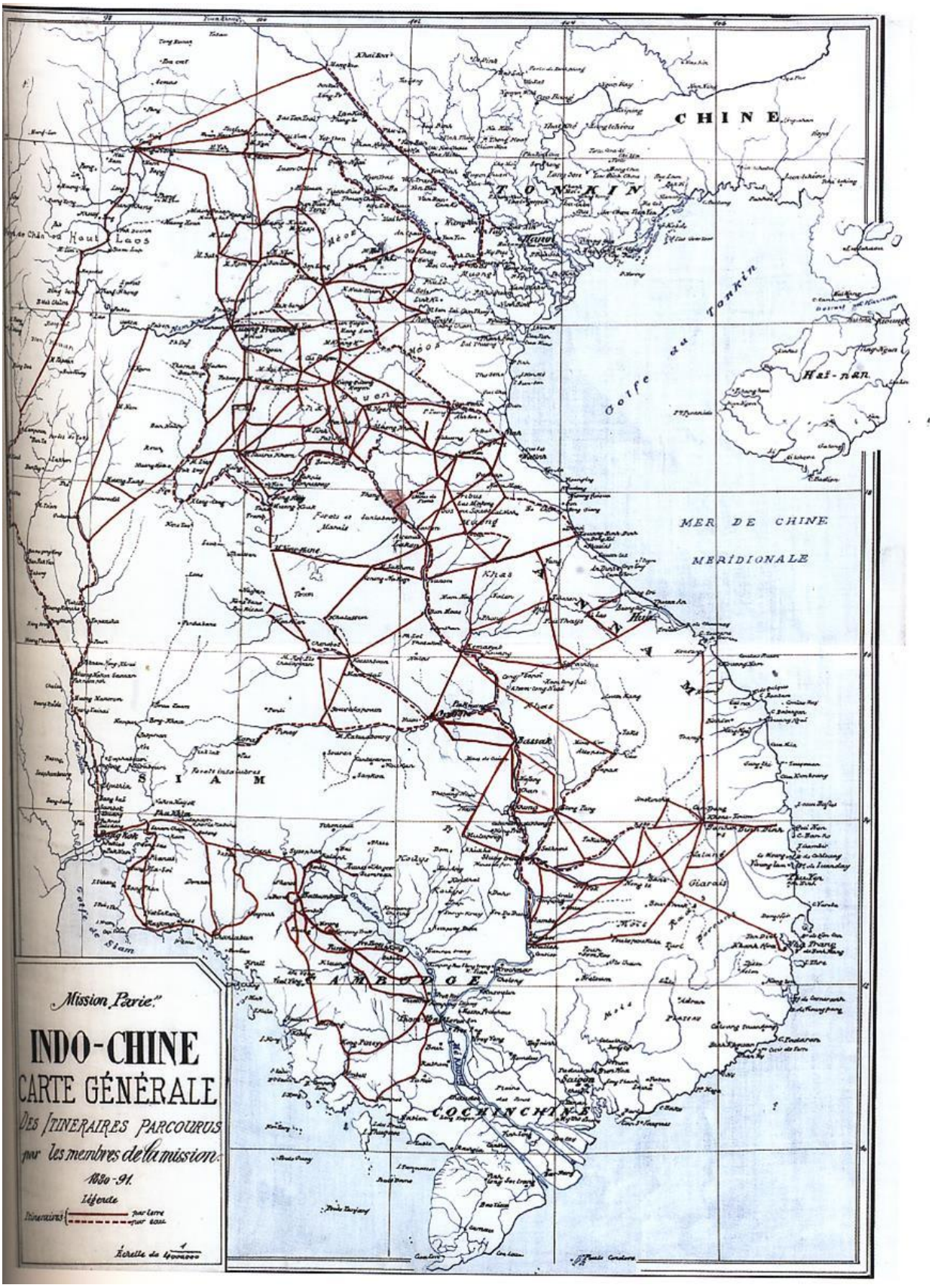

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



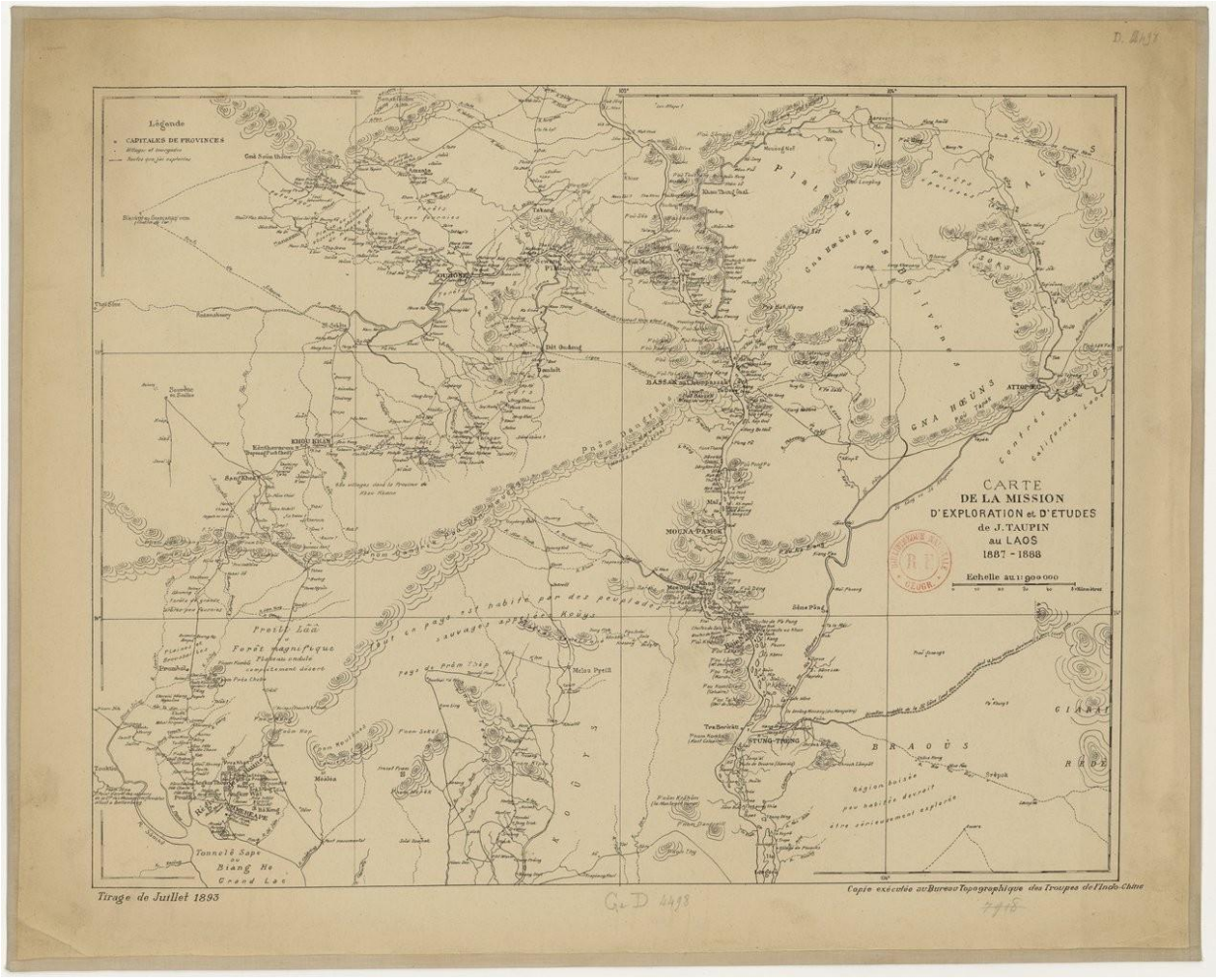
Note de la page 133 : voyage de La Réveillère



Note de la page 133 : Mission Pavie



Note de la page 135 : voyage de Jacques Taupin




Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Note de la page 135 : voyage de Camille Gauthier

Note de la page 136 : ambitions anglaises



Note de la page 138 : ambitions de Deloncle






Note de la page 138 : l'Empire vietnamien de Mgr Taberd




Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

# Dynasties

| Date | Luang Prabang | Vientiane | Xieng Khouang | Champassak | Bangkok | Huế |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1778 | | Nanthasen | | | | |
| 1782 | | | | | Rama I | |
| 1792 | Anurut | | | | | |
| 1804 | | Anouvong | | | | |
| 1809 | | | | | Rama II | |
| 1817 | Manthathourath | | | | | |
| 1819 | | | | Tiao Yo | | |
| 1820 | | | | | | Minh Mạng |
| 1824 | | | | | Rama III | |
| 1828 | | Fin d'Anouvong | | | | |
| 1836 | Mort de Manthathourath | | | | | |
| 1838 | Soukaseum | | | | | |
| 1841 | | | | | | Thieu Tri |
| 1847 | | | | | | Tu Duc |
| 1850 | Mort de Soukaseum | | | | | |
| 1851 | | | Tiao Po | | Rama IV | |
| 1852 | Tiandarat | | | | | |
| 1865 | | | Tiao Ung | | | |
| 1868 | | | | | Rama V | |
| 1872 | Mort de Tiandarat | | | | | |
| 1874 | Ounkham | | | | | |
| 1876 | | | Tiao Khanti | | | |
| 1888 | Zakarine | | | | | |

GOUVERNEMENTS DE L'EMPIRE ET DE LA TROISIEME REPUBLIQUE

| Date | Président du conseil | Ministre des Affaires Etrangères | Ministre de la Marine | Ministre du Commerce | Secrétaire d'Etat aux colonies |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |

Adminsistration de l’Indochine française

| Date | Gouverneur Général de l’Indochine | Gouverneur de la Cochinchine | Résidence du Cambodge | Résidence de l’Annam | Résidence du Tonkin |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |
| | | | | | |

PROSOPOGRAPHIE

- ABOUT Edouard
  Journaliste pro-Ferry

- ANTOINE Charles-Félix
  Né en 1858, arrivé en Indochine en 1882, missionnaire au Tonkin Occidental ; tué à Muong Deng le 9 janvier 1884.

- AUBARET Louis-Gabriel-Frédéric, Né à Montpellier le 27 mai 1825, mort à Poitiers le 19 août 1894. Ancien de l'Ecole Navale il s'embarqua pour l'Extrême-Orient en 1858. Devenu diplomate il fut partisan de la « rétrocession » des trois provinces de Cochinchine en 1864. Devenu consul au Siam de 1864 à 1867, il joua un rôle dans la partition du Cambodge.
- AYMONIER Etienne
  Né au Châtelard (Savoie) le 26 janvier 1844, mort . Saint-cyrien, il fut envoyé en Indochine en 1870. Représentant du protectorat français au Cambodge de 1879 à 1881. Il exécuta des missions importantes dans le « Laos siamois » en 1882. Auteur de nombreux articles et ouvrages savants.

- BAGYIDAW
  Roi de Birmanie

- BALLUE
  Député pro-Ferry

- BEAUMONT Jean-Baptiste-François
  Né en 1860. Arrivé en Indochine en 1885. Misionnaire au Tonki Occidental, mort à Phu Le (Laos) le 2 février 1888.

- BEDEL Antoine-Arthur (p. 257)
-
- BEGIN Charles-Auguste-Frédéric (p. 185)
  Né à Marie-Galante (Antilles) le 2 juillet 1835, mort à Pleurneur-Bodon (Côtes d'Armor) le 29 juillet 1901. Saint-cyrien , il servit en Cochinchine en 1863. Promu général de brigade en 1882 puis de division en 1887, commandant supérieur des troupes de l'Indochine de janvier 1888 à mars 1889. Il fut gouverneur de la Cochinchine par interim du 27 juillet 1885 au 19 juin 1886. Il apporta un soutien important à Auguste Pavie dont il partageait les vues.

- BERT Paul

Né à Auxerre le 17 octobre 1838, mort à Huế le 9 novembre 1886. Docteur en médecine et membre de l'Institut. Résident général de France en Annam et au Tonkin du 31 janvier à sa mort.

- BICHOT Anicet Edmond Justin (Klein)
- BIGANDET Mgr
  Evêque en Birmanie

- BIZEMONT (de) Henri-Louis-Gabriel
  Né à Nancy le 26 février 1829, mort à Paris en 1899. Diplômé de l'Ecole Navale, il arriva en Cochinch ne en 1865. Il s'y lia d'amitié avec Francis Garnier, formant avec Eliacin Luro le « groupe de Cholon » partisan enthousiaste de l'exploration du Mékong.

- BLANCHY Paul
  Né à Camblancs (Gironde) le 14 octobre 1837, mort à Saïgon le 28 novembre 1901. Arriva en Cochinchine en 1871 en tant que planteur de café, sans succès. Il entra au Conseil Colonial qu'il présida de 1882 à sa mort. Maire de Saïgon de 1895 à 1901.

- BLANCK Charles
  Né en 1853, arrivé en Indochine en 1878. Missionnaire, il écrit « Le Tran Nigne à l'ouest du Tonkin » dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 4ème trimestre 1884. Il est mort à Xa Daoi le 24 août 1885

- BLANCSUBE Jules
  Né à Gap (Hautes Alpes) le 11 décembre 1834, mort à Paris le 11 mars 1888. Il arriva en Cochinchine comme avocat vers 1863. Il fut maire de Saïgon de 1879 à 1881, puis président du Conseil Colonial de Cochinchine lors de sa création. Elu député le 26 novembre 1881. Il contribua à l'avènement du régime civil à Saïgon et créa un journal, Le Mékong. Auteur de nombreux articles, il fut un partisan de l'extension de l'empire d'Extrême-Orient, notamment au Laos. Franc-maçon initié à la loge « La vérité » à Marseille en 1863.

- BODIN
  Général siamois, victorieux de Tiao Anou en 1827 et stratège de la guerre siamo-vietnamienne. Il se gagna une réputation de cruauté lors de la destruction de Vientiane en 1828.

- BONARD Louis-Adolphe
  Né le 27 mars 1805 à Cherbourg, mort à Amiens le 31 mars 1867. Contre-amiral en 1855.

- BONIN Charles-Eudes-Jules-Joseph

Né le 26 juin 1865 à Poissy (Val d'Oise), mort en 1931. Ancien élève de l'Ecole des Chartes, il est nommé au Tonkin le 20 décembre 1889 et assigné au pays Muong. Il est envoyé en mission pour parcourir la voie de Tourane au Mékong. Il reconnut également la Sékong. Il fut résident à Stung Treng en 1893. Grand voyageur, il poursuivit une carrière diplomatique loin de l'Indochine.

- BOUET Alexandre-Eugène

  Né le 6 décembre 1833 à Bayonne, mort le 19 avril 1887 à Paris. Saint-cyrien, il fut envoyé en Cochinchine en 1872. Général, commandant supérieur des troupes au Tonkin en 1883 il s'entendit mal avec Jules Harmand.

- BOUINAIS Albert-Marie-Aristide
  Né le 2 mars 1850 à Rennes, mort le 12 octobre 1896 à Arcachon. Saint-cyrien, il arriva en Cochichine en 1883 comme attaché au gouverneur Thomson. Il fut chargé de mission au sud-Laos aux tout débuts du protectorat.

- BOUREE

  Ministre de France à Pékin de 1879 à 1883. Négocia en décembre 1882 un compromis avec Pékin par lequel la France renonçait à occuper le Tonkin.

- BRENIER
  Sénateur partisan de la colonisation

- BRIERE Ernest-Albert
  Né le 16 décembre 1843 à Lieuvray (Eure), mort le 26 novembre 1904 à Neuilly. Saint-cyrien, arriva lieutenant en Cochinchine en 1871. Administrateur de Rach Gia de 1878 à 1880, puis maire de Cholon de 1882 à 1886. Il s'opposa plus tard à l'impôt sur le sel.

- BRIERE DE L'ISLE
  Né le 4 juin 1827 à Saint-Michel-du-François (Martinique), mort le 18 juin 1896 à Saint-Leu-Taverny (Val d'Oise). Saint-cyrien, il servit dans l'infanterie de marine. Il participa aux expéditions de Chine (1858-1860) et de Cochinchine (1861-1866). Après un passage au Sénégal, promu général de brigade en 1884, il servit au Tonkin sous les ordres du général Millot. En avril 1885 il s'empara de la province de Hưng Hoa.

- BRISSON Henri

  Ministre de Freycinet 1885. Franc-maçon initié à la loge « L'Ecossaise 133 » à Paris en 1856.

- BROGLIE (de) Albert

  Député monarchiste anticolonialiste

- BRUN

  Ministre de la Marine et des Colonies dans le cabinet Ferry du 21 février 1883.

- BRISSON Ferdinand

  Président du Conseil en juillet 1885

- BURNEY Henry
  Né en 1792, mort en 1845. Résident anglais à la cour d'Ava de 1830 à 1838

- CALDERO Pedro (Gomane)

- CAMPENON
  Ministre de la guerre du cabinet Brissson. Pro-Ferry

- CARABELLI Raoul
  Né vers 1848 en Corse, mort en 1893 à Paris. Arrivé en Cochinchine en 1881. Il fut rédacteur en chef de *L'Indochinois* et prit la direction du *Courrier de Saïgon* en 1890. Maire de Saïgon de 1884 à 1890, il s'opposa souvent à Blancsubé et Blanchy.

- CARNE (de) Louis (Gomane)
  Né en 1844 à Quimper, mort en 1871 au Perennou, neveu de l'amiral de La Grandière.

- CHAILLEY-BERT Joseph
  Né le 4 mars 1864 à Auxerre, mort le . Professeur à l'Ecole des Sciences Politiques, il accompagna Paul Bert au Tonkin en tant que chef de cabinet. Membre de *l'Union Coloniale Française*, rédacteur au *Journal des Débats*, à la *République Française*, la *Revue des Deux Mondes*, et la *Quinzaine Coloniale*. Il fonda l'institut colonial international.

- CHALLEMEL-LACOUR

  Ministre des Affaires Etrangères dans le cabinet Ferry du 21 février 1883

- CHÂN Alevy (Gomane)
  Interprète d'Ernest Doudart de Lagrée

- CHARLES-ROUX Jules
- CHARMES Francis

  Directeur des protectorats au Ministère des Affaires Etrangères, sous Flourens en 1887

- CHARMES Gabriel

  Publiciste, rédacteur à la Revue des Deux Mondes et au Journal des Débats, pro-Ferry

- CHARNER Léonard-Victor-Joseph
  Né le 13 février 1797 à Saint-Brieuc (Côte d'Armor), mort le 7 février 1869 à Paris. Amiral, il fut nommé au commandement en chef des forces françaises en mer de Chine le 7 février 1860. Vainqueur à Chi Hoa en février 1861.

- CHASSELOUP-LAUBAT de (Juste-Napoléon, Samuel-Prosper)
  Né le 29 mars 1805 à Alexandrie (Piémont), mort le 29 mars 1873 à Versailles. Entré au Conseil d'Etat en 1828, devint ministre de l'Algérie et des Colonies en 1859. Ils'opposa en 1864 à la « rétrocession » que le Corps Législatif soutenait. Ministre de la Marine en 1867 et sénateur. Député à l'Assemblée Nationale en 1871. Président de la Société de Géographie de Paris.

- CLEMENCEAU Georges
- CLOUE

  Amiral

- COGNIARD Frédéric-Jean-Hugues (p. 292)

  Né le 29 mars 1856 à Batignolles (Seine), mort le 5 octobre 1904 à Toulon. Saint-cyrien, il passa six mois à la commission d'abornement de la frontière chinoise en 1889 puis rejoignit la Mission Pavie à Luang Phrabang le 7 juin 1890. Il fit partie du groupe qui parcourut le sud-Laos. Après un intermède au Soudan, on le retrouva au Tonkin sous les ordres de Pennequin. Il prit une part active au règlement de la frontière.

- COLLINS D.J. (p. 182)

  Ami de James McCarthy, docteur qui assista les armées siamoises dans leurs campagnes contre les Ho.

- COLOMBET
  Mort en 1856. Missionnaire

- COLQUHOUN Archibald
  Né en mars 1846 au Cap (Afrique du Sud), mort le . Ingénieur des travaux publics, en 1879 il étudia un projet de chemin de fer de Mandalay vers la Chine en passant par le Siam et les Etats Shan. De 1881 à 1884 il explora la Chine du Sud et le nord de la Birmanie. En 1885 il préconisa une alliance de la Chine et de l'Angleterre pour entraver les progrès de la France et de la Russie en Asie.
- COMBOURIEU
  Missionnaire à Sakon

- CONSTANS Jean-Antoine-Ernest

Né le 4 mai 1833 à Béziers, mort le 7 avril 1913 à Paris. Avocat, député de Toulouse, ministre de l'Intérieur en 1880 et 1882, il fut nommé Gouverneur Général provisoire de l'Indochine le 20 octobre 1887 et rentra en France en avril 1888, ayant démissionné. Il fut violemment attaqué par son successeur Etienne Richaud. Il redevint ministre de l'Intérieur de 1889 à 1892. Franc-maçon.

- CONTET
  Missionnaire à Sakon

- COUASNON
  Missionnaire apostolique au Laos siamois. Installé à Oubone[624]
- COURBET Amédée-Anatole-Prosper
  Né le 28 juin 1827 à Abbeville (Somme), mort à bord du « Bayard » au large des Pescadores le 11 juin 1885. Polytechnicien, il fut promu contre-amiral en juin 1883. Il joua un rôle décisif contre les Chinois en 1885.

- COURCEL

  Ancien chef de cabinet de Drouyn de Lhuys, bonapartiste, soutien de Gambetta

- CRAWFURD John
  Né le 17 août 1783 dans l'île d'Isley (Hébrides), mort le 11 mai 1868 à South Kensington. Médecin et orientaliste, il exerça des fonctions politiques à Java repris aux Hollandais. Successeur de Raffles à Singapour, il fut ensuite affecté en Inde et envoyé en ambassade au Siam et en Cochinchine en 1822, accompagné de George Finlayson. Son échec commercial à Huế fut compensé par un apport important à la stratégie de Singapour. En 1826 il négocia avec les Birmans la partie commerciale du traité de Yandabo.

- CUPET Pierre-Paul (p. 116)
  Né le 1er juin 1859 à Bar-le-Duc, mort le 5 septembre 1907 à Upy (Drôme). Saint-cyrien, spécialiste de topographie, il s'embarque en janvier 1885 pour le Tonkin et participe aux campagnes du Viêtnam et du Cambodge. Fin 1887, il est désigné pour faire partie de la Mission Pavie. En 1888-1889 il relève les routes de Luang Phrabang à Hanoï par la Nam Ou et la Rivière Noire, puis en 1890, parti de Vinh il gagne Lakhone puis Bassac et parcourt le pays des Sedang et des Rhadé. Le compte-rendu de ses misssions constitur le tome III de la *Mission Pavie*.

- CURRIE Philip
  Haut –fonctionnaire du Foreign Office

- DALBIN Georges

[624]Oeuvre des partants 1885-1893 pp. 216-217 et 401-402. Et 610-614.

Missionnaire au Siam puis au Laos. Arrivé en Indochine en 1878. Ecrivit « a missionary's journey through Laos from Bangkok » dans le *Journal of Straits Branch of the Royal Asiatic Society*, n°15 juin 1885.

- DAVOUST Jean

  Né en 1726 à Mayenne (Sarthe), mort le 17 août 1789 au Tonkin occidental. Membre des Missions Etrangères de Paris, nommé évêque du Tonkin Occidental en 1780 il y arriva en 1784 et présida à l'envoi des premiers missionnaires au Laos.

- DALHOUSIE
  Gouverneur des Indes en 1852

- DECAZES
- DELAFOSSE
  Député monarchiste anticolonialiste 1885

- DELALEX
  Missionnaire à Lakhon

- DELAPORTE Louis (Gomane)
  Né le 10 janvier 1842 à Loches (Indre-et-Loire), mort le . Diplômé de l'Ecole Navale, il fut envoyé en Cochinchine au début des années soixante. Excellent dessinateur, il fut chisi par Ernest Doudart de Lagrée pour faire partie de la Commission d'Exploration du Mékong. De retour en Cochinchine, il explora à partir de juillet 1873 les ruines khmères en compagnie de Jules Harmand et réunit les premiers éléments du musée khmer de Compiègne.

- DELCASSE
- DELONCLE François
- DENIS Etienne (1799-1879)
- DENIS Gustave (1837-1904)
- DENIS Emile (1835-1874)
- DENIS Alfred (1834-1875)
- DENIS Alphone (1849-1934)
- DEO Van Seng
- DEO Van Tri (p.52)
  Alias Kam Oum, né vers 1849, mort le 12 mars 1908 à Laï Châu, fils aîné de Đeo Van Seng. Dès l'âge de seize ans il aida dson père Deo Van Seng à chasser les Birmans des châu de la Rivière Noire. Plus tard il s'allia aux pavillons Noirs de Luu Vinh Phuoc pour chasser les Pavillons Jaunes. Le gouvernement vietnamien le nomma chef de Muong Laï. En 1884 il prit part à la résistance contre la France. . En juillet 1885 il

donna asile à Ton That Tuyet et à Ham Nghi, puis lorsque les Siamois prirent trois de ses frères en otage, il fondit sur Luang Phrabang qu'il mit à sac en 1887. Il essaya de s'opposer aux forces du colonel Pernot qui entrèrent en 1888 dans Muong Laï incendié sur ordre de Ton That Tuyet. Il rompit alors avec la résistance vietnamienne et accepta de négocier avec Pavie et Pennequin. Il se rallia officiellement à la France le 7 avril 1890.

- DESCHAVANNES
  Mort en 1830. Missionnaire

- DEVERIA Gabriel

  Né le 7 février 1844 àParis, mort le 12 juillet 1899 au Mont-Dore (Puy-de-Dôme). Diplomate et sinologue. Consul à Pékin en 1880.

- DISLERE Paul
  Né le 1er décembre 1840 à Douai (Nord), mort le Ingénieur de la Marine et polytechnicien, il arriva en Cochinchine en 1868 où il dirigea l'arsenal de Saïgon puis fit partie du comité agricole et industriel de la Cochinchine. Rentré en France il fut nommé sous-secrétaire d'Etat aux colonies en 1882. Obligé de démissionner pour raisons de santé, il participa néanmoins en 1887 aux travaux de création de l'Union Indochinoise. Plus tard il créa l'Ecole Coloniale.

- DOUDART DE LAGREE Ernest (Gomane)
  Né le 31 mars 1823 à Saint-Vincent-de-Mercuze (Isère), mort le 12 mars 1868 à Toung Tchouan (Yunnan). Polytechnicien, nommé capitaine de frégate en 1864, il négocia avec le roi Norodom le 11 août 1863 le protectorat français sur le Cambodge et représenta la France à Phnom-Penh de 1863 à 1866.

- DOUMER Paul
  Né le 22 mars 1857 à Aurillac (Cantal), mort assassiné le 7 mai 1932. Licencié en droit, il fut éluen 1888 député radical de Laon. Ministre des Finances dans le cabinet de Bourgeois (1er mai 1895 – 29 avril 1896). En 1896 il fut nommé Gouverneur Général de l'Indochine, poste qu'il occupa du 28 décembre 1896 à mars 1902. Franc-maçon.

- DUCLERC
  Président du Conseil de tendance gambettiste

- DUGAST Louis-Victor
  Né le 11 février 1865, mort le 12 avril 1893 à Dienné (Soudan). Saint-cyrien, lieutenant d'infanterie de marine, il participe à la Mission Pavie de 1889 à 1891.

- DUPRE Marie-Jules

Né le 25 novembre à Albi, mort le 8 février 1881 à Paris. Diplômé de l'Ecole Navale, contre-amiral en 1867, il fut nommé gouverneur de la Cochinchine en janvier 1871. Il soutint au départ Dupuis et Garnier dans leurs aventures tonkinoises puis se ravisa et présida à la signature du traité Philastre. Rappelé en France le 3 mars 1873.

- DUPUIS Jean
  Né le 8 décembre 1828 à Saint6just-la-pendue (Loire), mort le 28 novembre 1912 à Monaco. Il suivit en 1860 l'expédition du général Cousin-Montauban en Chine. Il rencontra à Changhaï Eugène Simon, missionné par le Ministre de l'Agriculture, et se fixa à Hankéou.

- DUVAL

  Député anticolonialiste

- ESCALLIER Cyrille
  Né le 2 mars 1859 à Saint-Michel-de-Chaillol (Hautes Alpes). Missionnaire, parti pour le Tonkin le 5 novembre 1884. Envoyé en mission Laos en 1886.Mort le 31 août 1889 à Thanh Hoa.

- ETIENNE Eugène
  Député d'Oran puis Sous-Secrétaire d'Etat aux Colonies. Chef du « Parti colonial ». Franc-maçon initié à la loge « Le phare de la renaissance » à Marseille en 1881.

- FAISANDIER Joseph
  Né le 22 novembre 1862 à Coubon (Haute-Loire), missionnaire parti pour le Tonkin Occidental. Mort le 31 décembre 1889 à Phu Lê (Laos tonkinois)

- FAURE Félix

  Négociant havrais. Homme politique de l'Union Républicaine. Président de la République. Franc-maçon, membre de la loge « L'aménité » au Havre.

- FENOUIL (Gomane)
- FERRY Jules-François-Camille
  Né le 5 avril 1832 à Saint-Dié, mort le 18 mars 1893 à Paris. Avocat à Paris en 1851, membre du Gouvernement de la Défense Nationale le 4 septembre 1870. Président du Conseil le 23 septembre 1880. Ministre des Affaires Etrangères en 1883. Son beau-frère Bavier-Chauffour, colon au Tonkin, obtint la concession des mines de charbon de Hongay en 1887, il les mit en exploitation en 1888 et la société fut définitivement constituée à Hong kong le 27 février 1889 avec des capitaux anglais.

- FESIGNY (de) Albert-Clément-Marie
  Né le 14 janvier 1849, mort le 28 ocobre 1898 à Guyaquil (Equateur). Diplômé de l'Ecole Navale, il vint en Cochinchine en 1883. En août 1885 il tenta en vain de franchir

les rapides de Préapatang sur le Mékong en aval de Stung Treng. En septembre, après que le commandant Réveillère y fut parvenu, il résussit à son tour et attégnit Stung Treng.

- FINLAYSON George
  Né en 1790 à Thurso, mort en 1823 à Calcutta. Assistant médecin au Bengale, il accompagna John Crawfurd au Siam et en Cochinchine ; il rédigea un compte-rendu de cette mission.

- FIOT Nicolas-Abel
  Né en 1846, arrivé en Indochine en 1870. Missionnaire envoyé par Puginier prêcher au Laos en 1878. Prêcha à Naham dans les Houa Phan. Mort à Hao Nho le 13 septembre 1879.

- FLOURENS
  Ministre des Affaires Etrangères en 1887

- FOURNIER François-Ernest
  Né le 23 mai 1842 à Toulouse, mort le . Diplômé de l'Ecole Navale, capitaine de frégate, il signe le traité de Tien Tsin du 11 mai 1884, ratifié le 9 juin. En 1891 il fut attaché à de Lanessan pour organiser la défense militaire du Tonkin.

- FREYCINET (de) Charles

- GABORIAU Marie-Claude-Henri (p. 143)
- GAFFAREL Paul
  Journaliste pro-Ferry
- GAMBETTA Léon
- GARANGER Charles-Georges
  Né le 22 avril 1844 à Paris, mort le 16 février 1900 à Paris. Il dirige une exploitation de teck en Birmanie où il s'était rendu en 1881, chargé de mission par la Société Académique Indochinoise de Paris. Il parcourt la Birmanie puis le Laos en tant que membre de la mission Pavie. Le 28 janvier 1889 il quitta Luang Phrabang avec l'intention de rallier Mandalay via les Etats Shan. Le passage lui fut refusé. Pour le compte du Syndicat Français du Haut Laos, il étudia les Sipsong Panna de janvier à juillet 1893, puis rejoint la Mission Pavie en 1894. Sa connaissance du pays lui valut de tenir les postes résidentiels de Luang Phrabang et de Ha Hin sur la Nam Ou.

- GARCERIE Raphaël
  Né le 6 octobre 1836 à Saint-Laurent de Cerdagne (Pyrénées Orientales), mort le 10 novembre 1890 à Saïgon. Il arriva en Cochinchine en 1862 comme employé des Postes

et Télégraphes puis devint un colon spécialiste du bois. Il parcourut le nord du Cambodge dont il signala les ressources en fer. Il devint fournisseur de traverses de chemin de fer. Membre du Conseil Colonial dont il fut jusqu'à sa mort vice-président, il se lia d'amitié avec Auguste Pavie, Paul Blanchy, Jules Blancsubé, Francis Garnier et Jules Harmand. Faisant partie du camp expansionniste sa bonne plume s'exprima en faveur de ses amis dans la presse locale.

- GARNIER Francis (Gomane)
- GAUTHIER Camille-Jules-Edouard-Charles-Marie
  Né le 3 juin 1851, mort le . Employé de banque, le Comptoir d'Escompte le détacha de 1877 à 1879 pour fonder l'agence de la Banque de l'Indochine à Pondichéry. Après des séjours à Yokohama et Hong Kong, il démissionna en 1882 et se consacra à des voyages d'études commerciales au Siam, au Tonkin et au Laos. Entré dans la carrière consulaire, il participa à la Mission Pavie en 1887 et parcourut notamment le Laos oriental. Il fut nommé vice-consul en Chine en 1889 puis à Suez.

- GELOT Pierre
  Né en 1843. Missionnaire, arriva en Indochine en 1867. Prêcha au Tonkin occidental puis fut nommé provicaire au Laos en 1882. Tué à Ban Pong le 6 janvier 1884.

- GIA LONG
  Né Nguyên Anh le 7 février 1742 à Huế, mort le 3 février 1820 à Huế. Empereur du Viêt Nam sous le nom de Gia long, il fonda la dynastie des Nguyên, unificatrice du pays après sa victoire sur les Tay Son.

- GOSSELIN Charles

- HAAS
- HAM NGHI
  Né en 1870 à Huế, frère du roi Kiên Phuc, il fut corroné avec l'ssentiment de la France le 2 août 1884. Il fut enlevé le 5 juillet 1885 par le régent Ton That Tuyêt qui l'emmena à Cam Lo. Ham Nghi fut déchu de son trône par les Français. En décembre 1887 il fut repris par le lieutenant Laguerre. Il fut déporté à Alger en 1888 où il épousa une Française, fille du procureur.

- HARDOUIN
  Chancelier du consulat de Bangkok, il vint voir Pavie à Paklay le 14 octobre 1887

- HARMAND Jules[625]

[625] D'après Eric Miné, présentation de Jules Harmand, *Explorations coloniales au Laos*, op. cit, pp. 5-11.

Jules Harmand est né le 23 octobre 1845 à Saumur. Après des études scientifiques et militaires, il sert en Cochinchine comme médecin de marine de 1866 à 1868. Il participe ainsi à la première mission archéologique de Louis Delaporte au Cambodge. Mobilisé en 1870 lors de la guerre contre la Prusse, il retourne en Indochine et se retrouve au Tonkin en 1873 avec Francis Garnier et Balny d'Avricourt ; il participe aux combats et s'illustre dans la prise de Nam Dinh. De 1875 à 1877, missionné par la Société de Géographie, il parcourt Cambodge et Laos. En 1881 il rejoint la carrière diplomatique : il est nommé consul général à Bangkok. Il y jouera un rôle éminent. En juin 1883 il est nommé commissaire civil de la République au Tonkin et négocie avec la cour de Huế le 25 août une convention qui allait porter son nom. Il quitte l'Indochine à la fin de l'année et devient consul à Calcutta en 1885, ministre plénipotentiaire au Chili en 1889, puis à Tokyo en 1894 où il resta treize ans. Parti en retraite en 1907, il est nommé en 1912 président de la société nationale de géographie. Il fut membre du Comité de l'Asie Française, de l'Union Coloniale, de la Commission archéologique de l'Indochine et de l'Association des Scientifiques Coloniaux. Il s'éteignit à Poitiers le 14 janvier 1921.

- HERAUT (Gomane)
- HERBINGER
  Lieutenant-colonel qui panique à Lang Son en février 1885

- HOUDAILLE Albert-Pierre
  Né en 1848 à Rochefort, chef de bataillon en 1887, il participa aux campagnes du Tonkin du 20 octobre 1885 au 18 mai 1888. Membre de la colonne Pernot, il alla au devant de Pavie à Muong Khoai.

- HUYEN KHAO
  Chef d'une bande de cinq cents Pavillons Jaunes cantonnés au nord-est de Laï Châu. Il avait pris part à l'expédition de Đeo Van Tri à Luang Phrabang. Avec les autres chefs de bande il se retira en Chine quand le commandant Pennequin eut obtenu l'évacuation du territoire des Sipsong Châu Tay. Mais en avril 1890 le gouverneur du Yunnan l'attaqua et Huyen Khao vint faire sa reddition aux Français. Environ deux cents hommes mariés à des femmes Tay furent autorisés à se fixer dans la Haute Région, les autres furent d'abord envoyés à Poulo Condor puis relâchés sur la frontière de Chine où ils se livrèrent au banditisme autour de Moncay. Huyen khao mourut en prison en Chine.

- IDATTE Clément-Casimir
  Né le 23 novembre 1862 à Saint-Louis (Moselle allemande), arrivé en Indochine en 1885. Missionaire au Tonkin occidental, mort à Phu Le (Laos) le 31 décembre 1888.

- JAUREGUIBERRY Jean-Bernard

Né le 26 août 1815 à Bayonne, mort le 21 octobre 1887 à Paris. Diplômé de l'Ecole Navale, fit la campagne de Chine et de Cochinchine en 1858_1860. Nommé contre-amiral en 1869. Député des Basses Pyrénées en 1870-1871, sénateur inamovoble en 1879. Ministre de la Marine en 1879

- JOUBERT Lucien (Gomane)
- KAM Doï
- KAM Houil
- KERGARADEC (JUMEAU de) Alexandre-Camille-Jules-Marie
  Né le 1er janvier 1841 à Lorient, Mort le 2 avril 1894 à Berlin. Diplomate. Diplômé de l'Ecole Navale, entra dans l'Administration de la Cochichine en 1869, il fut chargé du Consulat de France à Hanoï le 16 mai 1875 à la suite du traité Philastre. Il fit une reconnaissance du Fleuve Rouge en 1876-1877. De nouveau en poste à Hanoï, il fut transféré comme consul à Bangkok le 5 juillet 1883. Il joua un rôle considérable de soutien à la Mission Pavie. Désigné pour le consulat à Moscou en 1891, il mourut subitement en route.

- KHON THAY
  Phya Khon Thay est un général siamois qui fut tué par les Hồ à Xieng Kham.

- KLOBUKOWSKI Antony-Ladislas
  Né le 23 septembre 1855 à Auxerre (Yonne), mort le . Licencié en droit il commença sa carrière en France dans le corps préfectoral. Appelé comme chef de cabinet de Charles Thomson, gouverneur de la Cochinchine de 1882 à 1885. Il revint en Annam en 1886 sous Paul Bert. Secrétaire Général de l'Indochine le 3 novembre 1887, il épouse la seconde fille de Paul Bert. Promu consul à Yokohama en 1889, il s'engage dans une carrière diplomatique. Il reviendra en Indochine comme Gouverneur Général après sa nomination le 24 juin 1908. Franc-maçon membre de la loge parisienne « L'avant-garde ».

- KNOX

- LA GRANDIERE (de) Pierre-Paul-Marie
  Né le 28 juin 1807 à Redon, mort le 25 août 1876 à Quimper. Diplômé de l'Ecole Navale. Après une carrière dans la Marine, il fut nommé gouverneur par interim de la Cochinchine le 28 janvier 1863 et titularisé le 16 octobre. Il tiendra ce poste jusqu'au 6 avril 1868, après quoi il rentra en France. Son activité fut considérable tant sur le plan de l'organisation de la colonie que sur celui de son expansion. Il soutint l'expédition Doudart de Lagrée. Il fonda également *Le Courrier de Saïgon*.

- LAMBERT

- LANESSAN (de) Jean-Marie
  Né le 13 janvier 1843 à Saint-André de Cubzac (Gironde), mort le . Aide-médecin de la Marine il vint en Cochichine en 1868. Devenu agrégé de la Faculté de Médecine de Paris, il entra en politique. Il fut alors chargé d'une commission d'étude des colonies françaises en 1880, ce qui l'amena en Cochinchine en 1886. Nommé Gouverneur Général en 1891, il tomba malade en 1894 et revint en France. Directeur de l'*Evénement* à Paris, il fut élu député de Lyon.Ministre de la Marine de 1899 à 1902. Franc-maçon initié à la loge « Liberté et conscience » à Paris en 1878.

- LANGLOIS Charles-François
  Né en 1767, mort le 13 juillet 1851. Missionnaire au Tonkin. Auteur de « Remarques sur la notice sur le Laos de Mgr Pallegoix » parue dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris (2ème semestre 1836).

- LE BRETON
  Mort en 1789. Missionnaire au Tonkin.

- LE DANTEC Félix-Alexandre
  Né en 1869 à Plougastel (Finistère), reçu premier à l'Ecole Normale Supérieure, il fut attaché à la mission Pavie en 1889-1890 pour son service militaire. Il poursuivit une brillante carrière dans l'embryologie. Une chaire fut créée pour lui à la Sorbonne en 1899.

- LEFEVRE Ernest
- LEFEVRE-PONTALIS Pierre-Antonin
  Né le 13 novembre 1864 à Paris, mort le . Diplômé d'Annamite à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, il entre au Ministère des Affaires Etrangères le 24 janvier 1889 ; en octobre il est détaché auprès de la Mission Pavie jusqu'au début de 1892. En cette qualité il parcourt le Haut-Laos et les Sipsong Panna. Ses récits sont consignés dans le tome V de la *Mission Pavie*. Après un court passage à Paris, il retourne au Laos en juin 1893 auprès de Pavie. Il participa à la délimitation de la frontière avec la Chine et fut membre de la commission franco-anglaise du Haut-Mékong (1894-1895). Il poursuivit une carrière diplomatique et revint comme ambassadeur à Bangkok en 1912.

- LEGUILCHER (Gomane)
  Missionnaire français au Yunnan qui aida la Commission d'Exploration du Mékong lors de son séjour à Dali.

- LE MYRE DE VILLERS Charles-Marie
  Né le 17 février 1833 à Vendôme (Loir-et-Cher), mort le . Diplômé de l'Ecole navale il mena une double carrière maritime et préfectorale. Après quelques années en Algérie,

il fut le premier gouverneur civil de la Cochinchine le 15 mai 1879. Il démissionna de ce poste en 1883 lorsqu'on lui retira le commandement des forces de terre et de mer. C'est sous son administration que fut créé le Conseil Colonial de Cochinchine par le décret du 8 février 1880. Après un passage à Madagascar, il fut élu député de la Cochinchine de 1889 à 1902. Il laissa un souvenir mitigé de son implication dans les progrès du pays et on ne lui pardonna pas son manque d'énergie à Bangkok lors du Traitéd'octobre 1893 qu'il avait été appelé à signer.

- LEFAUCHEUX
  Commerçant indélicat à Stung Treng vers 1866.

- LOCKROY

  Député pro-Ferry

- LONGER Jacques-Benjamin
  Mort en 1831. Evêque, vicaire apostolique du Tonkin Occidental.

- LORGEON
  Diplomate en poste à Bangkok

- LUCE Paul-Louis
  Né le 13 avril 1856 à Rethel, mort le . Polytechnicien et artilleur de marine, attaché au cabinet de Charles Thomson, gouverneur de Cochinchine, en 1883 ; puis de Paul Bert en 1886 et de Jean Constans en novembre 1887. Il joua un grand rôle politique dans le Moyen-Laos à partir de 1890. De mars de cette année-là à 1894 il fut chargé d'organiser ce qu'on appelait le « Laos annamite ». Une belle carrière administrative le mènera dès lors au Tonkin, au Laos de nouveau et au Cambodge. Il sera Gouverneur Général de l'Indochine par interim une année, de la fin de 1910 au 1er janvier 1911.

- LUGAN Hector-Jean-Baptiste
  Né le 19 juillet 1868 à Albi, mort le . Consul, il fut attaché à la Mission Pavie le 12 octobre 1889 où il accompagna tour à tour Cupet, de Malglaive et Cogniard. Il géra le vice-consulat de Luang Phrabang de novembre 1892 à novembre 1893. Il resta au Laos jusqu'à 1897 après quoi il fut consul à Nan.

- LURO Jean-Baptiste-Eliacin
  Né le 2 août 1837 à Sérian (Gers), mort à la fin de 1877 à Toulon. Lieutenant de vaisseau, il arriva en Cochinchine en 1864. Le 15 janvier 1865 il fut nommé inspecteur des Affaires Indigènes. Grand ami de Francis Garnier, il ne put l'accompagner dans son exploration.Il fonda et dirigea en 1873 le Collège des Stagiaires, institut de formation des cadres locaux.

- LUU VINH PHUOC
  Né en 1837 dans le Guangxi, mort le . Il fut le lieutenant de Oua Tsong un des chefs de l'insurrection du Guangxi (1845-1865), vaincu il se refugia dans le haut Fleuve Rouge. Chef des Pavillons Noirs, il prit Lao Kaï en 1868 avec l'aide de Hoang Dong In, chef des Pavillons Jaunes avec lequel il se brouilla peu après. En novembre 1873 il se met au service se met au service de l'Empereur du Viêt Nam. Son quartier général est à Sontay. En décembre 1880, la cour de Pékin le nomme généralissime. Il est battu par Brière de l'Isle en 1885 et retourne en Chine à Canton et à Formose. Il est signalé en Chine en 1900 lors de la révolte des Boxers.

- MAC CARTHY James
  Cartographe

- MACEY Paul-Joseph-Julien
  Né le 11 février 1852 à Paris, mort le . Il s'embarque pour le Tonkin le 17 novembre 1889 et participe à la Mission Pavie en tant que chef de la section commerciale à partir de 1890 et représente le Syndicat Français du Haut Laos. Il fonde à ce titre un comptoir à Luang Phrabang et deux autres à Nongkhaï et Xieng Khong. Il rentra dans l'administration au Laos en 1895 et fut commissaire à Pak Hinboun. Il prit sa retraite le 6 août 1912.
- MAHY de
  Député de La Réunion, partisan de la conquête du Tonkin

- MANISSOL Eugène-François
  Né en 1858. Arrivé en Indochine en 1883. Missionnaire au Tonkin Occidental, tué à Ban Pong (Laos) le 6 janvier 1884.

- MANTHATHOURATH
  Roi du Laos

- MARTIN Jean-Marie
  Missionnaire au Tonkin Occidental arrivé en 1884, écrivit « Relation sur le Laos », dans *Missions Catholiques* n° 156 et suivants 1899 et « Au Laos, Song Ma, Song Dhiel » dans *Missions catholiques* n°1582 à 1586.

- MASSIE Victor-Alphonse
  Né en 1854 à Marseille, mort à Stung Treng le 30 novembre 1892. Pharmacien major de l'armée de terre au Tonkin dans les années 1880, il rejoint la Mission Pavie en 1888 en qualité de naturaliste. Il fut chargé de la gérance du consulat de Luang Phrabang en 1889. Il quitta la capitale malade et désespéré de ne pas avoir réussi à entraver les manœuvres dilatoires des Siamois. Atteint d'un accès de fièvre et de dépression, il mit fin à ses jours entre Bassac et Stung Treng. La nouvelle de sa mort fut un choc pour

toute la communauté. Il avait rassemblé une importante collection archéologique et minéralogique.

- MAUNOIR Charles
  Directeur de la Société de Géographie de Paris

- MCCARTHY James
  Cartographe anglais au service de Rama V.

- MCLEOD William
  Explorateur britannique

- MESSIER DE SAINT-JAMES Edgard-Albert-Charles (p.236)
  Né le 20 avril 1860, mort le . Lieutenant d'infanterie de marine qui est adjoint à la Mission Pavie par le général Bégin sur la Rivière Noire le 1er août 1888.

- MEYER
  Amiral

- MILLOT Charles-Théodore

  Né le 28 juin 1829 à Montigny-sur-Aube (Côte d'Or), mort le . Saint-cyrien, il prit le commandement de troupes au Tonkin et fut nommé commandant en chef le 15 décembre 1883. Son état de santé l'obligea à demander son rapatriement en septembre 1884.

- MINDON
  Roi de Birmanie

- MOUELLO (Gomane)
  Matelot au service de Doudart de Lagrée.

- MOUHOT Henri
  Né à Montbéli ard en 1829, mort le 10 novembre 1861 à Luang Phrabang. Naturaliste, il s'embarqua de Londres pour l'Indochine le 17 avril 1858, chargé d'une mission zoologique par le British Museum et de géographie par la Royal Geographic Society. Il visita le Cambodge en 1859 et 1860, en dressa la carte et attira l'attention de l'Europe sur les ruines d'Angkor. Il se rendit également aux sources de la rivière de Saïgon où il travailla sur l'histoire naturelle.

- MOURIN D'ARFEUILLE C.

- MUIZ Luis (Gomane)

- MUNIER Charles-Claude
  Né en 1826 à Charleville, mort en 1891. Polytechnicien, général, commande une brigade au Tonkin en 1883, général de division en 1887 lorsqu'il accueillit et décora à Hanoï le Quan Phuong des Sipsong Châu Tay. Il quitta l'Indochine en 1888.

- NAPOLEON III
- NEGRIER (de) François-Oscar
  Né le 2 octobre 1839 à Belfort, mort le 23 août 1913 d'une attaque d'apoplexie entre le Spitzberg et le Cap Nord. Saint-cyrien, après de bons états de servive durant la guerre de 1870, il fut envoyé en Algérie. Général de brigade en 1883, il partit pour le Tonkin en janvier 1884. Blessé à Lang Son en 1885 il laisse le commandement au lieutenant-colonel Herbinger. Ce dernier battra en retraite et occasionnera ainsi la chute de Jules Ferry. Il rentra en France en 1886.

- NEIS Paul-Marie
  Né le 28 février 1852 à Quimper, mort en 1907 à Nice. Il arriva en Cochichine en 1879 comme médecin militaire. Posté à Baria, il explora les régions Moï puis les sources du Donnaï en 1880-1881. En 1883 il fut chargé de mission au Laos et tenta de pénétrer au Trấn Ninh mais fut contraint de renoncer en raison des hostilités avec les Hồ. La même mésaventure lui arriva sur la Nam Ou. Il recueillit néanmoins des informations intéressantes sur les Phou Eun. Il fit partie en 1885-1886 de la commission de délimitation de la frontière avec la Chine.
- NGIN
  Né en 1857 au Cambodge. Secrétaire de la Mission Pavie. Il était fils de l'orfèvre du roi Norodom. Il participa à l'intégralité de la Mission. La suite de quoi il devint agent commercial au Laos. Son descendant Pierre-Somchine se distingua par ses travaux sur la langue et la culture lao.

- NGUYEN ANH
- NICOLLE
  Publiciste venu au Tonkin comme correspondant de presse. Attaché à la Mission Pavie, il mourut au bord de la rivière Noire le 19 octobre 1888.

- NICOLON Auguste-Marie-Philippe
  Né mort à Paris en 1896. Capitaine d'infanterie, il participa à la campagne d'exploration du Laos à laquelle il fut attaché de 1887 à 1889 ; il explora la Nam Ou et dirigea le poste de Luang Phrabang jusqu'en juillet 1889. Malade, il dut rentrer en France puis il poursuivit une carrière coloniale et mourut à son retour du Soudan.

- NISARD

Responsable de la « Sous-direction de l'Extrême-Orient et des pays de protectorat » dans le département politique du Ministère des Affaires Etrangères en 1885.

- NORODOM
  Né en 1834 à Angkor Borei, mort à Phnom-Penh en 1904. Il était le fils aîné du roi Ang Duong à qui il succéda en 1860.

- OHIER Marie-Gustave-Hector
  Né le 5 août 1814 à Mondoubleau (Loir-et-Cher), mort le 30 novembre 1870 à Saint-Louis par Fayence (Var).Cotre-amiral en 1864, il remplace de La Grandière comme gouverneur de la Cochinchine le 4 vril 1868. Législateur libéral, il échoua dans ses pourparlers avec la cour de Huế. Il rentra en France malade en décembre 1869.

- ONG BA (p. 207)
  Chef d'un ensemble de Pavillons Jaunes, Rouges et Noirs installés dans le bassin de la Rivière Noire. Leur comportement fut relativement pacifique et Pavie put négocier avec Ong Ba.

- ORLEANS (d') Henri
  Né le 16 octobre 1867 à Hani (Angleterre), mort le 9 août 1901 à Saïgon. Grand voyageur, il arriva au Tonkin par Lao Kaï le 28 septembre 1890. En 1891 il parcourut la région comprise entre la Rivière Noire et le Mékong. Voyageant également en Abyssinie il revint en Cochinchine en 1901.

- OUDRI Emile
  Né en 1843 à Durtal (Maine-et-Loire), mort en 1919. Commandant, chef de bataillon en 1883, il rencontre Pavie sur la Rivière Noire en février 1888. Il fit partie de la diviso du Tonkin et de l'Annam jusqu'au 26 août 1889.

- OUNKHAM (1811-1895)
  Roi de Luang Phrabang

- PAGAN
  Roi de Birmanie de 1846 à 1853.

- PAGE Théogène-François
  Né le 31 mars 1807, mort le 2 février 1867 à Auteuil. Polytechnicien, entra dans la marine. Contre-amiral le 12 août 1858, il est placé sous les ordres de Rigault de Genouilly. Il quitta Tourane pour Saïgon le 18 novembre 1859. Sous les ordres de l'amiral Charner il fit la campagne de Mytho et reconnut le Mékong en amont.

- PALGRAVE William Gifford

Consul d'Angleterre à Bangkok de 1879 à

- PALLEGOIX Denis-Jean-Baptiste (1805-1862)
  Né en 1805 à Cambertault (Côte d'Or), mort le 18 juin 1862 à Bangkok. Membre des Missions Etrangères et vicaire apostolique à Bangkok. Ami du roi Mongkut ce fut un homme d'influence. Il participa à la Société de Géographie de Paris et on lui doit la première description du Laos en 1838.

- PASSY Frédéric
  Economiste et député anticolonialiste

- PATENOTRE
- PAVIE Auguste-Jean-Marie
  Né le 31 mai 1847 à Dinan (Côte d'Armor), mort le 7 juin 1925 à Thourie (Ille-et-Vilaine). Franc-maçon, initié à la loge « Le réveil de l'Orient » à Saïgon le 20 février 1882.

- PEDEMON Lucien-Casimir-Marie
  Né en 1852, arrivé en Indochine en 1876, missionnaire au Tonkin méridional , tué au Laos le 8 novembre 1888.

- PELLETAN Camille
  Député anticolonialiste
- PENNEQUIN Théophile-Daniel-Noël
  Né en 1849 à Toulon, mort en 1916. Il fit un premier séjour au Tonkin de 1877 à 1882. A son retour de Madagascar en 1888, le général Bégin le choisit pour organiser la région des Sipsong Châu Tay. Pavie et lui partageront la conception des rapports avec les autochtones et ils réussirent à régler le problème des « Pavillons », comme à rallier les chefs Tay à la France. Après un passage en France de 1893 à 1896 il revint en Indochine de 1896 à 1898 et fut nommé général de brigade. Il termina commandant supérieur des troupes de l'Indochine en 1911-1912.

- PERIN
  Député anticolonialiste
- PERNOT Gaston-Louis

  Né en 1833 à Paris, mort en 1901. Lieutenant-colonel en 1883, il fut chargé de la protection de la résidence générale de Huế en 1885. Sa colonne rencontra Auguste Pavie à son arrivée près de la Rivière Noire. Il délogea Ton That Tuyêt de Laï Châu.

- PERREAUX Louis-Charles

Né en 1842. Arrivé en Indochine en 1867, ce missionnaire fut envoyé au Tonkin Occidental. Provicaire au Laos en 1880. Mort à Ban Chau le 25 juin 1881.

- PEYRON
  Vice-amiral partisan de la conquête du Tonkin

- PHILASTRE Paul-Louis-Félix
  Né le 7 février 1837 à Bruxelles, mort le 11 septembre 1902 à Buyat-Beaujeu (Rhône). Diplômé de l'Ecole Navale, lieutenant de vaisseau, il arriva en Cochinchine en 1861. Il entra dans l'administration des Affaires Indigènes. Sur les instructions de l'amiral Dupré, il négocie le traité de février 1874 avec le Viêt Nam après la mort de Francis Garnier, ce qui lui vaut d'âpres critiques sans doute imméritées. Représente le protectorat au Cambodge en 1876 puis chargé d'affaires à Huế. Souffrant, il rentre en France en 1879 où il enseigne les mathématiques.

- PHRA YOT
  Mort le 7 avril 1900 à Nakhon Sawan. Fonctionnaire siamois commandant le poste militaire à Kammon. Il s'opposa à l'avancée des Français et fut responsable de l'incident Grosgurin.

- PHICHAI (Phraya)
  Général siamois impliqué dans la guerre contre les Ho en 1883

- PIERRE

  Amiral

- PILA Ulysse

  Né le 5 septembre 1837 à Avignon, mort le 13 mars 1909 à Lyon. Arriva à Shanghai en 1864 où il était inspecteur des soies. Créa sa maison de commerce et découvrit le Tonkin en 1885. Il y créa une grande maison de commerce et les docks de Haïphong. Entreprenant et dynamique, il fut un des plus ardents propagandistes de l'idée coloniale en France.

- PO-KOMBOR ou PO-COMBO
  Né vers 1814 dans la province de Kompong Svay (Cambodge), mort le 4 décembre 1867 à Kompong Thom (Cambodge). Elevé à Bassac il passa de nombreuses année au Laos. Moine pénétré d'idées millénaristes, il prétendit au trône du Cambodge et lança un soulèvement armé, notamment dans la région de Tay Ninh.

- PINSON Charles (p.125)
  Ancien officier de l'armée italienne, instructeur de l'armée siamoise, convaincu par Pavie de rallier les Français alors qu'il était en mission au Laos avec les Siamois. Il

s'installa dans le négoce à Luang Phrabang comme collaborateur de Camille Gauthier en 1887-1888.

- POLIGNE Victor
  Né en 1852. Arrivé en Indochine en 1875, missionnaire au Tonkin Occidental, mort au Laos le 23 juillet 1882.

- PREVOST-PARADOL Lucien-Anatole
  Né en 1829, mit fin à ses jours en 1870. Essayiste

- PRICHAKON Phichith
  Demi-frère de Chulalongkorn, khaluang de Bassac en 1891.

- PRODHOMME
  Né en 1855, arrivé en Indochine en 1878. Missionnaire, écrivit avec le père Gelot « Excursion au Laos » dans *Annales de la Propagation de la Foi*, n° 329.

- POUVOURVILLE (de) Albert (p. 228)
  Né le 7 août 1862 à Nancy, mort le . Saint-cyrien, il s'engagea comme simple soldat dans la Légion Etrangère le 5 novembre 1885. Arrivé peu après au Tonkin, il croisa la Mission Pavie dans la vallée de la Rivière Noire en 1888. Rentré en France en 1893, il y créa la *Revue Générale des Colonies* et fut attaché comme rédacteur colonial à *L'Estafette* dont le rédacteur en chef était Jules Ferry. Il fut un auteur très prolixe tant sur le plan de la chronique politique que dans le domaine littéraire et ésotérique.

- PUGINIER Paul-François
  Né le 4 juillet 1835 à Saint-André-de-Saix ( ), mort le 25 avril 1892 à Hanoï. Prêtre, il arriva en Extrême-Orient en 1858, se rendit à Saïgon en 1860 où il fonda une école qui allait devenir le Collège d'Adran. Il partit pour le Tonkin en 1862 et fut sacré évêque le 26 janvier 1868. En 1878 il envoya le père Frot créer une chrétienté au Laos. Partisan de l'expansion coloniale.

- RAJCHAWARANAKUL (Phraya)

  Général siamois impliqué dans la guerre contre les Ho en 1883

- RAMA III
  Roi du Siam, « le troisième règne ». Né le régna de à .
- RAMA IV, Mongkut
  Roi de Siam
- RAMA V, Chulalongkorn
  Roi de Siam

- RAMBAUD Alfred
  Publiciste, rédacteur au Journal des Débats, pro-Ferry

- RANC Arthur

  Journaliste pro-Ferry

- REINACH Joseph
  Directeur de *La République Française*, chef de cabinet de Gambetta de novembre 1881 à janvier 1882.
- REINACH (de) Jacques

- Publiciste, rédacteur à la République Française, pro-Ferry

- REINACH (de) Lucien
  Né le 29 juin 1864 à Saint-Germain-en-Laye (Yvelines), mort le 9 septembre 1909 à Compiègne. Saint-cyrien, il s'embarqua le 27 avril 1893 pour le Tonkin et fut désigné en 1894 pour faire partie de mission du lieutenant-colonel Bouinais au Laos. Il rédigea de bons ouvrages sur le Laos.

- REVEILLERE Paul-Emile-Marie
  Né le 27 mai 1829 à Saint-Martin de Ré (Charente Maritime), mort à Brest le 27 janvier 1908. Diplômé de l'Ecole Navale. Il prit part aux campagnes de Chine et de Cochinchine de 1860 à 1864. Contre-amiral, il franchit le premier les rapides de Preapatang en 1886.

- RHEINART Pierre-Paul
  Né le 1er novembre 1840 à Charleville (Ardennes), mort en 1902 à Paris. Saint-cyrien, il devint inspecteur des affaires indigènes en 1865. En 1869 il entreprit un voyage d'exploration au Laos avec Mourin d'Arfeuille. Il fut ensuite actif au Viêt Nam où il resta jusqu'en 1889.

- RIBOT
  Député anticolonialiste 1885.

- RICHAUD Etienne-Antoine-Guillaume
  Né le 20 janvier 1841 à Marseille, mort le 30 mai 1889 à bord du « Calédonien » dans le Golfe du Bengale. Ancien commissaire de la marine il fut nommé résident pour le Tonkin et l'Annam le 17 novembre 1887, puis Gouverneur Général de l'Indochine par intérim le 22 avril 1888. Il dénonça la mauvaise gestion de Constans qui était alors Ministre de l'Intérieur. Il fut rappelé en France.

- RIEUNIER Adrien-Barthélémy

Né le 8 mars 1833 à Castelsarrazin, mort le . Diplômé de l'Ecole Navale, lieutenant de vaisseau, combat en Cochinchine dès 1861 ; partisan de la conquête. Devint vice-amiral en 1889. Député en 1898.

- RICHARDSON

- RIGAULT DE GENOUILLY Charles
  Né le 12 avril 1807 à Rochefort, mort le 4 mai 1873 à Barcelone. Polytechnicien, contre-amiral en 1854, nommé en 1857 dans l'expédition de Chine, il s'empara de Saïgon. Il rentra alors en France, devint sénateur, il succéda à Chasseloup-Laubat au Ministère de la Marine en 1867. Passa en Espagne à la révolution du 4 septembre 1870.

- RIVAL Etienne
  Né en 1856. Arrivé en Indochine en 1879, missionnaire au Tonkin Occidental, tué à Ban Pong le 6 janvier 1884.

- RIVIERE Armand-Joseph
  Né en 1862 à Condé-sur-Noireau, mort le 21 mai 1895 à Savannakhet. Polytechnicien et capitaine d'artillerie, il fut affecté à Vinh en 1887. En décembre 1889 il fut attaché à la Mission Pavie en tant que topographe. Il explora et cartographia la région du Moyen-Mékong autour de Khammouane et Outhène. Après un passage en France il reprit du service avec Pavie en 1894 dans la région de Muong Sing. Il fut pris de dysenterie en février 1875 près de Muong Mung et mourut sur le chemin du retour.

- RIVIERE Henri-Laurent
  Né le 12 juillet 1827 à Paris, mort le 19 mai 1883 à Cân Giai (Tonkin). Diplômé de l'Ecole Navale, il fut nommé en 1882 au Tonkin. Il tomba dans une embuscade tendue par Luu Vinh Phuoc près du Pont de Papier.

- RONDEL
  Missionnaire à Lakhon

- ROQUE Jean-Charles-Victor (Bordeaux et la Cochinchine)

  Né en 1830 dans l'Aveyron, mort le 19 août 1896 dans son château de Montifray à Beaumont-la-Ronce (Indre et Loire). Famille de négociants bordelais arrivés en Cochinchine vers 1872 et directeur des Messageries Fluviales. Lorsque Le Myre de Villers ne renouvela pas le contrat de concession, il s'établit négociant à Haïphong en 1882.

- ROQUE Xavier
  Né en 1835, mort en 1890, frère du précédent et négociant.

- ROQUE Henri

  Né en 1833, mort en 1911. Frère du précédent. Crée avec Victor et Marcellin Larrieu en 1870 les Messageries à vapeur de Cochichine. Membre du Conseil Colonial de Cochinchine dès sa création en 1880.

- ROSSMUNSEN
  Médecin danois, accompagnant James McCarthy lors de la campagne de 1884.

- ROUSSEAU Paul-rmand

  Né le 24 août 1835 à Tufler (Finistère), mort le 10 décembre 1896 à Hanoï. Polytechnicien et ingénieur des Ponts et Chaussées, il fut élu député en 1871 et siègea à la Gauche Républicaine. Sous-secrétaire dans le gouvernement de Freycinet (janvier-août 1882), puis à la Marine et aux Colonies dans le cabinet Brisson. Il ccepta le poste de gouverneur général de l'Indochine en décembre 1894, arriva Saïgon en février 1895, repartit en France pour lever un emprunt, il revint en septembre 1896 et mourut trois mois après.

- ROUSSEL DE COURCY Philippe-Marie-Henri

  Né le 30 mai 1827 à Orléans, mort le 9 novembre 1887 à Paris. Saint-cyrien, général. Nommé commandant en chef au Tonkin et résident général pour l'Annam et le Tonkin le 31 mai 1885. Peu au fait des subtilités locales alors qu'il venait de subir l'assaut des hommes du régent Tuyêt, il prit très mal l'arrivée de Paul Bert et rentra en France en 1886.

- ROUVIER Maurice
- RUEFF Jules
  Né le 16 février 1854 à Paris, il vint en Cochinchine une première fois comme soldat en 1872. Directeur des Messagerie Fluviales en 1881, il ne réussit pas à obtenir en 1884 la construction de la ligne de chemin de fer Saïgon Mytho qui fut remportée par la Compagnie des chemins de fer garantis des colonies françaises.

- ROUX DE CHATEAUROCHER Marie-Joseph-Louis (p. 224)

- SAINT-HILAIRE Barthélémy
  Ministre des Affaires Etrangères dans le cabinet de Jules Ferry.

- SALISBURY (Lord)

- SALLIO Aimé-Marie
  Né le 14 août 1860 à Saint-Mayeux (Côte d'Armor). Missionnaire, parti pour le Siam le 18 novembre 1885, mort à Lakhone le 20 mars 1890.

- SCOTT
  Administrateur anglais des Etats Shan.

- SEGURET Joseph-Auguste
  Né en 1856 à Rodez, arrivé en Indochine en 1880. Missionnaire au Tonkin Occidental, tué à Muong Ding (Laos inférieur), le 9 janvier 1884.

- SI-VOTHA
  Frère de Norodom en révolte contre les Français.

- SINLAPAKHOM Prachak (Prince)
  Demi-frère de Chulalongkorn, khaluang à Nongkhai en 1891.

- SPULLER
  Ministre des Affaires Etrangères
- SURRISSAK
- TABERD Jean-Baptiste (Mgr)
- TAILLANDIER Louis-Alphonse
  Né en 1815, missionnaire, mort au Laos le 11 mai 1856

- TAMET André
  Né en 1854. Arrivé en Indochine en 1881. Missionnaire au Tonkin Occidental. Tué à Ban Pong (Laos) le 9 avril 1884.
- TAUPIN Jacques
  Né le 13 janvier 1857 à Mayenne, mort en 1907 à Mayenne. Arrivé en Cochinchine en 1880 comme professeur. Fit un premier voyage en partant d'Angkor pour descendre la Sé Moune puis le Mékong vers Stung Treng en 1887-1888. Il publia plusieurs articles sur ses périgrination au Laos.

- TERNISIEN Henri
  Né en Guyane vers 1847, mort le 2 janvier 1896 à Paris. Attaché à la banque du baron Sellières, il vint en Cochinchine en 1875 traiter avecla ville de Saïgon une affaire d'adduction d'eau. Après un court passage à Paris, il est procureur à Vinh Long en 1880. Candidat malheureux contre Jules Blancsubé aux élections de 1885. Ternisien fut l'adversaire irréductible de Blancsubé et de sa politique en Cochinchine. Il était le correspondant indochinois du *Moniteur des Colonies*.

- THAO KOA (p. 161)
- THIBAW
  Roi de Birmanie

- THIEU TRI
  Empereur du Viêt Nam

- THOMSON Charles-Antoine-Francis
  Gouverneur de la Cochinchine en 1883

- THORAL Jean-Louis
  Né en 1844. Missionnaire. Mort à Ban Chau (Laos) en décembre 1881.

- THOREL Clovis
  Né le 28 avril 1833 à Vers (Somme), mort en octobre 1911 à Paris. Médecin de la Marine, il fut envoyé en Cochinchine en 1861. Il fut attaché à la Commission d'Exploration du Mékong en tant que botaniste. Il démissionna de la Marine en 1871 et s'installa à Paris.

- TIANTAKHOUMANE (p.82)
  Roi de Luang Phrabang

- TISSEAU Henri
  Né en 1864. Arrivé en Indochine en 1880. Missionnaire au Tonkin Occidental. Mort à Ban Chau (Laos) le 28 juin 1881.

- TON That Tuyêt
  Né en 1815 à Huế, parent de Tư Đưc, ennemi de la France. Après l'échec d'un attentat cotre les Français il partit avec le jeune empereur Ham Nghi dans le Ha Tinh puis il se réfugia chez Đeo Van Tri. Q l'approche de la colonne Pernot il mit le feu à Lai Châu et s'enfuit en Chine. Arrivé à Canton, ily fut emprisonné.

- TRIAIRE Henri
  Né en 1832. Missionnaire, mort à Muongnan (Laos) le 9 janvier 1859.

- TRICOU
  Ministre de France à Pékin à partir de 1883.

- TSENG
  Marquis représentant de la Chine en Europe

- TU DUC
  Empereur du Viêt Nam

- VACLE Joseph
  Né en 1857 à Mâcon, mort le 25 novembre 1907 à Juliénas. Il faisait partie de la mission commerciale au Laos quand Pavie l'attacha à sa mission de 1888 à 1891. Il fut

chargé d'assister Pennequin dans la pacification du Chobo. Il fut promu en 1894 commissaire du gouvernement et exerça au Laos.

- VIAL Paulin-François-Alexandre
  Né le 16 avril 1831 à Voiron (Isère), mort le 3 juin 1907 à Grenoble. Diplômé de l'Ecole Navale, il arriva en 1860 en Cochinchine. Très lié à Francis Garnier, il fit partie u « groupe de Cholon ». Il quitta définitivement le Tonkin en 1887. Il fut alors agent général de la Compagie Générale Transatlantique au Havre.

- VILLEMEREUIL (BONAMY DE) Claude-Arthur-Anatole
  Né le 13 février 1826 au château de Villemereuil, mort le 5 août 1908 à L'Isle-Aumont (Aube). Diplômé de l'Ecole Navale. Il était très lié à son ami Ernest Doudart de Lagrée dont il édita et commenta la correspndance et les notes.

- VORONAT Vai
  Chef des troupes siamoises à Luang Phrabang en 1885, il fait campagne contre les Hồ dans le Trấn Ninh

- ZAKARINE (Khamsouk) (1841-1904)
  Roi de luang Phrabang.

MANDALAS

1/ Mandala de Champassak en 1827 (Breazeale)

- Khong
- Khong Chiam (outre-mékong)
- Kham Thong Yai (sur la Sédone)
- Khong (sur la Sédone)
- Saphat (sur la Sédone)
- Samla (sur la Sédone)
- Saravane (sur la Sédone)
- Villales au sud sur la Sékong)

2/ Contrôle de Bangkok dans le Sud en 1829

- Khemmarat
- Oubon
- Sithandon
- Attopeu
- Saenpang
- Stung Treng

3/ Villes nouvelles 1830-1840 et leurs satellites (Breazeale)

- Det
- Sakhon Nakon + Phanna
- Chaiburi
- Satellites de Nakhon Phanom : Akat, Kusuman, Ramrat, Renu, Atsamat, Outhène
- Satellite de Moukdahan : Nong Sung
- Satellites de Kalasin : Khorayang, Phu Laen Chang, Saeng Badan
- Satellites d'Oubon au Laos : Lamnao, Senang, Songkon
- Satellite de Khemmarath :Kham Khuan Kaeo
-

Sipsong Châu Tay

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | Muong[626] | Xieng | Châu | Clan |
| | Muong Lai | Xieng Vai | Lai Châu | Dèo |
| | Muong So, Muong Chiên | Xieng Xa | Phong Thô | Dèo |
| | Muong Tâc | Xieng Hoa | Phu Yen | Câm |
| | Muong Xang, Muong mo | Xieng Chu | Môc Châu et Da Bac | Xa |
| | Muong Vat | Xieng Không | Viet Châu puis Yên Châu | |
| | Muong Mua | Xieng Dong | Mai Son | Câm |
| | Muong La | Xieng Cha (Ly) | Thuan Châu | Bac, Câm |
| | Muong Than , Muong Then | | Ninh Bien | |
| | Muong Lo | | Van Chân | Lê |
| | Muong Tum | | Tung Lang (Yunnan) | |
| | Muong Hoang | | Hoang Nham | |
| | Muong Tiêng | | Lê Tuyen | |
| | Muong Khem | Xieng Khem | Khiêm Châu | |
| | Muong Chup | | Thuy Phu | |
| | Muong Mi | Xieng Mi | Hop Phi | |

[626] Tableau extrait de Philippe Le Failler, La Rivière Noire, op. cit. p. 47

| Huamuong | Vers 1850[627] | Vers 1880[628] | Vers 1890[629] | Nom ancien | Nom actuel présumé | Date de fondation |
|---|---|---|---|---|---|---|
| **Huamuong lao de l'est** | | | | | | |
| **Champassak** (royaume vassal du Siam) | | | Nakhon Champasak-nakaburisri | Ban Kratib-muang klang | | 1713 |
| | Kamthong Noi | | Kamthong Noi | Ban Kèng Noi | | 1840 |
| | Tharaboriwat | | Selamphao, puis Taraboriwat | Ban Tasang | | 1845 |
| | Phonthong | | Phonthong | Ban Huaisai | | 1845 |
| | | | Buabuntrig | Ban Dongkrasu | | 1847 |
| | Nakhon Pheng | | Nakhon Pheng | Kansomsua | | 1864 |
| | | | Kusumalakiri | Ban Phansong-nang | | 1867 |
| | Suwannakhiri | | Suwannakiri | Ban Songyai | | 1869 |
| | Wapiphraibun | | Wapiphraibun | Ban Bungjuang | | 1870 |
| | | | Maturasaphon | Ban Kaengmai-heah | | 1871 |
| | Uthumthani | | Uthumtara | Ban Taka ou Tabua | | 1872 |
| | Sutnakhon | | Sutanakhon | Ban Don Sabaeng | | 1874 |
| | | | Saphangphupa | Ban Hingo | | 1879 |
| | Warinchamrap | | Warinchamrap | Ban Nakonjaw | | 1880 |
| | Dompradit | | Domepradit | Ban Chanlanadome | | 1881 |
| | Sutwari | | Sutawari | Ban Khamkaengset | | 1881 |
| | Sukhumankhiri | | | | | |
| | Bua | | | | | |
| **Chiang Taeng** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Hang Khong (ou Hang Ko) | | 1784 |
| **Saen Pang** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Ta Pang | | 1798 |
| **Sithandon** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Don Khong | | 1828 |
| | | | Munpamok | Ban Chan | | 1881 |
| **Attapeu** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Itkrabeu | | 1778 |
| **Salawan** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Muang Man | | 1828 |
| **Khamthong Yai** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Kaeng Aherm | | 1828 |
| | Saphat | | Saphat | Ban Nayan | | 1805 |
| | Khong | | | | | |
| **Surin** (relève d'abord de Khorat puis de Bangkok en 1890) | | | | Ban Khupatai-saman | | 1760 |
| | Suraphinnikhon | | Surapintanikom | Ban Lamduan | | 1882 |
| | Chumphon | | Chumphonburi | Ban Thapkai | | 1882 |
| **Sangkha** (relève d'abord de Khorat puis de Bangkok en 1890) | | | | Ban Kok-atja | | 1760 |
| | Phromkan (ou Chongkan) | | Phromakhan (ou Changkal) | Ban Wangke | | 1866 |
| | Sikhoraphoumiphisay | | Sikoraphumphisai | Ban Kutpatai | | 1869 |

[627] Source : Kennon Breazeale, The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom, op. cit. annexe

[628] Source : Etienne Aymonier, La Société du Laos Siamois, op. cit.

[629] Source : Paitoon Mikusol, *Social and Cultural History of Northeastern Thailand from 1868-1910*, op. cit. pp. 229-245, citant Toem Wiphakpotjanakit

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Kanthararom | | Kantararum | Ban Lumphuk | | 1872 |
| **Khukhan** (relève d'abord de Khorat puis de Bangkok en 1890) | | | | Ban Prasat Siliem | | 1760 |
| | Manophrai | | Manophrai (ou Maluprei) | Ban Phraitamak | | 1845 |
| | Kanthararak | | Kantaralak | Ban Aaban | | 1867 |
| | Utumphonphisay | | Uthumponphisai | Ban Kantuat | | 1867 |
| | | | Phuwadonsa-ang | Ban Photiwa | | 1867 |
| **Det Udom** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Pakdom (ou Domeyai) | | 1825 |
| **Huamuong lao du nord-est** | | | | | | |
| **Ubon Ratchatani-Wanalai** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Huaijaramae (ou Dong U-phung) | | 1791 |
| | Senangnikhom | | Senangkanikom | Ban Song Nang | | 1845 |
| | Phimunmangsahan | | Phibunmangsahan | Ban Kwaengchado | | 1863 |
| | Trakanphutphon | | Trakanpeutphon | Ban Sapeu Yai | | 1863 |
| | Mahachanachai | | Mahachanachai | Ban Woenchai | | 1863 |
| | Chanumanmonthon | | Chanumanmonthon | Ban Tayakkhu | | 1879 |
| | Phananikhom | | Phananikom | Ban Phra Lau | | 1879 |
| | Kasensima (ou Krasoemsena) | | Kasemsima | Ban Tikhamsaming | | 1883 |
| | Khongchian | | | | | |
| | Phlan | | | | | |
| | Lamnaonong pra | | | | | |
| | Phong | | | | | |
| **Kalasin** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Kaemsamrong | | 1793 |
| | Saengbadan | | Saengbadan | Ban Bungkradan | | 1840 |
| | Kutchinnarai | | Kutchinarai | Ban Kutsim | | 1840 |
| | | | Phulanchang | Ban Phulanchang | | 1840 |
| | Tha Khorayan | | Thakhonyang | Ban Thakhonyang | | 1840 |
| | Kantarawisai | | Kantarawichai | Ban Khantararat | | 1874 |
| | | | Kamalasai | Ban Sabua Dong-makham Thao | | 1846 |
| | | | Sahatsakhan | Ban Phanlam (ou Ban Phong) | | 1846 |
| | | | Selaphumikom (dépend de Kamalasai) | Ban Bungdone | | 1879 |
| **Suwannaphum** (relève d'abord de Champasak puis de Bangkok) | | | | Ban Dong Changsan (ou Muang Thung) | | 1772 |
| | Kaserwisai | | Kasetwisai | Ban Donsamrong (ou Saorong) | | 1872 |
| | Phanomphraidaenmarit | | Phanomphrai-daenmaruk | Ban Phong | | 1877 |
| | Chathuraphakphiman | | Chathuraphakphiman | Ban Hong | | 1877 |
| | Phayakkaphumphisai | | Phayakkaphumphisai | Ban Muangsua | | 1879 |
| **Maharakham** (relève de Roi-Et puis de Bangkok en 1890) | | | | Ban Kutyangyai (ou Ban Nangyai) | | 1865 |
| | Wapipathum | | Wapipatum | Ban Nongsaeng | | 1881 |
| | Kosumphisai | | Kosumphisai | Ban Wangta-ho-khwaeng | | 1881 |
| **Roi-Et** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Kum | | 1775 |
| | Thawatburi | | Tawatburi | Ban Saothong | | 1860 |
| **Yasothon** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Singtha | | 1814 |

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| **Khemmaratthani** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Khokkong (ou Dongpanieng) | | 1814 |
| | | | Khong Chiang (ou Khong Chiam) | Ban Nado | | 1821 |
| | Samia | | Samiah | Ban Changkhu (ou Suai Hang) | | 1821 |
| | Khamkhuankaeo | | Khamkheunkaeo | Ban Khammuangkaeo | | 1845 |
| | Amnatcharoen | | Amnatcharoen | Ban Kohyai | | 1866 |
| **Songkondondong** (relève d'abord de Moukdahan, puis d'Oubone Ratchatani en 1890) | | | | Ban Songkon | | 1824 |
| | | | Lamnao-Nongpreu | Ban Donmaklua | | 1845 |
| | | | Phong | Ban Falan | | 1827 |
| | | | Palan | Ban Palan | | 1827 |
| **Nong** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Nong | | 1825 |
| | | | Phin | Ban Phin | | 1827 |
| **Sisaket** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Phonsamkha (ou Srakampheng) | | 1782 |
| | Rasisalai | | Rasisalai | Ban Nonhinkong | | 1885 |
| **Huamuong lao du nord** | | | | | | |
| **Nongkhai** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Bungkhai (ou Ban Phai) | | 1827 |
| | | | Phan Praaw | Ban Phan Praaw | | ? |
| | Turakomhongsathit | | Turakomhongsathit | Ban Hongthong | | 1867 |
| | | | Kasi | Ban Muang Met | | ? |
| | | | Phonphisai | Ban Phonphaeng | | 1830 |
| | Kumphawapi | | Kumpawapi | Ban Bungmoh | | 1872 |
| | | | Borikantanikom | Ban Prachumpanalai | | 1830 |
| | Kamutthasai | | Kamutthasai | Ban Nongbualamphu | | 1857 |
| | | | Nong Han (ou Nonglahan) | Ban Nonghan Noi | | 1787 |
| | | | Khon Kaen | Ban Bungbon (ou Phra Lap) | | 1797 |
| | Phuwiang | | | | | |
| **Khon Kaen** (relève d'abord de Khorat, puis de Nongkhai en 1890) | | | | Ban Bungbon (ou Phra Lap) | | 1797 |
| | | | Phon | Ban Muangphon | | 1716 |
| | | | Phu Wiang | Ban Khu Wiang | | 1826 |
| | Manchakhiri | | Manchakiri | Ban Kutkao | | 1826 |
| | | | Kham Pongnoi | Ban Nam Pong | | 1827 |
| | | | Chonnabot | Ban Nongkeo | | 1792 |
| **Chonnabot** (relève d'abord de Khorat puis de Khon Kaen en 1890) | | | | Ban Nongkeo | | 1792 |
| | | | Chaiyaphoum | Ban Nongbua-noanpokati (ou Ban Hintang) | | 1831 |
| | | | Chaturat | Ban Keochatu | | 1809 |
| **Borikantanikom** (relève d'abord de Bangkok, puis de Nongkhai en 1890) | | | | Ban Prachumpanalai | | 1830 |
| | | | Tapone | Ban Sepone | | ? |
| | | | Wang | Ban Muang Wang | | ? |

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| **Chiang Khwang**[630] (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Phuan | | ? |
| | | | Saen | ? | | ? |
| | | | Phuan | ? | | ? |
| | | | Sui | Ban Sui (ou Soi) | | ? |
| | | | Phonsim | ? | | ? |
| **Nakhon Phanom** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Nakhon | | 1786 |
| | | | Chaiburi | Ban Pak Nam Songkram | | 1830 |
| | Renu Nakhon | | Renu Nakhon | Ban Kanglai | | 1840 |
| | Ramrat | | Ramrat | Ban Muang Ram | | 1845 |
| | Atsamat | | Aatamat (ou Atsamat) | Ban Nalatkyai | | 1840 |
| | Akatamnuay | | Akatamnuay | Ban Thamuang | | 1857 |
| | | | Tha-u-then | Ban Thabung-U | | 1830 |
| | | | Khamkoet | Ban Khamkoet | | 1839 |
| | | | Kham Muan | Ban Kham Muan | | 1839 |
| | | | Mahachaikongkaeo | Ban Yommarat | | ? |
| **Kham Muan** (relève de Nakhon Phanom en 1890) | | | | Ban Kham Muan | | 1839 |
| | | | Ampon | Ban Kaengkok | | ? |
| | | | Phabang | ? | | ? |
| | | | Wang Kham | ? | | ? |
| | | | Tang | Ban Muang Tang | | ? |
| **Sakon Nakhon** (relève d'abord de Nakhon Phanom, puis de Bangkok en 1890) | | | | Ban Choengchum | | 1786 |
| | Kusuman | | Kusumanmonthon | Ban Kutsuman | | 1844 |
| | Phannanikhom | | Phannanikom | Ban Pangpraw | | 1844 |
| | Wanonniwat | | Wanonniwat | Ban Kutling | | 1857 |
| | Sawangdaendin | | Sawangdaending | Ban Phonsawang | | 1863 |
| | Phuwadonsawang | | Phuwadonsa-ang | Ban Phowa | | 1863 |
| | | | Waritchaphum | Ban Pla Pao | | 1867 |
| | Champa Chonnabot | | Champa Chonnabot | Ban Champa Dong | | 1867 |
| | Phothiphaisan | | Potipaisamnikon | Ban Napo | | 1872 |
| **Moukdahan** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Huaimuk | | 1770 |
| | Palukakhoraphum | | Palukakoraphum | Ban Thasai | | 1866 |
| | Nongsung | | Nongsung | Ban Kamcha-I | | 1866 |
| | Songkhone | | | | | |
| **Buriram** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Noanmuong | | 1775 |
| | | | Nang Rong | Ban Narong | | 1791 |
| **Lomsak** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Ban Lom (ou Ban Lum) | | 1767 |
| | | | Loei | Ban Selai | | 1853 |
| | | | Dansai | Ban Nawa | | ? |
| | | | Wangsapung (dépend de Loei) | Ban Sapung | | 1897 |
| **Huamuong lao du centre** | | | | | | |
| **Nakhon Ratchasima (ou Khorat)** (relève de Bangkok en 1890) | | | | Muang Sema (ou Muang Konrat) | | 1657 |
| | Phimai | | Phimai | Ban Prasat Thomklang | | 957 |
| | Rattanaburi | | Rattanaburi | Ban Kutwai | | 1760 |
| | Chantuk | | Nakhon Chantuk | Ban Chantuk | | 1688 |

[630] Il s'agit de Xieng Khouang dont la dépendance vis-à-vis de Bangkok est contestable.

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Phuttaisong | | Phuttaisong | Ban Makfuang-huarat | | 1757 |
| | Prakhonchai | | Talung (ou Prakhonchai) | Ban Talumdo | | 1786 |
| | | | Sung Noen | Ban Sung Noen | | ? |
| | | | Chokchai | Ban Kratoak | | ? |
| | | | Dan Khunthot | Ban Phanchana | | ? |
| | | | Santiah | Ban Noan Lao | | ? |
| | | | Klang | Ban Noan Wat | | ? |
| | | | Nok | Ban Buayai | | ? |
| | Banmetnarong | | Banmetnarong | Ban Chuam | | 1811 |
| | | | Phukhiao | Ban Lat | | 1797 |
| | Buriram | | | | | |
| | Chaturat | | | | | |
| | Chayaphum | | | | | |
| | Nangrong | | | | | |
| | Pakthongchai | | | | | |
| **Phukiao** (relève d'abord de Bangkok, puis de Khorat en 1890) | | | | Ban Lat | | 1797 |
| | Kasetsombun | | Kasetsombun | Ban Yang | | ? |

Les révoltes Khmou[631]

| Année | Localisation | Chef | Source |
|---|---|---|---|
| 1874-1876 | Muong Laï<br>Muong Thèng/Điện Biên | Thao La Saeng Saen Hoen | Phongsavadan Muong Lai |
| | | Phraya Lin, Phia Kham, Phaya Phra | Phongsavadan Muong Lai |
| | | Phraya Van, Phraya Phra, Phraya Lin Ka, Phraya Sam Ret, Racha Kèo, Racha Mèo, Racha Khamdaeng, Racha Phong, Racha Luang Phong Fa | Phongsavadan Muong Thèng |
| 1874 | Tấn Ninh | Phraya Chuang | Grossin 1933 |
| 1875 | Sam Teu | Pra-Nha Thao Nhi | Boutin 1937, Foropon 1927 |
| 1875 | Sam Teu | Pho-Keut | Monpeyrat 1904 |
| 1876 | Sam Neua | Phraya Phra, Phraya Van | Reuang Muong Sam Neua |
| 1876 | Muong Laï | La Seng | Đeo Van Seng |
| 1877 | Muong Peun, Huamuong | Thao Yi, Phraya Van | Reuang Muong Huamuong |
| 1879 | Muong Sop-Et, Muong Son | Phragna Kha Chuong | Maha Sila Viravong 1964 |
| 1879 | Muong Soi, Muong Son | Phraya Rom-Pho, Phraya Wang Long | Reuang Muong Soi |
| 1879 | Sam Teu | Phraya Dok May, Phraya Kham | Reuang Muong Sam Teu |
| 1880 | Muong Peun, Huamuong, Sam Teu | Phraya Thao Yi, Phraya Koe | Reuang Muong Sam Teu |
| 1880 | Châu Laos | Phraya La-Nam, Phanha phum, Phanha Gia, Phanha Lat, Phanha Si | Degeorge 1924 |
| 1881-1883 | Xieng Mène, Muong Soï, Hin Kheu, Sam Teu | Thao Ot Tòn Mòi, Phraya Ròm Pho, Phraya Bang Long, Phraya Thao Yi, Phraya Koet | Reuang Muong Sam Teu |
| 1884-1887 | Nghệ An | Tao Keut | Cupet 1900 |
| 1888 | Xieng Khouang | Thao Kut | Annales de S'ieng Khouang |

[631] Frank Proschan, « Cheuang inKmhmu Folklore, History and Memory », dans *Tamnan Kieo Kap Thao Hung Thao Cheuang*, op. cit. p.182

Extraits de l'ordre de mission de la Commission d'exploration du Mékong

Instructions de l'Amiral, Commandant en chef, Gouverneur de Cochinchine (en date du 29 mai 1866)[632]

N°134 Saïgon, le 29 mai 1866

M. de Lagrée, Capitaine de frégate, Commandant de la Commission d'exploration du Mékong

Son Excellence le Ministre de la Marine a soumis à l'Empereur un projet de voyage pour l'exploration du Mékong et Sa Majesté a bien voulu autoriser l'exécution de ce projet dans les conditions d'organisation générale que j'avais présentées.

Je vous ai désigné pour prendre le Commandement de cette expéditiondont les résultats peuvent avoir une importance considérable pour l'avenir de notre colonieet apporter à la géographie et aux sciences naturelles les plus utiles renseignements

But de l'expédition

Avant d'entrer dans le détail des instructions qui devront vous servir de règle, je veux vous présenter le but essentiel de ce voyage et son mode particulier d'organisation. Il importe en effet que vous soyez pénétré de mes intentions à cet égard et que vous les fassiez connaître aux officiers qui vous accompagneront afin de prévenir toute modification qui porterait préjudice aux résultats que j'attends.

Nous connaissons le cours du Mékong depuis son embouchure jusqu'aux rapides de Sombok-Sombor. Au-delà nous n'avons que des renseignements vagues et contradictoires fournis par les indigènes et quelques fragments de relations incomplètes et fort anciennes.

Au-dessus de Luang Prabang, dernier terme du voyage de Mouhot, nous savons moins encore et les notions recueillies ne semblent avoir aucune valeur sérieuse. Enfin nous ignorons en quels lieux le fleuve prend naissance.

On peut dire que le Mékong nous est inconnu ; et, cependant, ce fleuve, le plus grand de l'indo-Chine, l'un des plus considérables du monde, offre un champ fécond de découvertes. On y parle vingt idiomes différents, toutes les races de l'Asie orientale y sont rencontrées sur ses bords et la tradition y conserve le souvenir de royaumes autrefois riches et puissants. Ne serait-il pas possible de ramener la vie dans ces contrées, de renouer les anciennes relations commerciales et peut-être d'attirer vers nous la majeure partie des productions de la Chine centrale ?

[632] Jean-Pierre Gomane, L'exploration du Mékong, op. cit. pp. 251-259.

Les intérêts généraux de la civilisation et particulièrement ceux de notre Colonie naissante nous font un devoir de faire cesser ces incertitudes et c'est dans cette pensée, que le voyage que vous allez entreprendre a été décidé.

Déterminer géographiquement le cours du fleuve par une reconnaissance rapide poussée aussi loin que possible ; chemin faisant, étudier les ressources des pays traversés et rechercher par quels moyens efficaces on pourrait unir commercialement les vallées supérieures du Mékong au Cambodge et à la Cochinchine. Tels sont en résumé les objets essentiels que vous ne devez jamais perdre de vue.

La Commission que vous présiderez ne présente aucune analogie avec les commissios scientifiques, dont les membres opèrent isolément, chacun sur le terrain de sa spécialité, approfondissant l'étude de chaque contrée, de chaque question.

Vous devez adopter d'autres allures, avancer tous ensemble rapidement, évitant les longs séjours, les études trop prolongées sur un même point. Vous vous bornerez pour les observations de tout genre, au temps des haltes que nécessitent les difficultés de transport, le mauvais temps, le repos à donner aux hommes.

(……)

Attributions des membres de l'expédition

Le travail est partagé ainsi qu'il suit entre les membres de la Commission :

Le premier officier de marine est chargé des observations astronomiques et météorologiques, il détermine avec exactitude la position géographique des points principaux et établit la carte de la route (…..)

Le second officier de marine est chargé de la discipline de l'escorte, des approvisionnements (….)

Le délégué du Ministère des Affaires Etrangères est chargé de la partie descriptive du voyage. Il étudie les mœurs et les usages des diverses tribus et décrit l'aspect des pays traversés. Il se rend compte des relations commerciales établies dans chaque contrée, étudie les produits échangés, leurs qualités, leurs provenances et porte une attention particulère sur tous ceux que pourrait demander ou fournir notre colonie de Cochinchine.

Le chirurgien-géologue explore et définit les terrains au point de vue de la géologie. Il étudie spécialement au point de vue industriel les contrées métallifères, observe les méthodes employées par les indigènes et détermine les chances d'une exploitation rationnelle.

Le chirurgien de troisième classe de l'expédition étudie les questions qui dépendent des autres branches de l'histoire naturelle, la faune et la flore des contrées parcourues, les variétés physiques des races etc.. (…)

Enfin il importe d'étudier et de comparer avec soin l'organisation politique, les pratiques religieuses, le langage des tribus et de rechercher les lignes de démarcation qui séparent les divers courants humains qui sont venus se heurter dans l'Indo-Chine.(…)

Laos inférieur

Vos premières études porteront sur les rapides de somboc qu'il importe de reconnaître avec soin (…). A Stung Treng vous remonterez la rivière d'Attopée (…). Une seconde branche de la rivière vient du sud et traverse les territoiresde plusieurs tribus importantes qui sont en relation avec les peuplades de nos frontières. Vous porterez une attention particulière sur les renseignements qui vous parviendront relativement à ces tribus et à la possibilité d'établir des communications par leur intermédiaire.

A Kong vous ferez étudier et décrire la cataracte (…). Vous examinerez s'il ne serait pas possible d'établir, à frais modérés, un canal latéral (…).

Bassac était autrefois la capitale du Laos. Des princes descendants des anciens rois y résident encore mais sans autorité réelle. Vous rechercherez les origines, l'histoire, les limites de ce petit royaume.

La rivière d'Ubôn, d'après certaines cartes, semble prendre naissance à l'ouest de Korat, ce qui donnerait une grande importance si elle est navigable ; vous examinerez cette question. On signale du sel gemme près d'Ubôn ; du plomb et de l'argent auprès de Stung Treng ; du fer dans les provinces de la rive droite, des sables aurifères sur un grand nombre de points. L'exactitude de ces renseignements doit être vérifiée et les possibilités d'exploitation étudiées avec soin.

Vous apprécierez l'importance des productions de la contrée, chanvre, laque, gomme gutte, cardamome, cire etc..et les mesures à prendre pour attirer vers nous ces divers produits.

Laos moyen et supérieur

(…) Jusqu'à Luang Phrabang vous ne rencontrerez sans doute aucun obstacle sérieux et les difficultés de transport pourront seules retarder votre marche; vous ne donnerez donc à vos études qu'un temps fort limité. Cependant je vous recommande d'examiner avec attention tout ce qui se rapporte à l'ancien royaume de Vien-Chan, fort puissant autrefois, et qui entretenait avec la Chine un commerce considérable.

En tous les points vous vous informerez de la position occupée par les Annamites sur la rive gauche et vous entrerez en relation avec eux.

A Luang Phrabang, capitale du Laos Supérieur, où résident les descendants des anciens rois, vous séjournerez pour prendre tous les renseignements qui vous sont nécessaires pour traverser le territoire des tribus suivantes.